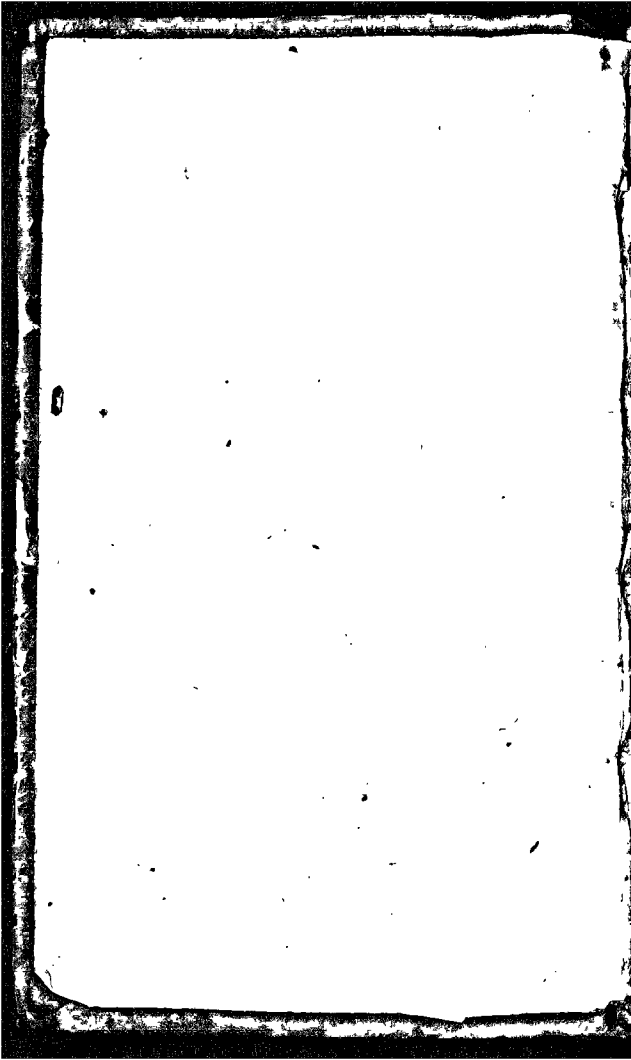
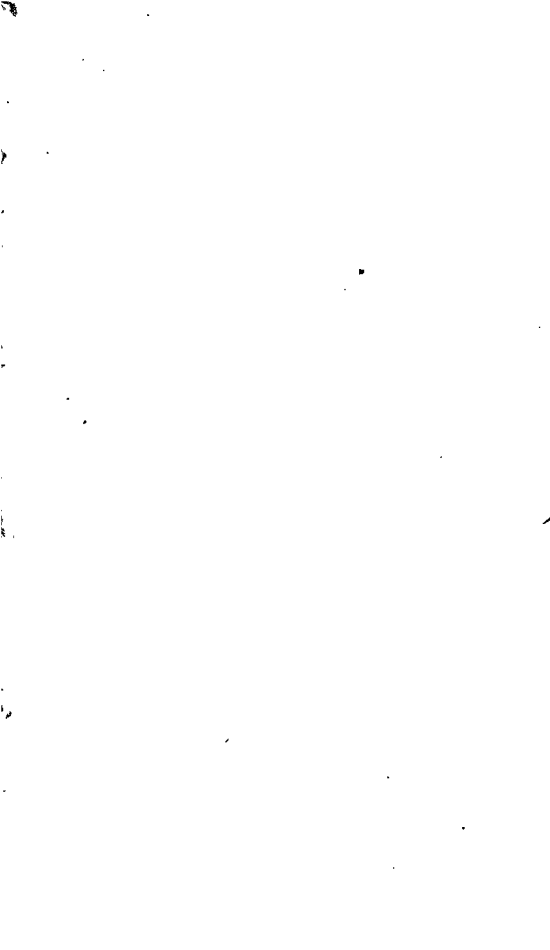
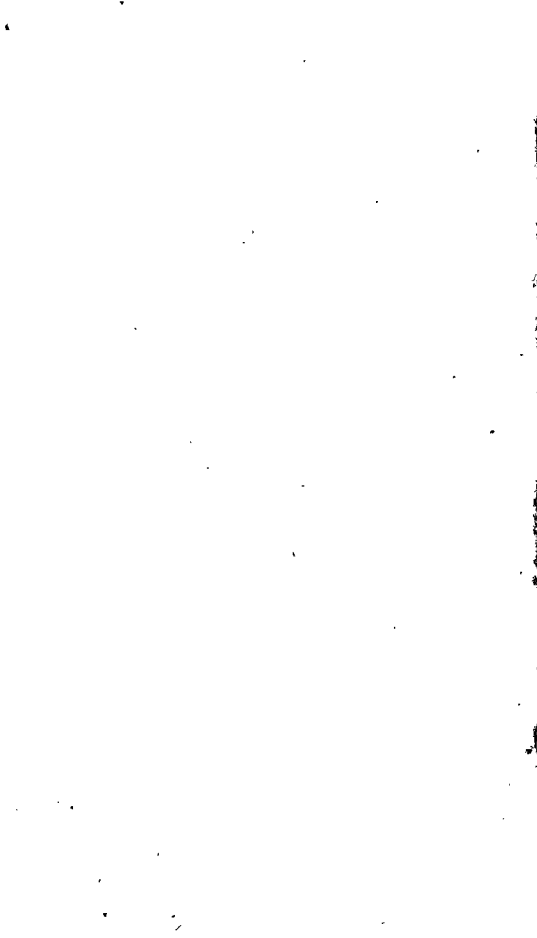










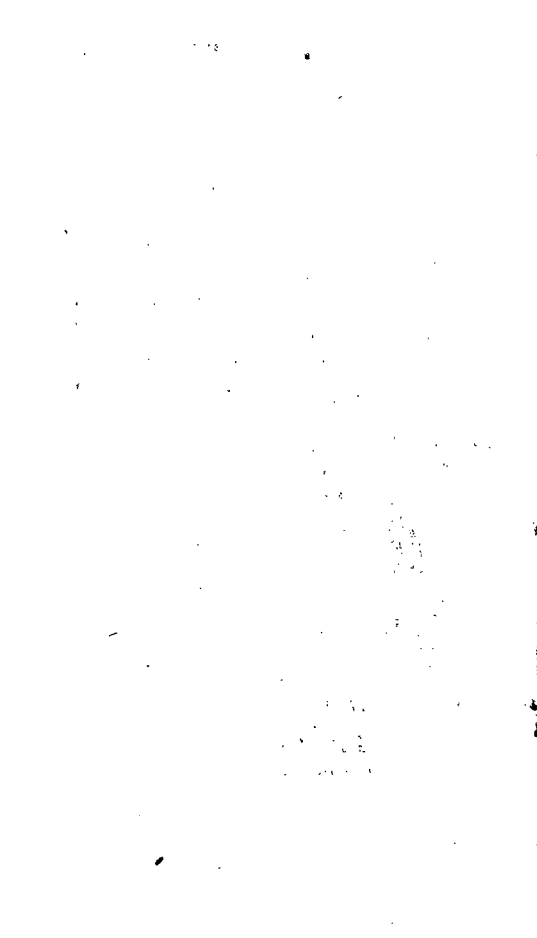


Lux in tenebris

Sic Vincit et dicitur

LA CLEF
DES PHILOSOPHES

J. Couacy sculp



A B R E G E'
C V R I E V X
E T
F A M I L I E R

De toute la Philosophie ;
Logique, Morale, Physique &
Metaphysique, & des matie-
res plus importantes du
Theologien François.

Par le Sieur de Marandé.



A P A R I S,

Chez THOMAS BLAISE, rue S. Jacques
à l'enseigne S. Thomas,
Et

GERVAIS ALLIOT, au Palais près la
Chappelle S. Michel.

Avec Privilège & Approbation.

FB 3973



AV LECTEUR.

IE n'improuve pas l'advis de ces Sages Medecins, qui pour conseruer la santé conseillent de s'abstenir des choses mauuaises, & de n'vser des meilleures, que fort moderement; C'est par cette raison que pour ne point alterer la santé, ie veux dire la gayeté de l'esprit, qui cherche à se diuertir dans mes ouurages, ie me deffends des choses mauuaises, & ne respands les meilleures que sobrement & avec retenue.

Ie n'estimois pas que ce petit traitté, que ie puis dire ne m'auoir cousté de temps, qu'autant qu'il en faudroit pour le transcrire, deubt estre si bien receu. L'accueil favorable, que sa premiere edition a trouué auprez des plus habilles; m'en a donné meilleure opinion, que ie n'en auois. C'est ce qui m'a obligé de grossir & enfler ce bouquet, d'un plus grand nombre de

fleurs, dans le deſſein de les meſnager & n'en faire pas de profuſion. J'ayme mieux y reuenir a diuerſes reprises, que de laſſer d'abord, ou deſgoutter par une trop grande affluence.

Et comme il eſt à craindre, que la con-
fuſion ne ſe gliffe dans la troupe & la va-
riété d'un ſi grand nombre de fleurs, qui
pour eſtre toutes belles & aimables en par-
ticulier, ne laiſſent pas de conſeruer entre
elles leurs amitez & leurs haynes, leurs
ſympathies & leurs antipathies naturelles.
J'ay creu qu'il eſtoit à propos, qu'une main
adroitte en fit le triage & le meſlange.

L'ordre, que nous pouuons dire eſtre le
principal ornement, voire meſme l'ame de
la beauté; m'a fait reſoudre de les parta-
ger, & les placer en autant de vaſes pre-
cieux, qu'elles forment entre elles de diffé-
rences, d'eſclat, & de brillant. Le pre-
mier fait voir par ſes couleurs changean-
tes & variables, l'iris & le meſlange
agreable des matieres plus importantes de
la Logique. Le ſecond celles qui concer-
nent les mœurs. Le troiſieſme par des ſen-

imens particuliers, descouvre les secrets admirables de la nature. Le quatriesme crayonne ces estres transcendans qui d'un pas esleué & glorieux marchent au dessus des choses naturelles; & le dernier plus sublime que les autres, vous presente des fleurs cueillies dans le parterre de la grace.

Mais comme Dieu est le principe & la fin de toutes choses, ie me tiens drois pour criminel, si ayant receu de sa seule bonté toutes ces lumieres, auparavant de vous en faire part, ie ne les rapportois sur le Autel de sa gloire, par l'entiere consecration, & les offres tres-humbles que ie luy fais de l'ouurier & de l'ouvrage.





LA CLEF
DES
PHILOSOPHES
O V.

L'EXPLICATION DES
Termes en forme d'abregé
sur toutes les parties de la Phi-
losophie, Logique, Morale,
Physique, Metaphysique, &
les principales matieres du
Theologien françois.

AVANT-PROPOS.



COMME les choses ne sont
veritables que par vne seule
& mesme verité, aussi pou-
uons nous dire que le .r natu-
re n'est connoissable que par
vne seule & mesme raison essentielle. Mais

comme cette raison , par laquelle tous les hommes arriuent au but d'une meſme ſcience, ne peut fraper nos ſens , ny aborder noſtre entendement qu'à la faueur des termes , qui ſont les ſeuls interpretes , & les fideles ambaffadeurs de toute cette negotiation ; Et que d'ailleurs ces truchemens eſtrangers parlent le langage de la Nation & du climat de leur naiſſance ; Il faut pour eſtablir en nous la deſcouuerte de la ſcience , dont ils portent les inſtructions & les memoires , ſuppoſer deux choſes ; La premiere , la connoiſſance de la langue commune à la nation , ſoit Grecque , ſoit Latine. La ſeconde l'intelligence des termes choiſis, propres & particuliers aux Maîtres de l'art. D'où vient que pour eſtre nais François , nous n'entendons pas pour cela les termes dont ſe ſeruent les Artifans & les Maîtres de chacun art , ſoit pour expliquer leur maniere d'agir & d'operer, ſoit pour en ſpecifier les outils & les inſtrumens. Ce n'eſt donc pas aſſez d'entendre la langue du pays , pour conuerſer avec les Philoſophes qui ſ'y rencontrent ; ſi par vn travail tout particulier , nous ne ſommes inſtruits des termes qui leur ſont propres, & d'autant plus difficiles , que dans le petit volume d'une ſeule notion empaquetée ſous l'eſtreinte de trois ou de quatre ſyllabes , ils renfer-

ment les choses les plus sublimes & plus vniuerselles. Ils les ont qualifiées Termes. pour nous donner à entendre qu'ils sont comme des petits coffres forts, qui contiennent, qui ferment & terminent les thresors, dont le raisonnement peut estre susceptible. Si donc ces petits coffres sont ouuerts si ces termes sont expliquez; vous auez les raisōs toutes nūes, qui pour estre naturelles à l'étédeméthumain ne luy font pas tāt de peine que ces nōs cōtrouuez, qui partent de l'institution des hōmes & tiennent tousiours quelque chose de la racine de la langue & de la rudesse du pays d'oū ils procedent. En fin nous pouuons dire qu'ils sont proprement les Suissēs, commis à la garde du Palais, dans lequel habite la science. D'abord il vous rebuttent & vous presentent la pointe si vous faites mine de vouloir entrer malgré eux. Apres tout, si vous auez l'adresse d'entendre & de parler leur iargon, ils vous traicteront fauorablement; l'entrée vous sera permise & passerez sans bruit, iusques au departement & à la chambre de cette Princesse, où vous la verrez sans peine & à visage descouuert.

Voila l'vne des raisons qui m'a engagé dans l'explication des termes si durs & si mal sonants à l'oreille de ceux qui n'ont pas esté nourris dans les escholes; ou du

moins qui apres y auoir eité legerement esleuez , en ont perdu le souuenir & l'habitude , par l'employ de leurs charges & la rencontre des affaires du monde , qui les ont occupez & diuertis ailleurs.

L'autre consideration n'est gueres moins puissante que celle là , parce que la Philosophie seruant comme d'esclaircissement aux matieres qui se traittent dans la Theologie , i'ay creu qu'il estoit à propos d'en donner quelque teinture generale Et d'ailleurs parce que la connexité des termes & des choses qu'ils signifient ne permet pas de les separer, & qu'il y auroit de l'inciuité & de l'indiscretion de presenter les os d'une viande delicate à vne personne affamée, s'ils n'estoient reuestus de leur chair ; aussi ay-ie estimé qu'il ne faisoit pas faire vn squelette descharné & à faite peur , sous les simples termes de la Philosophie , si tout d'un temps ie n'en faisois voir la charnure & l'embompoint , par la descouuerte des choses qu'ils contiennent.

Qu'on ne s'estonne donc pas si du mesme crayon que i'employe pour figurer le signe, ie represente la chose signifiée ; afin que l'esprit esclairey par l'explication des termes , & quant & quant instruit des matieres de la Philosophie (dont ils sont les enseignes & les signes mysterieux) se trou-

ne tout d'un temps préparé & disposé , pour conuerſer intelligiblement avec les plus hautes & les plus difficiles questions qui ſe traittent en la Theologie.

Ce procedé pour eſtre ſuccinct & tout particulier , n'en ſera peut eſtre pas plus deſagreable. La nouueauté eſt vn charme qui ne deſplaist point à ceux de noſtre Nation & de noſtre ſiecle , dont la pluspart ont le gouſt ſi friand & l'eſtomach ſi foible , qu'ils ſont deſormais ennuyez des viandes groſſieres & ſolides , & ne veulēt plus ſe nourrir & ſe repaiſtre que d'un ſuc delicieux , & de l'eſſence des choſes les plus delicates.

Philophie en general.

LA Philoſophie eſt vn nom ſi Auguſte ſi maieſtueux & d'une naiſſance ſi noble & ſi ancienne , qu'il imprime meſme quelque reſpect & reuerence dans les eſprits les plus ruſtiques & les moins civilizez ; C'eſt vn flambeau qui ſemble n'eſtre pas moins ancien que celui du Soleil , n'eſtant pas moins neceſſaire à l'vſage de la vie morale , que celui-la l'eſt à la vie naturelle. Si celui-la ſ'occupe à eſclairer nos pas ; celui-cy ſ'efforce de faire cheminer

nostre raison dans le penible sentier des plus belles actions.

Le terme de Philosophie ne veut dire autre chose en sa racine, que l'amour de la sagesse.

Quelques vns pour la crayonner & représenter en petit, ont dit qu'elle est proprement l'amas & le recueil précieux de toutes les choses qui peuvent estre aperçues par la lumière naturelle de l'esprit humain.

Selon d'autres elle est appelée la question & la recherche des causes vniuerselles occultes & cachées.

Quelques anciens Philosophes l'ont qualifiée la santé & la medecine de l'ame; La medecine en ce que par ses sages enseignemens & instructions elle la purge de ses deffauts & de ses mauuaises inclinations.

La santé en ce qu'elle la preserve des maladies violentes, de ces courtes fureurs, de ces phrenésies momentanées qui saisissent & transportent à tous moments, la plus part des gens du monde.

Je ne puis obmettre le sentiment de ceux qui ont creu qu'il falloit l'appeller vne meditation continuelle de la mort; soit parceque ce regard & cette pensée nous fait mespriser toutes choses, qui n'est pas vn petit aduantage pour bien

Philosopher ; soit parce qu'elle nous fait mourir aux choses du monde , nous degageant de la seruitude des passions & de toutes les choses sensuelles.

Ceux qui la prennent en toute son estendue soustiennent qu'elle est vne cognoissance certaine , euidente & scientifique des choses diuines & humaines : mais en ce cas elle passeroit plustost pour la sapience, que pour l'amour de la mesme sapience, que nous appellons Philosophie.

Il me semble que pour luy donner vne definition plus conuenable , il seroit à propos de dire qu'elle est proprement l'estude des choses que nous debuons sçauoir, & de celles que nous debuons faire ; Car si par sa premiere partie elle illumine l'entendement , & le purge des tenebres de l'ignorance ; Par la seconde , elle nettoie le cœur des affections impures & terrestres , & ne l'echauffe que de l'amour de celles qui sont toutes pures & celestes.

Origine de la Philosophie.

LA source de la Philosophie est tres ancienne : Adam en a esté le premier possesseur , comme il a esté le premier de tous les hommes ; & ceux qui sçauent l'histoire primitive du monde & des excel-

leurs Patriarches qui ont regné dans les premiers siècles, n'ignorent pas qu'ils n'aient esté de tres grands personnages en la connoissance de la nature, en l'Astrologie & aux choses diuines, du moins autant que leur vol naturel le pouuoit permettre; & mesme qu'ils n'aient institué plusieurs Colleges dans les villes & à la campagne, comme les Enosceens, Cynéens, & Rechabites, de la doctrine desquels les sciences des Egyptiens, des Grecqs, & autres se sont escoulées & promenées de main en main iusques à nous.

Je ne mets point icy en ligne de compte les saintes & frequentes reuelations dont ils estoient illuminés par l'esprit de Dieu, soit dans le culte de leurs adorations & sacrifices, soit dans la connoissance des choses futures & du Messie à venir.

Parties de la Philosophie.

LA Philosophie est theorique ou pratique.

La Theorique contemple & se satisfait de la descouuerte de la verité, sans passer à l'operation, telle est la Physique à l'égard des choses naturelles, precises & detachées des choses singulieres, comme

la nature humaine , ou le corps naturel, qu'elle considere en leur estre. Telle est la science de Mathematique , dans ses simples speculations & demonstrations precises & abstraites. Comme la quadrature du cercle. Telle encor est la Methaphysique au respect de ses notions sublimes & transcendentes , comme le discours de l'estre en general. Celle-cy est ainsi appellée pour nous faire entendre qu'elle porte son vol au dessus des choses de la nature.

La pratique fait vn pas plus avant ; elle met la main à l'œuvre pour produire quelque chose du sien ; c'est ainsi que la Logique prend soin de conduire les operations de l'esprit & le iugement tendre & enfantin , pour le faire discourir & raisonner sur les choses.

C'est ainsi que la science de Mathematique descend par fois de la Theorie à la pratique, pour faire ses applications sur les deffences & attaques d'une ville , selon le dessein qu'elle a de la fortifier ou de l'enleuer.

C'est encores ainsi que la morale s'occupe de reigler les actions & les mouvements de l'homme sur le pied d'une droite raison.

En fin comme la Theorie travaille autant qu'elle peut à l'aduantage de l'entendeur, la Morale s'estudie, soit à redresser

fer nostre volonté panchante & courbée vers le mal , soit à discipliner nos mœurs, & les tenir tousiours en eschole.

Ordre des mesmes parties.

LES choses que nous pouuons sçauoir sont dependantes de nos sens ou au dessus de leur portée ; de celle cy encores il y en a de deux ordres ; les vnes s'eschappent à nos sens, (c'est à dire à nostre connoissance grossiere & sensible) par le travail de nostre esprit , qui espure tellement les notions des choses, qu'elles s'euaporēt & s'euanouyssent presque , ou du moins ne sont plus apperceuables que par la pointe de nostre entendement

Les autres par leur propre nature sont tellement reculées de nos sens , que nous ne pouuons en auoir connoissance que sur la foy & le rapport d'autrui : telle est la Nature diuine & celle des Anges, que nous ne pouuons bien connoistre que par le recit & l'histoire des saintes Pages.

De là vient que nous diuisons la Philosophie en plusieurs branches.

La Physique & la Morale enuelopent les choses qui sont en quelque façon dependantes des sens. Celle-là examine le corps humain entant que naturel.

Celle-cy a soing de l'ame, & presente des reigles aux actions humaines, pour les conduire seurement dans le sentier de la vertu.

La logique trauaille à polir l'entendement & prend pour sa part & portion, toutes nos conceptions intellectuelles, appelées regulieres, selon qu'elles sont comprises en de certains genres.

Son employ est de connoistre les choses & d'en faire magazin & prouision, ce qu'elle fait avec ordre; d'où vient qu'ayant recueilli les Idées & les notions des choses les plus simples, elle en fait de certaines Classes, dans lesquelles elle les distribue, sous de certains Chefs & Capitaines qu'elle appelle Genres.

C'est ainsi qu'elle bastit ses categories, les vniuersaux & que pour l'vsage du raisonnement, elle considere premierement les termes nuëment & simplement; puis les accouple pour dresser ses propositions, & en fin les lie les vnes aux autres pour la tissure de ses raisonnements, qu'elle appelle preuues & arguments.

Que si entre ces notions il s'en trouue de si sublimes, espurées & transcendentes qu'elles ne puissent estre appareillées & rangées sous les genres & departemens de la Logique à raison de leur trop grande vniuersalité, comme l'estre, l'essence,

l'existence, & quelques autres figurés dans nostre esprit par vne Idée ou notion qui les despouille addroittement de tout subiect naturel, soit de l'homme, soit de la plante, soit de la pierre, la Metaphysique les recueille pour en prendre le soin & la conduite : d'où vient que son employ n'est pas de toutes choses abstraittes indifferemment, puisque la Logique en prend vne partie pour elle ; mais de celles-laseulement qui ne peuvent estre rangées sous des genres ou departemens bien certains & déterminés.

Et parce qu'il n'appartient pas proprement à la Metaphysique, de porter la main sur les choses qui reculées de nos sens, se trouuent abstraittes par leur propre essence & nature, & dont la grandeur & l'excellence merite qu'on ne les regarde iamais qu'avec crainte, respect & tremblement, comme Dieu, les Anges, & toutes les verités reuelées aux hommes pour leur salut, nous les reseruons à nostre Theologie, qui les traite avec tant d'honneur qu'elle ne desrobe rien à la maiesté de leur estre.

Je sçay bien que tout obiect precede necessairement la connoissance que nous en auons, puis qu'il est impossible à l'esprit humain, de cōnoistre vne chose, qu'elle ne soit auparauant. Mais comme dans la

connoissance des choses nous suiurons plutost l'ordre qui contribue à les deueloper & les représenter , que celuy par lequel elles se sont rendües connoissables aux premiers Philosophes , dont les trauaux , & les recherches aussi bien que les experiences , ont esté peu assëurées. De là vient que nous commençons par la Logique, dont les tableaux & différentes peintures nous représentent assez naïfument les Idées des choses en general ; & parceque nous debuons estre extremement soigneux que nostre cœur ne se desbauche point, pendant que nostre entendement se diuertit sur la variété de tant de portraits, apres auoir allumé le flambeau de nostre entendement . nous respendons l'huylle des vertus & des louables actions dans la lampe de nostre cœur , afin qu'elle brusse paisiblement d'un feu diuin , pendant que l'autre faculté par son brillant, respend ça & là prodigüement les estincelles d'une connoissance naturelle : & voila pourquoy la Morale est si proche compagne de la Logique , & qu'apres auoir expliqué celle-cy , nous traicterons immediatement de celle-la.

Et d'ailleurs comme la clarté dont la raison se trouue pourueüe en cet estat , luy sert de flambeau pour la promener dans le Palais de la nature , dont les ombres ne

sont pas moins à respecter que le silence qui s'y fait , de peur d'interrompre le cours de nos honnestes curiosités , nous entrons librement en la recherche des Choses secretes & naturelles , d'où vient que des entretiens de la Morale nous passons aussi tost aux varietés agreables de la Physique.

Et parce qu'il ne faut pas s'eschaper de la nature que nous n'ayons soigneusement examiné , non seulement les choses sensibles , mais encores toutes celles qui sont du crû & de la fabrique de nostre esprit , telles que peuvent estre les notions regulieres ou transcendentes. La Metaphysique, qui nous entretient de l'estre, de ses proprietéz , & autres conceptions sublimes, ferme apres soy la porte de toute sorte de connoissance naturelle , soit sensible , soit abstraite & precise par l'operation de nos entendemens.

Il ne reste donc plus que la Theologie qui marche apres tous ces preparatifs , de mesme que le Prince souuerain apres son train & sa suite , lors qu'il fait en rée en quelque ville de consequence; & parce que d'un pas glorieux elle marche au dessus de toute connoissance naturelle , & qu'elle conuertit encores à son vsage les provisions des vnes & des autres sciences, selon qu'elle trouue à propos de s'en seruir, nous

en general.

15

luy soubmettons & sacrifions volontiers
toutes nos connoissances , aussi bien que
nos cœurs & nos affections , afin que ce-
luy qui s'est glorifié soy mesme , en nous
donnant l'Estre naturel , soit encores glo-
rifié par nous en eschange de la grace dont
il nous a gratifié si liberalement.





PREMIERE PARTIE
DES TERMES
APPARTENANTS A LA
LOGIQUE.

De la Logique en general



E n'estoit pas assez que nostre entendement fist vn amas de prouisions, si l'ordre ne s'estoit mis de la partie pour en prendre le soin & la direction, & faire comme l'œconome qui pour ouurer vn sac de mille francs à dessein de fraier à quelque despée & payer quelques menuës prouisions, ne prend que ce qu'il faut, & le menage avec discretion. Que si pour.

parler d'un œillet, ou d'une rose, l'entendement alloit verser pêle melle sur ce subiect toutes les notions dont il auroit fait une grande espargne, seroit-ce pas agir en yurongne dont l'estomach indigeste & desuoyé, fait un amas indiscret de beaucoup de viandes, pour les vomir & les rendre tout crus sans en faire profit. Il estoit donc necessaire d'establir un art qui sceut non seulement faire amas de plusieurs notions, connoissances, & speculations, mais qui sceut encores les distribuer à propos & tenir nostre entendement comme par la main, pour le conduire seulement dans l'espargne & la connoissance, aussi bien que dans la distribution & le debit des choses qui sont de son apanage.

La Logique, dont nous auons desia dit quelque chose par aduance, a esté introduitte à cet effect; & comme pour s'acquitter dignement de cette fonction, elle fait toutes ses leuées au traitté des vniuersaux, elle suppute à quoy elles se mōtent en celuy des categories, & nous fait voir comme elles doibuent estre employées (dans les iustes regles de ses propositions) à la contexture de ses argumēs; & par ce moyen, mesnage si bien nos connoissances, qu'en les destournant de l'erreur, elle ne permet pas qu'elles puis-

sent acquiescer qu'à la seule verité.

C'est ainsi que pour la definir, nous pouvons dire qu'elle est la direction de toutes les lumieres & operations de nostre entendement, étant qu'elles sont capables d'estre conduittes & acheminées à la connoissance du vray.

Ceste mesme definition, nous faisant voir son dessein, nous explique quant & quant son objet & sa fin, n'ayant pour visée que de tirer le rideau de dessus les choses connoissables, & de conduire les operations de nostre esprit, avec tant de discretion, qu'il ne se confonde point dans le jugement qu'il en doit faire.

Et comme l'art de supputer, de compter, d'adiouster & de soustraire, d'vnir ou de diuiser, pour auoir des regles certaines & constantes & contribuer quelque chose à la science, n'est pas pour cela vne science ? aussi disons nous qu'il n'est pas necessaire que la Logique, pour estre en quelque façon la main des sciences, ou du moins celle qui assiste à leurs enfanemens & productions, soit pour cela vne science, non plus qu'il n'est pas necessaire que la sage femme qui preste son secours & son ministere, aux couches d'une femme, soit grosse, ou en estat de la deuenir.

Si donc nous considerons la Logique dans l'operation & la pratique, elle ne

peut pretendre autre qualité que celle de seruant, entant qu'elle contribue ses ser- uices à l'aduancement des sciences. Mais aussi comme la sage femme peut en cas de necessité, se rendre à elle-mesme les bons offices, dont elle assiste les autres; aussi peut on dire que la Logique s'exerce par fois elle mesme, & faict sur soy les experiences de son art, puisque non contente du modelle qu'elle prescrit pour faire bien raisonner sur toutes choses, elle adiuſte ses propres maximes, & les liant les vnes aux autres, tire des consequen- ces, establit des preuues & des argumens & produit son fruit des mesmes mains, dont elle va secourir & soulager les sciences.

La Logique est naturelle ou artificielle. Naturelle, telle qu'elle se rencontre dans vn bon sens commun, qui sans estude raisonne fortement sur les choses qui se presentent.

L'artificielle & acquise, regarde le subiect où elle habite, selon l'employ qu'il en veut faire: si pour enseigner, la voila maistresse & enseignante; si pour s'en ser- uir dans les pressantes occasions, la voila combattante, & les armes à la main

Au premier cas il faut vn ordre & vn esclaircissement bien net de toutes ses notions, qui sont autant d'excellentes li-

queurs qu'elle prepare pour les respendre avecque profit dans l'esprit de ceux qu'elle veut instruire. C'est vne sale d'armes où d'abord elle ne leurs apprend qu'à se mettre en garde, à tenir le fleuret, allonger contre vne muraille, ou si par fois elle se les met en presence, & faict mine de leur porter, c'est plus pour leur apprendre à parer, que pour les attaquer; plustost pour leur descouvrir la ruse, que pour les surprendre.

Au second il n'en va pas de mesmes, ce n'est plus à fer emoullé que le Maistre tireur d'armes faict assaut, contre l'ennemy qui l'attaque en plaine ruë; au lieu de descouvrir son art, il ruse & cache le coup qu'il medite, il marchande son homme, & dans l'incertitude de son dessein qu'il marque par le peu d'arrest de la poincte de son espée, luy esgare la veüe pour le surprendre & ne point porter à faux.

C'est ainsi que le Logicien qui se trouue sur les bancs, tient ses artifices couverts à celui qu'il attaque, & s'efforce de descouvrir le foible du soubtenant, pour luy passer sus les armes, & se rendre victorieux.

La logique entant qu'elle enseigne, se peut diuiser en trois Chefs principaux, appellés definition, diuisiõ & argumentation; tout son employ n'estant autre, que deffinir vn subiect pour en connoistre la nature; le di-

uifer , pour en remarquer les proprieté , les vertus & toutes les parties ; & comparer ce mesme subiet avec vn autre , pour en tirer quelques preuues, maximes, & veritez certaines & determinées , capable d'enrichir le tresor de nos connoissances. Ce qui se reduict à dire quel est vn subiect, qu'elles en sont les parties, & qu'il est l'accord & l'harmonie qu'il faict estant conjoinct ou comparé avec vn autre.

L'entendement humain ne forme pas ses lumieres tout à coup , il contemple les obiects particuliers , il regarde toutes les estoilles qu'il descouure en vne nuit & s'en resouient le lendemain ; ceste notion qui luy demeure le faict discourir le iour, d'une chose qu'il n'a veue que la nuit ; & voila comme vne chose esloignée luy est rendue presente ; & ceste presence c'est à dire la notion qu'il conserue en plain midy, des estoilles qu'il ne peut voir pour lors , est appellée abstraite , parce qu'elle n'est pas sensible en cet estat , l'obiet estant absent , & que d'ailleurs elle est despourueë des circonstances, soit du lieu , puis qu'il importe peu que ç'ait esté à la ville , ou aux champs , soit du temps , estant de peu de consequence qu'il y ait huit iours ou vn mois que vostre entendement ayt faict ceste obseruation. Donc comme ceste mesme notion est in-

dependante de l'obiet & de ses circonstances, de là vient que nous la difons abstraite & invariable ; Et bien que l'obiet mefme fust variable , comme les fleurs que vous auez veuës le printemps dernier en vostre parterre, si est-ce que la notion que vous en conferuës vous demeure tousiours comme vn immeuble fixe , permanent , & affranchi de toute corruption.

Cecy soit dict pour faire entendre ce que nous voulons exprimer par les termes des notions intellectuelles , dont la Logique & les autres parties de la Philosophie , se feruent à toute heure pour s'expliquer & se faire entendre .

T E R M E.

Terme generalement parlant, est l'extrémité de quelque chose; c'est ce qui borne & limite son estenduë; d'où vient que la mort est appelée le terme & l'extrémité de la vie.

Il se dict principalement d'une quantité continuë; c'est ainsi que le point est le terme de la ligne , & que vostre heritage est terminé par ses bornes , qui le separent de celuy de vostre voyfin.

Et parce que toute action doit avoir vn terme (autrement elle seroit infinie , ce qui repugne à la creature) c'est pour cela

que l'espece formée en nostre entendement, est appellée terme de l'entendement agissant.

Le terme est de deux sortes. Le premier est le terme du depart ; parce que pour se porter à vn lieu, il faut auparavant estre posé en vn autre. Le second est le giste & le terme du repos, parce que la chose y estant arriuée, elle s'y repose.

Terme se prend chez le Logicien pour les dictions sous lesquelles toute proposition est enoncée, ou pour les noms des choses, sous la force & signification desquels elles sont contenuës & renfermées, comme en leurs termes & limites.

Le terme est mental, vocal, ou escript. Le mental est celuy qui est conçu en nostre esprit ; telle est l'Idée que nous auons conçu du Lion. Le vocal est celuy qui s'exprime par la voix quand nous proferons, ce terme, Lion. Celuy cy estant proprement, le signe de celuy la, ie veux dire du mental, puisqu'en proferant le terme de Lion, ie donne assés à connoistre que i'ay conçu & graué en mon esprit l'Idée & la representation de cet animal. L'escript est celuy que nous traceons sur le papier

Le terme est positif ou negatif. Le positif, pose quelque chose de reel ; tels sont ces termes, pierre, homme, arbre. Le negatif ne pose rien ; au contraire, il desnie

vne chose à quelque subiect. Ce qui arriue quand ie dis qu'un Ange n'est pas vne pierre ny vn arbre.

Le terme est vniuersel, quand il signifie vne chose vniuerselle, tel est l'homme entant que par ce terme ie me figure généralement tous les hommes ? ou particulier, comme Pierre, Paul.

Le terme encores est vniuoque, equiuoque ou analogue. L'vniuoque est celuy qui signifie vne chose communicable en nature, à plusieurs subiets & par esgales portions. Exemple l'homme est vniuoque à l'esgard de tous les particuliers de cette espece, parce qu'il leur conuient esgalemēt & en nature.

Terme equiuoque, est celuy qui peut estre attribué à plusieurs subiets a raison du nom seulement: Exemple, le terme de chien, est commun au poisson appelé chien marin, au signe celeste qui porte le nom de canicule: & à l'animal domestique que nous apellons chien; bien qu'ils soiēt de differente nature, & qu'ils ne conuiennent qu'au nom seulement & non pas en l'espece.

Terme analogue, est celuy qui conuient à deux choses differemment, sçauoir à l'une proprement & l'autre improprement, & en quelque maniere seulement, c'est à dire par quelque rapport; d'où vient que le
breuuage

breuvage qu'on presente à vn malade pour le guerir & luy rendre la santé est appellé sain, encores que ce terme ne soit deub proprement qu'à l'homme, que nous disons estre sain quand il se porte bien. Et comme ce breuvage a quelque rapport à la santé desirée par le malade, il est appellé sain par analogie & proportion.

Le terme synonyme, ne veut dire autre chose que l'vniuoque, parce qu'il conuient à plusieurs choses esgalement en nom & en nature.

Le terme homonyme, est semblable à l'equiuoque en ce qu'il est attribué à plusieurs subiets qui communiquent en nom seulement mais non pas en nature.

Terme polyonyme, est quand vne mesme chose a plusieurs noms, sous l'vn ou l'autre desquels elle peut estre exprimée, signifiée & entendue. Exemple, vne espèce de chaste peut estre glaiue ou cousteau.

Terme heteronyme, est quand vne chose est differente d'une autre en nom & en nature, comme Ange, homme, lyon. Ces termes comparez ensemble sont heteronymes.

Terme paronyme, est quand vn terme est vsurpé pour vn autre, comme chaud au lieu de chaleur.

S I G N E.

Le signe est proprement ce qui en se fai-

fant connoistre & s'expliquant à nos sens descouure quant & quant à nostre esprit quelque autre chose que son espece. Exemple, le bouchon de lierre est vn signe qui le faisant voir pendu à vne porte, nous signifie en mesme temps qu'on y vend du vin.

De maniere que tout signe a deux relations ou regards differents ; l'un à la chose qu'il represente , comme le bouchon de lierre à l'esgard du vin ; l'autre à nostre imagination à laquelle il parle quoy que muet.

Le signe est des choses presentes , comme le iour l'est de la presence du Soleil ou du flambeau ; des passées , comme la cendre de paille , est signe qu'elle a esté bruslée ? ou des futures , comme l'Aurore est signe du leuer prochain du Soleil.

Les signes sont naturels ou d'institution.

Les naturels empruntent de la nature la force & la vertu de signifier ce dont ils sont les signes ? telle est la fumée à l'esgard du feu , & la trace des pas qui descouure si c'est vn homme ou vne beste.

Les signes d'institution sont de deux sortes , les vns sont d'institution humaine , les autres d'institution diuine.

Ceux qui sont d'institution humaine signifient diuersement selon la diuersité des

nations , comme le langage particulier à chaque Prouince.

Les signes d'institution sont ou purement Theoriques , quand ils signifient simplement vne chose , mais ne l'operent pas ; tels estoient la Circoncision & les Sacrements de la Loy Mosayque , qui signifioient la grace future en la Loy Euangelique , mais ne l'operoient pas en ceux auxquels ils estoient appliquez.

Ou Theoriques Pratiques , tels sont les Sacremens de la Loy nouvelle , qui ne signifient pas seulement la saincteté & la grace ; mais qui l'operent aussi & la conferent par leur propre vertu.

Les signes sont sensibles ou insensibles.

Les sensibles sont ceux qui heurtent nos sens ; & comme nous auons cinq sens , aussi peut il yauoir cinq ordres de signes sensibles & differents ; tel est celuy de la veüe , celuy de l'ouye & les autres.

Les insensibles sont ceux qui se forment & se produisent en nostre fantaisie , telles que sont les idées & notions qui representent à nostre entendement les choses dont elles sont les signes & les images.

V N I V E R S E L.

Vniuersel proprement est vn terme qui ne veut exprimer autre chose que l'vnité

de nature qui se verse & se respand sur plusieurs. Exemple , la nature humaine qui se communique generalement & esgalement à tous les hommes , est appelée vniuerselle.

L'vniuersel se prend quelque fois pour vne chose generale composée de plusieurs termes , qui peut estre appliquée à plusieurs. C'est ainsi que cette proposition par laquelle nous disons que tout homme est vn animal raisonnable , est generale & vniuerselle.

Vne chose simple peut estre dicté vniuerselle, ou comme cause produisante vne grande varieté d'effets ; qui fait que le Soleil est cause vniuerselle de la generation des plantes. Ou comme signe qui indique plusieurs choses à la fois , tel est le terme de monnoye, qui signifie le quart d'escu, le teston, la piece de dix sols & toutes les autres qui se trouuent au dessus & au dessous.

Ou comme idée , dont l'espece represente beaucoup de choses à la fois : C'est ainsi qu'en nous figurant vn Palais nous nous representons vn ordre & vn aiancement de plusieurs materiaux , pierre , chaux, sable , bois , fer , & autres.

Ou entant que communicable à plusieurs. Et parce que cette communication peut estre de nom ou de nature ; Si de

nature, cet vniuersel sera appellé synonyme, telle est la nature humaine, à l'esgard de Pierre & de Iean. Si de nom seulement, il sera appellé equiuoque, tel est le terme vniuersel de chien au respect du chien marin & terrestre. Si par quelque sorte de proportion & d'analogie, il sera appellé analogue, tel est le nom de sain communiqué à l'homme, & à la medecine ou breuuage appellé sain parce qu'il sert à luy conseruer la santé.

D V G E N R E.

L'vniuersel se diuise en cinq branches, parce qu'une chose peut estre vniuerselle à raison du genre, ou de l'espece, ou de la difference, ou du propre, ou de l'accident.

Le genre est proprement vne nature vniuerselle, capable de se cōmuniquer à plusieurs subiects differents en espece, de sorte qu'elle fasse partie de l'essence la plus cōmune du subiet auquel elle se cōmunique. Exēple, l'homme & le lyon sont entre-eux differents d'espece, & neantmoins la nature animale & vniuerselle communiquée à l'un & à l'autre, de façon qu'elle fait partie de leur essence, est appellée generique ou genre.

Que le genre fasse partie de l'essence

dans l'espece qui le reçoit, il ne faut qu'examiner nostre exemple, parce que l'essence de l'homme est d'estre animal raisonnable, l'essence du lyon est d'estre animal irraisonnable, c'est à dire incapable de raison, & partant l'animal ou la nature animale, à l'esgard de l'un & de l'autre, faict partie de leur essence.

Le genre peut estre considéré en trois estages, le premier & le plus haut est appellé supreme & generalissime; parce qu'il n'y en a point au dessus de luy qui le domine. C'est ainsi que l'estre est vn genre generalissime, parce qu'il n'y a rien au delà.

Le genre mitoyen est celuy qui se trouue entre deux, comme substance, corps, viuant. Ces genres president à des especes au dessous d'eux, qui à leur esgard sont appellées especes, parce qu'elles specifient le genre & se l'approprient; mais parce qu'en cet estat elles sont encores trop diffuses & generales, elles prennent le nom de genre moyen & subalterne, au respect des membres qui sont au dessous d'elles, & qui les diuisent essentiellement & esgalement. Exemple, le corps est vne espece à comparaison de la substance, qui le domine comme genre, puis que les deux premieres branches de la substance sont la substance corporelle,

c'est à dire le corps & la substance incorporelle, c'est à dire l'esprit ou la substance de l'Ange & de l'ame raisonnable. Mais parce que le corps ou la nature corporelle conuiennent à plusieurs subiects differents en espee, comme le corps vivant & le corps inanimé, qui sont tous deux corps; aussi disons nous que le corps à raison de la substance, qui est vn genre qui le domine, est appellé espee; comme il est appellé genre à l'esgard des membres qui luy sont inferieurs, & le partagent entre-eux, à l'auoir vivant & inanimé.

Le dernier estage est le genre infime, parce qu'il est si bas, qu'il ne peut estre communiqué qu'à des especes qui ne peuvent iamais obtenir le tiltre de genre, c'est à dire se communiquer à des subiects distincts d'espee, mais de nombre seulement. C'est ainsi que l'animal à l'esgard de l'homme est genre infime, parce qu'il ne peut deualer plus bas, & se conseruer le tiltre & la qualité de genre, puis que l'homme ou la nature humaine est vne espee qui au dessous de soy ne peut admettre & reconnoistre que des subiets simplement distincts de nombre, mais non pas de nature. Exemple, Iean, Pierre & Paul sont des membres de cette espee, qui ne sont distincts que de nombre & non pas de nature, parce que la nature hu-

maine spécifique est vne en tous les hommes.

DE L'ESPECE.

Il est facile de iuger de l'espece par l'explication precedente. Nous disons neantmoins que l'espece doit estre considerée à l'esgard du genre qui la domine ou à l'esgard des membres qui luy sont soumis & la partagent.

A l'esgard de ce qui la domine; on peut dire que l'espece est ce proprement qui se trouue immediatement soumis au genre, parce que le viuant & l'inanimé qui sont les especes du corps, se trouuent prochainement soumis au corps, comme genre.

A l'esgard des membres qui la diuisent nous pouuons dire qu'elle est vne nature qui conuient à plusieurs subiets distincts de nombre seulement. C'est ainsi que Pierre & Paul distincts de nombre seulement, reçoient & partagent esgalement la nature humaine qui leur est distribuée & communiquée. Ce qui doit estre expliqué de l'espece que nous auons appellée infime, qui ne peut conuenir qu'à des indiuidus; parce que celle qui sous diuerses cōsideratiōs passe tātost pour gēre & tātost pour espece, n'est pas de cet ordre infime, dont nous parlons presentement.

DE L'INDIVIDU.

Puisque les indiuidus sont les membres de l'espece infime , il en faut dire vn mot. L'indiuidu physique & naturel proprement, est vn subiet diuisé de tout autre & indiuisible en soy-mesme , d'où vient que nous l'appellons indiuidu , c'est à dire indiuisible. C'est ainsi que Pierre est diuisé de Paul & de Iean , & qu'il demeure indiuisible en soy-mesme par sa propre indiuiduation , qui le termine & le rend incommunicable à tout autre qu'à soy-mesme ; parce que Pierre ne fera iamais Paul , & Paul ne fera iamais Pierre.

Le principe d'indiuiduation est ce par quoy la nature d'un subiet , telle qu'est la nature humaine , à l'esgard de Pierre & de Paul , est rendue indiuisible & indiuiduelle , en l'un & en l'autre de ces particuliers. De maniere que par ce principe l'un & l'autre est rendu incommunicable , c'est à dire la nature humaine qui les constituë , & les fait estre ce qu'ils sont , ne peut plus appartenir à vn autre.

Enfin , ce par quoy Pierre subsiste & qui le rend indiuidu, est tellement en luy, qu'il ne peut estre en vous, & s'il se trouuoit en vous , vous seriez luy mesme ,

parce que vous conuenez tous deux en nature , & ne differez que par l'indiu-
diation, comme la seule marque substan-
tielle & le dernier supplement qui la per-
fectionne-& la determine & à vous & à
Pierre.

Ce n'est pas aussi que nostre esprit ne
se puisse feindre vn indiuidu , c'est a dire
vne notion vague & transcendente au
dessus de tous les indiuidus physiques , la-
quelle se communiquera à tous en parti-
culier. Exemple , quand ie profere ce
terme d'indiuidu , ie puis l'attribuer à cet
homme , à cet arbre , à ce cheual , à ce
lyon & à tel autre indiuidu naturel que ie
voudray choisir ; Et voila l'indiuidu que
nous appellons transcendant, comme vne
scelle à tous cheuaux, qui court & se pro-
mene au dessus de tous les indiuidus phy-
siques & naturels. Quelques-vns l'appel-
lent Logique & rational , parce qu'il est
proprement vn ouurage de nostre raison-
nement & vne piece de nostre fiction. En
cette consideration le voila vagabond &
vniuersel. Mais dans son estre naturel &
physique , il ne peut appartenir qu'au su-
biet qu'il indiuiduë. D'où vient que pour
distinguer celui-cy d'auec l'autre qui
n'est proprement qu'un bastard , nous
l'appellons indiuidu determiné , parce
qu'il a trouué des bornes & des limites ,

qui le renferment & l'emprisonnent.

DE LA DIFFERENCE.

La difference proprement est ce qui discerne & distingue vne chose d'une autre, ou ce qui fait qu'un subiet est different d'un autre subiet.

La difference est essentielle entre les subiets qui different de nature. Telle qu'est le raisonnable, qui constitue la nature de l'homme, & par lequel il est distingué de la beste brute, constituée par la difference opposée appelée irraisonnable.

Ou elle est accidentelle entre les choses qui ne different que d'accident. C'est par elle qu'un mesme homme peut estre different de soy-mesme, à raison des accidents de la santé & de la maladie, estant autre quand il est sain qu'il n'est pas quand il est malade.

La difference est un des membres de l'universel, que nous disons estre ce par le moyen dequoy l'espece est constituée dās la perfection de sa nature, exēple la nature animale, qui estoit cōmune à l'hōme & à la brute, en qualité de genre, attendoit la difference pour constituer l'espece & la nature de l'une & de l'autre; de maniere qu'ayant adiousté à la nature animale la raison ou le raisonnable, j'ay estably la

nature entiere de l'homme , qui n'est autre que d'estre vn animal raisonnable ; & ayant de l'autre part ioint l'irraisonnable à la brute , i'ay formé la perfection de sa nature , qui n'est autre que d'estre vn animal irraisonnable.

Il est facile de iuger par là quelle est l'importance de l'vniuersel , que nous appellons difference, puis qu'estant conioint avec le genre , il constituë l'espece.

La difference est donc ce qui donne l'estre à la chose , comme partie essentielle du subiet qu'elle compose. De là vient que chez les Philosophes le genre est comparé à la matiere qui est vne chose vague & indifferente ; & la difference à la forme qui donne l'estre au subiet qu'elle informe & perfectionne.

La difference essentielle a cela de propre qu'elle n'est pas capable d'accroissement ou de diminution , parce que les essences des choses sont immuables & ressemblent aux nombres , auxquels si vous adioustez ou soustrayez vne vnitè , ils ne sont plus ce qu'ils estoient , de maniere que le Philosophe pour estre plus raisonnable que le payfan , ne l'est pas à cause de sa nature , nullement , elle est esgale en l'vn & en l'autre , mais par accident seulement . c'est à dire à raison du temperamment & de l'estude.

D V P R O P R E.

Le propre ou la propriété est vn membre de l'vniuersel , qui a plusieurs branches , car nous pouuons dire vne chose estre propre à plusieurs en quatre manieres.

La premiere, quand elle conuient à vne seule espece , mais non pas à tous les indiuidus de cette mesme espece. C'est ainsi que l'homme seul est medecin , & non pas tous les hommes en particulier.

Par la seconde , le propre conuient à toute l'espece ; de maniere toutesfois qu'il conuienne encores à vne autre. C'est ainsi que tous les hommes naturellement ont deux pieds , & que l'oyseau qui constituë vne autre espece d'animal , a deux pieds , aussi bien que l'homme.

Par la troisieme , le propre conuient à toute l'espece , & luy est si particulier , qu'il ne se trouue point d'autre espece qui puisse y pretendre part , quoy qu'il ne luy conuienne pas tousiours. C'est ainsi qu'il est propre à l'homme de blanchir quand il est paruenu à la vieillesse (ce qui ne se peut dire proprement de quelque autre animal que ce soit) bien que tous les hommes ne blanchissent pas.

Par la quatriesme & derniere, le propre

conuient à vne seule espece, & à toute l'espece, c'est à dire à tous les indiuidus & tousiours. C'est ainsi que nous appelions l'homme risible, parce qu'il est le seul qui a cette propriété, & n'y a point d'homme qui ne soit risible, c'est à dire qui ne puisse rire actuellement, ou du moins qui n'en ayt la puissance.

Le propre ainsi expliqué, au dernier sens, est proprement vne chose vniuerselle, communicable à plusieurs subiets differents d'espece, ou de nombre: d'espece comme le corps au respect de l'inanimé & de l'animé: de nombre, comme la risibilité au respect de tous les indiuidus qui se trouuent constituez sous la nature humaine, Pierre, Paul, Iean, Claude & autres; de sorte qu'en descourant cette propriété spécifique, vous descouurez la nature humaine en mesme temps; & desployant celle-cy, vous y reconnoissez celle-là, ie veux dire la propriété par vn eschange reciproque. Exemple, en disant risible, vous descouurez la nature humaine, parce qu'elle seule est risible; en disant la nature humaine vous la dittes risible confusement & d'une maniere enveloppée parce que les proprietéessentiellés fluent de l'essence du subiet, auquel elles sont propres ou appropriées.

Les proprietéessentiellés ne reçoient

point d'accroissement ny de diminution ; Et bien qu'entre les hommes il s'en trouue qui soient plus portez à rire les vns que les autres ; Cette difference de plus & de moins procede de la diuersité du temperament , & non pas de la propriété essentielle , qui à raison de sa nature , est esgale en tous les particuliers.

DE L'ACCIDENT.

L'accident est tout ce qui arriue à vn subiect , outre l'essence & la nature qui le constitue.

Si nous le prenons dans vne signification diffuse , il comprend tout ce qui generally n'est pas substance ; D'où vient que le propre , tel que nous l'auons depeint en sa plus haute perfection fera partie de l'accident.

Si nous le considerons en sa propre signification , l'accident est tout ce qui arriue à vn subiet , sans qu'on puisse dire qu'il flue de son essence. Telle est la blancheur & la noirceur à l'esgard de l'homme, puis qu'il y en a de blancs & de noirs, des Mores & des Allemands en ce cas voila l'accident distinct du propre , ou de la propriété qui flue de l'essence.

Nous disons donc que l'accident est ce qui peut arriuer ou s'absenter d'un subiet,

sans que pour cela le subiet se trouue destruit en nature. C'est ainsi que la blancheur peut estre effacée de la muraille, sans que la muraille soit destruite pour cela. Et parce que la blancheur peut conuenir à plusieurs subiets differents, comme au papier, au linge, & au farin, c'est pour cette raison que l'accident forme & constitue l'une des branches de l'universel.

C A T E G O R I E.

Categorie en la racine de la langue ne veut dire autre chose qu'accusation, & parce qu'en matiere criminelle l'accusation est vne suite de procedures, vne liaison & vn ordre de pieces differentes; bref vne certaine instruction reglée sous des formes prescrites & ordinaires, selon l'usage des lieux en faueur des accusez.

Les anciens Philosophes se sont seruis de ce terme pour signifier les choses qui rangées sous vn certain ordre, s'accusent elles-mesmes & disent ce qu'elles sont: de maniere toutesfois que par vne certaine dependance les vnes des autres, elles se trouuent engagées sous vn empire generalissime, qui les envelope, les protege & les couure toutes de l'estenduë de ses ailles.

C'est ainsi que l'estre en qualité de genre souverain enuolope les genres, les especes & les indiuidus, auxquels il se partage & se communique, & que chacun des membres compris sous l'estendue de l'estre, s'accuse soy-mesme auparauant qu'il soit interrogé : car dès là que vous trouuez la substance & l'accident, comme les deux premieres branches qui diuisent l'estre, elles n'attendent pas que vous demandiez ce qu'elles sont, tant elles ont de haste de s'expliquer & se faire connoistre, pour n'estre pas prises l'une pour l'autre.

C'est par cette raison que la substance vous dit qu'elle est substance, tant elle a peur que vous la preniez pour vne autre chose moindre qu'elle n'est.

C'est par cette consideration que le membre qui luy est opposé se dit accidēt, de crainte que vous ne le confondiez avec la substance, tant il est amoureux de son estre & de sa nature, quoy que deffectueuse & toute estropiée à comparaison de la substance, puis qu'il ne peut marcher ou aduancer d'un pas, ny mesme se maintenir pour vn moment, sans l'appuy & le secours de la substance.

Voilà le sens auquel la Categorie peut passer pour vne accusation volontaire, à raison de ses membres, lesquels si vous

parcourez, vous trouuerez que pour estre muets, ils ne laissent pas de parler; il n'y a qu'à lire le nom & l'inscription, dont ils portent les etiquettes, pour sçauoir leur deposition.

La quantité descouure par la force de son nom que c'est elle qui estend les choses, qui les alonge, les eslargit, les approfondit & leur communique tout ce qu'elles ont de longueur, largeur & profondeur, bref tout ce qui est de commensurable.

La qualité vous descouure leurs charges, leurs offices & leurs fonctions.

L'action dit que c'est par elle qu'elles agissent.

La passion se vante de les faire souffrir.

La relation les compare.

Leur lieu fait voir où elles sont.

Le temps descouure quand ça esté.

La scituation fait voir leur posture & leur conenance.

Et la derniere en descouure les vestemens.

Après tout pour monstres l'adresse des philosophes en la descouuerte des choses, ils ont tenu deux voyes, qui sont comme les deux grands chemins battus pour y arriuer le plus certainement & sans se fouruoyer.

Le premier est le chemin des vniuer-

faux , & le second des categories. par l'universel , ils courent & se promènent par tous les estres , & si tost qu'ils reconnoissent quelque chose commune à plusieurs ils en forment vne notion & la qualifient du tiltre d'universel. C'est ainsi qu'après auoir connu toutes les creatures qui ont vie , progrez & mouuement en particulier , & descouuert que chacune d'elles estoit vn animal , comme le lyon , le cheual , le chien , le loup & l'oyseau , ils ont dressé vn article & fait vn capital de cette notion , qu'ils ont appellé genre.

Et parce que retournant à la queste apres cette heureuse rencontre, ils ont aperceu que tous les hommes en particulier estoient raisonnables , & que les autres ne l'estoient pas , ils ont trouué que raisonnable & irraisonnable pouuoient seruir de notions communes pour les separer , les mettre à part & en faire des classes differentes & des especes distinctes, ioignant l'une & l'autre de ses differences au genre participé esgalement. Ayant donc adiousté le raisonnable à l'animal, voila l'espece de l'homme establie , c'est à dire la nature humaine. et d'ailleurs ayant joint l'irraisonnable à l'animal , ils ont constitué l'espece des brutes despourueues de raison.

Voila comme de plusieurs choses , les

philosophes n'en font qu'une par la voye de l'universel , puisque sous le terme de l'espece qui contient la nature humaine, ils vous representent generalement tous les hommes , le nombre en pût-il estre infiny ou du moins innombrable.

Le second chemin qu'ils ont tenu pour connoistre les choses , est tout contraire à celui-là ; parce que le premier ne fait qu'une seule chose de plusieurs. Celui-cy au contraire fait d'une seule & mesme chose plusieurs & différentes pieces, par une analyse , un desmembrement & anatomie bien exacte, qui vous range toutes les parties dissimilaires d'un corps en autant de cellules , qu'elles peuvent former entre elles de difference notable & particuliere , à l'imitation de celui qui pour connoistre le corps humain en feroit la dissection plus reguliere qu'il luy seroit possible , & mettroit à part toutes les pieces qui se ressemblent & sont d'une mesme classe , dont l'une contiendrait la chair , l'autre les os , l'autre le sang , l'autre les nerfs & ainsi des autres.

Reduisons-nous à l'exemple , & contemplons cette verité dans le sein d'une rose ; vostre dessein est de connoistre & d'examiner cette fleur , voyons si vous y pouvez observer autre chose que les dix ordres & categories des Philosophes. Car

tout ce que vous pouuez demander se rapporte à la substance, demandant ce qu'elle est essentiellement, à la quantité, ce qui la rend diuisible; à la qualité, le tiltre qu'elle porte entre les simples de la nature & toutes ses vertus internes; à la relation tous les rapports & les respects qu'elle conserue, soit à son rosier, soit aux autres fleurs de la nature. A l'action, l'odeur qu'elle pousse hors de soy; à la passion, le chaud ou le froid qu'elle souffre & la fanne; au lieu, celui qu'elle occupe; au tēps, l'heure, le iour & le mois qu'elle regne; à la situation, sa posture differente, soit droicte, soit panchante; & à l'ornement, les embellissemens exterieurs dont elle peut estre reuestuë, soit qu'elle soit dorée ou qu'elle se conserue dans les simples atours & enuolliemens de la nature.

Voila pourquoy la connoissance des vniuersaux & des categories est si necessaire. Qu'on ne s'estonne donc pas si nous disons que la categorie est vn ordre de plusieurs choses, contenues sous vn genre supreme & souuerain; puis que l'estre est ce souuerain qui dans l'enclos de sa iurisdiction renferme & comprend toutes choses; & d'ailleurs tout ce qui est, est de necessité, substance ou accident; mais parce que l'accident ne peut estre diuisé qu'en neuf portions, il est sans difficulté que si

nous y adiouſtons celle de la ſubſtance, en voila dix, dont le nombre ne peut eſtre accru dauantage, parce que tout ce qui peut tomber en l'imagination pour le faiſt de la creature, ſe trouue enclos & renfermé neceſſairement ſous l'vne ou l'autre de ces petites cellules.

C'eſt par cette conſideration que parlant de Dieu ou de l'eſtre entant qu'il peut luy eſtre appliqué (puis qu'il eſt permis de dire qu'il eſt vn eſtre increé) nous n'entendons iamais parler de l'eſtre categorique : parce que celui-cy eſt finy & produit dans le temps, l'autre au contraire eſt eternal & infiny ; de maniere que ſi la creature pretend partager l'eſtre avec ſon Dieu, c'eſt d'vne façon ſi baſſe, ſi ſeruile, ſi roturiere & ſi dependante, qu'il y a lieu de dire que l'eſtre de Dieu & celui de la creature peuuent bien conuenir & s'accorder au nom, mais non pas en autre choſe; puis que la creature qui porte le nom de l'eſtre, n'eſt pas vn eſtre proprement, ſ'il eſt mis en comparaifon avec l'eſtre increé, mais vne pure & ſimple dependance de celui-cy vne ombre de certe realité eſſentielle & ſonſſiere, & comme l'ombre n'eſt pas le corps, les creatures qui ne ſont proprement que les ombres de l'eſtre increé, ne peuuent meriter en ce ſens le nō d'eſtre que d'vne maniere bien eſtropiée & bien imparfaicte.

DE LA SUBSTANCE.

La substance est dicte substance , parce qu'elle se soustient d'elle mesme , & qu'elle sert encore de base & de soustien aux accidens qui luy adherent.

Il estoit bien necessaire qu'il y eut vne substance , car si entre les choses pas vne n'eut esté capable de subsister & maintenir son estre independamment d'un autre subiet, il eut fallu qu'un subiet eust esté appuyé sur un autre , celui-cy sur un precedent , le precedent sur un qui le deuaneroit. Et par cette chaisne & retrogradation on seroit tombé dans un precipice qui est le progresz à l'infiny , condamné par tous les Philosophes. Et partant la substance estoit necessaire pour faire cet office en tous les subiets en particulier.

Si donc on demande en quoy consiste la nature de la substance , il faut respondre qu'elle n'est autre chose qu'un estre substant par soy-mesme , c'est à dire qui existe par sa propre vertu, comme fait la rose & l'œillet qui existent independamment de tout autre subiect naturel , & mesme de leur pied , parce que pour y estre attaché, ils ne subsistent pas par luy.

La substance est ou premiere ou seconde. La premiere est proprement la chose

qui frappe nos sens , comme faict tout obiect materiel , la rose , l'œillet , l'arbre , l'oyseau , la pierre & tous les autres. Elle est appellée premiere , parce qu'elle aborde nostre connoissance toute la premiere.

La seconde est celle qui est communiquée à plusieurs appellée genre ou espece.

La premiere donc a cela qu'elle est particuliere & indiuiduelle , estant incōmunicable à tout autre subiect quē celuy qu'elle faict subsister. Telle qu'est Pierre , Paul , ou l'arbre de vostre iardin.

La seconde est vniuerselle , parce qu'elle conuient à plusieurs , comme il a esté dit du genre & de l'espece.

La substance est créée ou increée. Dieu seul est vne substance increée. La créée est corporelle , comme l'arbre & le metal ; ou spirituelle , comme l'Angē & l'ame raisonnable ; l'ame est dictée incomplete , parce qu'elle a vne inclination panchante vers le corps humain qu'elle doit informer , pour composer avec luy vne substance complete : à sçauoir l'hōme. L'Angē substance complete , parce qu'elle est parfaite de tous poincts , & n'est pas ordonnée à faire partie d'un tout , comme l'ame à l'esgard du corps.

Les substances ne sont pas contraires entre-elles , ou si elles le sont , c'est à
raison

raison de leurs qualitez seulement, & non pas à raison de leur estre substantiel; C'est ainsi que les Anges & les Demons sont contraires, non à raison de leur substance, qui est vne, mais à raison de leurs qualitez seulement. puis que ceux qui sont dans la gloire, sont toute charité, beauté & perfection; & que ceux-cy dans la torture & la malediction, sont toute haine, laidur & difformité.

DE LA Q V A N T I T E.

La quantité est vn accident, par le benefice duquel la substance ou la chose substantielle, acquiert le priuilege de poussier toutes ses parties & dimensions hors les vn des autres; de maniere que la teste, les pieds, les bras, les iambes ne soient pas confus ensemble, mais estendus & allongez selon leur iuste & naturelle proportion.

C'est par la quantité que la substance du rosier, s'explique, s'estend & desploye ses branches, ses fueilles & ses fleurs sans confusion & meslange de ses parties.

La quantité a deux sortes d'estendue, l'vne est interieure, & l'autre exterieure. L'exterieure est celle dont nous venons de parler. Elle est toute visible & palpable.

L'interieure n'est pas de mesme, & cōme

toutes les choses auparavant qu'on les puisse qualifier telles, doiuent estre en elles mesmes. Nous disons que l'estendue extérieure doit auoir vn certain estre occulte & caché, que nous appellons estendue intérieure, qui precede en quelque maniere cette estendue sensible & palpable. Exemple, est-il pas vray que l'estendue extérieure de l'espice de bled, estoit renfermée dans le grain auparavant qu'il fut pourry en terre, qu'il eust poussé sa tige & son espice. Comment donc pounons nous appeller cette estendue cachée & occulte, sinon intérieure & profonde. Et partant toute quantité peut estre considérée, ou à raison de son estendue extérieure, ou à raison de son estendue intérieure.

Cestce qui a fait dire aux Philosophes que l'estendue extérieure n'estoit pas de l'essence de la quantité, mais seulement l'estendue intérieure, puisque dans l'exemple allegué, l'essence de la quantité respandue par l'espice de froment estoit conseruée dans le grain auparavant qu'il fut ietté en terre,

Donc comme elle estoit en vertu & conseruoit en ce petit volume vne estendue secrète & virtuelle des parties, selon l'ordre & la proportion qu'elles doiuent auoir les vnes aux autres, & acquerir par l'estendue extérieure qui leur suruiuent, com-

me vn vestement sensible, grossier & palpable ; aussi disons nous que cette estendue exterieure n'est pas de l'essence de la quantité. Ce qui est bien à remarquer pour la resolution de beaucoup de doutes & de difficultés de consequence.

La quantité est continue ou discontinue. La continue est celle qui est continuellement vne ; Cette quantité est permanente (comme vne aulne, vn arbre, vne fleur, vn homme) parce que toutes ses parties existent tout à la fois ; la teste, les bras, les iambes, les pieds, tout cela existe d'un mesme temps en l'homme.

Ou elle est successiue, c'est à dire que les parties succedent les vnes aux autres, & n'existent iamais tout à la fois, comme le temps, le iour & l'aage, dont les parties sont dans vn flux & coulement perpetuel, de sorte qu'elles ne se trouuent iamais ensemble, n'estant pas en vostre puissance de faire que la partie de l'heure qui est escoulée, il n'y a qu'un moment, soit presente avec celle qui se passe.

Quantité discontinuë ou contiguë, est celle qui n'est pas vne proprement, mais improprement, à raison des liaisons morales qui l'estreignent, & produisent vn tout par vn certain enchainemēt, qui de plusieurs choses distinctes n'en forme qu'un seul corps. C'est ainsi qu'un calcul de nombres

est quantité, & que l'oraison composée de plusieurs termes & propositions distinctes entre elles, peut estre appelée vne quantité discrete ou discontinuë,

Les quantitez encores ne sont pas cōtraïres entre elles non plus que les substances; ou s'il s'en trouue d'ennemies, elles ne le sont que par les qualitez qui leur suruiennent & forment cette petite guerre, mais non pas à raison de leur propre nature.

P R O P O R T I O N.

Proportion est vne comparaison de deux ou de plusieurs grandeurs ou quantitez.

Cette proportion est Arithmetique, Geometrique, ou Musicale. l'Arithmetique est quand il y a vne suite de plusieurs nombres dont le consecutif surpasse le precedent d'un mesme nombre.

Exemple, 4. 7. 10. 13. ces nombres sont appellés proportionnaux, parce que chacun d'eux surpasse celuy qui le precede d'un nombre de 3. le 7. surpasse le 4. de 3. le 10. surpasse le 7. du mesme nombre de 3. voila la proportion la plus iuste de toutes.

La Geometrique est quand plusieurs grandeurs comparées ont entre elles vne mesme proportion. Exemple la ligne de 2. pieds est à la ligne de 6. pieds, ce que

la ligne de 18. pieds est à la ligne de 54. car de mesme que le 2. est 3. fois dans le nombre de 6. le nombre de 18. est trois fois dans 54.

La musicale est differente des deux autres, en ce que de 3. nombres, tels que sont 3. 4. 6. il y a pareille proportion du plus grand au plus petit, c'est à dire du 6. au 3. & du 4. au 3. qu'il y a de proportion entre la differēce du 6. au 4. qui est 2. & la differēce du 3. au 4. qui est 1. donc telle qu'est la proportion d'un à deux, telle sera la proportion de ces trois nombres 3. 4. 6. compares diuerſement, c'est à dire de 6. à 3. & de 4. à 3.

DE LA QUALITE.

La qualité est vn des accidents le plus remarquable de tous par son tiltre, puis-que c'est luy qui distribue les offices, les fonctions & les qualitez, d'où procede l'vsage introduit entre les hommes, par lequel pour s'instruire de quelqu'un & le bien connoistre, la premiere demande qu'on faiēt est de ſçauoir ſa qualité, quel il est, & pour lors ayant dit que c'est vn homme d'honneur, & qu'il est officier d'une Cour Souueraine, ſous le tiltre de Conſeiller ou de Preſident, le voila ſuffiſamment conneu. Enfin tout ſubiet est deſnommé par ſa propre qualité.

Il y a quatre ordres de qualitez, dont chacune se diuise en deux branches; l'habitude, la puissance, la qualité patible & la forme sont les quatre principales classes de cet accident. La premiere classe contient l'habitude & la disposition.

L'habitude est vne qualité acquise qui imprime quelque affection bõne ou mauuaise au subiet auquel elle adhere (telle est la vertu qui perfectionne nos mœurs, & nous porte aux bonnes actions) bref elle fortifie la puissance naturelle, pour la faire agir avec plus d'aisance & de facilité.

C'est par cette raison que l'homme de bien n'a pas de peine à se porter à l'entreprise de quelque action difficile, parce qu'il est tousiours en eschole, il bat le fer continuellement, ses puissances se sont rendues fermes & vigoureuses dans l'exercice; au lieu que ceux qui sont nourris dans les molles voluptez, apportent des puissances si foibles & si enfantines dans les hautes executions, qu'elles ne sont point capables de supporter le moindre fardeau sans s'atterrer & s'abatre.

Les animaux qui ont le sens de l'ouye, sont capables d'habitude & de discipline, à la reserve des fous & de quelques autres, dont la grande timidité ne permet pas que leur fantaisie fasse aucune application ferme & réglée.

L'habitude qui passe de la main à l'esprit ; ne laisse pas de demeurer , encores que la main ou tel autre organe que vous voudrez , soit retranché. C'est ainsi que le ioueur de Luth en conserue la science & l'habitude , quoy qu'il perde la main.

La disposition est vne qualité qui dispose la faculté ou la puissance a operer & agir avec quelque facilité ; de maniere qu'elle semble estre la mesme que l'habitude , & par effect elles ne different entre elles que du plus & du moins , parce que l'habitude commencée , & qui n'est pas encores en sa perfection , peut estre appelée disposition , en ce qu'elle façonne & dispose le subiet ; mais quand elle est arriuée à son dernier degre de noblesse & de perfection , pour lors elle peut estre appelée habitude. C'est ainsi que la science de l'escholier est vne disposition , & que celle du Maistre est vne parfaite habitude , dont les racines sont fermes & profondes , au lieu que celles de l'autre sont tendres & delicates. Enfin elles ne different que par le plus & le moins.

La seconde classe contient la puissance & l'impuissance. La puissance est vne qualité naturelle viue & masle , par laquelle le subiet est rendu puissant & vigoureux en la production de son acte. Son nō resinoigne sa vertu, son pouuoir & sa perfection.

C'est par elle que les hommes son propres aux exercices de la guerre, comme plus grands, plus forts & plus robustes; & qu'entre ceux qui sont appellés par le mariage à donner des enfans à la Republique, les vns y sont plus propres que les autres.

L'impuissance au contraire est vne qualité enervée, qui pour n'auoir pas fait vne bonne impression dans le subiet qu'elle affecte, soit par la rencontre d'un temperament lasche & abbatu, soit par le deffaut particulier de l'organe & de la faculté dont elle a la conduire & la direction, est demeurée si foible & si debile, que tout ce qu'elle peut en cet estat, est d'affecter le subiet sans qu'elle puisse passer à l'execution. C'est par elle que les hommes sont rendus impuissants par la glace & la froideur d'un temperament abbatu, & que la raillerie les couure d'un reproche, dont il ne se faut prendre qu'à la debilité de leur nature & non pas à leur personne.

En la troisieme est contenuë la qualité patible & la passion.

La qualité patible emprunte son nom de son effect, elle est ainsi appellée, parce qu'agissant sur vn subiect. elle le fait patir sensiblement, & ne desempare qu'a peine & difficulté. C'est par elle que

nous nous plaignons du trop de chaleur, lors que cette qualité, c'est à dire la chaleur du Soleil ou du feu, se desploye vivement & se fait sentir quelque fois avec plus de vigueur que nous ne voudrions.

La passion est proprement l'effect & l'impression legere d'une qualité, qui s'est emprainte sur quelque partie sensible de nostre corps. C'est ainsi que la chaleur d'un Soleil bien estincellant est une qualité patible; & que l'effect & l'incommodité que nous en ressentons à la campagne, est appelée passion.

La quatriesme est la forme & la figure. La forme est la symmetrie & la proportion du dehors d'un subiet, bref la surface extérieure des choses (d'où vient que les Latins se servent de ce mot pour exprimer la beauté) chaque subiet ayant sa forme extérieure & convenable à son espece, est dit pourveu de cette qualité. C'est par cette raison que parlant d'un fantôme, on dira qu'il avoit la forme d'un homme pour dire qu'il en avoit la ressemblance.

La figure ne differe de la forme qu'en une seule chose : parce que la figure d'un subiet est proprement cette surface extérieure qui nous figure & represente sa forme. Toute la difference est que ce qu'est la forme dans un subiet naturel, la

figure l'est dans vn subiet artificiel ; de maniere que voyant la statue d'Alexandre ou de Pompée , nous disons que c'est dre belle figure & non pas vne forme ; parce que cette qualité ne peut conuenir proprement qu'à Pompee & Alexandre , & non pas à leurs statuës & representations.

Les qualitez ont cela de particulier , qu'elles sont proprement les acteurs de la comedie naturelle , qui se iouë sur le theatre de la substance & de la quantité. C'est à dire de la substance estendue en longueur , largeur , & profondeur ; de maniere que toutes les ressemblances & dissemblances , toutes les querelles , les dissensions , les noises , altercations , desordres & combats qui se passent à nostre veüe dans le sein des subiets naturels , procedent de la seule rencontre, du chocq & de l'animosité des qualitez qui sont continuellement aux prises les vnes contre les autres. Le chaud contre le froid , le sec contre l'humide. Enfin les qualitez sont la cause & la source de toute contrariété ; & parce que la nature ne les a introduittes que pour y faire tous les remuemens , à dessein de moyenner la generation & la corruption des choses ; aussi estoit-il à propos , de leur donner des degrez differents de force & de vertu,

n'estant pas raisonnable que le soldat endurcy au combat & à la fatigue , fasse autant d'effort pour abbatre vn pygmée, que pour renuerfer vn Geant.

De là vient que les philosophes disent que les qualitez sont susceptibles de plus & de moins , n'estant pas necessaire que la chaleur à laquelle ils donnent huit de grez de rehaussé (aussi bien qu'aux trois autres qualitez , le froid , le sec & l'humide) monte à la dernière marche , pour terrasser la froideur qui ne sera qu'à la troisième. Si donc vous les placez en esgalité de degrez , les voila constituées en esgalité de force ; si au contraire , l'une est au quatre , & l'autre au trois , il ne faut qu'envisager la difference du degré , pour dire que celle-cy est plus foible que celle-là. Enfin leur diuertissement & leur employ est de iouer continuellement au boutehors.

Encores faut-il obseruer que chacun de ces huit degrez (accordez par les philosophes à la qualité , pour faire ses promenades) ne reçoit à son esgard , ny plus ny moins , ny accroissement ny diminution ; parce que le degré tient de la nature du nombre ; & comme le deux ne peut estre ny plus ny moins que deux , autrement il seroit vn , ou trois ; le second degré de la qualité , soit de chaleur , soit de froi-

deur , ne peut accroistre ny augmenter , demeurant ferme & inefbranlable en sa constitution , aussi bien qu'en sa vertu.

Les qualitez ont aduantage sur la quantité en quatre choses notables ; La premiere , en ce qu'elles se trouuent en nombre en la substance : la quantité au contraire y est tousiours toute seule , le subiet ne pouuant estre pourueu que d'une seule quantité.

La seconde , en ce que les actions du subiet , sont attribuées à la qualité , & non pas à la quantité , bien que la grosseur de son poids & de son volume , contribue quelque chose au mouuement ; lors , par exemple , qu'il est question de rouler vne pierre grosse & pesante , du haut au bas , d'une montagne.

La troisieme , en ce que les qualitez ne se renferment pas seulement dans les corps celestes & aëriens , mais qu'elles passent encore dans les esprits & les Anges , pour les anoblir & prendre part à l'honneur de ces hautes substances. C'est la qualité qui faict dire que l'esprit est excellent ou hebeté , c'est par elle que les Anges different des demons , n'est-ce pas vn merueilleux priuilege ? Est-ce pas elle encores qui fait dire que Dieu est tres-juste & misericordieux ? Mais il faut remarquer que c'est avec vne grande difference,

à l'esgard de Dieu & à l'esgard de la creature. parce que la bonté, la iustice, & la misericorde au respect de l'homme qui en est doüé, sont autant de qualitez accidentelles, qui luy sont suruenues du dehors, pour l'enrichir; mais à l'esgard de Dieu, la mesme bonté, iustice & misericorde, ne sont pas des qualitez, quoy qu'elles en portent le nom en apparence, parce qu'en Dieu il n'y a point d'accidets; & la bonté que nous disons estre vne qualité au respect de l'homme, est vne substance à l'esgard de Dieu; parce qu'il est bon par essence & non pas par accident, comme nous qui ne sommes bons, que par vne bonté inherente & purement accidentelle.

Le quatriesme & dernier aduantage de la qualité sur la quantité, est que celle-là procede de la forme, qui est toute viue & agissante, & que la quantité flue de la matiere que nous auons dit estre vn principe languissant & abbattu, s'il n'est secouru de sa forme.

DE LA RELATION.

La relation est vn estre si mince & si delicat qu'on ne le peut apperceuoir qu'avec vne veuë bien penetrante & Metaphysique; mais parce que les subiets qui

en sont affectez , peuuent estre sensibles , pour auoir moins de peine il faut l'enuifager dans le subiet qui la reçoit.

La relation donc , est vn accident duquel l'estre entier & total , est de pancher & de referer à vn autre. Telle est la paternité & la filiation , à l'égard du pere & du fils ; parce que celuy-là se rapporte tellement à celuy-cy & celuy-cy à celuy-là, que ce panchemēt & cette inclinatio mutuelle, qu'ils ont reciproquement l'un vers l'autre , establit toute la nature de cette relation.

Les relatifs , sont les subiets , qui par le moyen de la relation, se trouuēt referer les vns aux autres. Et comme le pere, qui est le subiet de la paternité ; est referé au fils, par la paternité ; le fils pareillement , est referé au pere , par la filiation ; & voila le pere & le fils relatifs.

Trois choses sont requises pour establi- & fonder vne relation , le subiet , le fondement & le terme.

Le subiet est la chose affectée par la relation , & en laquelle elle reside. C'est ainsi que l'homme est le subiet de la paternité , & que la muraille est le subiet de la blâcheur par laquelle elle est referée & comparée à vn autre.

Le fondement est la cause & la raison pour laquelle la relation se trouue en vn

subiect. Si donc vous demandez pourquoy la paternité se trouue en vn homme & non pas en vne pierre ; C'est parce que l'homme a la vertu d'engendrer (& voila le fondement de la paternité) ce que n'a pas la pierre.

Le fondement de la relation de ressemblance , qui se produit entre deux feuilles de papier blanc, est la blancheur , parce qu'elle est la raison & la cause pour laquelle ces deux feuilles sont referées l'une à l'autre & dictes semblables.

Ce fondement est prochain ou esloigné, L'esloigné à l'égard de la paternité est la faculté & vertu d'engendrer , dont nous venons de parler.

Le prochain est l'acte de la generation, parce qu'il est plus proche de la paternité que n'est pas la vertu d'engendrer ; puis que celle-là faict les peres en effect, & que celle-cy ne les fait qu'en puissance.

Le terme de la relation est ce à quoy elle se termine. D'où vient que le fils est le terme de la paternité , parce qu'elle se va reposer en luy ; & le pere celuy de la filiation , & que ces deux sont termes reciproques par le regard mutuel qu'ils ont l'un à l'autre.

Obseruez que le pere se rapporte au fils, comme terme de la paternité. priuilege qui est particulier à la relation sur tous les autres accidents , qui de verité peuuent

estre rapportez à leur subiet, entant que subiet, mais non pas comme terme; aussi disons nous, parlant de l'entendement, qu'il est subiet de la science & non pas le terme; parce que le terme de la science se porte plus loing, & va se reposer sur la certitude des choses, qui peuuent estre sçeuës de l'entendement humain.

Mais la relation, comme la paternité, regarde le subiet qui luy est referé, c'est à dire le fils comme terme & non comme subiet, puis que le pere est le veritable subiet de la paternité, & non pas le fils.

La relation est mutuelle ou ne l'est pas. La mutuelle est celle dont les extremes & les termes dependent reciproquement l'un de l'autre. Telle est la relation qui est entre le pere & le fils, parce que nul ne peut estre pere sans fils, & qui dit le fils, suppose le pere en mesme temps.

La relation qui n'est pas mutuelle, est celle dont les extremes ne dependent pas reciproquemēt l'un de l'autre. Mais en laquelle l'un des deux depend de l'autre absolument & non pas au contraire. C'est ainsi que Dieu & les creatures comparez ensemble, produisent vne relation qui n'est pas mutuelle, parce que la creature depend de Dieu absolument en son estre & en sa conseruation & non pas au contraire.

La relation mutuelle est dictée de ressemblance, lorsque les subiets referez se ressemblent par la qualité, supposé qu'elle serue de fondement à la relation; telle qu'est la blancheur au respect de la relation qui se produit entre vne feuille de papier blanc, comparée avec vne autre qui est pareillement blanche.

La relation de dissemblance est quand les subiets comparez different par leurs qualitez; c'est ainsi que la relation qui se produira entre deux feuilles de papier, dont l'une sera noire & l'autre blanche, sera dictée de dissemblance.

Entre les relations il y en a de subsistentes & infinies, telles sont les relations diuines. Les autres sont finies & non subsistentes. Telles sont toutes les relations qui se remarquent entre les creatures. Entre les relations finies, nous en obseruons de deux sortes, l'une est transcendante, & l'autre categorique.

La relation transcendante est celle qui se promeine au dessus des categories, comme sont toutes les relations des estres metaphysiques conferez les vns aux autres, la science avec le sçauant, la cause avec son effect.

La transcendante proprement est celle qui est de l'essence du relatif, telles sont les relations de la matiere & de la forme,

mutuellement comparées, en ce qu'il est de l'essence de la forme d'estre referée à la matiere, comme il est de l'essence de la matiere d'estre referée à la forme, pour establir le subiet qu'elles doiuent constituer. Enfin c'est cette relation qui se forme entre des estres qui tombent sous plusieurs genres differents, telle qu'est la relation qui se produit entre la substance & l'accident, entant que l'un & l'autre de ces membres, contiennent plusieurs genres au dessous d'eux,

La relation categorique est celle qui se trouue tellement bornée & renfermée dās vn genre particulier, qu'elle ne puisse s'en eschapper, de maniere que son estre total ne consiste qu'au seul rapport, & respect d'un terme à vn autre. Telle est la paternité du pere, au respect de la filiation du fils, & toute relation qui compare vn subiet physique & naturel à vn autre.

Quand il arriue que les relations ont des fondemens contraires, elles sont capables d'accroissement ou de dimunition; de maniere que pour ne se pas mesprendre, il n'y a qu'à dire que toutes les relations qui sont fondées en la substance ou en la quantité, ne sont point capables de diminution ny d'accroissement, parce que l'un & l'autre de ces fondemens, n'en sont point susceptibles; de là vient qu'un pere ne sçau

roit estre plus pere qu'un autre ; & bien qu'il ayt plus d'enfans , il aura plus de relations , mais la paternité entant que paternité , sera toujours incapable de plus & de moins.

Il n'en va pas ainsi des relations qui ont des qualitez pour fondemens , supposé que ces qualitez soient susceptibles de contrariété. D'où vient que la relation qui se produit entre le second degré de chaleur , & le cinquiesme degré de froideur , peut estre accruë ou diminuée de part & d'autre , en deualant ou en rehaussant le degré , puis que vous pouvez monter iusques au huictiesme , & descendre iusques au premier degré , à l'esgard de l'un ou de l'autre de ces qualitez contraires.

Les relations categoriques , c'est à dire celles dont les subiets se trouuent reueffus , n'en peuvent estre reellement distinctes , de sorte qu'elles se puissent conseruer independemmēt de leurs subiets. La raison en est claire , parce que la paternité precise & retranchée de l'homme qui en est le subiet , est plustost vne fiction , un estre de raison & un ieux de nostre esprit , que non pas un estre reel , veritable & positif.

De là vient que les relations surpassent en nombre tous les accidens absolus , puis qu'un seul subiet cōparé à tous les autres subiets de l'Vniuers produira des relations innombrables.

Les relations sont multipliées à raison des termes, & non pas à raison de leurs subiects ; de maniere que le pere qui a trois fils, a aussi trois relations.

Enfin les relations portent si loing, que la distance des lieux, ne peut empescher que deux choses semblables, dont l'une sera en terre & l'autre dans le Ciel, ne produisent par leur rapport vne relation de ressemblance.

DE L'ACTION ET DE LA

PASSION.

L'action & la passion sont deux sœurs inseparables & liées si estroittement, que l'une ne peut estre connue, que l'autre ne le soit pareillement ; puis qu'un mesme acte diuerfement considéré, descouvre l'une & l'autre ; l'action à raison du terme de depart, la passion à raison du terme de repos ; action à raison du subiet qui agit, passion à raison du subiet qui souffre & reçoit l'action.

Nous disons donc que l'action n'est autre chose que l'accidēt par lequel le subiet est proprement & formellement appellé agissant.

La passion au contraire est l'accident par lequel le subiet est proprement & for-

mellement appelé patient. C'est ainsi que par le coup que vous portez à vn autre, vous estes appelé agissant, & voila vostre action. Et par le mesme coup, receu en la personne de celuy auquel vous le portez, il est appelé patient, par l'impression du coup qu'il reçoit, appelé passion à son esgard; de maniere qu'on ne peut expliquer l'action, sans descouvrir la passion en mesme temps.

L'action, est directe, reflexie ou reciproque, La directe est celle par laquelle vn subiet va directement poser quelque chose en vn autre; comme de luy porter avec le fleuret vne botte franche.

La reflexie, est celle qui se rabat & se replie par vne espece de contre-coup c'est ainsi que l'eteuf poussé contre la muraille retourne & se reflexit contre le ioueur. C'est encores par cette mesme action, que l'entendement se replie sur soy-mesme, pour se considerer & se comprendre.

La reciproque, est celle par laquelle deux choses agissent l'une sur l'autre toutes deux en mesme temps. C'est ainsi que les deux combatans qui ont les armes à la main, se peuvent frapper, quand ils se portent tous deux d'un mesme temps.

L'action est immanente ou passagere. L'immanente est celle qui est receue dans le mesme subiet qui la produit. C'est ainsi

que les actions de l'entendement sont appelées Immanentes , parce qu'elles sont reçues & demeurent fermes dans le subiet qui les a produites

La passagere est l'action de l'agent sur vn subiet estranger. C'est ainsi que l'action du feu sur le bois , est appelée passagere.

L'action est successive ou momentanée. La successive est celle qui se fait en quelque interualle de temps , comme la promenade.

La momentanée est celle qui se fait en vn instant , comme la generation & le mouuement des choses qui n'ont point de contraires, comme la lumiere ; d'où vient que l'illumination se fait en vn instant, parce qu'elle ne trouue point de contraire capable de retarder son action. La venue parcillement se fait en vn instant , par la mesme raison.

L'action considérée à raison de son principe , peut estre artificielle , naturelle volontaire & mixte.

L'artificielle est celle qui a l'art pour principe , comme le ioueur de luth.

La naturelle ; la nature ; tel est le mouuement & l'inclination des choses pesantes vers le centre de la terre.

La volontaire, la volonté ; comme l'achat de ce que vous n'avez pas , ou la

vente de ce qui est à vous.

La mixte participe de l'une & de l'autre, de la volontaire & de la naturelle. Telle est la promenade que vous faictes, qui reconnoist en partie vostre volonté pour principe, & en partie vostre nature sans laquelle il ne seroit pas en vostre puissance de vous porter d'un lieu en un autre.

L'action contraire à la naturelle, est appelée violente; telle est l'action qui pousse & qui jette une pierre en haut, un poids à contremont.

L'action contraire à la volontaire, est dictée contraignante, comme d'estre traduit en prison malgré soy.

Une mesme action peut estre volontaire & forcée en mesme temps, mais par differents regards. C'est ainsi que le marchand menacé du naufrage par la tempeste, jette ses marchandises dans l'eau; Cette action est volontaire, parce qu'elle depend de luy; & forcée en mesme temps par la crainte de la mort.

Le mouvement naturel est plus viste à mesure qu'il approche plus prez de sa fin. Tel est le mouvement de la pierre, qui se porte à son centre, dont la force est plus grande en la fin, qu'en son commencement & en son milieu.

Le volontaire est plus vigoureux dans

son milieu qu'en son commencement & en sa fin ; en son commencement parce qu'il ne fait qu'esclorre, il est tout foible & debile, les esprits ne sont pas encores bien eschauffez ; en sa fin, soit parce qu'il n'y a quasi plus de chemin à faire, & que la chose semble estre en nostre possession ; soit parce que les esprits s'affoiblissent & se dissipent par leur traite.

Le violent, est plus viste en son commencement, parce que la vertu imprimée est plus proche de sa cause, & partant plus vigoureuse. Telle est la pierre qui part avec force de la fronde, qui la iette loing de soy & va diminuât à proportion qu'elle s'escarte de la cause impulsive.

Si l'action se fait en substance, elle s'appelle generation, quand elle tend à l'acquisition d'une forme ; & corruption quand elle tend à destruire celle qui est au subiet.

Si en quantité elle s'appelle accroissement & diminution. C'est par ce mouvement que l'animal qui se nourrit bien s'engraisse ; & qu'il diminue par un grand ieufne.

Si l'action se fait en qualité, on l'a dit alteration. C'est ainsi que celuy qui a froid s'eschauffe par l'ayde du feu, & souffre à l'esgard de soy-mesme, quelque changement & alteration, estant devenu
chaud

chaud, de froid qu'il estoit auparavant.

Si l'action se fait à l'esgard du lieu; ce mouvement est appelé local, à cause du lieu qui le qualifie. C'est ainsi que le chemin que vous faites de chez vous à l'Eglise, est vn mouvement local. Aussi pouvons-nous dire que celui-cy merite le nom de mouvement au dessus de tous les autres, qui ne sont appellés mouuemens que par metaphore, c'est à dire par quelque analogie & rapport qu'ils conseruent avec le mouvement local.

Tout ce qui agit ne patit pas tousiours, & bien que la creature ne puisse agir sans patir en quelque maniere, parce que l'action à l'esgard de vostre bras, est vne espece de passion, puis qu'elle le fatigue; Si est-ce que Dieu agit sans patir, parce qu'il ne peut se lasser, & que la passion est vne imperfection en la créature qui s'affoiblit en agissant. Mais Dieu ne peut estre soubçonné d'imperfection ou de deffaut.

L'action est réelle ou intentionnelle. La réelle est celle qui produit vne qualité sensible, comme le feu à l'esgard du corps froid qu'il eschauffe peu à peu.

L'intentionnelle est celle qui termine seulement l'action de l'agent, telle est l'espece intelligible qui termine l'action de nostre entendement; Telle encores est l'action de nostre veüe, à l'esgard du sa-

bleau que nous regardons, lequel termine nostre veüe ; sans qu'il souffre pour cela aucune alteration en soy, puis que le tableau qui est en la boutique du peintre, exposé aux yeux des passants, ne souffre aucune alteration, pour estre veu & regardé de toute vne populace.

Agir intétionnellement & agir reellemēt sont choses distinctes, au moins dans les regles d'une eschole bien rigoureuse. Le premier est produire vne espece intentionnelle, c'est ainsi qu'agit la blancheur de la muraille lors qu'elle enuoye dans l'œil li'image de sa couleur & de sa figure.

Le second, est produire vne chose qui se rend immanente au subiect, dont l'impression & l'effet luy demeure quelque temps, la cause n'estant plus presente, voire mesme ne subsistant plus; c'est ainsi que le feu d'un fagot allumé qui vous eschauffe par sa presence, vous laisse vne certaine chaleur qui vous continue quelque temps, quoy que vous vous soiez retiré dans vostre cabinet.

OV, QVAND, S ITVATION,

H A B I T.

De dix Categories que les Philosophes ont establi, les quatre dernieres meritent

mieux le nom de circonstances exterieures & adiacères la chose, dont la dissection a esté faite par les six precedentes, qui celuy de Categories. Parce qu'en effect elles n'ont autre vertu que de designer des pures relations exterieures, au respect du subiet qui s'en trouue inuesti & desnommé.

De là vient que pour s'instruire du lieu auquel vne chose remarquable a esté exploitée, le moyen de s'en informer est de demander, où elle a esté faite, où s'est fait le choq des armes, où le Roy de Suede a esté tué, où se fait l'assemblée du Clergé, si c'est à Mantes ou à Paris.

La premiere de ces categories, est exprimée sous le terme d'où, qui ne contient autre chose que l'enqueste du lieu, parce que celuy qui respond à vostre demande, vous doit marquer le lieu où s'est passée la chose en question.

Quand, est la circonstance du tēps, au respect du mesme subiet, parce que n'estant pas satisfait de sçauoir le lieu où le Roy de Suede a esté tué les armes à la main, vous demandez encores, quand ça esté, c'est à dire en quel temps, afin qu'on vous indique l'année, la saison, le mois, le iour, l'heure, & le moment.

La Situation, remarque la posture du subiet, comme de sçauoir si le Roy de

Suede fut tué à cheual ; ou si son cheual estant abbatu sous luy , il combattit encores quelque temps pied à terre ; si couché , si debout, il receut le coup mortel.

La derniere appelée habit , nous designe par sa signification , la chose qu'elle veut dire ; l'habit n'estant autre chose que le vestement & l'ornement extérieur de quelque subiet. C'est par cette derniere circonstance que vous demandés si le Roy de Suede estoit vestu à l'Allemande , ou à la Françoisse , si armé ou en pourpoint.

DES OPPOSEZ.

L'opposition n'est autre chose qu'une relation de diuersité , ou de repugnance qui se produit entre deux , trois , ou plusieurs subiets.

Et parce que les choses ne peuvent estre opposées entre-elles , que de quatre manieres seulement , les Philosophes ont pris subiet de faire quatre degres d'oppositions, qui ne peuvent naistre d'autre part, que de la relation , de la contrariété , de la priuation ou de la contradiction.

Pour descouurir l'origine des oppositions , il n'y a qu'à porter les yeux sur les termes qui se regardent d'opposition formelle & directe.

Si les termes sont positifs ils seront re-

latifs , ou absoluts ; si relatifs l'opposition sera de relation , telle qu'elle peut estre entre le pere & le fils ; bien qu'à vray dire elle ne soit pas vne veritable & rigoureuse opposition, parce que celle-cy demande que les termes opposés par vne haine & inimitié naturelle combattent l'un contre l'autre , & tendent à se destruire naturellement ; comme font toutes les qualitez , qui sont contraires entr'elles. Au lieu que les relatifs se regardent par vn aspect d'amour & de bienveillance, puis qu'ils se posent l'un l'autre ; & que la nature de leur estre est dans vne telle alliance mutuelle & reciproque , que de mesme qu'ils naissent ensemble , ils meurent ensemble dans vn mesme momēt.

Si absoluts , l'opposition sera de contrariété , comme entre le froid & le chaud & toutes les autres qualitez & accidens , qui pour n'auoir qu'un mesme giste, vn mesme domicile , & vn mesme subiet , ne laissent pas de iouer au boutte hors , & se donner la chasse l'un à l'autre. Tel est le sec & l'humide , le blanc & le noir.

Que si les termes ne sont pas positifs , ils seront ou priuatifs ou negatifs.

Si priuatifs, l'opposition sera priuatiue, telle est celle qui se forme entre la priuation & la chose dont elle est priuation. Comme entre la veuë & l'auement,

entre l'aveugle & le clairvoyant.

Si négatifs l'opposition sera contradictoire ; telle est l'opposition qui se trouve entre le raisonnable & l'irraisonnable, dont la position de l'un des deux, est nécessairement l'exclusion & la négation de l'autre.

Observez aussi que la différence qui se rencontre entre la privation & la négation, consiste en ce que celle là, renferme une certaine aptitude & disposition à la chose, dont elle est privée ; d'où vient que nous ne disons pas qu'une pierre est aveugle quoy qu'elle ne voie pas ; mais l'animal seulement, qui a de la nature une disposition à voir.

Mais celle-cy s'entends la négation, a une antipathie naturelle avec la chose qu'elle exclut & qu'elle nie en un subiect, qui fait que le raisonnable ne peut devenir jamais irraisonnable, ny au contraire, à moins de détruire l'essence & la nature des choses.

ANTERIEUR POSTERIEUR.

Une chose peut estre précédente & antérieure à une autre en plusieurs manières.

La première est de nature ou d'origine, qui nous fait dire que le pere est devant le fils, parce que le pere est confide-

ré comme principe d'origine. Quelques uns appellent cette primauté d'origine, priorité de raison ; d'où viennent & procedent les instants d'origine & de raison, introduits en la Theologie & Philosophie, pour connoistre & deuelopper l'ordre des choses qui sont en Dieu , quoy qu'en effet elles n'ayent entre elles aucune différence de temps.

C'est donc par cette priorité & postériorité d'origine que nous contemplons le Pere deuant le Fils, & ces deux deuât le S. Esprit. C'est par elle que nous admettons un ordre de deuant & apres, en la science de Dieu , & en la formation de ses decretz & saintes resolutions. C'est ce qui nous fait dire que Dieu connoist les choses possibles auparauant de connoistre les futures. Enfin c'est vne piece de nostre inuention , controuuée pour nous faciliter la connoissance de l'Eternel & des choses qui n'ont point de succession , & dont l'estre existe tout à la fois.

Qu'on ne s'estonne donc pas si nous appellons ces instants d'origine , instants de raison ; parce que ce sont des veritables fictions de nostre esprit , qu'il applique sur l'obscurité des choses occultes , afin de multiplier ses rayons pour en decouurir quelque chose , & s'en entretenir à sa mode.

La seconde est de temps , de maniere que l'homme vieillard deuançe le ieune homme de priorité de temps.

La troisieme est de nombre; C'est ainsi que le deux precede le trois , & celuy-cy le nombre qui le suit.

La quatrieme est d'ordre , car bien que les choses soient ensemble & ne forment qu'un seul corps ; si est-ce que les parties de ce mesme corps ne laissent pas de garder entre elles quelque priorité & posteriorité. C'est ainsi que le fondement precede les murailles d'un edifice , & que la muraille deuançe le comble qui le perfectionne.

La cinquieme est de dignité & de preſeance ; de là vient que celuy qui preſide à vne compagnie , se conserue vne primauté dans les assemblées & ceremonies sur ceux qui luy sont inferieurs en dignité.

La sixieme peut estre à raison du lieu; C'est ainsi que le valet qui porte le flambeau , marche deuant son Maistre , pour l'esclairer. C'est ainsi qu'à considerer le centre de la terre pour le lieu le plus bas, nous dirons que l'air a quelque preference & priorité sur la region de l'eau & de la terre.

La septieme est de signification , d'où vient que le signe qui nous descouure vne chose , se fait connoistre & s'explique

premierement, auant de nous expliquer la chose, dont il est le signal; puis qu'il faut que la trompette se fasse entendre la nuit, auparauint de nous annoncer que l'ennemy est proche, & qu'il nous veut surprendre.

ENVNCIATION O V PROPOSITION.

Après auoir examiné routes choses; & s'estre diuertí sur les subiects de la nature, soit entant qu'ils conuiennent entre eux, ou du moins qu'ils peuvent souffrir quelque rapport & comparaison, ce que nous auons faict par les vniuersaux; soit entant que diuisibles en eux mesmes, & que nous pouuons faire l'anatomie & dissection des pieces differentes qui les constituent comme la substance, la quantité, la qualité, ou de leurs circonstances, comme les relations, le lieu, le temps & les autres, ce qui a esté fait par les Categories, Il est temps de faire vn pas plus auant parce que ce seroit peu de chose d'auoir par le fruit de nostre espargne, mis en reserue toutes les notions produites par l'vne & l'autre de ces voyes, soit en vnissant, soit en diuisant, pour establir & fonder le magasin de nos connoissances, si

nous ne les ordonnons entre elles pour en faire la distribution.

L'alliage de ces notions , ou leur combinaison peut estre simple ou composée ; si simple , nous l'appellons proposition ; si composée , argument. Si elle n'est que d'un subiet & d'un attribut conjoinct par le verbe substantif , voila la proposition telle que peut estre celle-cy.

Pierre est iuste.

Que si au contraire il arriue qu'il y ait plusieurs propositions liées , conioinctes & tendantes à la descouuerte d'une mesme verité , nous appellons cette chaisne de notions argument. Exemple.

Tout homme de bien est hōme iuste,

Pierre est homme de bien ,

Done Pierre est homme iuste.

Aristote definit la proposition simple , vne oraison succinte qui contient & signifie verité ou fausseté , parce que toute proposition doit estre affirmatiue ou negatiue , c'est à dire accompagnée de ouy , ou de non , attribuant ou desaiant quelque chose au subiet ; d'où vient qu'en disant Pierre est iuste , ie fais vne proposition affirmatiue , & veritable (suppose que la chose soit ainsi) par laquelle ie luy attribue la iustice. Si au contraire ie luy desnie la iustice , & que ie dise pierre n'est pas iuste , ie fais vne proposition negati-

ue & faulſe quant & quant , ſuppoſé qu'il ſoit homme de bien.

Pour exprimer encores plus clairement l'eſſence de la propoſition , nous diſons que c'eſt vne voix d'inſtitution humaine (Parce que les paroles , & les langages differents des nations ſont de l'inuention des hommes) ou pluſtoſt vne ſuite de paroles, dont chaſque partie ſeparée de ſon tout , ſignifie quelque choſe , ſans aucune affirmation , ou negation ; Qu'ainſi ne ſoit , faiſtes-en lespreuue ſur la propoſition ſimple que nous venons d'alleguer pour exemple , elle n'a que deux termes & vn verbe ; Conſiderez-les chacun en particulier , ils ſignent quelque choſe, mais cette ſignification ne dit aucune affirmation , ou negation. Car Pierre dit quelque choſe , il repreſente vn homme, mais il ne le dit pas ny bon ny meſchant, ny iuſte ny iniuſte. Tout de meſme le terme de iuſte precis & deſtaché de ſon ſubiet , ou de la propoſition , ſignifie iuſtice, mais il ne l'attribue encores à perſonne , ſe que faiſt l'vnion de ces deux termes par l'entremiſe du verbe ſubſtantif qui placé comme mediateur entre le ſubiet , qui eſt Pierre , & la perfection que nous luy voulons donner , luy attribue & luy applique la iuſtice comme vn manteau royal. Et partant la propoſition ſignifie, & attribue,

ou desnie toujours quelque chose , mais la voix , c'est à dire l'une des parties de la proposition estant solitaire precise & detachée du corps de la proposition, signifie bien quelque chose; mais sans affirmation ou negation , parce que de soy elle n'attribue , ou ne desnie rien au subiet , si elle n'est appliquée, ou plustost si elle ne marche de compagnie avec luy par le moyen & l'entremise du verbe substantif qui donne la main à l'un & à l'autre , au subiet & à l'attribut , c'est à dire au premier & au second terme , comme en l'exemple allegué. de maniere que pour faire vne traisnée de termes , on ne signifieroit aucune chose affirmatiuement , ou negatiuement si quelque verbe ne les accouple ; Car si ie disois pierre iuste , grand , petit , sçauant , ignorant , ie ne dirois aucune chose affirmatiuement ou negatiuement , si bien que pour en faire vne proposition affirmatiue & negatiue tout ensemble , ie diray pierre est iuste , pierre est grand en esprit , & petit de corps , sçauant en Theologie , ignorant en affaires d'estat cette proposition ainsi composée luy attribue la iustice , la grandeur de l'esprit , la science de la Theologie , & luy desnie en mesme temps la grandeur du corps & la connoissance des affaires d'estat , & voila ce que veut dire affirmation ou negation en fait de proposition.

Parfois aussi la proposition sera d'un seul terme joint à un verbe, Exemple, pierre estude, & quelque fois encores elle peut estre contenue sous un seul verbe, pourueu qu'il ait telle vigueur qu'il soit equiualent au subiet, au terme & au verbe Exemple, il pleut, ce verbe signifie tout autant que si ie disois, il tombe de la pluye.

Toute proposition simple n'a qu'un subiet, & un terme, vnies par le verbe substantif comme il a esté dit.

Mais la composée comprend plusieurs subiets & attributs conioints par vne particule, Exemple pierre & paul sont doctes & pieux.

La proposition a pour principes intérieurs & essentiels, l'affirmation ou la negation, ce que nous auons expliqué, & pour proprietez absolües la verité, la faulxete la quantité & la qualité. La quantité de la proposition se recueille du sens & de la signification des termes selon le plus ou le moins de leur estendue, c'est elle qui la fait vnierselle, ou particuliere, indefinie ou singuliere.

L'vnierselle s'explique par un terme vniersel, comme tout, nul. Exemple, tout homme est raisonnable, nul homme est immortel en cette vie.

La particuliere, par un terme particulier, Exemple, quelqu'un d'entre les

Bourgeois de Paris est bon homme d'estat. La singuliere differe de celle là, en ce qu'elle n'a rien pour annexe, Exemple, Pierre est grand politique.

La qualité de la proposition se recueille de sa verité, ou de sa faulxeté.

La proposition veritable est celle qui affirme vne verité necessaire, Exemple, tout homme est animal raisonnable.

La faulce est celle qui affirme vne chose impossible, ou qui nie vne chose necessaire, Exemple du premier, tout arbre est homme. Exemple du second, l'homme n'est pas vn animal raisonnable.

La proposition contingente est celle qui affirme ou desnie positivement, ce qui est contingent, & partant qui tantost peut estre, & tantost n'estre pas; d'où vient que l'affirmation & la negation s'accordent avec elle selon la rencontre des circonstances. C'est ainsi que celui qui assure qu'il pleura demain, fait vne proposition vraie, supposé que la chose soit & faulce s'il se trompe en sa prediction.

La raison de ces trois verités procede de ce que l'esprit ne se trompe iamais quand il se soubmet aux choses necessaires, qu'il condamne les impossibles, & qu'il doute des incertaines. D'où vient que pour se conseruer la reputation d'estre raisonnable dans la conuersation, il

faut toujours affirmer les choses certaines euidentes , & infaillibles , nier les impossibles , & parler des fortuites hazardeuses & contingentes dans le doute , ou du moins sous condition ; donnons vn seul exemple pour les trois. pierre est vn animal raisonnable , qui n'est pas immortel , & qui peut estre sera bon philosophe , la premiere affirme , la seconde nie , la troisieme doute.

Il y a des propositions contraires, sous contraires , & contradictoires. Contraires, tout homme est animal, nul homme est animal, sous-contraires , quelque homme est animal, quelque homme n'est pas animal.

Contradictaires , tout homme est animal , quelque homme n'est pas animal.

Les propositions contraires ne peuvent iamais estre toutes deux vrayes en mesme temps dans vne matiere necessaire.

Exemple, tout homme est animal, nul homme est animal, l'vne de ces deux est necessairement vraye & l'autre faulce,

En matiere contingente elles peuvent estre routes deux faulces. Exemple , tout homme est iuste , nul homme est iuste.

En matiere necessaire l'vne des sous-contraires est vraye & l'autre faulce. exemple , quelque homme est animal ; celle là est vraye , quelque homme n'est pas ani-

mal, celle-cy est faulce.

En matiere contingente elles peuuent estre toutes deux vrayes , mais iamais elles ne peuuent estre toutes deux fausses ensemblement . Exemple , quelque homme est iuste , quelque homme n'est pas iuste : l'une & l'autre est vraye, mais ne peut estre faulce coniointement.

En quelque matiere que ce soit , necessaire & contingente l'une des contradictoires est tousiours vraye , & l'autre fausse. Exemple du premier, tout homme n'est pas animal , quelque homme n'est pas animal.

Exemple du second , tout homme est iuste , quelque homme n'est pas iuste.

En matiere singuliere l'une est tousiours vraye & l'autre faulce (posez mesme téps, & mesmes circonstances) Exemple pierre estudie , pierre n'estudie pas , parce qu'en mesme temps il ne peut pas estudier & n'estudier pas.

DE LA DEFINITION.

La definition est vne oraison succincte, qui en peu de mots exprime la nature d'un subiet. C'est ainsi que pour deffinir l'homme, ie dis qu'il est vn animal raisonnable, cette definition succincte comprend le genre sous lequel il est enfermé, à sçauoir l'animal & la difference essentiel-

le qui le constitue & le separe de tous les autres animaux, à sçauoir le raisonnable.

Pour definir quelque chose il faut qu'elle soit vne en nature, comme l'homme. D'où vient que celles qui ne sont vnes que par accident, ne peuuent estre proprement definies; & que pour les connoistre il est expedient d'y proceder bien plustost par la voye de la diuision, que par celle de la definition. Exemple pour connoistre vne maison, il faut en considerer tous les materiaux de nature differente qui entrent en sa composition. Et voila l'vtilité de la diuision, dont nous parlerons incontinent.

Il faut encores que la chose soit vniuerselle pour estre definie. De là vient qu'en disant que l'homme est vn animal raisonnable, c'est la nature humaine que nous definissons. Bref c'est l'espece & nō pas l'indiuidu proprement qui est definy.

Et comme l'indiuidu ne peut estre definy; le genre supreme ne le peut estre pareillement, parce que pour estre definy, il faut estre soumis à vn genre, & auoir quelque difference, ce qui ne se peut rencontrer dans le genre appellé supreme. Tel qu'est l'estre precis & abstraict de toutes choses.

Enfin la chose pour estre definie doit posseder vn estre reel & veritable, parce

que les estres de raison sont des fictions qui n'ont proprement ny genre ny difference.

La definition est Metaphysique ou Physique. La Metaphysique indique le genre & la difference, c'est par elle que l'homme est desiny vn animal raisonnable.

La Physique comprend la matiere & la forme : Par elle nous pouuons definir l'homme, en disant qu'il est vn estre naturel, qui a pour matiere vn corps organique, & pour forme vne ame raisonnable. Celle-cy doit comprendre les parties physiques & naturelles constitutiuës de l'essence du subiet qu'elle definit.

De maniere que la definition physique respond à la metaphysique, & celle-cy au contraire à celle là: en ce que la matiere & la forme de la definition physique respondent au genre & à la difference de la Metaphysique; comme pareillement le genre & la difference employée par la definition metaphysique, respondent à la matiere & à la forme de celle-là.

De là vient que les termes de genre & de difference, de matiere & de forme, sont plustost introduits pour ne point confondre & emmeler ces deux sciences, que pour autre chose : puisque la definition de l'une & de l'autre, sous des termes differents, nous expliquent vne mesme

nature ; La Physique par des notions plus voisines & prochaines des sens telle qu'est la matiere & la forme ; La Metaphysique par des notions plus precises , generales & transcendentes ; Tel qu'est le genre & la difference , qui sont bien d'une autre estenduë que la matiere & la forme ; puisque ces deux derniers termes n'enveloppent que les corps naturels & materiels ; pendant que les deux precedentes se promeuvent au dessus & passent iusques en l'ordre des Anges & des substances purement spirituelles, qui se trouvent definies par le genre & la difference ; en disant que ce sont des substances immaterielles , où il est à remarquer que le terme de substance leur tient le lieu de genre auquel ils conuiennent avec les corps naturels , qui pareillement sont des substances ; & celui d'immateriels, leur tient lieu de difference , puis que c'est par l'immaterialité qu'ils se trouvent distinguez specifiquement des corps avec lesquels ils communiquent en substance.

La definition a cela de particulier ; premierement qu'elle ne peut estre demonstree par vn principe interieur qui la deuance , parce qu'elle est proprement la nature du subiet definy : Or est-il que dans le subiet il n'y a rien qui precede sa nature, puisque l'essence marche à la teste

de ses modes , proprietez , ornements & de tout ce qui luy peut suruenir de dehors; Et partant elle ne peut estre demonstree par ses causes internes. Si donc la definition peut estre demonstree , ce sera par ses effets & ses proprietez seulement, qui n'est pas la maniere la plus exacte & rigoureuse , pour demonstrier les choses ; Parce que celle-cy veut qu'on les develope & qu'on les descouvre par les principes interieurs & essentiels qui les constituent.

Ce n'est pas encores que la definition ne puisse estre demonstree par les causes externes qui la deuancent. Exemple , pour iustifier la definition de l'homme & demonstrier qu'elle est certaine , nous disons qu'il est vn animal raisonnable , parce que Dieu l'a faiet à sa semblance. Voila vne demonstration prise sur sa cause exemplaire , mais aussi n'est-elle pas dans les regles de la scuerité.

Secondement , nous luy sommes obligez du moyen le plus seur & le plus certain pour paruenir à la demonstration d'vne chose ; de maniere que si nous voulons demonstrier vne propriete estre essentielle à quelque subiet , il n'y a qu'à produire la propre definition du subiet. Exemple , l'homme est capable de discipline. Voila l'vne de ses proprietez ; en voulez vous voir la demonstration ; parce qu'il est vn

animal raisonnable. Vous voyez par là qu'il n'y a qu'à presenter la definition pour cause & raison de sa propriété. Et voila vne demonstration de la chose par sa cause & par son principe interieur & necessaire puis que les proprietiez fluent necessairement de l'essence de leur subiet.

Tiercement, comme la demonstration se mesle de descouvrir les proprietiez de la chose qu'elle demonstre; la definition desploye & descouvre à nostre entendement en termes succincts, la nature & l'essence de la mesme chose.

Adioustons à cela que la definition ne parle iamais ny par affirmation ny par negation. Exemple, animal raisonnable, voila la definition de l'homme, qui ne dit ny ouy ny non. De maniere que l'affirmation que vous y adioustez, en disant que l'homme est vn animal raisonnable, n'est pas de la definition, mais seulement de vostre inuention & adresse pour tirer pays, & prouuer ce qui vous tombe en la pensée, ou la proposition que vous auez mis en auant.

DE LA DESCRIPTION.

Il y a vne autre espee de definition, appellée accidentelle, parce qu'elle s'attache plus à descouvrir les accidents qui in-

nestissent le subiet, que non pas la nature du subiet. De maniere que pour ne la point confondre avec la precedente, il faut l'appeller description, aussi ne peut elle autre chose, que descrire les magnificences, les proprietiez & les causes exterieures qui assistent & accompagnent le subiet.

Et parce que les subiets qui pour estre trop releuez, ne peuvent estre compris dans la categorie, & la classe des choses, ne peuvent estre definis, nous sommes tous heureux de les mesurer par la description, à la mode de ceux qui de loing prennent le plan d'une ville ennemie, qu'ils ne peuvent ou n'osent aborder.

C'est par cet artifice que pour connoistre Dieu, nous faisons vn grand denombrement de qualitez & de perfections eminentes, qui sont ses attributs, comme Bonté, Iustice, Misericorde, Sapience & les autres, tout cela pour expliquer vne nature toute simple, quoy qu'immense, eternelle & infinie.

La description se sert de deux voyes pour arriuer à son but; la premiere est de raconter les proprietiez & les excellences de la chose qu'elle descriit, comme si pour descrire l'homme nous disons que c'est vne nature capable de ris, d'admiration & de discipline.

La seconde de la représenter & indiquer par les causes extérieures qui environnent le subiet ; de maniere qu'en disant que l'homme est vn ouvrage rare & merueilleux de la Sapience diuine , le voila descript par sa cause premiere.

Si nous disons qu'il est vne creature capable de la felicité eternelle, nous le descriuons par sa cause finale.

Et si nous le disons vne creature faite sur l'image & ressemblance de son Auteur, le voila descript par sa cause exemplaire.

DE LA DIVISION.

La diuision est vne oraison succincte , par laquelle le tout se trouue diuisé en ses parties. De maniere que si la definition explique la nature de la chose, la diuision en descouure les parties.

Exemple , la definition a posé l'animal raisonnable , pour exprimer la nature de l'homme ; La diuision en fait la separation & la dissection en particulier , considerant les parties de cette definition chacune à part & en elles mesmes Elle place l'animal d'vn costé & le raisonnable de l'autre , pour descouurir plus distinctement ce qu'ils apportent & contribuent chacun en particulier aux frais de cette

definition. Considerant l'animal , elle dit qu'il a vne teste , vn corps , des pieds , des iambes , des bras & des mains ; si le raisonnable , elle dit qu'il est autre que l'irraisonnable ; que la raison est vne lumiere par laquelle l'esprit humain se promeine en la connoissance des choses vniuerselles , & en la descouuerte de celles qui sont occultes.

Enfin la veritable diuision plus exacte & plus naturelle , est celle qui partage & desinembre vn genre en ses especes, comme de dire que l'animal est raisonnable, ou irraisonnable. Il en faut demeurer là, tout est compris en ces deux membres essentiels & specifiques.

Aussi pouuons nous dire que son procedé est de trois sortes ; par le premier elle diuise le subiet entier en ses parties integrantes , telle qu'est la diuision du corps humain , en teste, corps , bras iambes , & les autres.

Par le second , elle diuise vn tout physique & essentiel , en ses parties essentielles, forme & matiere, telle qu'est la diuision de l'homme en corps & ame.

Par le troisieme elle le diuise en ses parties metaphysiques, de genre & de difference , telle qu'est la diuision de l'homme en animal & raisonnable.

La diuision ne peut estre bonne & iuridique

que, si les membres diuisez n'eualuent le total; de maniere que celle qui diuise l'homme en animal & raisonnable, est bonne & legitime, parce que ces deux membres disent autant que le subiet total, à sçauoir l'homme.

De plus il importe que l'un des membres diuisants soit opposé à l'autre, que celui-cy ne soit pas contenu en celui-là; cōme il paroist en nostre exemple, où l'animal & le raisonnable se trouuent opposés, de sorte que l'un n'est pas l'autre; car l'animal considéré à part & precis est autre que le raisonnable, cōsideré aumefine sens. Adioustez aussi que le tout doit estre diuisé en ses parties les plus proches & les plus voisines; D'où vient que pour diuiser l'homme; nous commençons par ses parties essentielles les plus vniuerselles & plus proches de son estre, en le diuisant en animal & raisonnable, auparauant de nous porter à le diuiser par ses proprietéz ou par ses parties integrantes; comme de dire qu'il est risible & capable de discipline, ou de considerer les membres qui le composent.

DE LA DEMONSTRATION.

La demonstration est vne oraison succincte, qui descouure la nature d'une chose par ses principes interieurs & essentiels,

necessaires & d'une verité perpetuelle ; comme plus connus & plus vniuersels que la chose demonstree. Exemple pour demonstrier que l'homme est capable de discipline , ie dis & pose en fait qu'il est vn animal raisonnable. Voila les principes interieurs , essentiels , necessaires , vniuersels & connus de chacun. En suite desquels ie tire vne consequence necessaire , qui me fait conclurre que l'homme est capable de discipline. Voila vne veritable demonstration.

La demonstration a deux branches, par l'une elle iustifie pourquoy la chose est ; ce qui se fait par sa propre cause , comme de dire que l'homme est capable de discipline, parce qu'il est animal raisonnable. Par l'autre elle dit simplement que la chose est ; ce qu'elle iustifie , ou par son effect , ou par sa cause esloignee. Par son effect, lors que pour iustifier vostre proposition, vous dittes qu'un tel ou un tel qui n'estoient que des ignorants l'année pallee ont acquis quelque science par le trauail , & se sont rendus capables de discipline ; par sa cause esloignee , en disant que l'homme a este fait a l'image de Dieu, qui est toute science & tout esprit , & partant que l'homme est capable de discipline & de quelque science.

La demonstration pour iustifier les til-

tres de la noblesse & de la dignité, n'a qu'à produire son effect, qui est la science; de maniere que tout ce qu'elle establit passe pour vne connoissance si certaine, si euidente & si necessaire, qu'on ne luy peut refuser le tiltre & le nom de science. I'entends celle qui demonstre par vne cause interieure & essentielle. Que si la demonstration ne vous pose qu'une seule verité, & se contente de dire que le tout est plus grand que sa partie; voila vne science simple habituelle; si elle en pose plusieurs tendantes à vne seule & mesme fin; Voila vne science habituelle composée; telle qu'est la physique ou metaphysique.

S C I E N C E.

La science est vne habitude ou vne connoissance habituelle, euidente & certaine d'une chose necessaire par sa propre cause.

Elle est simple ou composée. Science habituelle simple est celle qui se forme en nous par la connoissance d'une seule verité, Exemple, le tout est plus grand que sa partie.

Science habituelle composée est celle qui contient & embrasse la connoissance certaine & euidente de plusieurs veritez, telle qu'est la physique.

La science est naturelle ou diuine. La naterelle est celle dont les creatures intellectuelles sont susceptibles & capables par le droit de leur nature.

La diuine est de simple intelligence, de vision ou conditionnelle.

La science de simple intelligence en Dieu est appelée de quelques vns absolue & naturelle qui n'est autre que la connoissance de tout le possible à l'esgard de Dieu, parce que Dieu se regardant, void sa toute puissance & partant tout le possible. Elle est ditte naturelle parce qu'il connoist tout le possible, naturellement & de toute eternité.

La science de vision, est appelée de quelques scholastiques, libre; & comme la vision actuelle suppose l'obiet, autrement elle ne seroit pas vision, aussi cette science de vision suppose les decrets & resolutions par lesquelles Dieu s'est proposé de produire vn certain nombre de creatures dans le temps. Elle est appelée libre, parce qu'il pouuoit ne pas former cette resolution, & ne les tirer iamais de la possibilité à l'acte; auquel cas il ne les auroit pas conneu comme deuant estre produittes quelque iour, & partant comme l'obiet de sa vision puis qu'elles n'ont l'aduantage d'estre futures d'une veri é determinée, que par la pure liberalité de de son decret.

La science conditionnée en Dieu , est celle par laquelle il cōnoist ce que les creatures libres sous telles & telles circonstances , sont capables de faire certainement & indubitablement.

Enfin comme la science des creatures intellectuelles , est finie & bornée ; celle de Dieu , est infinie , parce qu'estant l'objet de soy mesme , comme parfaictement cognû , & d'ailleurs estant infiny , il s'en suit que sa science est infinie.

La science est Theorique ou Pratique. La Theorique est celle qui specule & medite seulement (comme la Metaphysique) sans mettre la main à l'œuvre & produire aucune chose qui demeure apres coup.

La pratique , est celle qui outre la speculation laisse quelque chose apres soy : comme les Mathematiques qui passent à l'operation des choses , qu'elles demonstrent , soit pour assieger soit pour fortifier vne place.

O B I E C T.

L'Objet est proprement la chose qui se presente à nostre entendement , & sur la descouverte de laquelle il s'occupe ; d'où vient que l'objet de la physique n'est autre chose que le corps naturel.

L'objet est materiel ou formel. Le ma-

teriel est celuy qui fournit de matiere; d'où vient que le corps naturel peut estre l'obiet materiel de la physique & de la Medecine, parce qu'elles s'occupent toutes deux à le connoistre.

L'obiet formel est la raison particuliere sous laquelle l'une & l'autre de ces sciences enuissagent le corps naturel, parce que la physique le considere entant que naturel. La medecine le regarde entant que maladiſ & guerissable par l'employ des remedes.

De maniere que ce qui constitue proprement vne science, n'est pas son obiet materiel; parce qu'il peut estre commun à plusieurs; mais seulement son obiet formel, qui luy est tellement propre & affecté, qu'il ne peut estre attribué à quelque autre sciēce, telle qu'elle puisse estre.

L'obiet est total ou partial. Le total est celuy qui embrasse toute l'estendue de la science, tel est le corps naturel, à l'égard de la physique. Le partial est celuy qui n'en contient qu'une partie, comme la nature humaine à l'esgard de cette mesme science.

L'obiet est mediat ou immediat. L'obiet immediat ou final; est celuy en l'acquisition duquel la chose se repose, telle est la gloire à l'esgard du Chrestien.

Le mediat est celuy qui est entre deux,

& par lequel il faut passer pour arriuer à l'autre. Telle est la grace à l'égard du Chrestien, qui luy tient lieu d'obiet mediat ou mitoyen : pour paruenir à la gloire, qui est son dernier but.

DV SYLLOGISME DE

SES PARTIES PREMISSES &

& consequences.

Le syllogisme est vne maniere de prouuer vne chose que vous auez mise en fait; à quoy pour paruenir vous pos deux propositions ou veritez liées & conioinctes en quelque façon, appellees premisses ou antecedentes, (parce qu'elles marchent à la teste de vostre conclusion) lesquelles estans prouuées, accordées & reconnues pour veritables, vous tirez en suite vne consequence, qu'il n'est plus permis de choquer ny de contredire.

Exemple ie veux prouuer que vostre valet est capable de discipline; i'establis deux propositions succinctes, qui ont rapport & connexité l'une à l'autre, la premiere à la seconde. Par la premiere, que les philosophes appellent Maieure, (à cause que d'ordinaire elle est plus vniuerselle que la seconde, & paroist comme l'ais-

née à l'esgard de celle-cy qu'elle de-
uance.) Je dis que tout animal raisonna-
ble est capable de discipline. Voila vne
verité vniuerselle & sans reproche ; par la
seconde ie dis que vostre valet est vn ani-
mal raisonnable.; Voila vne seconde veri-
té , dont on ne peut disconuenir. A la
suinte de ces premisses , ie tire vne conse-
quence & conclusion , par laquelle i'infe-
re que vostre valet est capable de discipli-
ne. Conclusion si religieuse & si respectée
par le sens commun , qu'il n'est pas per-
mis de la contredire , puisque nous som-
mes tombez d'accord de ses premisses, c'est
à dir e des deux propositions qui l'ont de-
uancée.

En tout syllogisme il n'y a que trois ter-
mes ou en tout cas , s'il y en a dauantage ,
ils n'ont & ne doiuent auoir la force que
de trois ; dont le premier & le troisieme,
sont les extremes , qui ne peuuent estre
vnis que par le moyen qui participe de l'un
& de l'autre. D'où procede tout le secret
de la preuue , de l'argumentation , & du
raisonnement.

Exemple , ie veux prouuer que l'hom-
me est vne substance ; que faut il faire
pour cela ? Il n'y a que trouuer vn moyen
qui soit commun en nature , à l'un & à
l'autre de ces termes ; à l'homme & la sub-
stance ; mon esprit se promeine pat tout ,

enfin il trouue que l'animal est vn moyen ou vne mesure commune, capable de lier necessairement l'un à l'autre, parce qu'il est commun à l'un & à l'autre, à l'homme & à la substance. Que fait-il maintenant il dit en soy mesme, que tout animal est substance; il adioute en suite, que tout homme est animal, & partant conclud il, tout homme est substance. Voyez s'il y a plus de trois termes, homme & substance, pour les deux extremes; & l'animal pour le moyen qui les vnit. Voila le secret & toute la cache du raisonnement humain.

Ce procedé est appuyé sur vn principe de Mathematique, qui dit que deux choses qui conuiennent avec vne troisieme, conuiennent aussi entre elles. L'homme & la substance sont les deux choses qui conuiennent toutes deux à la troisieme, qui est l'animal; & voila vostre syllogisme fondé en principe de Mathematique, c'est à dire en demonstration certaine & irreuocable.

Mais pour empescher qu'on ne vous puisse tromper ny abuser en matiere de syllogisme, marquons icy quelques observations, le plus legerement que nous pourrons.

La premiere est que de deux propositions particulieres on ne peut inferer aucune

certitude. Exemple.

Michel Ange est vn excellent peintre.

Pierre est Peintre;

Donc Pierre est vn excellent peintre.

La conclusion ne vaut rien , parce que les deux premisses sont particulieres. Donc puisqu'il importe que l'une ou l'autre de ces premisses soit vniuerselle pour establiſſer vne verité, Redressons ce syllogisme par cette proposition vniuerselle.

Tout homme qui peint aussi bien que

Michel Ange est excellent peintre ,

Or est-il que Pierre , peint aussi bien que Michel Ange.

Et partant Pierre est vn excellent peintre.

La seconde est , que de deux propositions negatiues vous n'inferez iamais aucune verité. Exemple.

Pierre n'est point menteur.

Pierre n'est point ioueur ,

Et par consequent pierre n'est point vicieux.

La consequence n'est pas valable , parce qu'il peut estre yurongne ou blasphemateur.

La troisieme est que la conclusion suit tousiours la plus foible partie des premisses. De maniere que l'une des premisses estant particuliere , il faut que la conclusion soit particuliere ; si negatiue , elle doit estre negatiue.

Exemple de la particuliere.

Tout homme menteur est iniuste,
Or est-il que Pierre est menteur :
Et partant Pierre est iniuste.

Donnons exemple de la negative.

Tout homme Chrestien est baptisé.
Or est-il que Pierre n'est pas baptisé,
Et partant Pierre n'est pas Chrestien.

La quatriefme est que le moyen distribué aux deux premisses , soit employé en toute son estendue & signification, en l'une ou en l'autre des premisses. Autrement il y au roit du mesconte en la conclusion.

Exemple.

Le cheual est animal,
L'homme est animal ,
Et partant l'homme est cheual.

Cette consequence est fausse , parce que l'animal qui sert icy de moyen pour lier les deux extremes , à sçauoir & l'homme & le cheual , n'est pas employé en toute son estendue en l'une ny en l'autre de ses premisses, parce que l'animal dict plus que l'homme en particulier, posé en la majeure , & plus que l'homme en particulier posé en la mineure ; puis qu'il comprend effectiuement toutes les especes des animaux. Et partant comme le terme d'animal n'est pas couché selon toute son estédué en l'une ny en l'autre , il y a fourbe ,

tromperie & nullité en la conclusion ; de maniere qu'on ne luy doit point de respect aussi vous est-il permis de la nier & la rebutter , comme illegitime & bastarde.

Que s'il arriue que l'un des termes ne soit pas employé en toute l'estendue de sa signification en l'une des premisses , il faut bien se donner de garde de l'employer en toute son estendue dans la conclusion , si ce n'est que vous la vouliez rendre vitieuse. Exemple.

Tout animal est capable de sentiment,
 Tout animal est substance ,
 Donc toute substance est capable de
 sentiment.

Cette conclusion est fausse , parce que le terme de substance est employé en la mineure en partie seulement , & non pas en toute sa vertu ; puis qu'elle comprend avec l'animal , tous les corps inanimez. De là vient qu'estant employee en toute sa vertu en la consequence , la conclusion n'en peut estre soutenable.

La cinquiesme obseruation que nous auons à faire , est que le terme que vous employez pour milieu conioignant , ne se doit iamais trouuer en la conclusion. Car si pour prouuer que l'homme est une substance , vous voulez vous seruir du terme d'animal , comme moyen participant de l'une & de l'autre , de l'homme & dela

substance ; il ne faut pas le poser dans la conclusion , autrement elle ne vaudroit rien. Exemple ,

L'homme est vn animal ,
Tout animal est substance ,
Donc tout homme est animal.

Vous voyez manifestement que vous n'avez pas prouué ce que vous vouliez.

La sixiesme est qu'on ne se serue pas d'un terme equivoque & à double sens , de maniere qu'il soit employé en la maieure en vn sens , & en la mineure en vn autre.

Exemple.

Le chien est vn poisson de mer.
Or est-il que le chien est vn animal domestique ,
Et partant le poisson de mer est vn animal domestique.

La fausseté de cette conclusion procede du terme de chien , qui est equivoque & à double sens ; & de ce qu'en la maieure, il est employé en vn sens , & d'un autre en la mineure, d'où procede la nullité de la consequence.

Cette sixiesme & derniere obseruation peut estre renuoyée à la quatriesme , où l'un des termes n'est pas employé en toute son estendue. Ce que nous faisons pour retrancher le nombre de ces obseruations & les reduire à cinq seulement.

DE L'ENTHYME ME.

L'enthymeme est vne maniere d'argumenter , qui n'a qu'une proposition jointe à la conclusion. Exemple.

Tout homme est animal raisonnable.

Donc Pierre est animal raisonnable.

Où il est à remarquer , que la proposition enuelope conséquemment la raison de la conclusion , que tout syllogisme doit expliquer clairement par sa mineure.

En disant.

Tout homme est animal raisonnable.

Or est-il que pierre est homme,

Donc il est animal raisonnable.

Mais comme l'enthymeme n'aduanee qu'une proposition à la suite de laquelle il tire sa conclusion ; on ne feint pas de nier la consequence , sans qu'elle se puisse plaindre d'outrage , obligée qu'elle est de recourir à vne autre preuve plus prochaine & plus vigoureuse que la precedente alleguée.

DV DILEMME.

Dilemme est vne façon de raisonner qui fait deux propositions , dans l'une desquelles il faut se renfermer nécessaire-

ment ; de maniere que de quel costé que vous puissies vous tourner & quelque proposition que vous puissies choisir pour la plus seure , vous vous trouuerés surpris & confus. Tel est l'argument dont se seruoit vn philosophe pour dissuader son amy de se marier.

Si tu te marie , ta femme sera belle ou laide.

Si belle , tu en sera jaloux ;

Si laide , tu en seras degousté,

Et partant il ne te faut pas marier.

C'est ainsi que supposé l'opinion des Caluinistes qui pretendent que Dieu predestine sans subiect & de gayeté de cœur, les vns à la gloire , & les autres à vne eternité de peines.

Il est facile de prouuer contre eux qu'il n'est pas necessaire de seruir Dieu par ce dilemme , comme vn taureau armé de deux cornes , qui leur presente la teste pour les offencer de quel costé qu'ils se veulent ranger.

Si ie suis predestiné à estre damné , à quoy bon seruir Dieu & chercher de complaire à celuy qui sans subiet prepare à la fin de ma vie vn supplice eternal.

Si ie suis predestiné à la gloire , Dieu peut-il retracter son decret ? à quoy bon le seruir , ieusner , prier & faire de

bonnes œuvres ; le vol , le meurtre , l'adultère sont ils capables d'en rabatre quelque chose ? nullement

Et partant supposé la croyance des Calvinistes , il est inutile de servir dieu.

Fin des termes de la Logique





SECONDE PARTIE.

DES TERMES
APPARTENANTS
A LA MORALE.

De la Morale en general.



LES mœurs de l'homme naissent si farouches , si brutes, & si barbares , qu'elles auoient besoin d'estre adoucies , réglées , & polies par l'adresse d'une science qui put en moderer les saillies & ciuiler les deportemens, afin qu'il deuint supportable à soy mesme & à ses domestiques , sociable & vtile à ses concitoyens , & capable de s'acheminer pendant ce regne de paix interieure à la con-

noissance des choses du Ciel , par le mespris de celles de la terre.

La Morale a pris le soing de cette direction, & pour se rendre familière dès son abord , a voulu prendre son nom de celuy des mœurs, dont elle fait estat de menager la conduite, affin d'estre plus fauorablement receuë par ceux qui aspirent au tiltre & à la qualité d'honnestes gens.

Que si les Naturalistes parlant de l'homme , l'ont dit vn petit monde , les Politiques le peuuent dire vn petit estat monarchique, dans lequel l'ame tient les resnes de la souueraineté, qu'elle confie à ses deux ministres l'entendement & la volonté, celuy-là pour arrenger & ordonner les lumieres & notions intellectuelles, celle-cy soit pour temperer & moderer ses propres affections. En la poursuite du bien ou en la fuite du mal ; soit pour faire choix & discernement des choses bonnes, vtils & necessaires à la perfection de son estre d'auec celles dont l'vsage luy peut estre nuisible & dangereux.

Mais parce que dans vn estat où il y a grand employ , il faut nombre d'officiers, aussi y a t'il d'autres facultez subalternes & pedanées qui sont les sens extérieurs & intérieurs , d'ont l'occupation n'est autre

que de fournir à l'une & à l'autre de ces deux facultez maistresses , les instructions de ce qui se passe au dehors , afin qu'au dedans elles en fassent leur profit à l'avantage de l'ame.

Les parties du corps qu'elle regit , soit interieures comme celles qui sont destinées à la nourriture , à la vie , à la respiration & au mouvement ; soit exterieures , telles que la main , le pied , le bras , & les autres appellées chacune à des fonctions differentes , propres & particulieres , sont comme les subiects & la populace qui vivent sous la protection souveraine de l'ame.

Et parce qu'il n'y a point d'estat si paisible dans le monde qui ne trouve en soy mesme ses contradicteurs , ses ennemis , & ses traistres , les passions dont l'humeur & la nature est de ne pouvoir supporter de regles ny de moderations , sont ligue dans les entrailles de ce petit estat , & se declarent ouvertement les ennemis iurés de cette paix , & de ce calme que la raison y procure avec tant de soins & de travaux.

Nos passions sont d'autant plus dangereuses qu'elles ont assez d'adresse & de ruse se faire agréer , car bien qu'elles soient pour d'humeur à faire noise & querelle pour peu de chose , si est-ce qu'elles se courent

toufiours de quelque pretexte apparent, pour ne pas manquer d'excuse, & ne se rendre pas ridicules, d'où vient qu'elles ne s'émeuent iamais que fur le motif du plaisir, du profit, ou de l'honneur; y courant d'ordinaire avec trop de precipitation pour les posséder, & emploiant trop d'opiniastreté pour les conseruer, depuis que l'un ou l'autre de ces trois biens se trouue dans l'espargne de nos acquisitions.

En fin la Morale tient en main le gouuernail de nos passions, & leurs impose des loix si iustes & si equitables, que pour peu que la raison contribuë & trauaille à leur execution, ce petit estat, ou plustost ce vaisseau branlant dans le milieu des ondes de cette vie mortelle, s'eschappe des brisans & des escuëils, dont elle est toute remplie.

Je sçay bien que la sage conduite qu'employe cette noble connoissance en la direction de nos mœurs, a esté cause que quelques yns ont voulu confondre la morale avec la prudence; mais ils se sont mescontez, soit parce que la prudence s'occupe principalement en la recherche des moiens propres & conuenables pour paruenir à vne fin; au lieu que la Morale embrasse tout d'un temps la recherche des moiens aussi bien que celle

de la fin; soit parce que la prudence n'est que des choses qui peuvent tomber sous la deliberation, la Morale au contraire, enveloppe mesmes celles qui sont d'une verité constante & determinée.

D'où vient qu'elle nous pose pour une maxime invariable, que toutes choses desirant leur bien, & que de tous les biens, le plus aimable, est celui que nous appellons souverain.

Soit enfin parce qu'on ne doit pas confondre la partie avec le tout, & comme la prudence n'est qu'une partie de la morale, aussi disons-nous que la morale est quelque chose de plus que la prudence.

Que la morale soit une science quelques uns en font difficulté; mais elle se trouve levée par les demonstrations qu'elle nous met à la main en quelque rencontre. Puisque pour nous persuader que nous sommes obligés de faire iustice à chacun de nos semblables, autant qu'il est en nostre puissance.

Elle nous apprend que tout homme estant nai raisonnable, est quant & quant obligé d'agir & d'operer conformément à la raison; or est-il que la mesme raison nous dicte qu'il faut rendre à chacun ce qui luy appartient legitiment, & partant elle oblige un chacun de nous à faire iustice.

Cette instruction demonstratiue qui nous est donnée par la morale , ne nous permet pas de la rebutter de l'ordre des sciences ; adioustons a cela qu'elle nous est si aduantageuse , qu'elle fournit à nostre condition les vertus & les principaux ornemens , dont elle se pare avec tant d'esclat & de pompe. Et puis qu'elle nous apprend tout ce que nous sçauons de ciuilités , il faut aduouër que, ce seroit la traiter trop inciuilement , que de la placer entre les arts & par vne espeece d'ingratitude & de méconnoissance, luy refuser l'honneur & le tiltre de science qu'elle exige de nous par tant de biensfaits.

B I E N.

Le bien est vne chose si douce , si aimable & si bien-faisante , que si la nature sçauoit parler , elle diroit qu'il est le dieu de l'vniuers: encores ne s'escarteroit elle pas trop de la verité , parce que tous les biens differents exposés aux yeux des creatures pour l'object de leurs plaisirs, de leur quietude & de leur repos , sont autant d'images & de parcelles de ce souuerain bien qu se trouue en la diuinité , comme autant de ruisseaux & de fleuves qui partent de cette source , & qui dans le circuit de leurs ondes roulantes vont enfin s'a-

byfmer & fe perdre dans ce grand Ocean de bonté infinie.

Et comme celuy qui de nuit fuiuroit fon chemin a la clarté & lueur d'une eſtoille, feroit aucunement eſtimé eſtre conduit par la lumiere du Soleil, du moins par quelque participation, puisque celle-la n'a point de iour que par la liberalité de celuy-cy ; tout de meſme à conſiderer attentiuement toutes les choſes créées, de quelqu'ordre qu'elles ſoient, elles ſemblent en quelque maniere nous acheminer à la queſte du ſouuerain bien, quoy qu'elles imitent en leur agreable representation le brillant de tant d'eſtoilles différentes. Conſideration qui a fait dire à Saint Denis que le bien eſt ce qui de ſoy eſt le plus diffus & le plus communicable. Parce qu'il ſe trouue en toutes choſes.

Le prince des Philoſophes conſiderant le feu interieur qui porte les creatures à rechercher ce qui leur eſt de plus conuenable en particulier a dict que le bien n'eſtoit rien autre choſe que ce que toutes choſes ſouhaittent & recherchent. mais il luy auroit donné vne definition plus iuſte, s'il auoit dit que le bien eſt ce qui eſt conuenable & ſortable à chaque choſe.

Le bien peut eſtre conſideré à raiſon de ſon eſtre, ou à noſtre eſgard,

Au premier sens on peut dire qu'il est la butte de nos desirs & ce qui est recherché de chacune des creatures.

Au second, ce qui est conuenable à chaque chose, parce que le bien de la brute & le bien de l'homme conuiennent tous deux en la qualité de bien, entant que souhaitable & recherché; mais ils different à raison de la conuenance; estant certain que ce qui est conuenable proprement & formellement au cheual, est autre que ce qui est sortable à la nature de l'homme.

Mais parce que le bien à raison de son estendue, reçoit beaucoup de diuisions, nous cotterons icy les plus signalées.

La premiere se fera en deux branches souuerain & non souuerain; bien par essence & bien par communication.

Le bien souuerain & par essence, est de soy si parfait & si accompli, qu'il ne s'en peut trouuer vn semblable; d'où vient qu'il est souhaitable comme la derniere fin & que toutes les choses qui se trouuent ne chemin faisant, ne sont desirables que pour paruenir à luy.

C'est ainsi que Dieu est le seul souuerain bien, & qu'il est cette fin derniere qui ne peut estre appliquée, ny ordonnée à vn autre, sans violence, sans iniustice, sans impieté. De là vient que nous ne pouuons
aymer

aymer Dieu pour l'amour de nous ou quelque autre interest particulier , sans pervertir l'ordre qu'il a estably dans la suite & l'enchaînement des choses, qui en dernier ressort doibuent toutes aboutir au sein de sa diuinité.

Le bien non souuerain , est dit bien de participation par ce qu'il emprunte tout son estre d'un autre ; n'estant pas proprement recherché & désiré pour l'amour de luy mais seulement en consideration d'un autre. C'est ainsi que le voyageur se rejouyt de trouuer pour le giste de sa iournée vne bonne hostellerie , non pour y séjourner , mais pour se rafraischir & passer plus commodement au lieu qu'il a choyssi pour le terme de son voyage.

La seconde , diuise le bien qui n'est pas souuerain en fin principale & fin moins principale , ainsi appelée parce qu'elle est ordonnée comme moins propre pour arriuer à la fin principale. *

Le bien de celle-là se mesure par sa grandeur & sa perfection. D'où vient qu'il y a plus de bien d'agir pour la vertu , que pour le gain & la recompense mercenaire.

Le bien de celle cy se reigle par la cōuenance qu'elle se conserue vers la fin qu'elle regarde. C'est ainsi qu'un carosse fait de cristal & de pierreries , pour estre riche

& pretieux, n'est pas pour cela si propre & si conuenable pour vous mener à vostre maison des champs, que vostre carosse ordinaire.

La troisieme partage le bien en vtile, honneste & delectable. L'vtile court aux biens de fortune. L'honneste demeure dans le palais de la vertu. Et le delectable se promeine par tous les obiets voluptueux capables d'enforcer nos sens.

La quatriesme le met encores en trois classes La premiere enferme les biens qui ne sont recherchez que pour leur seule consideration, comme la santé, la felicité, la beauté, l'excellence & les autres de cette nature.

La seconde ceux qui ne sont recherchez que pour arriuer à vn autre; C'est ainsi qu'on caresse & courtise les officiers d'un fauory, pour approcher enfin de son oreille & se reposer en ses bonnes graces.

La derniere, tous ces petits biens qui sont souhaittez en partie pour eux, en partie pour autrui. Et c'est en cette maniere que le malade se resiouit de la medecine qui luy est ordonnée quand elle s'accorde a son gouft.

La cinquiesme iette les yeux sur l'homme & ne s'employe qu'à faire les lots & les partages des biens differents qui le concernent. Le premier regarde les aduantages

de l'âme & de ses facultez , l'entendement & la volonté ; de l'entendement comme les sciences ; de la volonté comme la probité , la saincteté & les autres vertus.

Le second enuoloppe les biens du corps, comme la santé , la force , l'adresse , la beauté, la taille & les autres.

Le troisieme mesnage les biens de fortune , tels que peuuent estre les honneurs, les richesses , les heritages , les amis, les charges , les employs & les autres.

La sixiesme est plus generale , diffuse & mieux distincte que les autres ; elle en fait de trois ordres , diuins , humains & brutaux. Les diuins sont ceux qui se trouuent communs à Dieu & à la creature raisonnable. C'est ainsi qu'entendre & vouloir , est vn bien diuin, commun à dieu , à l'Ange & à l'homme.

Les humains , sont ceux qui sont propres & particuliers à l'homme , comme d'estre vertueux , prudent , moderé.

Les brutaux sont communs à l'homme & à la beste. C'est ainsi que la volupté sensuelle appareille l'homme & la brute pour traîner le chariot de Venus.

Et comme par ceux cy il est fait beste en quelque maniere , par ceux que nous auons appellé diuins il est fait dieu en quelque façon ; pourueu qu'assisté de la grace , l'entendement & la volonté, che-

minent dans le sentier de la iustice des loix naturelles , diuines & humaines.

Pource qui peut estre des proprietéz titres & eloges du vray bien ils sont en nombre entie lesquels ceux cy ne sont pas des moindres, conuenable, proportionné, communicable , second & souhaittable. Mais comme le bien & la fin se tiennent & se touchent de si pres , qu'ils sont souuent pris l'un pour l'autre disons quelque chose de la fin auparauant de passer à l'opposite du bien qui est le mal.

F I N.

La clarté n'est pas moins requise pour l'instruction de l'entendement , que le flambeau dans les tenebres pour nous y conduire avec seureté.

La fin & le bien sont si voisins qu'ils sont pris l'un pour l'autre bien souuent, quoy qu'à la rigueur ils conseruent entre eux vne difference formelle , c'est à dire vne definition distincte & particuliere, aussi bien qu'un regard different.

Le bien entant que bien est considéré par la raison de sa conuenance ; & cet aspect est autre que celui de la fin, laquelle comme telle & considérée précisément en son estre , se conserue à nostre esgard vne certaine relation dont elle est le terme &

le but , sous le tiltre & la qualité de cause finale.

Leur definition est encores distincte , parce que le bien est ce proprement qui est conuenable; mais la fin est ce pourquoy toutes choses trauaillent.

Toute certe difference , ne procede que de l'application & du regard , puisque vne mesme chose peut estre ditte conuenable, entant qu'elle nous est appliquée ; & souhaitable , entant qu'elle est la butte de nos desirs.

Bref la fin est ce proprement qui donne le premier branle à l'ouurier , pour agir & produire quelque chose. C'est elle qui met le pinceau en la main du peintre. C'est elle qui faict mouuoir les ressorts de nos actions par la chaleur qu'elles ont de s'acheminer au but qu'elle nous marque. Mais le bien est la chose acquise entant que conuenable.

La fin peut souffrir quelques diuisions & partages. Nous disons la fin du trauail c'est ainsi qu'un bastiment parfait & acheué est la fin de l'entreprise de l'architecte. Et la fin de la chose trauaillée, telle qu'est la demeure, est le logemēt & l'habitation à l'esgard de ce bastiment quand il est acheué.

La fin peut estre encores considerée en trois manieres , la premiere au respect de

celuy auquel elle est conuenable ; qui fait dire que l'homme en la creation a esté la fin des animaux & des fruiéts de la terre créés à son vſage.

La ſeconde à l'eſgard d'une fin moyenne atteinte par deux ſubiets comparez l'un avec l'autre ; d'où vient que de deux hommes qui ſont arriuez à meſme charge & degré de fortune, nous diſons que l'un y eſt paruenue par voye d'honneur, l'autre par voye d'infamie & de laſcheté. Et comme celuy-là s'eſt ſeruy d'une fin moyenne louable & honneſte, celuy-cy a choiſi une fin honteuſe & reprochable.

La troiſieſme eſt la fin pour laquelle nous trauaillons & couchons de noſtre reſte, c'eſt ainſi que la ſeule gloire de Dieu eſt la fin de celuy qui l'ayme & le cherche d'une veritable charité & dilection.

Entre les choſes qui ſe portent à leur fin, les vnes s'y acheminent par une force eſtrangere & exterieure, comme la balle de l'arquebuſe qui atteint & frappe le gibier du chasseur.

Les autres par une vertu propre & interieure ; de celles-cy les vnes connoiſſent leur fin d'une maniere tres impropre, comme la pierre qui tend au cêtre de ſon repos ; connoiſſance qui eſt auetugle, occulte & cachée à ſon eſgard, mais non

pas au respect du souverain moteur de l'univers.

Les autres la connoissent proprement & veritablement, soit en qualité de moyen pour gagner chemin & passer outre; telle est la grace au respect du Chrestien qu'il reuerse & connoist pour fin moyenne, necessaire pour paruenir à la gloire de Dieu qu'il sçait estre la fin dernière de toutes ses actions.

La fin a quelques marques & caracteres particuliers qui la font reconnoistre pour telle. La premiere est qu'elle soit connue, la seconde, qu'elle soit estimée bonne, la troisieme, que les choses qui se treuvent en chemin ne soient souhaitées que pour elle. Que si elle estoit inconnue, comment la souhaiter, si mauuaise pourquoy la desirer, & si ordonnée à vn autre, comment pourroit elle estre fin & terme de repos?

Si la fin est presente elle vous retient & vous arreste en sa possession par vne vertu aimantine; si absente elle vous attire de mesme que l'aimant dans l'actiuité de sa Sphere, attire par sa propre vertu le fer esloigné.

La fin frappe le premier coup dans nostre intention, quoy que les moyens la precedent en l'execution. C'est ainsi que nous faisons dessein d'aller à Rome

auparavant de songer à la route qu'il faut tenir , quoy qu'en l'exécution la ville de Rome soit le dernier giste de nostre voyage.

Mais entre les fins qui sont comme enchaînées & ordonnées les vnes aux autres la plus esloignée & la plus proche de la dernière est toujours la plus noble. C'est ainsi que dans le Sacrement de l'Ordre le diaconat est plus noble que le Soubdiaconat & celuy-cy que les ordres mineures.

LE MAL.

Je n'ignore pas qu'il ne soit plus doux & plus agreable de passer de l'estat du mal à celuy du bien , que d'y proceder au contraire ; mais quand il est question de mettre deux estres en parallele , dont l'un est positif , & l'autre priuatif ou negatif , il faut toujours commencer par celuy-là pour connoistre celuy cy , duquel l'estre , les perfections & les proprietiez ne peuvent estre que les deffauts & les absences , ou de la nature ou des proprietiez de celuy qui par sa position ou constitution fixe & permanente se rend connoissable à l'entendement.

Ayant donc expliqué ce que c'est que le bien , nous sçauons à plus pres ce que c'est que le mal , puisque celuy-cy n'est

autre chose que la priuation de celuy-là, de mesme que la nuit & les tenebres ne sont en leur estre formel, que la seule priuation de la lumiere.

Et comme cette priuation n'est autre chose qu'un air obscurcy par le deffaut de la clarté du Soleil, d'un flambeau, d'une lampe, ou de quelque autre chose; (air qui conserve une certaine aptitude & disposition passive, capable & susceptible d'illumination par la presence du Soleil ou du flambeau,) de là vient que nous appelons nuit l'absence de lumiere & que nous la disons priuation & non pas negation, parce que la negation ne suppose aucune disposition ou puissance active ou passive en la chose. Si bien que la cecité ou la perte de la veüe qui à l'esgard de l'homme est appelée priuation, est dite negation au respect de la pierre parce que celle-cy n'a nulle disposition à la veüe. Donc comme toute chose se porte à ce qui luy est conuenable, c'est à dire à son bien, s'il arriue qu'elle en soit priuée & n'arriue pas à sa fin, elle tombe dans la fosse & l'abyssme de la priuation, & la voila malheureuse par la rencontre du mal, la qualité duquel est directement opposée à son contraire que nous auons appelé bien.

Bref ce que le vray ou le faux est à l'es-

gard de l'entendement, le bien & le mal l'est au respect de la volonté ; & comme l'entendement qui cherche à voir à s'esclaircir & à s'instruire, ne peut estre presumé chercher son auuglement & sa confusion, c'est à dire le faux ; la volonté tout de mesme , quelque course qu'elle fasse à droit ou à gauche vers le Ciel ou vers la terre , va tousiours cherchant le bien & fuyant le mal ; que si d'ordinaire elle se mesconte & se trouue le plus souuent par terre & renuersée dans le precipice de la priuation , tenés pour asseuré qu'elle a esté surprise, trompée & seduite par l'apparence du bien , dont la chose qu'elle poursuiuoit estoit reuestuë.

La matiere du mal , ou plustost le subiet dans lequel il se rencontre , est celuy mesme dans lequel le bien s'estoit rencontré auparauant. Delà vient que le mesme air sert de matiere & de subiet, tantost à la lumiere , tantost à sa priuation , par l'absence de la mesme lumiere ; de mesme que l'œil deuenü auugle, & qui estoit voyant auparauant s'est rendu le subiet de la vision & de la cecité.

Enfin c'est vne maxime irrenocable que les habitudes & les priuations seioignent tousiours en mesme hostellerie, quoy que successiuent , l'un, apres l'autre & iamais ensemble , estant impossible qu'un

mesme œil à l'esgard d'un mesme obiet
soit voyant & aveugle d'un mesme temps.

La forme du mal est proprement sa dif-
formité ou le deffaut d'un bien promis à
un subiet disposé & capable naturellement
de le recevoir en qualité de bien.

Pource qui peut estre de sa cause effi-
ciente, on a bien de la peine de la descou-
vrir, aussi pouons nous dire qu'il est un
miserable bastard ou auorton de la natu-
re, qui n'a proprement ny pere ny mere;
d'où vient que Sainct Augustin nous as-
seure qu'il a bien plustost vne cause deffi-
ciente, c'est à dire estropiée, deffectueu-
se & inualide que non pas vne cause effi-
ciente. Quoy qu'à le considerer dans les
choses morales, s'il n'a point de pere, au
moins a t'il la volonté impudique pour
mere & cause en quelque façon de ce qu'il
est, c'est à dire un faux germe, vne ab-
sence, un peché, un deffaut de rectitude
morale, un esgarement ou declinaison du
sentier de la loy naturelle, diuine ou hu-
maine.

F E L I C I T E'

Les ieunes gens qui dans le temps des
chaleurs & d'un lieu haut esleué se iettent
dans la riuiere pour se baigner, ne s'en-
foncent pas pour y demeurer, mais pour

reuenir au dessus de l'eau avec autant de promptitude, qu'ils y estoient descendus. En l'ordre des matieres que nous traitons, nous faisons à plus pres la mesme chose, puisque du tertre du bien nous nous sommes plongez dans le mal, non pour y demeurer, mais pour surnager au dessus & reprendre à l'instant la douceur de l'air & de la lumiere, sous l'enseigne de la felicité, si honorée de tous les anciens Philosophes, qu'ils en ont faict vne diuinité, appelée bon Genie, sous la tutelle duquel elle reside.

Ceux d'entre les Grecqs qui l'ont examinée de plus pres, ayant reconnu qu'elle n'estoit pas vne diuinité oyfue, mais remuante & agissante sous l'heureuse conduite de la vertu, l'ont qualifiée d'un seul nom qui signifie autant que bonne action.

D'autres l'ont appelée tantost souverain bien, parce qu'il n'y a rien de plus conuenable & souhaitable; tantost felicité parce qu'elle felicite & rend bien heureux le subiet auquel elle est appliquée.

Ce n'est pas encores qu'elle ne puisse estre appelée beatitude; mais comme il importe de distinguer les choses pour en conseruer plus nettement & religieusement les especes, la felicité se dit & s'entend proprement des biens dont l'homme peut iouyr dans le temps de son pelerinage.

ge mortel ; mais la beatitude ne s'entend que de la bien-heureuse vision de Dieu & de la iouissance & participation de la gloire eternelle.

La felicité est donc proprement le but & l'obiet dernier de toutes les actions morales. Parce que tout ce qui se fait , se fait pour quelque bien.

La beatitude est formelle ou obiective ; la formelle est à nostre esgard la part que nous pretendons en la gloire de Dieu. L'objectue est dieu mesme & sa gloire. D'où vient que la beatitude obiective est de toute autre consideration que la beatitude formelle, & qu'elles souffrent aussi peu de comparaison entre elles , que le createur & la creature , le finy & l'infiny. Elle peut aussi estre appelée fin dernière , entant que l'attrail de toutes nos actions y tend soit directement , soit indirectement ; estant tres certain que personne ne veut estre malheureux & que chacun se procure la iouissance du souverain bien , quoy qu'il y en ait si peu qui touchent le but, ou qui se mettent dans le chemin veritable qu'on doit tenir pour y arriuer.

Mais pour ne point parler icy d'autre felicité que de la naturelle nous reservant de traiter de l'autre amplement dans nos Morales Chrestiennes , nous disons qu'à

la considerer formellement , elle ne peut estre establee qu'en l'operation de l'ame & non pas du corps qui est vn bastiment de bouë & de crachat , honoïé seulement par la dignité de la princesse qui l'habite.

Boece dit que cette felicité n'est autre chose qu'une harmonie parfaite & accomplie produitte par le recueil & l'amas de tous biens. Et parce qu'il importe de sçauoir en laquelle des facultez de l'ame se doit faire ce concert. Nous disons que trois choses y sont requises & necessaires, l'entendement comme le dessus, la volonteé comme la basse, & la vertu pour y tenir & battre la mesure.

Et comme nostre felicité formelle soit naturelle ou surnaturelle est proprement vne adhesion au bien , & que d'ailleurs cette vnion ne se peut faire parfaitement par la seule contemplation , si l'amour n'y interuient pour nouër indissolublement ces deux extremittez si esloignées, il est certain qu'elle reside en l'une & en l'autre de ces facultez , bien que diuersement ; contemplatiuement en celle là, affectiuement en celle-cy , & vnitiuement par l'une & par l'autre.

Et quoy que le bien purement naturel ne souffre point de proportion ny de mesure avec le surnaturel ; si est ce qu'il ne peut estre nostre felicité morale , qu'il

ne remplisse l'une & l'autre de ces facultez, & que l'operation ne se fasse par action contemplative, affective & unitive. Je dis remplir, (mais improprement à comparaison du bien surnaturel) ou en tout cas si nous les conférons ensemble, & les mettons en parallèle il faut dire que de même que de deux personnes qui sont à une bonne table, dont l'un est sain & l'autre malade, celui-cy se remplit l'estomacq de vents & de cruditez au premier morceau, pendant que l'autre fait bonne chere & se nourrit de viandes succulentes sans aucune incommodité. Le bien surnaturel tout de même comble les facultez de l'ame d'un pain solide & celeste; pendant que les biens naturels ne produisent en ceux qui en sont replets quoy qu'affamez, que des vents des indigestions & des cruditez.

Bref si la felicité ne consistoit qu'à satisfaire l'entendement ou la volonté, quelle apparence de dire l'homme parfaitement heureux seicheant l'une de ces facultez de desgousts & d'ennuis, pendant que l'autre seroit gorgée de delices & de satisfactions.

Les Platoniciens ont establi la felicité en la pure contemplation.

Les Pyrrhoniens en une espece d'insensibilité, ceux-cy travailloient plus à se deffendre du mal qu'à rechercher le bien.

Les Stoiciens en la seule vertu meslangée de l'operation de l'entendement & de la volonté; d'où vient que les autres biens soit du corps, soit de fortune estoient appelez chez eux commodités, n'y estant employez que comme des moyens propres & commodes pour faire esclatter les plus grandes vertus, & non pas en qualité de biens veritables & solides.

Les Academiciés lay dōnent plus de part en la prattique qu'en la contemplation, d'où vient qu'ils la disent estre vn acte continuel & perpetuel de l'esprit operant selon le desir & les reigles de la vertu.

Les Chrestiens & vrais disciples del'E. uangile la disent estre vn employ, ou plustost vn eslan & vn sacrifice continuel de toutes nos actions loüables & vertueuses, portées sur les ailes de la grace à la seule gloire de Dieu.

ENTENDEMENT.

L'entendement est vne des facultés de l'ame, par laquelle elle entend, conçoit & raisonne sur les choses.

L'entendement est speculatif ou prattique.

Le speculatif est celuy qui par la conference des principes vniuersels, recueille des conclusions & consequences pour establir vne verité.

L'entendement pratique est celuy qui sur des conclusions establies , delibere en matiere douteuse ce qu'il importe de faire ou ne faire pas. C'est par cet entendement que la prudence des Ministres du Prince est occupée à remedier aux troubles qui menacent l'Estat.

Cet entendement pratique enveloppe trois choses.

La premiere , la connoissance de ce dont est question.

La seconde , le reiet d'un tel expedient ou son approbation.

La troisieme, la resolution & le decret de faire ou ne faire pas.

Enfin l'entendement est si voisin de la volonté que celle-cy est toujours censée prendre quelque part en l'acte de celuy-là.

L'entendement est agent ou patient. Agent quand il agit & produit quelque chose. Patient quand il reçoit les especes d'une chose qui l'instruisent & l'enrichissent de connoissances.

L'entendement est en acte ou en puissance ; En acte quand il agit & medite. En puissance, quand il est en repos & ne s'occupe à rien. Ou du moins est dit en puissance à l'égard d'une chose à laquelle il ne songe pas presentement, & à laquelle il songera dans un quart-d'heure, &

pour lors il passera de la puissance à l'acte.

V O L O N T É.

L'ame a deux facultez , par le moyen desquelles elle fait toutes ses fonctions : l'entendement est la premiere & la plus subtile , la volonté est la seconde & plus espoisse. Celuy-là va viste , son action est toute celeste ; celle-cy ne se remuë qu'en suite de celuy-là , & la connoissance de l'entendement est tellement necessaire à la volonté , que iamais elle ne s'achemineroit à aucune chose, si la connoissance ne marchoit devant pour l'esclairer & luy porter le flambeau.

Enfin la volonté est l'appetit & l'inclination de l'ame raisonnable. C'est le poids par lequel elle se determine au choix des choses qui ont esté descouvertes par l'intellect.

Et parce que celuy-cy est le principe & l'ouurier du raisonnement , quelques Sages ont estimé que la difference entre la volonté & l'appetit , estoit en ce que l'acte de la volonté proprement est vn mouvement libre conduit par la raison , & que l'appetit voluptueux en l'homme est vn mouvement libre , mais contraire à la saine raison.

La volonté est absoluë ou conditionnée.

L'absoluë est actuelle ou habituelle. L'actuelle est celle par laquelle nous voulons vne chose absolument. L'habituelle est celle par laquelle nous sommes portez à faire quelque chose par la grande habitude que nous en auons contractée.

Telle est la volonté de l'hôme iuste à l'esgard des bonnes œuvres ; & telle encores celle du vicieux au respect des actions desbauchées, voluptueuses & deshonnestes .

La conditionnée est celle qui met des clauses en son marché , & ne veut vne chose qu'en consideration d'une autre.

Telle est la volonté qui porte l'homme de bien, à faire plaisir à son amy dans vne chose dont il est requis , pourueu qu'elle soit iuste , & que sa conscience n'y soit point interessée.

C'est par cette volonté que Dieu nous appelle tous à salut , pourueu que nous nous en rendions dignes par le bon employ de ses graces , dont il nous assiste continuellement.

La volonté peut estre de complaisance ou de signe.

Par la volonté de complaisance nous tesmoignons que quelque chose nous agrée & nous plaît.

Par la volonté de signe , nous faisons apparoir quelques signes au dehors, de ce

que nous semblons vouloir , bien qu'il puisse arriuer quelque fois que nostre volonté cachée & absoluë soit toute autre que celle dont nous donnons les signes & les apparences au dehors.

Il ne faut que ietter les yeux sur vn homme de Cour pour en faire l'espreuue & en fournir vn exemple bien naif. Combien de resinoignages d'affection , de seruice , de franchise & de fidelité sur les leures , & combien peu s'en trouuet'il dans le cœur.

La volonté de signe se diuise en cinq branches , à sçauoir le commandement , la prohibition , la permission , le conseil , & l'operation.

L'operation met la main à l'œuvre, elle traualle , elle execute. Tel est celuy qui faict ce qu'il veut.

Le conseil persuade , tel est celuy qui donne aduis de faire vne bonne ou mauuaise action.

La permission tolere ce qu'elle peut empescher , tel est le pere qui permet que le Precepteur chastie ses enfans.

La prohibition deffend de faire vne chose , tel fut le Precepte imposé à nos premiers parents , touchant le fruit de l'arbre defendu.

Le commandement taille du souverain & ordonne à quelqu'vn de faire ce qui luy

est enjoint de sa part ; tels sont les ordres du pere de famille sur les domestiques qui sont à son pain & à ses gages.

La volonté se partage encores en efficace & inefficace. Celle-cy est ainsi appelée lors qu'elle n'est pas suivie de son effect par l'impuissance de l'agent, supposé qu'il ait quelque deffaut. Telles sont les volonteés ordinaires des hommes qui aspirent à ce qu'ils ne peuvent arriuer, & rendent par leurs foiblessees leurs volonteés inefficaces.

Que si l'agent est assez puissant & capable d'accomplir ce qu'il veut, cette volonté inefficace pour lors n'est proprement qu'une demie volonté, qui faute de quelque condition ne s'exécute pas & demeure sans fruit; d'où vient qu'elle peut estre renvoyée à la volonté conditionnée. C'est ainsi qu'une personne indisposée veut manger du fruit qu'on sert sur la table, mais il s'en retient par la remonstrance de son Medecin & la crainte qu'il a de s'en trouver mal.

La volonté efficace doit estre renvoyée à l'absoluë, parce qu'elle est souveraine & maistresse; aussi ne porteroit-elle pas le nom d'efficace, si elle ne passoit à l'effect de ce qu'elle projette.

La volonté encores est antecedente ou consequente. Et pour connoistre l'une

& l'autre; il ne faut point quitter l'exemple de nostre malade; l'antecedente c'est a dire celle qui precede, peut estre inefficace, puis que la volonté qu'il auoit de manger du fruit est retenue par la deffense du Medecin qui le voit disner.

La consequente est efficace, qui est de s'abstenir de ce qu'elle veut, puis qu'en effect il s'enpescche & se retient de manger de ce fruit.

Bref toutes les actions de la volonté se peuuent generalement reduire à trois ordres; vouloir, ne vouloir pas, & suspendre son vouloir, qui n'est proprement ny la premiere ny la seconde action, mais quelque chose d'indifferent à l'une & à l'autre.

DE L'APPETIT NATUREL,

SENSITIF ET RAISONNABLE.

L'appetit est vn mouuement interieur, par lequel chaque chose se porte au centre de son propre bien. De sorte qu'en cette signification il sera attribué à toutes les creatures.

L'appetit est naturel, sensitif ou raisonnable. L'appetit naturel est proprement celuy qui est nay en toutes choses, par lequel elles se portent à leur fin & pour-

chassent la iouyssance de leur obiet. Nous le reconnoissons pour estre commun aux creatures inanimees & aux creatures animees. Dans les creatures inanimees nous l'appellons inclination proprement telle qu'est celle que les choses pesantes ont d'aller en bas , & que les legeres ont de s'esleuer.

Mais comme dans les choses inanimees & non viuentes , il y en a quelques vnes qui en des rencontres particulieres semblent partager la vie & la mort , & participer de l'une & de l'autre, tel qu'est l'aimant qui comme pierre cherche le centre de la terre, & comme aimant semble meriter quelque tiltre de vie , par la qualite de l'amour qu'il conserue pour le fer qu'il attire par sa vertu , le nom d'appetit luy doit estre attribué avec plus de priuilege qu'aux autres.

Cet appetit naturel est commun à toutes choses viuentes , & partant à nous cōme aux plantes , dont les racines & les fibres interieurs semblent estre des petites sangsuës , ou plustost des petites bouches affamées penduës aux mammelles de la terre, qui en attirent le suc & le lait, pour le digerer & s'engraisier aux despens de cette bonne mere nourrice.

C'est par cet appetit que nostre nature se porte à chercher ce qui est propre à sa

conseruation; c'est par le mesme que l'enfant au sortir du ventre de la mere, reçoit le tetin de la nourrice, sans qu'il soit besoin de l'instruire de ce qu'il doit faire, pour en tirer le laiçt, ny de luy faire d'autres leçons & enseignements que ceux que la nature luy fait interieurement; de la vient qu'il est appellé à nostre esgard, appetit innay, c'est à dire nay avec nous.

Il y a encores vne autre appetit en nous, qui pour se sentir bien fort de la nature, est appellé du nom d'appetit extract, formé & produit en nous, parce qu'il suppose vne certaine connoissance qui le precede, le deuançe & luy sert comme de sage femme pour l'extraire de nostre sein, le former & le produire hors de nous.

Cet appetit est sensitif ou raisonnable. C'est par le sensitif que l'enfant & le petit chien refuseront vne piece d'or pour prendre le pain qui leur sera offert concurremment avec cette piece de valeur, parce qu'il ne suppose que la connoissance du sens purement & simplement sans passer à l'entendement

En cette qualité encores il se diuise en deux branches, irascible & concupiscible. Par le concupiscible l'enfant & le chien affamez souhaitent le pain qu'on leur monstre,

Par l'irascible, ils se mettent en cholere & en fureur contre celuy qui le leur veut arracher depuis qu'ils en sont saisis.

L'appetit extraict produit & formé en nous par le conseil de la raison & l'industrie de l'entendement humain, est appelé raisonnable ou volontaire, parce qu'il suppose deux choses; La premiere est la connoissance & la descouverte de la part de l'entendement; la seconde, est le consentement & la deliberation de la part de la volonté.

Et pour donner à cet appetit vn nom plus conuenable, il faut l'appeller humain raisonné & volontaire, si nous ne voulons le qualifier du titre de volonté, pour le rendre plus connoissable & l'expliquer par vn seul terme.

C'est par cet appetit conduit & dirigé par la raison que Ioseph conçoit vne haine contre l'adultere, dont il est requis par la femme de Putifar. Son appetit purement sensitif & naturel n'estoit pas capable de s'opposer à vne si douce violence à son esgard, quoy que tres rude & insupportable à l'appetit raisonnable, pieux & bien discipliné.

Cet appetit encores est en nous le gouverneur & le directeur des actions de commande, c'est à dire de ces actions par lesquelles la volonté s'exprime & se fait a-

beyr , comme vne Reyne, par les facultez, les membres & les parties du corps qui luy sont soufmises ; telles sont le cracher , le manger & le mouuement du pied & du bras quand il luy plaist.

Nous disons ces actions estre commãdées , lors qu'elles se font par l'ordre particulier de la volonté , pour les distinguer d'auec les actions purement naturelles, qui se font par vn pur appetit naturel, sans que la volonté & la raison se meslent de les diriger & de les conduire.

LIBERTÉ

La liberté est vn terme si connũ , qu'il semble que ce soit perdre temps de s'arrester en son explication. Quel est l'esclau , quel est le malheureux & l'opprimé qui ne la souhaite ? Quel est l'homme qui ne desire de la conseruer ? Comment donc est-il possible d'ignorer ce que tout le monde desire ou acquerir ou conseruer , puisque l'amour & le desir d'vne chose en supposent la connoissance. Mais comme elle se peut prendre en plusieurs manieres , il est certain que pour estre connue de tous confusement , il se trouuera qu'en detail & dans le desnombrement de ses branches elle est ignorée de plusieurs.

La liberté se prend quelque fois pour la condition de l'homme, telle qu'elle est vñtée chez le Jurisconsulte pour dire vn homme libre & distinguer l'affranchy du serf & de l'esclau. Voila donc vne liberté de condition.

En ce cas il y a peu d'hommes qui soient libres, parce que la condition en laquelle ils sont de commander ou d'obeyr, les lie & les engage si estroittement les vns aux autres, que dans vn estat Monarchique, il n'y aura proprement que le Souuerain qui sera libre & indépendant de la loy. Que s'il tourne les yeux deuers le Ciel & du costé de la Religion, encores se trouuera t'il dans l'obeyssance & la soubmission; mais comme la seruitude qui nous lie à Dieu est bien plustost vne liberté, qu'un esclauage; nous pouons dire que le Prince seul est libre d'une liberté maistresse & absoluë.

La liberté encores peut estre considérée entant qu'elle est opposée à la contrainte. C'est ainsi que les brutes ont des mouuements libres au si bien que nous; car si le cheual bondit dans vne prairie sans bride & sans escuyer, ce mouuement sera appllé libre; que s'il tourne à droict & à gauche sous la bride & l'esperon du caualier, ce mouuement sera contraint & forcé plustost que libre, parce que la

crainte du chastiment & de la discipline de celuy qui le traueille , ne luy laisse rien de libre que le soin d'obeyr & de plier aux leçons qu'on luy donne.

La liberté peut encores estre considérée entant qu'elle est opposée à la nécessité , telle qu'elle se peut remarquer dans les actions humaines. C'est par cette liberté que le Geolier entre dans la prison dont il porte les clefs ; & c'est par la liberté opposée à la nécessité , que nous pouuons dire que le prisonnier arresté pour quelque fait dont il est innocent, ne veut pas s'eschapper de la prison , bien qu'il trouue la porte ouuerte & sans résistance , de crainte que d'innocent qu'il est , il ne se rende coupable.

Il est libre de sortir en nostre supposition ; mais la rencontre du peril auquel il s'exposeroit , le necessite & l'arreste malgré luy dans cette triste demeure , par vn acte de liberté , qui semble se choquer & se destruire , comme l'effect d'une volonté involontaire. Volonté , en ce qu'il demeure ; involontaire , en ce qu'il veut le contraire de son desir & de son souhait.

La liberté n'est pas seulement à considérer dans les actions qui ne sont proprement que les effects d'une cause qui nous est radicale , il faut l'aller reconnoistre en sa source , c'est à dire dans nostre propre

volonté, qui est tellement libre, que Dieu mesme ne peut destruire sa liberté sans destruire son estre en mesme temps, parce que la volonté proprement n'est autre chose qu'une puissance libre de faire choix de deux moyès quiluy sont proposez pour se porter à sa fin, sans que par effect elle soit necessitée à l'un ou à l'autre.

Si donc nous considerons la liberté dans sa source, c'est à dire dans cette faculté de l'ame, que nous appellons volonté, auparavant qu'elle s'engage à quoy que ce soit, ou qu'elle se mette en besogne; nous disons qu'elle est veritablement libre & merite le nom de liberté, entant que la liberté est opposée à la contrainte, & que celle-cy est l'ennemie formelle de celle-là.

Et comme l'un des opposez ne peut jamais estre l'autre, & qu'il repugne que le noir soit le blanc, que le chaud soit le froid; il repugne pareillement que ce qui est libre, soit necessaire de necessité de contrainte. Car la necessité n'a jamais droit de choisir, elle n'a qu'un chemin ouvert qu'il faut suivre necessairement.

La liberté au contraire a droit de balancer, de choisir, d'accepter ou de refuser, bref de se deliberer à ce qu'elle veut. Mais si nous la voulons considerer dans l'action, dans l'employ & dans l'exercice, pour lors elle peut estre partagée en li-

berté de contrariété & liberté de contradiction.

La liberté de contrariété est pouuoir de deux choses contraires offerres à la liberté de nostre choix en mesme temps, accepter l'une & refuser l'autre. C'est ainsi que celui auquel vous presentez deux boettes bien fermées, en l'une desquelles est du plomb & en l'autre de l'or de pareil poids, marchande long-temps auparavant de se resoudre & se derminer à l'une ou à l'autre, & qu'enfin apres auoir bien consulté de part & d'autre, il se resout à prendre l'une & rebuter l'autre, ne les pouuant accepter toutes deux.

Ce n'est pas sans raison que cette liberté est appellée chez les Philosophes liberté de contrariété, lors que de deux choses contraires elle en rebute l'une & accepte l'autre. Je dis contraires, non par leur nature (car l'or n'est pas proprement contraire au plomb, les substances ayants cela de propre, qu'elles ne sont pas contraires les vnes aux autres, n'y ayant que les qualitez, c'est à dire des simples accidents, qui portent cette liurée & cette marque, comme la chaleur & la froideur) mais par accident seulement en ce qu'estants offerres à vostre choix, vous ne pouuez les auoir toutes deux en mesme temps.

Et parce que les contraires ont cela qu'ils ne peuvent en mesme temps & sous mesmes circonstances se rencontrer en vn mesme subiet ; aussi disons nous ces deux boettes aucunement contraires à vostre esgard, puis qu'il n'est pas en vostre puissance de vous les acquerir toutes deux en mesme temps & par vne seule acceptation.

L'autre liberté est appellée liberté de contradiction. Celle-cy est differente de l'autre, en ce que celle-là auoit deux choses pour obiet de son choix, à l'vne ou à l'autre desquelles elle se pouuoit determiner. C'est ainsi que de deux œufs qu'on vous presente pour en prendre l'vn & laisser l'autre à celuy qui est apres vous, vous prenez celuy que vous estimez le plus frais; voila vne liberté de contrariété. Mais depuis que vous avez choisi celuy qui vous plaist, nous disons que cet autre qui mange avec vous n'a plus cette liberté de contrariété, parce qu'il ne peut plus choisir, & qu'il n'y a plus pour luy qu'à se resoudre de laisser ou de prendre l'œuf que vous avez laissé dans le plat.

Cette sorte de liberté à son esgard s'appelle liberté de contradiction ; La raison de cecy est que toute contradiction consiste à faire ou ne faire pas à l'esgard d'vne mesme chose, exemple, de manger ou ne

manger pas ; de marcher ou de ne marcher pas ; aymer ou ne point aymer.

Enfin la liberté de contradiction n'a qu'un obiect sur lequel elle s'employe , & parce qu'elle ne peut agir à l'égard de cet obiect qu'en deux manieres , la premiere entant qu'elle peut l'accepter ; La seconde entant qu'elle peut le rebuter, qui sont deux actes qui se contredisent ; de là vient que la liberté qui se trouue en cette presse, est appellée liberté de contradiction.

La liberté donc pure & veritable d'un agent libre consiste proprement dans l'indifference , c'est à dire à faire vne chose ou vne autre, supposé que toutes les choses requises de part & d'autre, à l'égard de l'agent, se trouuent à son choix & à sa bienveillance ; De maniere qu'il soit affranchy de toute contrainte & necessité exterieure ; Bref qu'il ne puisse estre déterminé à l'une ou à l'autre que par soy mesme. C'est par cette liberté que celuy qui se trouue dans un iardin , dans lequel il y a plusieurs belles allées , en choisit l'une pour le diuertissement de sa promenade , plustost que l'autre.

La liberté regarde necessairement, les moyens differents proposez pour arriuer à vne fin , ou la fin mesme. Si le bien & le mal sont considerez comme fins dif-

ferentes , en ce cas nous ne sommes pas libres de cette liberté que nous auons appelée de contrariété ou de contradiction.

De contrariété , parce que nous nous portons necessairement au bien & non pas au mal , entant que mal , mais seulement entant qu'il a apparence de bien. C'est par ce motif que le furieux qui se dōne la mort, que nous pouuons dire estre le mal le plus grand de tous, (selon la plus part,) estime poursuiure le bien , se persuadant qu'il n'y a point de plus grand bien , pour lors, que la mort qu'il recherche. Voila comme le mal pour se faire rechercher est obligé de prendre le masque & l'apparence du bien.

De contradiction à l'esgard de la fin. Car supposé que le bien soit connu, comme vn bien souuerainement bon en toute son estenduë , ou comme la seule felicité proposée à nostre conqueste , nous ne la sçaurions hair & rebutter en qualité de bien , mais seulement sous quelque autre pretexte qui luy donne vne apparence de mal.

Telle est la gloire eternelle proposée au Chrestien , pour laquelle il ne peut conceuoir de l'auersion , s'il ne luy preste le masque & l'apparence du mal , à sçauoir la difficulté d'y arriuer par les croix & les

espines. Voilà vn motif, vn pretexte, vn phantome, sous l'horreur duquel il parle de la gloire promise, non comme d'un bien, mais comme d'un mal fascheux & insupportable à la delicateſſe d'un sens & d'une concupiscence aiguifée dans la trempe des voluptez mondaines.

Quelle est donc la liberté de l'homme, me direz-vous puis qu'il n'a pas la liberté de contrarieté ny de contradiction pour la fin ? Je vous respondray que sa liberté est proprement à raison des moyens qu'il faut prendre & choisir pour arriuer à vne fin ; appelez moyens, parce qu'ils se trouuent entre l'homme, comme posé dans le terme de depart & le premier pas du chemin qu'il doit faire ; & la fin, comme le terme du repos, auquel estant paruenue, il cesse de trauailler.

Et parce que les moyens de faire vne chose sont en grand nombre, & qu'un homme peut aller de Paris à Lyon par des voyes & des chemins pres qu'innombrables ; C'est ce qui fait dire au Theologiens que l'homme n'est pas libre à l'esgard de sa fin, parce qu'il la poursuit tousiours sous l'image du bien, vray, ou apparent : mais seulement à raison des moyens & des sentiers differents, qu'il peut choisir indifferemment, pour arriuer au but, où le porte le panchant, & le cours de son in-

clination , qui plie tousiours (comme il a esté dit) du costé le plus desirable , en vn mot du costé du bien, vray, ou apparent.

Mais pour auoir dit que la liberté a son throsne dans la volonté ; cela n'empesche pas qu'elle ne depende en partie de l'entendement , parce que l'action du choix est tousiours meflangée du concours de l'vne & de l'autre de ces facultez. Puisque pour vouloir & preferer vne chose, à vne autre il faut supposer necessairement la connoissance & la lumiere de l'entendement.

VOLONTAIRE INVOLONTAIRE.

Bien que le volontaire , & l'inuolontaire semblent estre des ennemis contraires & opposez qui se veulent esgorger , si est-ce qu'ils partent d'vne mesme cause , & ont esté portez dans vn mesme ventre ; puisque la volonté est la mere du premier qu'elle enfante avec ioye , & que l'autre ne peut passer que pour l'enfant de ses douleurs & de sa propre aduersion.

C'est ainsi que la volonté du marchand pour eschapper la tempeste , iette sa marchandise dans la mer , comme pour appaiser la rage des flots contre luy mutinez , & que la volonté de cette femme enyurée du vin de la volupté chez le Poëte

qui suit malgré elle vn chemin qu'elle voudroit bien ne pas tenir , nous donne vn tesmoignage de sa propre contradiction , puisque la volonté en cette presse se trouue dans vne telle angoisse qu'elle ne veut pas proprement ce qu'elle veut. Que s'il nous est permis de faire vn pas plus auant l'Apostre ne nous enseignera t'il pas qu'il ne fait point le bien qu'il voudroit faire & opere le mal qu'il ne voudroit pas ; & partant nous pouuons dire que la volonté est vne femme grosse dont les couches ne sont pas tousiours fortunées & bien heureuses , puisqu'aux despens de ses propres desirs & plus tendres affections , elle prend quelque fois le couteau à la main pour se l'appliquer sur le vif, & par vne volonté inuolontaire mettre au iour vn Cesar qu'elle peut appeller l'enfant de son Martyre: Mais comme les choses contraires s'expliquent les vnes les autres , & que l'une d'entre-elles ayant vn estre negatif & l'autre positif , il faut tousiours examiner celle dont la consistance est ferme , solide & positive pour rendre vn iugement plus sain de son opposée , voyons ce que veut dire volontaire , afin que par l'intelligence de celuy-cy , il ne faille adiouster qu'une seule negation pour l'intelligence de l'autre.

Aristote en fait de deux sortes , l'un

propre & referré, l'autre impropre & diffus, celui-cy veut dire autant que faire vne chose de plein gré, & auquel cas ce mot de volontaire est commun à l'homme & à la brute, & enuoloppe deux choses en soy; la premiere est vn principe interieur adherent à la nature de la chose qui se meut,

La seconde est vne espee de connoissance, par laquelle la chose mené se porte à la recherche d'un obiet plustost que d'un autre. C'est ainsi que le chien preferera vn morceau de viande à vn morceau de pain. Et bien que les choses pesantes soient meües & portées à leur centre par vn principe interieur, si est-ce qu'on ne dira pas pour cela qu'elles soient meües volontairement ou de bon gré, par le defaut de connoissance, dont elles sont proprement & formellement destituées.

Donc pour deffinir cette sorte de volontaire il faut dire, que c'est ce dont le principe est caché dans le subiet qui connoist parfaictement ou imparfaictement la chose à laquelle il se porte & s'achemine, c'est ainsi que le chien de chasse conduit par son propre sentiment est porté à reprendre ses voyes, lorsque le gibbier rusé luy a donné le change pour le harasser & luy faire perdre ses forces.

Le volontaire propre & referré dans la

euerité des reigles d'une bonne Philosophie ne peut appartenir qu'à l'homme, & se trouue desfiny en disant que c'est ce dont le principe est interieur au subiet agissant avec une parfaite connoissance de la fin; donc comme les brutes se laissent guider par les choses presentes & passageres sans qu'on puisse dire ny mettre en fait qu'elles fassent choix d'une fin ou la preferent à une autre, par une eslection raisonnée. De là vient aussi que la connoissance, par laquelle le chasseur & le chien poursuivent tous deux le mesme gibbier est bien differente l'une de l'autre, celui là en sçait la raison, qui est de l'employer à son usage, d'en festoyer ses amis, d'en faire des presens, & en tirer quelque vtilité particuliere outre le diuertissement de la chasse.

Outre la raison de la fin, il connoist encore tous les moyens d'y paruenir, qu'il ordonne & lie les uns aux autres, comme de dresser des toiles au sanglier, de luy tendre des pieges, couvrant une fosse profonde de rameaux de paille & d'un peu de fumier, de mettre des fusiliers sur les aduenues; & le poursuivre encore avec sa meute.

Au lieu que le chien n'a pour motif de sa chasse que la prise du gibbier, c'est une chose presente qui l'anime dans le cours de sa poursuite, mais cette inquietude qui

le travail ignore la raison & le motif de la fin. Aussi est-ce vn instinct ou plustost vne antipathie particuliere qu'il a contre la proye qui l'engage à cette petite guerre, qu'un motif cōcerté & deliberé donc cōme il ne cōnoist pas la raison de sa fin, mais la fin seulement entant qu'obiet present capable d'eschauffer & d'irriter son appetit, aussi ne connoist-il pas le choix, non plus que la liaison des moyens qu'il conuient choisir entre plusieurs & qu'il faut enchaîner les vns aux autres, dans le dessein de les faire, reussir heureusement à la fin proposée.

De là vient que les enfans qui n'ont pas encores l'usage d'une saine raison, ne font pas des actes proprement volontaires.

Ce n'est pas aussi que toute chose volontaire suppose toujours l'acte formel & precis de la volonté, puisque les pechez d'omission pour estre vne cessation d'acte plustost qu'un acte formel de la volonté ne laissent pas d'estre pechés; & parceque nous auons expliqué cette difficulté dans nostre Theologien françois, le curieux y pourra consulter ce que nous en auons remarqué.

Si donc le volontaire en l'homme proprement & formellement est l'acte interieur qu'il produit avec vne connoissance

parfaicte de la fin , il s'ensuit que l'inuolontaire sera l'acte que sa volonté produira dans vne ignorance de la fin pourfuiue, d'où vient que tout pecheur est appellé ignorant. Et parce que dans le mesme traitté des pechez nous auons expliqué toutes les especes d'ignorance , capables ou incapables de peché , nous ne nous enfoncerons pas icy dans vne matiere qui tireroit trop de suite apres elle.

Enfin bien que les actes inuolontaires que nous auons produits pour exemples , soient meslez d'un certain acte qui fait que la volonté se dement & veut en quelque façon ce qu'elle ne veut pas , si est-ce que cette maniere de parler est impropre, parce qu'il n'y a point d'acte en l'homme qui soit proprement inuolontaire , que ce qu'il fait par vn principe interieur dans le temps qu'il agit à l'auengle & que surpris des tenebres de l'ignorance ou de la passion il ne connoist pas parfaictement l'objet qu'il poursuit , ou la raison de la fin pour laquelle il agit.

Je dis en l'homme afin qu'on ne pretende pas qualifier de ce tiltre les actions naturelles & ordinaires des brutes meües & conduittes par le motif de leur instinct . Il est vray qu'à le prendre sur ce pied , la plus part des hommes brutaux & approfondis dans l'abyfme du sens & de la

volupté se gouvernant plus par la partie animale que par la raisonnable, pourroient à raison de leur ignorance estre soubçonnez de ne faire que des actions involontaires ; & partant excusables en quelque façon, mais qu'ils sçachent que cette dernière volonté par laquelle ils cooperent au mal suffit pour les rendre toutes criminelles.

Ce qui me fait dire que si l'homme connoissoit Dieu parfaitement & autant que l'esprit bienheureux le peut connoistre, & que d'ailleurs il connent le mespris qu'il deburoit faire de toute autre chose & mesme de son interest propre & personnel à comparaison de celui de Dieu & de sa gloire, quelque liberté, & quelque choix du bien ou du mal qu'il eut entre les mains, supposé cette grace actuelle, il ne pecheroit point étant certain que de deux biens dont l'un est grand & l'autre petit, rien ne pourroit l'empescher que son propre poids, ne le portât au grand par son inclination naturelle, & ne regardât le petit comme vne espece de mal à comparaison de l'autre, c'est à dire defectueux & estropié en quelque maniere, & par consequent mauvais en quelque façon.

Si donc nous voulons nous guerir du péché commençons à nous guerir de l'ignorance, & prions la Sapience incarnée de

nous en fournir les remedes puisqu'elle nous eclaire bien plus par les rayons de sa grace que par tous les flambeaux de la lumiere naturelle, d'ot les plus grandes clartez ne seruent d'ordinaire qu'a confondre nos pas , & precipiter nostre cheute.

NECESSITE' ET NECESSAIRE.

La necessité à l'esgard du subiet est vne loy à laquelle rien ne resiste. Et parce que nous la connoissons mieux par l'explication du mot de necessaire.

Nous disons qu'une chose peut estre necessaire de necessité simple , absoluë & immuable ; c'est par elle qu'il est necessaire que Dieu soit.

Ou de necessité de violence & de contrainte qui procede d'un principe exterieur ; c'est par elle que le criminel entre les mains des Archers se void entraîner par force dans vne Conciergerie.

Ou de necessité de condition; d'où viét que suppose , la connoissance de Dieu nous sommes obligez de l'aymer.

Ou de necessité de moyen , telle est la necessité de la grace au respect de la gloire , comme le seul & vnicque moyen de nostre salut.

Ou de necessité de precepte , lors qu'il y a loy & commandement precis de faire

quelque chose , comme de ieusner en tēps de carefme, & d'entendre la Messe au iour du Dimanche s'il n'y a excuse legitime.

Ou de necessité d'acte , c'est à dire de faire & d'accomplir la chose ordonnée ; comme d'estre baptisé pour estre fils adoptif de la gloire.

Ou de necessité d'approbation , c'est à dire d'approuver vne chose & ne la pas condamner , comme le celibat & la profession Monastique.

Ou de necessité de bienficeance comme de receuoir ciuilement & fauorablement celuy qui nous visite par honneur.

ACTION HUMAINE.

Toutes les actions que nous remarquons en l'homme ne sont pas humaines pour cela. Celles-cy sont tousiours accompagnées de la raison. Les autres sont ou purement naturelles comme dormir ; ou en partie naturelles & morales, comme de se promener pour la santé, ou de manger de certe viande & non pas de celle là , parce qu'elle peut nuire à la santé quoyque d'ailleurs elle soit fort delicieuse.

Les actions humaines & morales sont ou cōmandées ou produittes par la volōté, celles-là , & celles-cy s'accordent en ce qu'elles sont volontaires ; & different en

ce que les actions commandées, pour reconnoître & releuer de l'Empire de la volonté, ne laissent pas de reconnoître vne autre faculté pour principe prochain de leur acte. C'est ainsi que l'action de la main qui esçoit releue prochainement de cette faculté motrice qui est en cet organe & reconnoit la volonté pour son principe souuerain mais esloigné.

Les produittes au contraire partent immédiatement de la volonté comme l'amour & la haine. Pour ce qui peut estre de ces dernieres actions propres & formelles à la volonté, ie veux dire qui n'ont pas besoin de faculté moyenne & subsidiaire pour se produire, elles se reduisent à trois, vouloir, vouloir la fin, & iouyr de la fin que nous appellons, volonté, intention, fruition.

VOLONTE' OV VOLITION,

FRUITION ET INTENTION.

La volonté s'achemine au bien sous trois regards differents qui font ces trois partitions. Si entant que bon c'est volété ou plustost volition; si entât que bôté derriere en la possèssion de laquelle elle se repose & borne sa carriere, c'est fruition & iouissance (d'où vient que l'vsage se dit proprement des fins moyennes & non pas

de la dernière , celui-là n'estant autre chose que l'application conuenable des moyens à la fin que nous nous proposons) & intétion lorsque sous vn certain ordre de moyens & de circonstances réglées , elle faict estat de s'acheminer à la dernière fin. Tel est le dessein & l'intention de celui qui pour aller de Paris à Rome, fait estat d'y aller par la route de Venise plustost que par celle de Florence.

L'intention a proprement parler est l'acte de nostre esprit , par lequel il se porte & s'applique à quelque chose ; l'auaricieux ne travaille que pour gagner, voilà toute son intention , ie veux dire l'employ de son esprit.

Quelque fois aussi l'intention s'attribue improprement à l'obiet poursuui par nostre desir , ; d'où vient que l'argent peut estre appellé le but & l'intention de l'auare.

Intention chez le Logicien est formelle premiere & formelle seconde. La formelle premiere est l'acte de l'entendement , par lequel d'abord nous cōnoissons l'objet qui nous est présenté ; soit vne pierre, vn homme ou vn arbre , d'ont l'image se forme en nostre esprit par la présence de l'obiet.

La formelle seconde est la reflection que fait nostre esprit sur cette mesme Idée

ou Image, qui d'abord nous figure l'objet présenté.

L'intention dans les choses morales est la raison pour laquelle nous faisons vne chose; d'où vient que parlant de ce qui a esté fait par quelqu'un, nous disons qu'il auoit bonne ou mauuaise intention.

Cette intention est actuelle, habituelle ou virtuelle.

L'intention actuelle est l'acte par lequel nostre esprit se porte presentement & actuellement à ce que nous faisons, sans se diuertir ailleurs; tel est celuy qui iouë du luth parce que son intention n'est autre presentement que de iouer du luth & de penser à ce qu'il fait.

L'habituelle est celle qui se forme en nous par la repetition de plusieurs actes souuentefois reitez; d'où vient que celuy qui iouë du Luth, peut estre tellement habitué, que ses mains ne lairront pas de toucher vne piece avec air & mesure, quoy que son esprit soit diuertý ailleurs.

La virtuelle est celle qui semble conseruer encores la vertu de l'intention actuelle qui l'a précédée, il y a desia quelque temps; telle est l'intention du Prestre qui sort de son logis, pour s'en aller à l'Eglise baptiser vn enfant, & qui neantmoins se trouuant diuertý, pense à autre chose, lorsqu'il profere les paroles Sacramenta-

Ies. Cette intention toute imparfaite qu'elle est à comparaison de l'actuelle ne laisse pas d'estre valide, parce qu'elle est comme vn escoulement & vne emanation de l'acte prochain qui se pèrpetue & se conserue assez de vertu & d'efficace pour operer la chose qu'elle faict; mais l'habituelle ne suffit pas.

E S L E C T I O N.

L'eslection selon Aristote est l'action de la volonté posterieure & immediate au conseil ou à la deliberation d'as nostre entendement. Mais pour l'exprimer plus claiement ce n'est autre chose que le choix & la preference que nous faisons d'une chose à une autre, suppose qu'elles soient toutes deux en nostre puissance. D'où vient que celuy qui trouueroit deux sacs, l'un plein de doubles, & l'autre de pistoles, prefereroit celuy-cy à celuy là, & se chargeroit d'or autant qu'il pourroit & non pas de cuiure.

L'eslection ne regarde proprement que les moyens & non pas la fin sinon d'un second regard, entant que ceux-cynous conduisent à celle-là. C'est ainsi que le pauvre voyageur choisit, la voye du coche ou du messager pour s'en aller de Paris à Lion, mais il ne choisit pas la ville de Lion qui doit estre la fin de son voyage.

C O N S E N T E M E N T.

Le consentement est vn acte de la volonté postérieur à l'election, qui fait qu'après auoir bien pesé de part & d'autre qu'elle est la voye plus commode du cheual ou du coche, l'infirme conclut à celle-cy. Conclusion qui a raison de soy est ditte election & se trouue en mesme tēps suivie d'vn second acte appellé consentement qui met vn clou à la rouë de la volonté, pour l'arrester & la determiner certainement à telle chose.

C O N S E I L O V D E L I B E R A T I O N.

Et parce que pour tirer pays & s'acheminer à la fin que nous nous sommes proposés, il se trouue des choses entre deux dont la nature est fragile, inconstante, variable & subiette à mesconte, toute la difficulté se trouue dans l'esloignement de ces deux extremes; de la volonté comme subiet recherchant, de la fin comme felicité recherchée & désirée. De là vient que l'acte de la volonté qui fait choix de moyens conuenables & les ordonne les vns aux autres pour atteindre & frapper le dernier but, est appellé conseil & deliberation; conseil, parce qu'elle con-

sulte

sulte quel est le plus seur & le plus doux ; deliberation , parce qu'elle delibere & se resout enfin à l'vn ou a l'autre.

Et comme la recherche tient tousiours l'auant-garde dans la connoissance, & que le iugement , la deliberation & l'arrest font corps d'armée par le bel ordre establi en l'arrangement , disposition & situation des moyens propres pour paruenir au point d'vne glorieuse conqueste ; de là vient que les deux ensemble , la recherche & le iugement vnis & conioints formēt vñ parfait raisonnement pratique , meſſangé de volonté & d'intelligence, que nous appellons conseil, lequel parfaict & accomply de tous points, met en execution les moyens qu'il a choisis & iugez les plus conuenables à sa fin.

Obseruez qu'il n'y a point de deliberation pour les choses impossibles comme d'escheler le Ciel , non plus que pour les possibles qui ne sont pas en nostre pouuoir quoy que faisables en la puissance d'autrui , c'est ainsi qu'il n'est pas en la puissance des Princes temporels de faire vn cardinal , & qu'il n'y a que le S. Pere se il qui ait pouuoir de conferer cette eminente dignité.

PASSIONS HUMAINES.

Passion est vn certain nom de com-

H

plainte qui accuse quelque douleur & souffrance au subiet qui en est atteint & denommé patient.

La source & l'origine des passions est fortement enracinée dans l'appetit sensitif, si tendre & si delicat de sa nature, que pour peu qu'il soit heurté, l'atteinte en est douloureuse; ou s'il est retenu en sa course, dans le dessein qu'il a d'advancer il fait comme les petits enfans qui se mettent à pleurer, si on les retient par la manche quand ils veulent courir, ou si on ne leur met à la main les choses qu'ils aperçoivent dans le mesme moment qu'ils les ont descouvertes.

La passion proprement est vne inclination de l'appetit sensitif tendante vers le bien, & vne auersion & vne fuite au respect du mal qui le menace.

D'autres disent que c'est vn mouuement de l'appetit attrempé de volupté, lors qu'il est conceu pour le bien, & de douleur quand il se gendarme contre le mal; mais en l'un & en l'autre il y a d'ordinaire du trouble, du desordre & quelque mauvais arrangement.

Les Stoiciens ont condamné toutes sortes de passions & ne leur ont pû donner de nom plus conuenable selon leur doctrine seueré, que celuy de maladies, de langueurs & infirmité de l'ame, capables

d'alterer la santé & de troubler le repos de l'esprit, qu'ils souhaittoient en la personne de leur sage.

Platon, Aristote & leurs sectateurs les tiennent indifferentes & ne les jugent bonnes ou mauuaises que par leur application. Si la fin est iuste, vertueuse & louable, les voila bonnes & en credit; si reprochable, les voila mauuaises & condamnables.

DE L'AMOUR ET DE LA

H A Y N E.

Il semble que ce soit attacher le vif avec le mort, & ioindre la lumiere avec les tenebres, que de mettre l'amour & la haine l'un aupres de l'autre; mais comme il ne s'agit icy que de les connoistre, nous ferons comme les peintres qui par le meslange de leurs couleurs obscures & lucides aggreablement temperées & couchées l'une proche de l'autre, en forment leurs plus belles clartez & tirent du sein de leurs plus sombres couleurs, le plus grand esclat de leur iour.

L'amour n'a que trop de subiets pour n'estre pas estimé le prince des passions, & bien que celles-cy puissent estre rangées sous deux Capitaines, le concupiscible &

Irafcible, comme les Lieutenants & les executeurs de fes ordres fouverains; C'eft toujours l'amour qui leur donne l'alarme & les fait battre a la campagne.

Celuy la par l'attuaice de la volupté, s'aduanee a vne conquette delicieufe; celuy-cy par vn amour & vn intereft propre & personnel recueille & ramaffe fes forces, met le feu aux poudres, fait ce grand fracas de trouble de noife & de tumulte, plonge le glaive dans le fein de fes ennemis, fe couvre de poudres & de playes, fe defchire & s'enlanguante, briefce ne font que menaces, fuies, foudres & tonnerres formez en la boutique de l'amour propre & personnel.

Et parce que l'amour en qualité de Souuerain a pluieurs feigneuries & differentes denominations, tantoft il eft appelle amitié, tantoft dilection, tantoft charité; Mais à bien confiderer ces tiltres differents, ils ont tous quelque chofe de particulier.

L'amitié eft proprement vne chofe fixe arreftée & permanente, telle qu'eft l'amitié des gens vertueux. Amitié rarement compatible avec l'interelt; Celuy-cy eft vn fcandaleux & vn querelleux, dont le dehors & l'apparence n'eft que civilité, complaifance & careffes; mais il n'a dans le cœur que perfidie, trahifon & trompe-

rie. Au lieu que l'amitié véritable & solide est vne habitude qui tient pied ferme dans le cœur & qui repose tousiours sur le cube de la vertu.

L'amour & la dilection se prennent pour des actes passagers, ce sont des postillons dont l'humeur inquiète & impatiente, ne se donne ny trêue ny repos, cest vne flamme esclatante qui n'a de la durée qu'autant qu'il en fait pour en faire voir la lueur, mais qui se dissipe au moment qu'elle est apperceuë.

Demandez-le aux gens du monde, demandez-le a ces gentilles de cour qui portent des flambeaux, dont elles veulent embrazer la terre des cœurs, & qui en cet estat pourroient passer pour des sçies plustost que pour des Dames Chrestiennes, n'estoit qu'elles sont vn peu mieux coiffées.

Si elles vous ouurent leur sein, elles vous feront voir dans leur cœur vn theatre secret, sur lequel ce ne sont qu'entrées & sorties continuelles de nouueux galands conduits sous l'enseigne & la discipline de l'amour.

La charité se prend quelque fois pour l'acte & l'habitude de l'amour, mais en sa propre signification, elle ne parle que de ce sacré commerce qui se pratique entre Dieu & l'ame iuste par le ministère de la grace.

L'amour se définit selon quelques-vns vne complaisance du beau, estant vray que le bien est comme le corps luisant duquel le beau ou la beauté est proprement le iour & l'esclat ; & comme l'amour de la terre s'attache plus à la superficie & au dehors , qu'au solide qui est le vray bien ; i'estime qu'il est plus à propos de l'occuper à vne bagatelle , que de luy donner pour employ vne chose de consequence.

La dilection fait quelque chose plus que l'amour, parceque celuy-cy est vn estourdy, qui suit le premier ardent, & feu follet qu'il trouue deuant ses yeux ; mais celle-là fait choix, & balance les choses auparauint de conclurre marché.

Sainct Denis faict de cinq sortes d'amours, le diuin, l'Angelique, le raisonnable, l'animal & le naturel ; le premier en Dieu, le second aux Anges, le troisieme aux hommes, le quatre en la brute, & le dernier aux choses inanimées.

Platon en faict de deux sortes en l'homme, l'un veritable, l'autre faux & bastard. Celuy-là apres vne raisonnable speculation de la beauté des choses, nous transporte comme sur vn chariot de feu, en la contemplation de la diuinité. Celuy-cy enyuré de conuoitise & de concupiscence, nous renuerse dans le precipice & l'abyssme des choses sensuelles.

Sainct Thomas en faiet de deux manieres , amour d'amitié , amour de conuoi-tise ;

Par celuy-là nous aimons autruy pour son bien, son aduantage & sa propre consideration, sans reflexchir sur nostre interest. C'est ainsi que l'homme d'honneur regarde son amy pour l'obliger & luy faire plaisir.

Par celuy-cy nous n'aimons autruy que pour nostre seul interest personnel & propre aduantage, bref par le bien que nous en attendons. C'est ainsi que la pluspart des valets ayment leurs Maistres sous l'esperance du profit qu'ils en attendent. Pour sçauoir si cet amour est en credit dans le monde , il ne faut qu'ouurir les yeux & se taster le poux.

L'amour a ses causes & ses raisons particulieres par lesquelles il se iustifie ; la premiere est le bien ou la bonté ; la seconde la beauté , la troisieme la ressemblance.

Si donc vous l'interrogez , il vous respondra qu'il aime le bien, parce qu'il luy est fort conuenable, c'est vn vestement qui luy est si propre & si iuste, qu'il semble n'auoir esté fait que pour luy.

Il aime le beau parce qu'il est la surface, l'exterieur & le signal du bien , & semble auoir esté posé , comme vne sentinelle ou

pluſtoſt vn guide ſur les aduenües de nos ſens , pour nous conduire comme par la main en la iouyſſance & poſſeſſion du bien.

Enfin il ayme ſa reſſemblance, parce, que l'amour de nous meſmes eſtant naturel , il ſemble que le premier pas qu'il doitue faire en ſuite, ſoit de ſ'aauancer a la choſe qui nous reſſemble le plus , & par cette reſſemblance eſt en quelque façon vn autre nous meſmes. Ce qui ſe doit entendre de la Sympathie d'humeurs , & d'inclinations & quelque fois de la participation des meſmes influences & irradiations ceſteſtes.

Ce n'eſt pas auſſi que l'amour n'ait ſes cauſes naturelles occultes & cachees, vn temperament chaud & ſec , vne bile enflammée & bruſlante , les eſprits du ſang bien eſpurez & ſubtiliez , le cœur chaud & petit , le ſang ſubtil & petillant ; les humeurs douces & agreables , d'oü vient que les dames ſont ſi ſuſceptibles de cette paſſion.

Ie ne veux point icy parler de ces ſignes extérieurs & des caracteres vi' bles par leſquels il ſ'accuſe comme le flambeau par ſa propre lumiere. Le peu de lieu & d'eſpace que nous auons dans ce petit enclos , ne nous permet pas d'y placer ce grand a irail.

Ses effets ſont merueilleux, la reſſem-

blance de desirs & de volonteز marche a la teste, estant vray que de deux cœurs viuement touchez par vn trait mutuel, ce n'est que con ioy & transport continuuel de l'vn à l'autre. Le premier charrie toutes ses volonteز & ses complaisances pour les verser dans la cauité & profondeur du second, & reçoit de celuy-cy en mesme temps la descharge & la despouille de toutes les affections qui luy sont propres & particulieres, qu'il remporte en eschange des siennes. Voila vn estrange commerce & traffiq de pensees & de desirs.

Le second effect est l'vnion des cœurs & vn certain attachement qui les colle l'vn à l'autre. Ce sont deux combatans qui se sont passez sur les armes & se tiennent de si prez, qu'ils ne sçauent s'ils ont plus de ioye d'estre victorieux, que d'estre vaincus.

Le troisieme est l'extase. qui est vn certain transport & rauissement de l'ame si engagée dans la contemplation de la chose qu'elle aime, qu'elle est comme morte au respect des autres fonctions.

Les yeux sont ouuerts ; mais ce n'est pas pour voir ce qu'ils ont en presence la bouche parle, mais non pour respondre à ce que vous luy demandés ; sa fantasia blestee se cantonne dans les images de l'obiet aymé, & si vous l'assieز de cō-

pliments ou d'affaires , il ne tire sur vous dās sa resuerie que des fleches d'amour.

Le quatriesme est le zele qui proprement est vn certain flambeau & feu d'artifice que nous portons à la main pour bruster & consumer tous les obstacles, empeschemens & machines qui sont capables de s'opposer à nos desseins , & de nous separer de la chose aymée.

Flambeau qui est si brulant, qu'il faict dire au Prophete Royal que le zele qu'il a conceu de la maison de Dieu , c'est à dire d'obeyr à ses loix & de faire ses cōmandemens , luy a consommé le cœur & deuoré les entrailles.

Je ne parle point des effets ordinaires & naturels de l'amour en la personne de ceux qui en sont atteints , comme d'estre pâles , maigres , desfaits , resueurs , songeards , inquiets , turbulents , choleres , & appeisez de peu de chose.

La haine au contraire n'est autre chose que l'aduersion , que nous auons conceuë contre le mal , ou le subiet estimé mauuais dans nostre opinion. C'est ainsi que vous hayssiez vostre ennemy sur ce que vostre opinion vous persuade qu'il ne recherche qu'à vous nuire & à vous faire mal. Et comme pour bien connoistre sa nature & ses proprietéz , il n'y a qu'à prendre le contrepied de l'amour nous

passerons au desir du bien & à la fuitte du mal.

DV DESIR ET DE LA FVITTE.

Le desir est proprement des choses absentes , ou du moins esloignées de nous, puisque l'experience tesmoigne assez qu'on desire les choses presentes & les approches de l'obiet aymé, voire mesme present à la veüe , pour peu qu'il soit esloigné.

Desirer ou conuoiter se prennent bien souuent l'un pour l'autre & ne different qu'en ce que le desir se dit de l'appetit raisonnable & la conuoitise de l'appetit sensitif.

Le desir peut estre desiny en disant que c'est vne passion de l'ame produite en l'appetit concupiscible pour aller à la queste d'un bien absent ou esloigné.

Le desir & l'amour sont issus de mesme sang & ont vne mesme naissance ; & comme celuy-cy ne peut viure seul & qu'il a besoing de compagnie pour se desennuier ; l'appetit concupiscible n'a pas si tost enfanté l'amour, qu'il l'accompagne à l'instant d'une grande fuitte & traînée de desirs, qui le diuertissent & l'entretiennent selon son humeur.

Ce que le desir faict à l'aduantage de l'amour pour la queste d'un bien, la fuitte

le fûict au respect du mal pour s'en defendre ; d'où procedent les douleurs , les souspirs & les larmes, lors que cette passion amoureuse , pour n'estre pas secourüe assez puissamment , est contrainte de ceder à la violence de l'attaque , & de s'esloigner par force de la presence de l'obiet aymé.

DE LA VOLVPTÉ ET DE LA

DOULEUR.

La volupté est proprement l'application actuelle de la conuenance d'un bien opiné au subiet qui le desiroit. Je dis opiné, parce que la plus part des biens temporels ne consistent qu'en l'opinion. C'est ainsi que la recompense que vous mettez en la main de celuy qui l'a si longuement attenduë & souhaitée , le remplit de ioye & de volupté.

La volupté (dit Aristote) est l'action d'une nature satisfaiete , remplie & perfectionnée , par l'aduenement de ce qui estoit par elle desiré.

La volupté selon quelques-uns est une qualité qui affecte doucement son subiet par la comunication d'une chose estimée bonne & conuenable.

Platon dit qu'elle n'est rien autre chose

qu'un certain mouvement de l'appetit qui chatouille les sens; Il la separe de celle de l'esprit, qu'il appelle ioye, tant il est soigneux de ne point confondre le celeste & le diuin, avec le terrestre & le brutal.

La volupté est pure ou impure. Celle-là n'a aucun meslange de douleur, & n'est gueres moins rare que le Phoenix. Celle cy i'entends la volupté sensuelle, a tousiours quelque chose de complaignant, elle rechigne & se ride au mesme temps qu'elle se veut polir le front & le couvrir de satisfaction & d'allegresse.

Il y a peu de gens qui ne connoissent celle-cy; & toute defectueuse qu'elle est, encores a t'elle trouué vn Dieu en la fable de Lucian, qui ennuyé & lassé de la premiere comme du coulant d'un grand fleuve qui roule trop doucement & va tousiours mesme train, voulut renoncer à son immortalité, pour iouyr de la volupté humaine impure & meslangée; fondé sur ce que son ragoust aymoit la diuersité, le changement & la varieté & qu'il la preferoit volontiers à cette volupté tousiours esgalle & semblable à soy mesme; Ayant beaucoup mieux changer souuent de fleurs, à peine de se piquer; que de tenir tousiours la plus belle au nez & ne sentir iamais autre chose qu'une mesme odeur.

La ioye est proprement vn espanchement de la volupté, qui dilate les esprits du sang, agreables & temperez, & les promenant par tous les sens, y respand vne grande douceur.

La douleur se dit de l'esprit ou du corps. Celle-cy procede de la lesion & blessure de quelque partie, par vn accident exterieur, comme vn coup de pierre; ou interieur par vne cheute d'humeurs acres & mordicantes en la partie offensée. Quelques Medecins l'appellent solution de continuité, soit à l'esgard du temperament alteré en vne partie, soit à raison d'une exterieure & veritable blessure.

Celle-là est appelée tristesse qui n'est autre chose qu'une aduersion de l'esprit contre la chose qui luy arrive malgré luy.

La douleur proprement regarde l'appetit sensitif comme la tristesse, l'appetit raisonnable.

Mais parce que les morales de Saint Thomas que j'espere donner au publicq, feront voir les ressorts & descouriront toutes les particularitez des actions & passions humaines, nous n'en donnons icy qu'un petit trait de pinceau à la legere, qui par la varieté & le meslange de ses couleurs, a plus de dessein de resiouyr & diuertir l'esprit, que de l'occuper.

DE L'ESPERANCE ET DV

DESESPOIR.

L'esperance est vne passion logée en l'appetit irascible par laquelle l'ame se porte sous l'apparence du bien a l'entreprise des choses hautes & difficiles , mais non pas impossibles.

Impossibilité qui doit estre reiglée, non seulement sur l'impuissance naturelle, comme pretendre d'escheler le Ciel, ou d'arracher les estoilles pour en parsemer le lambris d'un Palais ; mais encores sur l'impuissance morale sousmise à plusieurs degrez , estant vray que ce qui est possible en la personne d'un Prince , est en quelque façon impossible en la personne d'un simple Bourgeois ; ce qui est impossible au respect de l'escholier de trois iours , est possible à l'esgard du Docteur qui l'enseigne.

Les causes de l'esperance sont les mesmes que celles de l'amour, ou si elle en a de particulieres , elles partent de deux sources, l'une de l'ignorance , l'autre de l'experience.

Celle-cy faict que les vieilles gens qui ont veu reussir beaucoup de choses au delà de l'attente commune, esperent peu,

dant que les autres s'affligent. C'est ainsi que l'homme de bien attend le miel de sa consolation, de l'ame tume de ses souffrances ; tant il est vray que dès ce monde mesme, la bonté de Dieu faict sortir nos esperances & nos ioyes de la grotte & du fonds de la cauerne de nos plus grandes afflictions , pourueu qu'elles soient appliquées à sa Croix ; de mesme que de sa mort il a faict ruisseler sur nous les torrents de la vie eternelle , & que de son supplice honteux , il en a tiré toute sa gloire.

Celle-là rend les ieunes gens si hardis qu'ils ne mesurent la possibilité ou l'impossibilité des choses qu'à leurs desirs. Dès la qu'une chose leur plaist & que les yeux de leur amour en ont fait la descouverte, c'est assez pour fonder des esperances vaines, pour remuer & engager tous leurs desirs dans vne fausse alarme.

Les effets de l'esperance au moins ceux qui luy sont les plus particuliers & affectez, sont la fermeté de l'esprit contre les obstacles , la patience aux disgraces , le grand courage pour faire les attaques & donner assaut, & la gaieté dans les actions plus espineuses.

Le desespoir est vne passion toute contraire à l'esperance, quoy qu'elle se trouue dans vn mesme homme que celle-là

aussi ne parle t'elle iamais du bien qu'elle regarde, que dans les termes de l'impossibilité.

DE L'HARDIESSE ET DE LA

C R A I N T E.

L'hardiesse est vne passion louable enracinée dans l'appetit irascible, par laquelle l'ame se resout d'esluyer tous les dagers & surmōter les hazards qui se trouuent en vne difficile ent reprise, d'où vient qu'elle a tousiours l'esperance pour cōpaigne, qui ne luy parle iamais que d'hōneur de victoires, de la iriers, & de recōpenses; C'est elle qui met le feu aux poudres & qui fait esclatter les plus belles & plus genereuses actions. De là vient qu'elle passe pour l'vne des causes de cette passion hardie & entreprenante.

Elle est encores l'effet soit de la chole-re, soit de l'attente d'un secours prochain, & que vous sentez à vos talons, pour vous appuyer & seconder vos desseins.

Ceux qui ont le cœur plus petit & mesme les petits hommes sont d'ordinaire hardis & plus entreprenants que les autres. Ce qui procede de la viuacité & grā, de chaleur des esprits renfermez & resserrez en vn petit espace.

Et comme par cette mesme raison naturelle les foudres & les orages se forment dans le sein des airs ; par elle mesme encores se forgent les tonnerres dans le cœur , les esclairs dans les yeux & le carreau de Mars dans la main des plus grands Capitaines.

Et parce que le vin , les femmes & la gloire, sont bien capables de faire bouillir le sang & d'eschauffer les esprits dans les ieunes courages : de là vient qu'ils sont en ces alterations fieureuses plus hardis , resoluts & entreprenants que les autres.

La crainte est vne passion de l'appetit irascible, par laquelle l'ame s'occupe à la meditation d'un mal qui la menace & cōtre lequel elle ne trouue que peu d'expedients pour se deffendre , encores sont ils foibles flottants & mal asseurez.

De là vient qu'elle a tousiours quelque ombre d'esperance qui luy soustient le menton & sans laquelle elle tomberoit dans la tristesse. Et bien que celle-cy soit conceüe à l'aspect d'un mal present, si est-ce qu'elle faict bien souuent passer l'auenir pour le present , lors qu'il est ineuitable. C'est ainsi que celuy qui est aduerry par son Medecin que sa maladie est longue , mais qu'elle est mortelle & ineuitable dans six mois au plus , change la crainte de son mal , en tristesse,

frappé ce terme esloigné par la pointe d'une veüe penetrante, qui luy rameine deuant les yeux & luy rend presente vne chose qui ne doit escheoir que six mois apres.

La crainte est ou naturelle ou non naturelle. La naturelle est en l'appetit sensitif qui apprehende la destruction de son estre, d'où vient que tout animal apprehende les coups & mesme les menaces.

Celle qui n'est pas naturel e n'a racine qu'en la seule opinion des hommes, laquelle ayant fait des biens à sa mode, cōme l'honneur & les richesses, a fait aussi des maux à sa guise, comme le deshonneur & la pauvreté, dont la crainte travaille sans cesse la fantaisie, & donne vne cruelle gehenne à la plus part des hommes.

Les perils prompts, soudains, surprénants, non preueus, inconnus & voisins sont autant de forgerons & d'artisans de la crainte. Ce qui n'est pas preueu estonne d'auantage & ce qui est voisin nous esbranle d'autant plus qu'il paroist & plus grand par ses approches, & moins remediable, en ce que son abord desarme nostre constance.

C'est par cette ruse que les surprises de guerre sont si dangereuses qu'il ne faut qu'un seul Ionathas secouru de son escu,

yer, pour mettre de nuit l'alarme & le carnage dans le camp des Philistins.

La crainte a cela qu'elle resserre les esprits au cœur, mais comme elle respand de la glace sur les veines & sur tous les membres du corps, de là vient qu'elle nous fait trembler, par la retraite des esprits & qu'elle rend dans cette angoisse son subiet pale, & stupide, mort & hébété.

Bref c'est elle qui hérissonne les cheveux, qui respand vn frissonnement dans les muscles, & vn estonnement en toute la nature de celuy qui en est viement atteint, & quelque fois encores la mort par vne trop grande suffocation d'esprits.

DE LA CHOLERE.

La cholere est vne passion si naturelle & si familiere à l'appetit irascible qu'il en a emprunté son nom, & contre la maxime ordinaire, l'effet a faict renommer sa cause & luy a donné le nom & le titre qu'elle possède.

Elle n'est autre chose qu'un certain mouvement enflammé par lequel l'ame se gendarme pour repousser le mal present tant qu'il paroist vigoureux & d'une tenue ferme & opiniastre. Mais comme cette passion qui faict tant de bruit dans le

monde, ne se peut contenir en vn petit espace, aussi en reseruiôs-nous l'explication dans nos morales chicanes, loique nous desployerons les thiesors de la premiere & seconde des Morales de S. Thomas.

Le mal present qui dans nostre opinion peut estre repoussé par la vaillance de nostre bras, en est l'vne des causes.

Le mespris & l'iniure la fermentent & la produisent dans nostre cœur.

La difference des personnes en accroit & augmente les degrez ; d'où vient que l'offense d'un enfant, d'un domestique & d'un amy, est moins supportable que celle d'un estrianger & d'un inconnû. L'iniure du Crochetur qui peste contre vous s'il se heurte contre la portiere de vostre carosse ne vous blesse pas, il y a trop loing de luy à vous ; cette fiesche en tout cas ne porte que iusqu'à la superficie de vostre robe & ne peut passer plus auant. il n'en va pas ainsi de celuy que vous tenez pour vostre esgal, ou du moins en quelque consideration.

Enfin la bile est la boutique de toutes ces petites fureurs passageres & de peu de durée, que nous appellons choleres. La cholere allume le sang & fait esclatter son selpetre dans le corps, comme dans vne mine qui porte tout d'un coup la vio-

lence de ses esprits aux parties exterieures pour produire ces turbulentes agitations qui imposent silence à la raison & reduisent les plus sages au point de s'oublier & de se mesconnoistre.

Après tout le repentir est son effet plus ordinaire, c'est la queue de ce serpent dont la pointe & le venin se tourne au desaduantage de celuy qui luy donne l'estre.

DE LA VERTU.

La vertu est vn nom dont la signification est de grande estendue. Il se prend quelque fois pour la vigueur & la puissance d'une faculté naturelle. Quelque fois aussi pour vne action bonne, louable & passagere; mais comme cet usage ne peut estre qu'impropre, nous disons que la vertu est proprement vne certaine habitude electiue qui consiste en la mediocrité.

Habitude, parce qu'elle requiert vn establisement fixe & permanent & non pas vn acte passager, qui pour porter les liurées de la vertu, n'est pas vertu pour cela, s'il ne part d'un principe vertueux arresté & permanent en l'ame de celuy qui le produit.

Electiue, parce que la vertu est morale & reclame la liberté pour cause & origine de son estre meritoire.

Bref la mediocrité dans les bornes de laquelle elle se renferme , la distingue du vice, qui est vne habitude electiue comme la vertu ; mais qui se porte tousiours ou à l'excez, ou au deffaut ; pendant que la vertu se maintient dans vne louable mediocrité.

C'est ainsi que la liberalité , garde vne honneste mesure , pendant que l'auarice se tient dans l'vne des extremittez cachée & rapie qu'elle est dans le deffaut, & que la prodigalité se noye dans l'autre , i'entends dans la profusion.

Entre les vertus les vnes sont intellectuelles & speculatiues, les autres pratiques & affectiues.

Celles-là appartiennent à l'entendement comme la clarté, la netteté, l'ordre les sciences & toutes les habitudes louables qui regardent cette sublime faculté.

Celles-cy sont propres à la volonté & resident proprement en l'appetit raisonnable & par quelque sorte d'influence & d'irradiation en l'appetit sensitif, comme il sera par nous expliqué dans nos Morales.

De ces dernieres les vnes sont cardinales & princesses qui sont au nombre de quatre, la Prudence, la Iustice, la Force & la Temperance, dont chacune a sa dame d'atour ; la prudence, a la raison, la

iustice, l'équité ; la force, la constance, & fermeté de cœur ; la tempérance, la retenue & modération

Elles ont encores leur employ particulier & leur juridiction distincte: la prudence le l'entendement, la justice la volonté, la tempérance l'appetit concupiscible & la force l'appetit irascible.

Les autres ne les ont pas, ce sont des dames suivantes qui ne prétendent rien à la souveraineté, telle est la civilité, la libéralité, la courtoisie, la magnificence, la continence & les autres.

DE LA PRVDENCE.

Quelques vns disent que la prudence est vne vertu de l'entendement qui se nourrit de coniectures & de preuues probables.

Mais pour luy donner vn vestement plus sortable à sa nature, d'autres la disent vne habitude qui s'occupe en la recherche des expedients, & de ce qui est de plus conuenable pour arriuer à sa fin ; soit dans les choses publiques, soit dans les domestiques & particulieres, pour la felicité de nostre vie, tant en la poursuite d'un bien propose qu'en la fuite d'un mal.

La prudence a pour subiect l'entendement, & pour objet formel le particulier d'une

d'une circonstance capable de rendre l'un des moyens ordonnés pour arriuer à sa fin preferable à vne autre. C'est à elle de cōduire l'attirail des autres vertus, elle a le cōmandement en la main, & marque toutes les postes qu'il faut tenir pour arriuer au lieu qu'elle se propose.

La prudēce est de deux sortes; la sublime ou extraordinaire est celle qui se conduit par sō propre Genie & iuge certainement des choses par soy mesme. L'ordinaire & cōmune est celle qui se sert de lunettes, & ne peut appercevoir ou descouvrir l'aduenir que par des yeux empruntez, mais qui l'ayant vne fois descouuert, suit toutes les voyes qui luy ont esté marquées par celle du premier degré, plus intelligēte & plus esueillée que n'est pas celle du second estage.

La prudence à la finesse, la fourbe & l'imprudence pour ennemies & opposées & quelques eloges que les gens du monde puissent donner à la finesse ou à la fourbe, elles ne peuvent estre receuës ny admises en l'ordre de la prudence, ce sont les seruantes de Penelope, capables de diuertir des gentilshommes suiuants, mais non pas vn Souuerain ou Seigneur d'importance.

La prudence ne trauaille pas tant à faire les desseins & les entreprises, qu'à balâcer les moyens plus conuenables & certains pour les faire reussir. I

Enfin elle consulte, elle choisit, elle commande; pour consulter, elle a besoin d'une raison & connoissance bien solide; pour choisir, d'une grande clarté & lumiere d'esprit & pour commander d'une exacte recherche & perquisition des circonstances dont les moyens differents se trouvent inuestis.

DE LA IUSTICE.

Iuste est vn terme dont la signification est assez diffuse. Nous disons celuy-la estre bien iuste qui frappe le but qu'il s'estoit proposé, c'est ainsi que l'arquebuzier est iuste quand il frappe l'oyseau qu'il a couché en ioue.

Nous le conuertissons encores à vn autre usage, pour dire qu'une chose est propre & conuenable à une autre, de maniere qu'il n'y a ny plus ny moins, ny deffaut ny excez, c'est ainsi qu'une paire de gans est iuste à la main de celuy qui l'achete.

Mais comme ce terme est entré dans la Morale, aussi y a-t'il esté receu avec cette grace qu'il a de se deffendre de l'excez & ne point tomber dans le deffaut, demeurant toujours dans le conuenable.

De là vient qu'une action louable & vertueuse est bien souuent appellée iuste;

& que meſme l'habitude de bien viure & de bien faire, eſt appellée iuſtice ; mais la propre definition de la iuſtice comme vertu cardinale eſt de dire qu'elle eſt vne certaine habitude , par laquelle nous rendons par voyes licites & honneſtes à chacun ce qui luy appartient.

Qu'elle ſoit la plus noble de toutes les vertus morales , il eſt ſans difficulté , ſoit parce qu'elle eſt ſuperieure à la force & à la temperance , puisſque ſon ſiege eſt proprement dans la volonté, ſans aucune dependance des ſens inferieurs.

Soit parce qu'au rapport d'Ariſtote elle contient toutes les vertus en ſon enceinte (d'où vient qu'en la ſaincte parole les gés de bien qui font profeſſion de routes vertus ſurnaturelles & morales ſont appelez iuſtes) .

Soit parce que la prudence meſme que nous auons renduë ſi releuée & miſe à la teſte des autres, n'eſt qu'une maniere de iuſtice ; puisſque pour arriuer au but eſloigné qu'elle ſe propoſe au trauers des ombres & des obſcuritez de l'aduenir, elle n'a qu'à peſer & balancer les moiens & s'arreſter aux plus conuenables pour les adiuſter à ſa reigle & à ſon but , & faire reuſſir par cette iuſtice ou iuſteſſe les deſſeins qui de ſoy ſont de grand attirail & d'une longue ſuite.

Soit par sa generosité puisque sans resfeschir sur son interest particulier , elle ne regarde que le bien & l'aduantage d'autruy.

Soit enfin par son excellence qui la red d'autant plus sublime, qu'elle voisine plus le Ciel que la terre , par l'vtilité publique qu'elle a deuant les yeux sans les abbaïsser iamais sur soy mesme , à l'exemple du Ciel dont la veüe , les yeux & les regards se iettent au dehors continuellement & se respendent sur nous par leurs douces & benignes influences , sans se recourber iamais ny se resfeschir sur eux mesmes.

De là vient que la iustice est vne espede de relation , dont toute la nature, l'vtilité & l'aduantage est d'estre referée à vn autre , & non pas à vous qui la faiçtes & la prattiqués.

Mais pour renfermer la iustice dans les bornes d'vne plus iuste definition, on peut dire avec Sainct Thomas qu'elle est vne ferme constante & perpetuelle volonté de rendre à chacun ce qui luy appartient legitiment.

Quelques vns qui ne peuuent souffrir que l'on confonde les actes avec les habitudes , ny qu'on employe l'vn pour l'autre (quoy que les plus grands personnages le fassent assez souuent) disent que

la iustice est proprement vne habitude par laquelle nostre volonté est portée constamment & continuellement à conseruer le droit à vn chacun.

La iustice est coniugale entre le mary & la femme, seruile de seruiteur à maître; paternelle du pere aux enfans; civile des citoyens, à leur Prince aux loix de l'estat & à chacun de leurs compatriotes en particulier,

Tant qu'elle regarde le Prince & l'estat, elle est appellée legale, si le particulier, particuliere.

La diuision & distribution plus reguliere de cette vertu est en commutative & distributive. Celle-là reciproque autant qu'elle reçoit ou en nature ou en valeur; en nature si vous rendez autant de froment qu'il vous en a esté presté dans la necessité;

En valeur si c'est achapt ou eschange.

Achapt par l'argent qui est vne commune mesure pour eualier toutes choses;

Eschange, si pour quelques muids de bled que vous receuez, vous eschangez des muids de vin pour pareille valeur. En celle-cy il y a esgalité entre la chose vendue & le prix de la chose.

La distributive regarde plusieurs sujets sur lesquels elle se respand conuenablement, quoy qu'inesgalement & à rai-

son de ce qu'ils sont grands ou petits. C'est ainsi que ce luy dont la charité se porte à donner à tous les Religieux d'un Conuent vne paire de souliers, les donne grands aux grands, petits aux petits, mediocres aux mediocres, bref confortables & conuenables à chacun, mais non pas esgaux s'ils sont comparez entre eux, les grands avec les petits, & ceux-cy avec les mediocres.

La commutative n'est que de pure commerce entre les creatures. C'est elle qui ouure la porte aux foires, aux marchez publics, aux contrats, aux ventes & eschanges de particulier à particulier. Enfin elle est toute terrestre & rampante.

La distributive au contraire se ressent de la diuinité, puis qu'elle est en la main de Dieu & qu'à elle seule appartient d'arbitrer & de taxer nos salaires & nos recompenses. Celle-la regarde les choses, celle-cy est propre aux Iuges, aux Magistrats & aux Roys; celle-là s'attache à l'interest d'un particulier, celle-cy a pour visée un interest publicq; enfin celle-là se reigle sur le pied de l'Arithmetique, dont le but est de donner tant pour tant, deux œufs pour deux sols; celle-cy sur la proportion geometrique qui n'a esgard qu'aux conditions & merites des subiets qui se rencontrent, sans estre obligée de conseruer

esgalité entre vn subier & vn autre ; car il n'y auroit pas d'apparence que le pere de famille qui faiët leuer cinq ou six aulnes d'estofes pour se faire habiller, en fit prendre autant pour son ieune fils qui n'a que sept à huiët ans.

DE LA FORCE.

La force marche volontiers à la teste de la temperance & semble auoir sur celle-cy vn droit d'ainesse, soit parce qu'il y a plus de gloire de s'aduançer en la conquette des belles & des bonnes choses, qu'il n'y en a de faire à coups de poings contre les infames voluptez qui nous talonnent. La grandeur de courage qui supporte genereusement vne douleur sensible, ou qui de bonne grace souffre l'iniure & le reuers d'une fortune ennemie, est sans comparaison plus à estimer, que celui qui a descoiffé la volupté & la tient aux cheueux pour la renuerfer sous ses pieds & la reduire sous le ioug de la temperance.

La force generalmente se prend pour vne certaine vigueur & fermeté de corps, d'esprit ou de vertu, Mais à la reserrer dans ses propres mesures, elle n'est proprement employée qu'en la souffrance des aduersitez soit pour les affronter de pied ferme & glorieusement, soit pour les mes-

priser & les desdaigner dans leurs plus rudes attaques , ce qu'elle faict sagement & non pas à l'estourdie ou indiscrettement, comme la temerité ou l'audace.

Pour la connoistre il la faut voir sur le pré, à la bresche , dans les perils & non pas dans le repos & la paix.

La cholere luy donne les armes à la main pour liurer assaut ; la patience, le bouclier pour soustenir gayement les traits de ses ennemis ; & la perseuerance luy met la couronne sur la teste.

Et bien que la plus part de nos soldats montent gayement à vne bresche herissée de pointes de picques, d'espées, d'hallebardes, si est-ce que ce n'est pas la force, comme vertu, qui les y conduit. C'est l'enseigne du butin & de la recompense qui les y porte. Pliez le drapeau de l'intérest, vous pliez quant & quant leur courage, & leur faictes rentrer dans le ventre ce feu qui leur couroit dans les yeux, dans les membres & par tout le corps avec tant de precipitation & de fureur, qu'ils paroissent des foudres enuenimez plustost que des hommes mortels.

Le fort est ordinairement touché de quelque craincte dans le commencement; mais depuis qu'il est engagé dans son entreprise, il ne sçait ce que c'est de demordre & de lascher le pied.

L'audacieux & le teméraire n'a que sa première faillie de bonne & de vigoureuse; faut-il continuer, le cœur luy manque & les forces luy deffailent.

Le craintif & le timide tremble par tout & en l'abord, & au combat & en la retraite.

LA TEMPERANCE.

La temperance est ainsi appellée parce qu'elle suppose vne certaine moderation & temperament dans l'appetit sensitif qui range tous ses mouvemens & ses desirs dans le debvoir & l'obeyssance.

Son employ principal est de garder la mesure dans l'usage des voluptez corporelles, soit qu'elles regardent le boire & le manger, soit qu'elles enuifagent le terroir & l'empire de Venus.

Entre les voluptés sensuelles les vnes sont nécessaires pour la conseruation de l'individu comme le boire & le manger, les autres nécessaires à la conseruation de l'espece tels que sont les honnestes plaisirs du mariage. L'abstinence & la sobriété s'occupent à moderer celles-là, la chasteté & la pud cité tiennent les rênes de celle-cy. L'honnesteté encores & la pudeur viennent au secours de ces dernières, celle là leur donne des bornes honora-

bles, les maintient dans la decence & leur interdit de passer outre. Celle-cy a les yeux continuellement ouverts sur les choses honteuses & deshonneſtes pour s'en deffendre. Que ſi on l'approche de trop près, elle ſe couvre le viſage de ſang & de rougeur pour effrayer ſon ennemy & luy donner la fuitte par cette ſanglante liurée.

HABITVDES LOVABLES

CONTINENCE.

La continence eſt vne habitude par laquelle nous reſiſtons aux attaques de la concupiſcence.

CLEMENCE.

La clemēce eſt vne habitude, par laquelle les ſouuerains & ſuperieurs remettent facilement le tort qui leur eſt faiēt.

MAGNIFICENCE.

La magnificence eſt vne generoſité de cœur par laquelle nous ſommes portez à faire de grandes deſpenſes, ſoit pour acquerir vne ſplendeur ciuile, comme les baſtimens, les maiſons de plaiſance, les

festins ; soit pour la gloire de Dieu, comme de bastir des temples, d'enrichir les Autels , fonder des Couvents , ranter des pauvres , & secourir aduantageusement les necessiteux.

RELIGION.

La Religion est vne vertu par laquelle nous rendons à Dieu le culte, que nous luy debuons ; de maniere que sa visée premiere est le culte, la seconde est Dieu auquel il est referé.

SAINCTETE'.

La sainteté est differente de la Religion en ce que celle cy s'attache particulièrement aux ceremonies, sacrifices & manieres de prier & seruir Dieu ; celle-là va plus auant, elle embrasse toutes les actions & les desseins de la personne pour les rapporter à la gloire de Dieu, la fin ayant ce priuilege de denommer de son tiltre toutes les choses qui la regardent ; & parce que Dieu est le Saint des Saints, de là vient que tous les actes du Chretien qui le regardent sont appellés Saints.

PIETE'.

La pieté exprime mieux le zele & l'affec-

ction avec laquelle nous accompagnons les offrandes que nous faisons à Dieu, qu'elle ne signifie la religion ou la sainteté bien qu'assez souvent elle soit prise & employée pour l'une ou pour l'autre.

La piété civile comprend les sentimens d'affection que nous sommes capables de concevoir pour le bien commun de nostre patrie, & les bons offices que nous auons receus de nos parents, de nos maistres & de tous ceux qui ont contribué quelque chose au soing de nostre education.

DEVOTION.

La deuotion est vn acte de la volonté par lequel elle est disposée de se conduire & se comporter selon le bon plaisir de Dieu, mais sur tout de faire reussir tous ses desseins à sa gloire.

ORAISON.

L'Oraison du Chrestien est vne humble priere, par laquelle apres auoir reconnu la grâdeur de dieu & la bassesse de son estre & de sa condition, il interpelle la bonté diuine de luy octroyer les choses honestes qui sont propres & necessaires à son salut & principalement pour la gloire de Dieu.

A D O R A T I O N.

L'Adoration est vn acte par lequel nous ne rendons pas seulement a Dieu tesmoignage de nostre deuotion interieure & mentale, mais la rendons conneue par vne attestation publ que & vne ceremonie exterieure du corps, comme de faire la reuerence & se mettre à genoux aux pieds des Autels.

S A C R I F I C E.

Le sacrifice est l'offre que nous faisons à Dieu d'une chose en reconnoissance de sa Souueraineté & de la puissance de vie & de mort qu'il a sur toutes les creatures.

O B E I S S A N C E.

L'obeissance est vne vertu par laquelle nous nous soubmettons franchement à nos Superieurs.

H U M I L I T É

Par l'humilité nous nous abbaïssons non seulement au dessoubs de ceux qui valent mieux que nous, mais encores au dessoubs de nos semblables; &

de morale qu'elle est, elle deuiant Chrestienne, elle descendra plus bas, & nous deualera au dessous de nos inferieurs & de nos propres merites. Elle est si releuée en cet estat que nous pouuons dire que les Philosophes anciens n'en ont conuü que les ombres & qu'elle n'a esté possedee que par les subiects plus saincts & plus fidelles de l'Euangile.

MODESTIE.

La modestie est vne certaine retenue en la recherche des honneurs & des premiers rangs des assemblées ciuiles.

MAGNANIMITE'

La Magnanimité est au dessus des hōneurs & les foule aux pieds avec tant de generosité & d'indifference, qu'elle ne peut estre soubçonnée d'orgueil & de presumption.

MISERICORDE.

La misericorde en l'homme est vn sentiment douloureux par lequel il est esmeu à prendre compassion de la misere d'autrui pour le secourir.

MANSVETUDE.

La mansuetude est comme la gouuer-

nante de la cholere , elle la fuit de prés & la tient tousiours par la manche, pour empêcher que dans la violence de son ardeur , elle ne se precipite , & ne se porte à quelque excez reprochable.

AFFABILITE'

L'affabilité est vne certaine douceur en la personne meslée du doux & du sérieux qui accompagne ses discours , sa conuersation & ses actions familiares.

AMITIE'.

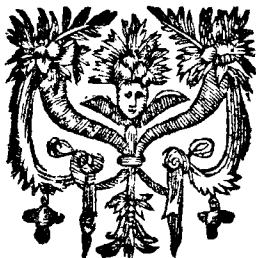
L'amitié est vne certaine bienveillance mutuelle & reciproque entre deux ou plusieurs personnes , produitte comme l'vsure & l'interest d'un bien receu , de quelque cause qu'il puisse naistre soit ytile, soit honnesté , soit delectable.

RECONNOISSANCE.

La reconnoissance est vne vertu qui nous represente continuellement dans le souuenir la memoire d'un bien-faict & ne

laisse point le redeuable en repos, qu'il n'y ait satisfaiët par vn eschange de service, vn resrognage d'affection & vn reciproque de bonne volonté.

Fin des termes de la Morale.





TROISIÈSME PARTIE

DES TERMES

DE LA

PHYSIQUE.

De la Physique en general.

A Physique est proprement la Science des choses naturelles, entant qu'elles sont d'une verité certaine, constante & determinée, & que leurs effets nous sont descouverts & manifestez par leurs propres causes. C'est ainsi que nous posons pour maxime certaine & indubitable de certe science, que tout corps transporté d'un lieu en un autre marque autant d'instants de succession & de termes de

progres, qu'il se peut remarquer de points & de degrez du premier au second, par cette raison physique & fondamentale, qui ne peut souffrir qu'un mesme corps occupe en mesme temps deux lieux & deux espaces differents. C'est ainsi que tout composé est capable de resolution en ses parties composantes, & que tout animal est subiect a l'arrest inévitable de la mort.

Et bien que cette science en apparence ne puisse cheminer ny mettre le pied que sur des subiets fluides fragiles & corripibles, faicts de fange, de bouë & de limon, que sur des pots fessez & des cruches de terre; bref sur des roseaux & sur des fleurs dont les yeux ne sont pas si tost ouverts par la vie d'une belle matinée, qu'ils se trouvent clos & fermez à la mort par l'atteinte d'une fresche soyrée; si estce que de leur inconstance, passage & coulement soudain, il se recueille un bon nombre de veritez certaines, constantes & immuables, dont les sages forment les pilotis & les fondemens de cette science. De là vient qu'elle est immuable en ses maximes & que de la corruption & de la mort des subiets qu'elle traite en general, elle en tire les principes d'une verité nécessaire, constante & déterminée.

Que toutes les fleurs d'un prin-temps & toutes celles dont la Deesse Pomone

s'est iamais parée dans ses plus beaux iours , soient fanées , seichées & destruites ; nostre science esleuera sur leur cercueil , ce mausolée & ce triomphe de vérité perpetuelle , que toute fleur est corruptible. Maxime qui du sein de la corruption arrache l'incorruptibilité , ie veux dire vne proposition generale, immuable & d'une vérité perpetuelle.

Enfin ce n'est pas en particulier que la Physique examine les subiects de la nature , mais au nō collectif seulement & tant que de leur assemblage on peut recueillir vne cresse , vne notion & connoissance vniuerselle , applicable à tous en particulier. C'est ainsi qu'en disant que tout animal est mortel , ie fais vne proposition d'une vérité certaine & constante , que vous pouuez appliquer à chacun des hommes en particulier & à chacun des autres animaux , puisque pas vn n'en est affranchy & que le Phoenix mesme que la nature conserue en son vnité , se trouue obligé de se faire vn bucher pour se faire passage à la mort & à vne nouvelle vie en mesmetemps.

Ce n'est pas aussi que cette science soit si seueré & si superbe qu'elle ne veuille conferer qu'avec les communautéz , les republiques & les notions vniuerselles & iamais avec les subiects particuliers ; car de mesme que la nature s'est

plû de former des choses dans la solitu-
de & l'vnité, & qu'elle a trouué à propos
de renfermer toute vne espece dans vn
seul indiuidu; aussi pouuons nous dire que
la science qu'elle nous met en main appellee
Physique se promeine tousiours autant
qu'il luy est possible par les degrez & les
ordres vniuersels; mais depuis qu'elle
trouue en son chemin vn subiet remarqua-
ble par l'vnité de son indiuiduation, aussi
bien que de son espece, pour lors elle en
examine toutes les particularitez & en
dresse vn chapitre de recepte dans le com-
pte de ses maximes certaines & inuaria-
bles.

C'est par cette maxime qu'elle parle du
Soleil & de la Lune, de chaque Ciel &
element de maniere toutefois que par son
alembicq elle en tire tousiours quelque
extraict ou essence vniuerselle.

Pour en monstrier quelque eschantil-
lon, apres auoir bien consideré le corps
muable & inconstant de la Lune subiette
a tant de mouuements & de postures dif-
ferentes, elle vous dira que s'il luy arriue
dans le plus beau de ses iours & le plus vif
de sa pleine clarté, de rencontrer la terre
opposée diametrallement entre elle & le
Soleil, qu'elle ne manquera iamais de
tomber en pasmoison, en deffaiillance &
en Eclypse.

Elle a pour obiet la meditation du corps naturel, entant que naturel, car si vous le considerez par ses autres perfections, entant que substance, entant qu'estre, entant que subsistant & existant vous montés vndegré plus haut & entreprenez sur la Methaphysique.

Il se faut donc contenir en ses bornes & se renfermer dans le corps naturel entant que naturel & toutes ses appartenances, & dependances; comme la matiere sa forme, sa cause finale & efficiente, sa quantité, son mouuement, son lieu, sa durée, bref ses principes & toutes ses proprietés exterieures & interieures.

CORPS NATUREL.

Le nature & l'essence du corps naturel selon les vieux & anciens Philosophes, n'estoit rien autre chose que la matiere.

Selon Platon, la forme ou l'idée de chaque subiect, dont la matiere est comme le vehicule, le chariot, le receptacle & le domicile.

Selon Aristote, l'alliance & l'vnion de la matiere & de la forme fournit les parties essentielles du corps physique & naturel.

Si donc on veut rendre raison du corps naturel & de ce qu'il est essentiellemēt, il faut le qualifier vne substance composée

de deux natures partiales, la matiere pour l'yne & la forme pour l'autre.

PRINCIPE .

Principe est ce par quoy vne chose est; ou ce dont elle est faiçte; ou ce par le moyen de quoy elle est conneüe. Au premier cas Dieu est principe de toutes choses, parce qu'elles n'ont l'estre que par luy; au second la matiere & la forme sont les principes des corps naturels, parce qu'ils en sont composez. Au troisieme sont les definitions, au respect des subiets definis & conneus par leur propre definition.

Le nom de principe est attribué à quelques personnes comme au Pere à l'esgard du Fils & du saint Esprit, & au Fils à l'esgard de la troisieme personne, dont il est le principe de spiration active concurrement avec le Pere.

Le principe est quelque fois employé pour le nom de cause dans les choses naturelles, mais non pas dans la maniere de parler des personnes diuines, parce que le Pere pour estre principe du Fils & du S, Esprit, n'en est pas pour cela la cause. La raison en est claire. La cause est essentiellement distincte de son effet, mais la personne du Pere & les deux autres, quoy que distinctes reellement, ne sont qu'une seule & mesme essence,

Le terme de principe peut donc estre employé en plusieurs significations. Premièrement, lorsque nous voulons exprimer ce qui donne le mouvement & le premier branle à vne chose. C'est ainsi que la nature est le principe du mouvement en tout subiet capable de mouvement interieur.

Secondement, il se prend pour la chose par laquelle vn ouurage se commence commodement. C'est ainsi que les humanités peuuent estre les principes des sciences, & que les elements de la Grammaire sont les principes des humanitez & de la Rhetorique.

Entre ces principes les vns sont proches & les autres esloignez. Les proches sont ceux que les arts & les sciences posent pour leurs principes. Les esloignez sont ceux qu'elles supposent. D'où vient que la connoissance des humanitez, en tant que supposées par les hautes sciences peut passer pour leur principe esloigné.

Tiercement, il est employé pour le nom de cause soit efficiente, materielle formelle, ou finale. D'où vient que la fin peut estre appelée principe mouuant & exterior de nos actions, & ainsi des autres.

En quatriesme lieu, le nom de princi-

pe est attribué aux genres sublimes & souverains ; c'est ainsi que l'estre créé considéré Metaphysiquement , peut passer pour principe ¶ de toutes les creatures, puis qu'il entre en leur constitution.

En cinquième lieu , il peut estre pris pour la première partie integrante du sujet qui se forme par succession. C'est en ce sens que le cœur est principe de la vie , & qu'il est appelé premier vivant & dernier mourant à l'égard des animaux.

En sixième & dernier lieu , il est employé pour la chose par laquelle l'action est connue. Tel est le principe du mouvement d'une machine qui se remuant à nos yeux nous surprend & nous estonne jusques à ce que nous ayons decouvert le principe de son mouvement.

Principe de mouvement est commun ou particulier.

Le commun n'est autre que la nature qui imprime en chaque chose un mouvement convenable à son estre propre & particulier.

Le particulier regarde ou les choses inanimées , & est appelé inclination , c'est par cette inclination & ce principe que les choses pesantes se portent au centre de la terre.

Ou les choses animées & celui-cy est double

est double , parce qu'à l'égard des brutes & des animaux il est appelé instinct ou appetit , mais au respect des substances intellectuelles , comme les Anges & les hommes, il est appelé volonté.

M A T I E R E.

La matiere premiere des Philosophes nous est depeinte comme vne affamée, dont l'appetit ne peut iamais se rassasier pleinement. De là vient qu'elle embrasse autant de formes qu'elle est capable d'en contenir, & qu'aux moindres alterations qui surviennent au subiet, elle consent volontiers la ruine de la forme presente , pour courir aux embrassements d'une nouvelle ; d'où procede le flux & le coulement perpetuel, des choses corruptibles & passageres.

La matiere est premiere ou seconde. La premiere (bien que d'une tres-penible & obscure connoissance) peut estre definie vne substance incomplete , qui se conserve en puissance un certain appetit à toutes les formes.

Cette matiere doit de necessité estre supposée & receuë entre les Philosophes; parce qu'il n'y a rien de toutes les choses qui se font naturellement , qui ne suppose quelque subiet prealable : Et comme

n'y en a point de si mince que cette substance incomplete, qui se perfectionne par l'aduenement de la forme; de la vient qu'on la dit estre en puissance au respect de la forme qu'elle n'a pas, de mesme que le particulier capable d'estre fait Conseiller de la Cour, peut estre dit en puissance à l'esgard de cette charge.

Et comme il ne laisse pas d'estre homme, quoy qu'il ne soit pas Conseiller de la Cour. Tout de mesme la matiere premiere ne laisse pas d'estre quelque chose en soy, bien qu'elle ne soit pas encores actüée & engrossie de quelque forme.

La matiere seconde est celle qui est actüée & informée de quelque forme, laquelle dans la voye de la generation, se doit perdre avec le temps, pour faire place à vne autre. C'est ainsi que l'œuf est la matiere prochaine du poulet qui s'engendre, parce qu'en se corrompant, & perdant la forme essentielle qui le faisoit estre œuf, il acquiert celle de poulet.

La matiere seconde a cela qu'elle peut estre corruptible, à raison des accidents; ce que n'a pas la premiere qui de verité peut estre muable par les changements des formes differentes qui luy suruiennent, sans qu'elle soit pour cela corruptible, ce qui repugne à la simplicité de sa nature & de son essence, qui peut estre

actüée & n'a pas de repugnance à se laisser engrossir par la forme, telle qu'elle puisse estre.

De croire qu'il y ait quelque subier en la nature, duquel on puisse faire vne analyse & dissection iusques à la matiere premiere, c'est ce qu'il ne se faut pas imaginer, parce que son engagement est si estroit avec les formes, qu'elle n'est iamais despouillée de l'une, qu'elle ne se trouue reuestüe d'une autre en mesme temps.

La matiere se peut considerer en trois manieres.

La premiere est celle dont vne chose est faicte & composée. C'est ainsi que la pierre, la chaux, le sable & le ciment seruent de matiere pour former vn edifice.

La seconde est celle en laquelle vne chose est faite. Telle est la toile du peintre, en laquelle il apourtraict l'image de son Prince.

La troisieme est celle sur laquelle l'artisan s'employe & s'occupe pour la travailler & la perfectionner. Tel est l'ouurier à l'entour d'une piece de bois qu'il travaille à coups de ciseau pour en faire la statue d'Alexandre.

La matiere est prochaine ou esloignée. La matiere esloignée à l'esgard de nostre statuaire, c'est l'arbre dans la forest sur le

pied; la prochaine est la piece de bois esbauchée, & qui a desja receu quelques façons & grossiers preparatifs.

DE LA FORME.

La forme substantielle de quelque subiet que ce soit, est vn acte simple, substantiel & incomplet, qui ioint à la matiere disposée, produit & constitué vn tout parfait & accomply en son estre, Exemple. l'ame raisonnable vnüe au corps organisé dans le ventre de la mere, constitué en ce moment, vn tout parfait & accomply, c'est à dire l'homme.

Nous disons la forme estre vn acte pour l'opposer à la matiere que nous auons dit estre vne simple puissance; celle cy dit imperfection, celle-là dict actiuité, vertu & perfection.

Et parce que la forme n'est pas proprement l'essence de la chose, bien qu'elle en fasse la plus noble partie; Aussi disons-nous que c'est vn acte simple, parce que l'essence suppose l'vnion de l'acte & de la puissance, & partant est composée & non pas simple. Exemple, quand ie dis forme à l'esgard de l'homme, i'entends l'ame raisonnable; quand ie dis l'homme, i'en tends l'vnion de l'ame & du corps, & voila comme la forme d'une chose est plus simple que son essence.

Pour dire que la forme est vn estre incomplet nous ne luy faisons point d'injure , parce qu'elle tient lieu de partie dans le total qu'elle doit perfectionner.

Nous disons cet estre , substantiel, pour le distinguer des accidents qui peuuent porter improprement le nom de formes , comme sont les formes artificielles qui se iouent sur la matiere qui leur tombe entre les mains;

Aussi ne sont elles qu'un tout par accident , & non pas un tout absolu , telle est la forme de la statuë du lapidaire qui est purement accidentelle , parce que sans aucune corruption de cette matiere il peut la traualler , & faire un chien de ce dont il auoit fait presentement un lyon.

Les formes substantielles corruptibles sont proprement extraictes & tirées du sein de la matiere , lorsque par les différentes dispositions qui la trauallent , elle vient à acquerir la disposition prochaine de la forme attenduë. Exemple , la terre se corrompt , estant corrompue , elle se fait graisse , cette graisse secourue de la chaleur & de l'influence du Soleil est animée & se fait ver.

Il est certain que cette forme de ver a esté tirée du sein de la matiere par ces degrez precedés de corruptiõ , qui sont autant de dispositions , dont il y en a d'esloignées &

de prochaines. L'esloignée est la terre abreuvée tendante a la premiere corruption. La prochaine est celle qui se trouue voisine de la forme. L'immediate est celle qui deuanee la forme immédiatement.

La raison qui faict dire que les formes substantielles (à la reserue de l'ame raisonnable) sont extraictes du sein de la matiere , est qu'il ne se faict rien de rien. Or est-il qu'auparauant que la forme soit produitte , elle n'est pas en la nature, car il s'ensuiuroit qu'elle seroit (supposé qu'elle soit) & ne seroit pas , puisqu'elle ne peut estre que dans vn subiet & non pas separée du subiet.

De dire qu'elle soit en la matiere auparavant qu'elle l'informe, cela est faux, parce qu'il est certain que le feu qui consommera demain le fagot , n'y est pas aujourdhuy. Il reste donc que le feu qui se communique au fagot par l'apposition legere d'une autre matiere, soit vn peu de paille, soit vn peu de papier allumé, est extraict de la matiere de ce bois disposé par la seicheresse , comme disposition prochaine pour luy faire conceuoir vne forme qui le va consommer & le changer substantiellement en autre chose que ce qu'il estoit puisque de bois qu'il estoit auparavant il deuient feu & cendre.

C'est ainsi qu'il se peut dire que plusieurs formes sont dans le subiet en puissance en mesme temps ; c'est à dire qu'il peut deuenir feu & cendre ; mais non pas en acte , sinon successiuellement , par progres & l'une apres l'autre ; ainsi que nous l'apprenons par l'exemple allegué , qui oblige le fagot de bruler & d'estre feu auparauant d'estre cendre.

Comme ces choses sont difficiles, (quoy que frequentes & ordinaires dans les discours plus cōmuns) i'en dis plus que ie ne voudrois & ne m'y arreste que pour soulager les moins entendus.

PRIVATION.

La priuation est l'absence d'une forme en vn subiet capable de la recevoir.

Elle passe pour vn des principes naturels du composé physique , mais non pas au mesme sens que les deux precedents, ie veux dire la matiere & la forme , parce que la priuation de la forme qui va s'introduire en vn subiet disposé, est plustost vne condition necessaire que non pas vn principe. Car si le subiet qui va recevoir vne forme, l'auoit desia , il seroit faux de dire qu'il la va recevoir, puis qu'il en seroit desia pourueu & informé. Et partant comme pour recevoir vne chose ; il faut

auparavant ne l'auoir pas, cette deffail-
lance [dans le subiet qui se corrompt pour
receuoir vne forme prochaine) est appel-
lée priuation.

De maniere que le fagot qui brusle &
se va incontinent reduire en cendres, est
priué de la forme de la cendre, tant & si
long-temps qu'il tient ferme & dure avec
le feu qui l'embraze.

Et parce que de toutes les formes dont
il est susceptible en cet estat, il n'y en a
pas vne qui le talonne de plus près que la
cendre en laquelle il se va reduire; de là
vient que la priuation de cette forme luy
tient lieu de principe en cet estat, mais
non pas la priuation de la forme de verre
en laquelle cette cendre peut estre chan-
gée en la verrerie, par la violence & la
force du feu.

De sorte que c'est tousiours de la for-
me prochaine dont la priuation doit estre
entenduë & non pas d'une forme esloi-
gnée. C'est ainsi que cette priuation pro-
chaine sert comme de terme de depart à
l'esgard de la matiere, pour passer au ter-
me de repos, qui est l'acquisition de la for-
me attenduë, à sçauoir la cendre au res-
pect du fagot embrazé.

Et bien que la priuation se puisse dire de
la forme precedente, qui a esté destruite
dans le subiet pour faire place à vne autre

forme; si est ce que la priuation à l'esgard de la precedente, ne peut estre appellée principe, sinon par accident, entant qu'il falloit que le subiet en fust despouillé pour en receuoir vn autre; mais non pas proprement.

C'est ainsi que la priuation de la forme de la cendre, au respect du bois embrazé & tout en feu, prochainement disposé à estre faict cendre, porte le nom de principe; mais non pas à raison de la forme precedente qui estoit au fagot perdue consommée & embrazée par le feu.

N A T U R E.

La nature est vn terme qui a plusieurs significations, & pour bien iuger de celle qu'il doit auoir dans le lieu où il se trouue employé, il faut tousiours ioindre les termes & les choses qui precedent & qui suivent.

Nous l'attribuons quelque fois à Dieu, lorsque nous faisons effort de le connoistre, & que nous disons qu'il est vne Nature diuine, subsistente par trois subsistances reellement distinctes.

Nous l'employons en second lieu pour signifier & marquer l'ordre des choses de l'Vniuers, disposé par la main de la Sapience. C'est ainsi que nous disons vne

chose estre contre nature , quand elle n'est pas selon les regles & le procedé ordinaire de la nature , tels sont les monstres & les accouplements des animaux d'espece differente.

Tiercement nous nous en seruons pour exprimer ce qu'estvne chose, que les Scholastiques expliquent par le terme de quiddité , pour dire son essence & ce qu'elle est. C'est encores en ce sens que les definitions contiennent l'essence & la nature des choses definies , parce qu'elles nous apprennent ce qu'elles sont essentiellement.

En quatriesme lieu , nous la prenons pour l'œconomie entiere de l'Vniuers. C'est ainsi que parlant des fictions & des chimeres , nous disons qu'elles ne sont pas en la nature des choses.

En cinquiesme lieu , nous l'employons pour l'amas & le recueil des causes naturelles , lorsque nous disons que la nature est sage & ne fait rien inutilement.

En sixiesme lieu , pour l'inclination naturelle de chaque chose , c'est ainsi que la nature de la pierre , est de se porter au centre de la terre.

En septiesme lieu , pour nostre temperament & constitution particuliere. Ce qui fait dire aux Medecins que vostre

nature est bilieuse ou flegmatique

En huitiesme lieu , elle se prend pour la generation d'une chose que nous disons estre naturelle , parce qu'elle se fait conformement aux desirs de la nature qui l'a ordonnée à cet effect. Qui fait dire que la nature preside à toutes les generations.

Et parce que toute generation se faict par vn principe interieur , de là vient que la neufliesme & derniere signification de la nature, est employée pour signifier ce principe interieur qui fait mouvoir la chose dans laquelle il est & se rencontre.

Nous disons donc que la nature est le principe de mouuement aux choses qui se meuuent , soit par vn changement de quelque qualité , appellé alteration ; soit par vn nouveau surcroist de quantité appellé accretion ; soit par le changement entier d'une substance en vne autre, appellé generation : & qu'elle est principe de repos aux choses dont la nature & la constitution est de se reposer se tenir quoyes , faire ferme & ne point changer de place , comme la terre & les rochers.

D'où vient que tous les corps de la nature peuvent estre diuisez en trois ordres. Dans le premier seront ceux qui sont dans vn mouuement perpetuel , comme les

Cieux. Dans le second ceux qui ne se meuvent iamais , comme la terre & le Ciel empyrée. Et dans le troisieme ceux qui participent du premier & du second , en ce que tantost ils se meuvent & tantost ils se reposent , comme les animaux & mesme les corps mixtes & inanimés , suppose qu'ils soient esloignez de leur centre & que les obstacles leuez , rien ne les empesche de s'y porter. C'est ainsi que la pierre qui est au plus haut d'un bastiment se repose sur la base qui la supporte ; iusques à ce que le pilier qui la soustient venant à manquer , elle resmoigne par sa cheute , qu'elle n'est point incapable de mouvement , quelque prescription que puisse pretendre contre elle le temps & la durée de son repos.

C A U S E.

Le nom de cause se prend proprement entant que principe produisant , comme tout ou comme partie , tel est le Soleil à l'esgard du rayon ; telle est encore la matiere & la forme à l'esgard du composé.

Ou improprement , lorsque nous attribuons ce nom à quelque condition necessaire , sans laquelle vne chose ne peut estre. De là vient que la priuation est appelée par quelques uns cause de la generation , parce que la matiere doit neces-

fairement estre priée de la forme qui luy suruiuent, pour en estre engrossie, actüée & informée ; quelque fois aussi pour exprimer la raison d'une chose.

La cause est efficiente, finale, materielle formelle & meritoire.

La cause efficiente est vniuerselle ou particuliere, premiere ou seconde.

La premiere proprement est Dieu.

La seconde comprend toutes les causes naturelles, entant que sousmises à celle-là.

Dieu est encores la cause vniuerselle, souueraine & principale ; mais l'vniuerselle moins principale à l'esgard des creatures, c'est le Ciel ou la Nature.

La particuliere est principale ou instrumentale ; c'est ainsi que l'homme est la cause principale de la vision ; & que son oeil, en est la cause instrumentale, parce qu'il est l'instrument & l'organe par lequel il void.

Nous disons encores cause principale, celle qui agit par vne puissance qui luy est interieure ; & cause instrumentale celle qui agit entant que meüe, conduite & poulée par vn agent exterieur, telle est la plume à l'esgard de celuy qui escript.

La cause finale est celle en consideration de laquelle vne chose se fait. Elle est appellée cause, parce qu'elle nous incite

& nous pousse à la chercher pour nostre bien.

Cette cause est vniuerselle ou particuliere. L'vniuerselle est la gloire de Dieu pour laquelle combattent toutes les creatures.

La particuliere est celle que chaque chose choisit pour but & visée de son travail. La fin de l'auaricieux est d'amasser de l'argent; mais celle de l'homme de bien est de se maintenir en la grace de Dieu & faire amas de bonnes œuvres.

Cette fin encores est de deux sortes, la premiere est esloignée à laquelle nous aspirons comme à nostre fin derniere; telle est la gloire de Dieu. La seconde est voisine, prochaine, moyenne, en ce que par elle nous arriuons à la derniere fin; telle est la grace de Dieu qui nous sert de moyen pour paruenir à sa gloire.

La cause formelle est ainsi appelée, parce qu'elle forme & polit la dureté de la matiere qui auparauant estoit sans forme & sans aggrément. Ce qui se dit par vne metaphore empruntée des artisans, qui travaillent sur quelque matiere rude & grotiere; tel est le Menuisier qui travaille sur le bois qui vient de la forest, pour en faire & former vn buffet. Ainsi dans les choses viuantes l'ame est dite & appelée la forme ou la cause formelle de la

vie, parce qu'elle perfectionne & annoblit son subiet.

La cause materielle est celle qui fournit de matiere au composé produit par l'vnion & l'assemblage de la matiere & de la forme. C'est ainsi que le bois trauaillé par le Menuisier, est la cause materielle du buffet.

La cause meritoire est celle en consideration de laquelle on merite quelque chose; telle est l'action & le bon seruice qu'un subiect a rendu à son prince & à l'estat en chose de grande consequence.

CREATION, EMANATION.

PRODUCTION.

Comme il n'appartient qu'à Dieu seul de créer, & que la creature ne peut dans l'enceinte de ses poulmons finis, referrez & limités, contenir cette vertu, aussi ne pouuons nous bonnement exprimer la force, l'energie & l'essence de la creation. Ce n'est pas que Dieu ne se pût seruir de la creature comme d'un instrument ou d'un organe pour operer la creation, mais que par elle mesme elle puisse formellement & proprement créer vne chose, il y a de la repugnance comme il repugne que Dieu puisse deuenir creature, ou la creature createur.

La creation donc est vne action libre, passagere, soudaine, & momentanée, par laquelle vne chose est tirée du neant à l'estre, sans qu'elle suppose aucun subiet precedent, pour cause materielle de son estre, c'est ainsi que les Anges & le monde ont esté créés; c'est ainsi que l'Ame raisonnable est créée pour animer le corps humain paruenue qu'il est à la dernière des dispositions requises à cette information.

La creation donc comme action passagere, a pour principe efficient, influant & exterieur de son estre formel, vne cause toute puissante & infinie, à laquelle rien ne résiste.

La seule volonté de Dieu est le principe & la cause interieure de son estre; & sa prouidence, la cause tutelaire & conseruatrice de la durée & conseruation du subiet tiré hors du neant par la creation, sans aucune matiere preexistente; de maniere que la creation, est vne action toute distincte de l'emanation & de l'eduction.

L'emanation suppose vn principe semblable en nature duquel la chose s'écoule loicement; & c'est ainsi que les ruisseaux qui partent d'une mesme source conuiennent avec elle en substance & en nature, puisque l'eau du ruisseau cristallin qui roule à petits bons sur le sable, n'est

autre en nature, que celle-là mesme que vous puisez dans le bouillon de sa source,

L'eduction faiët bien de verité fortir vne chose du non estre, à l'estre, mais elle suppose vn principe naturel preexistant, comme la matiere, ou quelque subiet prealable, en vn mot des materiaux, du sein desquels elle est tirée du non estre à l'estre.

C'est ainsi que la production d'un simple, d'une herbe, d'une fleur, reconnoist sa semence pour cause & principe naturel de sa production; c'est ainsi que le fils est la production substantielle du pere, qui luy a donné l'estre naturel.

Mais la creation est vn coup de Maistre absolu en la main duquel le neant se trouue si souple & si obeissant, qu'il suffit pour donner autant de mondes que l'entendement diuin seroit capable d'en concevoir, & que sa volonte toute puissante en voudroit effectuer.

Que si nous voulons chercher d'où viët que Dieu peut de rien créer toutes choses. Nous dirons que l'effet d'une chose se ressent tousiours de sa cause, si bien que toute la noblesse & la dignité de celuy-là, se mesure & se proportionne sur l'excelléce de celle-cy; & parce que la cause plus excelléte & plus parfaicte, est celle qui depéd le moins de la matiere, il est certain que la

causé infinie en sa vertu, comme en son essence, ne depêdra pas en ses productions ny de la matiere, ny d'aucun autre principe exterieur, à peine de n'estre plus cette cause infinie telle que nous la conceuons, & partant n'aura pas besoin de materiaux pour la production des effets de sa toute-puissance.

De là vient aussi que nous faisons grande difference entre ces trois sortes d'agens qu'establisent les Philosophes, artificiel, naturel & diuin.

L'artificiel comme le plus foible & le plus infirme demahde vn composé naturel pourueu de matiere, de forme & d'accidents grossiers, pour soubstenir le ciseau & le marteau qui le vont tournoyant & figurant sur le modelle de l'Artiste, c'est ainsi que le Sculpteur traueille sur le bois & sur la pierre.

Le naturel en demande moins, c'est assez que la nature ait entre les mains vn peu de matiere premiere (qui de soy n'est que fort peu de chose) pour se iouer, pour la contourner & l'annoblir d'une forme qui la perfectionne, & l'introduit sous quelque genre en l'ordre des productions naturelles.

C'est ainsi que l'Automne produit tant de moucherons d'une matiere si esloignée à nos yeux & à nostre connoissance, qu'el-

le ne nous est gueres moins cachée & occulte que la matiere premiere, tant y a que l'agent naturel a tousiours besoing d'un principe materiel, precedant la production de son subiet.

Mais l'agent surnaturel, diuin, infiny, tout-puissant n'a que faire soit de subiet prealable, soit de principe preexistant pour faire ses operations miraculeuses; sa toute-puissance trouue si abondamment dans son espargne de quoy frayer & suppleer à ces besoins & necessitez, qu'une seule parolle, un seul (fiat) tire du neant la consistence parfaite de l'univers & les plus riches ornemens de toutes les creatures.

CASUEL, FORTUIT.

Il n'y a gueres de choses où l'esprit humain choppe plus facilement qu'en ces termes de casuel & de fortuit; chacun les tire à son sens & qui les obligeroit de rendre compte de l'employ qu'ils en font, ils vous feroiēt cōnoître qu'ils sçauent aussi peu ce qu'ils veulent dire, que ce qu'ils pensent.

Le casuel, ou la chose casuelle, est proprement une cause par accident, quoy que rare & peu frequente, qui arriue sans aucune intention de la part de l'agent.

C'est ainsi que celuy qui passe dans une

rué est blessé casuellement, atteint qu'il est d'une tuille sur la teste, a quoy il ne pensoit nullement, sans que la tuille dont le poids est de se porter en bas, puisse estre soubçonnée ny accusée d'attentat ny d'aucune mauuaise intention, au respect de celuy qui en est frappé, puisqu'elle en est incapable; cette bleiſure donc est l'effect d'une cause par accident & d'une chose casuelle & impreueüe.

La fortune ou le cas fortuit dict quelque chose dauantage, par ce que pour estre vne cause par accident & de peu d'exemple, voire mesmes au de là de la pensée de l'ouurier, si est-ce que cette cause suppose quelque conseil ou deliberation antecedente, quoy qu'indirecte & esloignée.

Tel est le trauail de celuy qui ouure le sein de la terre pour y placer les fondements d'une maison. Cette ouuerture est de conseil; mais s'il arriue qu'elle descouure vn thresor aux yeux du manœuure, voila vn effect aduanageux & fortuit, qui part d'une cause par accident au delà de l'opinion & qui trompe heureusement la pensée de ce pauvre mercenaire.

Enfin toute la difference de l'un & de l'autre, consiste en ce que le fortuit procede d'une cause intelligente & connoissante & le casuel d'une cause purement

naturelle & non pas intelligente.

Mais bien qu'à nostre esgard les choses casuelles & fortuites soient incertaines occultes & cachées , (d'où vient tant de sacrifices , de parfums & d'adorations que les mondains respandent tous les iours sur les autels de la fortune , comme leur vni-que deesse ;] si est-ce qu'il n'y a rien dans la nature qui ne soit bien ordonné,

Chaque chose garde son rang & quoy que dans ce grand balet , il y ait des entrées qui nous surprennent , leurs pas neantmoins sont mesurez & reiglez dans leurs defreglements ; ils chancellent & contrefont les yurongnes en apparence, mais ils ne le sont pas en effect.

Celuy qui frappe la mesure, ie veu dire ce grand Moteur de l'vniuers, leur marque des pas si reglez , qu'il n'y en a pas vne qui sorte de cadence , ou qui le surprenne par son caprice.

Bref il n'y a ny casuel ny fortuit au respect de Dieu, mais seulement , à l'esgard des hommes dont l'ignorance & le petit sçauoir se trouue surpris à tous moments & dans les moindres rencontres & difficultez.

DESTIN, FATALITE'.

Le destin ou la destinée est de plus gran-

de consequence & mesmes de telle consideration, que les cerueaux les plus fermes de l'antiquité, ont eu bien de la peine de l'adiuster sur ce qui peut estre de sa nature & definition conuenable. Il n'y a iamais eu rien de si triual entre eux que le terme de destin, comme aujourd'hui entre les mains de nos libertins; & rien de si peu conneu. Ils n'ont pas feint de luy attribuer tous les euenements des choses dont le principe & la cause leur estoit cachée, mais de dire bonnement ce que c'estoit, c'est toute l'enclouure & la difficulté.

Quelques vns ont estimé que la fatalité & le destin, n'estoit autre chose que Dieu mesme, mais ils se sont mescontez & ont confondu l'effect avec la cause.

Selon Aristote ce n'est autre chose que la loy de la nature, par laquelle chaque subiet s'engendre & se corrompt; ou plustost la regle de ses pas, de son entrée, de sa desmarche & de sa sortie sur le theatre du monde.

Les Stoiciens ont creu que c'estoit vne certaine liaison, deppendance, & connexité des causes secondes à la premiere; estimants que tout alloit d'un mesme bransle, & que les volontaires mesmes y estoient enclauées dans leur ordre, avec tant de necessité, qu'elles estoient obli-

gées de suivre le train de la supérieure, sans se pouvoir escarter du chemin qui leur estoit prescript, non plus que les naturelles.

D'où vient qu'ils n'admettoient rien de casuel, de fortuit & de contingent, a raison de cet enchaînement nécessaire & inuiolable ; pour rendre mesmes cet ordre encores plus assuré, ils assujettissoient leurs Dieux, à vne nécessité d'agir & ne faisoient pas meilleur marché de leur liberté, que de celle des hommes.

Les Chaldeens, quelques Astrologues & Melanthō disent que la fatalité ou le destin, n'est autre chose que la situation & le regard des planètes & constellations du Ciel, entant qu'elles influent icy bas, la vertu secrète & interieure des choses qui se produisent à nos yeux, sans mesme en vouloir excepter les deliberations, les conseils & les raisonnements de l'homme.

L'experience au contraire nous apprend assés que le sage trouue l'art de dominer & seigneurier les Astres, c'est à dire de moderer ses passions & temperer les ardeurs de sa concupiscence.

Les plus aduisez d'entre les Philosophes ont approché bien pres de la verité en disant que le destin (d'où vient ce mot de destiner pris tantost en bonne & tantost

en mauuaise part) n'est autre chose qu'un decret de Dieu immuable, vn arrest diuin, selon lequel toutes choses s'exercent dās la grande famille de l'vniuers; librement de la part des creatures libres, intelligentes & raisonnables; & necessairement du costé des creatures purement naturelles & non intelligentes.

Et bien que cette explication soit bonne & louable; si est-ce qu'il faut y adiouster encores quelque chose, pour ne point confondre le destin avec la diuine prouidence, qui est comme la mere & la cause vniuerselle de cette fatalité. Ce que nous emprunterons de Boece, pour faire voir que le destin est proprement l'ouurage de cet arrest & decret eternal, ou plustost l'effect de la diuine Prouidence, quand il dict, qu'il n'est autre chose qu'une certaine disposition adherente a chacune des creatures muables, par laquelle Dieu les maintient toutes dans leur ordre & les assuiettit à leur debuoir.

De là aussi resulte la difference qu'il y a entre destin & prouidence; la prouidence, est en Dieu de toute eternité & regarde toutes choses generalement d'une seule œilade; le destin est dans les choses créées, il a commencé avec le temps & regarde principalement les

les choses caduques mortelles & perissables.

CONTINU, CONTIGU.

Vne chose est ditte continuë , pour dire qu'elle est continuellement vne , comme vne ligne , vne superficie , ou quelque autre corps dont les parties sont continues.

De là vient que la continuité est inseparable de l'vnité de la chose ; dès là que nous la disons vne , nous la disons vne continuellement à raison de ses parties.

Contigu est opposé au continu , en ce que deux choses se trouuent si proches l'vne de l'autre , qu'elles ne le peuuent estre dauantage , sans toute fois qu'elles soient continuës , ou qu'elles forment vn continu. Telle est la pelure d'oignon a l'égard de l'autre , qu'elle enuelope & presse autant qu'il se peut ; de maniere que la premiere est contigue à la seconde , & la seconde à la troisieme , mais elle n'est pas continuë.

I N F I N Y.

L'infy peut bien souffrir quelque description , mais non pas vne definition. Il veut dire autant que n'auoir ny fin ny limites.

L

C'est ce qui a raison de son immensité ou de sa vertu, ne peut estre renfermé dans l'estendue de quelques bornes, pour grandes, vagues & spacieuses qu'on se les puisse imaginer.

C'est ce que la reigle de la soustraction ne peut affoiblir, quelque partie qu'elle en vueilleretrancher.

C'est ce que l'effort & l'assemblage des nombres ne peut eualuer. Enfin c'est ce que l'esprit humain n'est pas capable de comprendre.

Mais parce que cet infiny est trop sublime, & au dessus de nostre portée, n'y ayant point d'autre infiny essentiel & veritable que Dieu seul; entrons dans l'ordre des creatures, pour voir si nous ne trouuerons point quelque estre, qui participe à cette infinité, du moins en quelque maniere;

Après auoir dit quelque chose encores de cet infiny veritable & increé, lequel ne peut estre attribué qu'à Dieu seul, qui est vn tout sans parties, la nature duquel est d'estre tout à la fois, sans succession; sa durée ne peut admettre de deuant ou d'apres, puisque le temps qui nous sert de commune mesure pour les choses, est englouty dans le sein tout puissant de la Diuinité, comme vn point mathématique dans le grand cercle

de l'vniuers; il faut donc attribuer à dieu seul, l'infiny que nous disons proprement estre en acte.

Il y a vn autre infiny en puissance & par quelque participation & c'est celuy seul auquel la creature peut pretendre sans qu'elle puisse iamais passer plus auant, ny deuenir actuellement & essentiellement infinie, non plus qu'elle ne peut iamais estre Dieu.

Cet infiny a trois branches, car il est de succession comme le temps dont les parties sucecssiues sont dans vn coulement perpetuel.

D'addition, comme le nombre lequel pour grand qu'il puisse estre par l'amas & & le comble de tous les nombres imaginables, se va surpasser soy mesme d'une grandeur demesurable, par l'approche d'une seule vnité.

Ou de diuision & c'est ainsi que toute quantité physique est infinie en puissance, estant impossible de la diuiser en tant de parties, que la plus petite restante, ne soit encores diuisible en vne moindre.

En vn mot à la reserue de Dieu, il n'y a point d'infiny sinon abusiuement parlant, en quelque maniere & par la seule comparaison d'une creature à vne autre, comme d'un sceau d'eau, à toute l'estendue de la mer.

Et se persuader par l'homme, ou par l'Ange, pouvoir comprendre totalement l'estre de l'infiny, c'est vouloir emmailloter vn Geant dans les langes d'un Nain & mesme faire quelque chose encores de plus ridicule, puis qu'il est impossible que le finy enuelope l'infiny; l'infiny mesme ayant cela de propre, qu'il ne peut estre parfaictement compris que par soy mesme.

P R E S E N C E.

La presence d'une chose n'est autre que son existence en quelque lieu; C'est ainsi qu'en sortant de vostre chambre pour entrer dans vostre cabinet, vous vous rendez present en vn lieu, auquel vous n'estiez pas present auparauant.

La presence est proprement vn mode par lequel la chose est modifiée & dictée presente en vn lieu.

La presence est actuelle ou virtuelle. L'actuelle est celle qui vous pose en quelque lieu, de telle façon qu'il repugne naturellement, que vous soyez en vn autre, parce qu'un corps ne peut en mesme temps estre en deux lieux differents.

Cette presence est interieure ou exterieure. L'interieure est celle par laquelle vous estes toujours present à vous mes-

mesme. L'exterieure est celle du lieu, à raison duquel vous estes dict estre present soit aux champs, soit à la ville.

La presence virtuelle est celle par laquelle vn subiet est present en vertu en quelque lieu. C'est ainsi que le Roy par sa puissance est present par toutes les Provinces de son Royaume, quoy que sa presence personnelle soit recluse dans le Louure,

La presence est naturelle ou surnaturelle. La naturelle est celle par laquelle les substances corporelles & incorporelles sont dictes presentes en quelque lieu, soit en substance, soit en vertu.

La surnaturelle est propremēt Sacramētale, telle est la presence réelle & substantielle de IESVS-CHRIST, sous les especes du pain & du vin, dans le tres-auguste Sacrement de l'Autel, quoy que d'une maniere inuisible.

L I E V.

Le lieu est proprement l'espace qui est occupé par vn corps; il est interieur ou exterieur,

Le lieu exterieur est la circonference de l'air qui environne ce corps. L'interieur est l'espace occupé par ce mesme corps, entant qu'il est limité & renfermé dans

l'enceinte de cette circonference que nous auons appellée lieu extérieur ; telle est la pelûre d'oignon à l'esgard de soy mesme, qui en vn autre sens & au respect de l'oignon qu'elle enuelope , est appellée lieu extérieur.

Le lieu est commun ou propre. Le commun est celuy qui peut en son estendue embrasser & contenir plusieurs & differents subiets en mesme temps , telle est la grande sale du Palais

Le lieu propre est celuy qui ne peut contenir qu'une seule chose à la fois , tel est le lieu que vous occupez à l'esgard de vostre personne ; & bien qu'il puisse estre propre à vn autre de vostre taille & de vostre grandeur , si est-ce qu'il ne peut vous contenir tous deux que successiuellement, & non pas tout à la fois.

Le lieu est naturel ou violent. Le naturel est celuy dans lequel chaque chose trouue son repos , comme les choses pesantes au centre de la terre.

Le violent est celuy où elle est retenuë par violence , comme la pierre dans le milieu de l'air.

Le lieu est haut , bas ou moyen. Le haut est celuy qui est dans le point le plus sublime ; le bas au contraire , celuy qui luy est opposé directement & se rencontre dans le point le plus bas & le plus

profond. Le milieu est celuy qui est entre ces deux extremes.

Vne chose peut estre en vn lieu definitiuelement ou circonscriptiuelement. Estre circonscriptiuelement en vn lieu, c'est y occuper quelque place & estendue; de maniere que chaque partie du corps occupant, responde à chacune des parties de l'air qui enuironne.

Estre definitiuelement quelque part, c'est estre en tout le lieu, & tout en chaque partie du lieu, comme l'ame dans le corps & les Anges dans les espaces qu'ils occupent.

Occuper vne espace en vertu, c'est y pouuoir operer encores qu'on n'y soit pas actuellement. C'est ainsi que la main du Roy occupe toute l'estendue de son Royaume, quoy qu'il ne soit actuellement que dans vn lieu certain & déterminé.

D V V V I D E.

Il n'y a rien de si gieux & de si pauvre entre les estres que le vuide; tout le monde l'aborre iusques à la nature. Il se trouue si contrefaict en la posture qu'on luy donne, qu'il est presque aussi laid & aussi difforme que le neant.

Je ne parle point de ce vuide moral, qu'un chacun redoute en sa bourse ou en

son coffre , par la grande traifnée des incommoditez qu'il meine à la fuitte ; mais seulement de celuy qu'entendent les Philosophes.

Je ſçay bien que le commun des hommes entend par ce terme toute eſpace qui n'eſt remply d'autre choſe que de l'air ; le Philoſophe porte ſa penſée plus haut, & quand il demande ſ'il ſe peut donner vn vuide dans la nature , il ſ' imagine vn certain lieu , tel que pourroit eſtre vne conference vague , deſſauée , deſpourueüe & vuide de tout corps , meſme de l'air, qui penetre tout & ne permet pas que la nature tombe en cette ſyncope & deffail lance. De là vient que les bouteilles pleines d'eau, ſuppoſé qu'elles ſoient bien bouchées, hermetiquement ou autrement, c'eſt à dire de maniere que l'air ne puiſſe trouuer entrée ny paſſage, arriuant que la liqueur qu'elles contiennent ſoit gelée & glacée par vne trop grande froidure , elles ſe caſſent neceſſairement , parce que l'eau auparauant coulante dans le vaſe , venant à eſtre condensée par le froid , occupe moins d'eſpace , lequel ne pouuant eſtre vuide , eſt ſecouru à l'inſtant de la bonne merc nature , qui caſſe le verre pour y introduire dequoy reparer l'iniure , dont cet accident la menaçoit.

La raiſon de cecy eſt fondée ſur la con-

tinuité de l'univers appelé vn , par les ligatures & enchainements de toutes les creatures , qui pour en apparence estre distinctes les vnes des autres & mesmes contraires & opposées , ne laissent pas d'estre vnies par la communication & participation d'un mesme air qui penetre tout ; & hors l'enceinte duquel il n'y a point de creature qui se puisse eschapper.

Enfin comme il n'y a point de creature qui ne soit membre de l'univers & n'en fasse partie , de mesme que chaque partie de quelque tout que ce soit , a une certaine inclination panchante vers la perfection & l'integrité de son tout ; tout de mesme aussi le subiet total par un amour uniuersel , secret & reciproque, conserue une inclination & bienveillance pour l'ordre, la liaison & l'union de ses parties , & ces deux petits amours sont si adroits dans la nature , que respirants ensemble dans une mesme matrice , ils se choquent & se luttent sans cesse (comme ces deux chefs de nations dans le ventre de leur mere) non plus pour se donner la chasse , mais pour voir lequel des deux surmontera son compagnon de ciuilité & de courtoisies.

De là vient que les lieux sousterrains , pour profonds qu'ils puissent estre , ne sont iamais vuides de l'air , & s'il arrive que celuy qui s'y trouue de longue

main, vienne à se rarefier par trop ; de manière qu'il ne se puisse plus contenir dans le mesme espace qu'il occupoit auparavant ; & que d'ailleurs l'espoisseur & la dureté du lieu qui le renferme , luy refuse aussi de s'estendre ou de sortir , il faict comme la mine qui rēuerse tout ce qu'elle rencontre ; d'où arriuent les tremblements de terre & le bouleuersement des villes entieres.

Ceux qui se sont persuadez que la succession necessaire pour mouuoir & porter vn corps d'un lieu en vn autre , procedoit de la seule resistance de l'air , qui comme vne grāde mer dans laquelle nous flottons ainsi que des poissons , ne permet pas qu'un corps solide dans vn seul moment se puisse acheminer d'une extremité à une autre ; ont estimé qu'il ne se pourroit faire de mouuement dans vn espace vuide, supposé que la nature en cecy se voulut accorder avec nostre hypothese & nous fournir dequoy en faire l'experience. Aristote mesme a esté de cette opinion.

Mais parce que la succession requise pour le mouuement ne procede pas seulement de la resistance de l'air ; mais aussi de la distance & de l'esloignement qui se trouue entre l'une & l'autre de ces extremitéz supposées , de là vient que supposé le vuide dans la nature , rien ne pourroit

empescher le mouuement d'un corps d'un lieu à vn autre, marquant vne ligne diuisible à l'infiny entre le terme du depart & celuy du repos.

T E M P S.

Le temps n'est autre chose qu'une durée dont les parties successiues se diuisent par deuant & apres, c'est à dire qu'elles sont precedentes & posterieures. Car si vous considerez le temps d'une année renfermée entre le point qui la commence & celuy qui la finit, estce autre chose qu'une durée, de parties successiues, dont la seconde succede à la premiere, la troisieme à la seconde & ainsi tousiours en continuant.

Or est-il que le premier moment de sa durée, estoit postérieur à celuy de l'année precedente, qui le deua soit immediatement; & partant cette durée n'est autre chose qu'une succession de parties liées les vnes aux autres, dont les vnes sont precedentes & les autres posterieures, les vnes deuant & les autres apres.

De là vient qu'on a bien de la peine d'observer le temps present, parce qu'il est dans un flux continuel, qui dit deuant ou apres. Et parce que cette connexité & l'aïson de deuant & apres, est si estroïtte,

que dans le moment que nous disons vne chose presente, vne partie de sa durée est escoulée & l'autre passée; il semble qu'à le prendre au sens de rigueur, le passé & le futur partagent tout le temps de nostre vie; & que ce que nous appellons present est vne chose dont nous ne iouissons pas proprement; puisque le passé & le futur nous le desrobent & qu'ils le partagent à frais communs à nostre veüe, sans que nous y puissions apporter de remede.

Le temps est interieur ou exterieur. L'interieur est la durée, par laquelle vn estre naturel demeure en son existence actuelle & veritable tant & si long temps qu'il subsiste; de maniere que la fleur qui a esté vn mois entier sur le pied, a pour sa durée interieure, tout le temps pendant lequel elle a conserué son existence actuelle, qui luy est propre & interne.

Le temps exterieur est proprement la durée du mouuement du premier mobile, entrant que ce mouuement ou partie d'iceluy, peut estre employée pour mesurer la durée des choses sublunaires.

C'est ainsi que le mois qui fait partie de ce mouuement celeste, & peut seruir de mesure à la durée d'une fleur, dont la naissance & la mort se trouue renfermée dans l'espace d'un mois, est appelé temps exterieur.

Et que le mesme encores peut seruir de mesure à vn autre subiet, qui n'aura pas duré plus long-temps que cette fleur : de maniere qu'il y a pareille raison du temps exterior d'une chose , au temps interieur de la mesme chose , que de la mesure à la chose mesuree.

C est ainsi que vostre vie est vostre propre durée interieure , & que vostre durée exterieure , sera le temps pendant lequel vous aurez vescu , soit de soixante , soit de quatre-vingt ans ; Bref celuy qui tiendra compte de vos iours & de vos années,

Le temps , chez les Philosophes moraux , se prend bien souuent pour la circonstance d'une chose ; d'où vient que faire une chose en temps & lieu , c'est la faire à propos. La faire à contre-temps n'est autre chose que prendre mal ses mesures, & ne pas bien observer les circonstances.

Le temps est ou reel ou imaginaire. Le reel est celuy que nous diuisons entre passé , present & futur , qui peut estre mesuré par la durée du premier mobile , & supputé par ses reuolutions annuelles & iournalieres.

Le temps imaginaire est celuy que nous nous figurons auparauant la creation , en retrogradant vers l'eternité anterieure.

La durée est attribuée par les Philosophes à Dieu , aux substances intelle-

ctuelles & aux corps naturels, mais de differente maniere.

Celle qui est attribuée à Dieu est eternelle & infinie, parce qu'elle n'a ny fin ny commencement.

Celle par laquelle les substances intellectuelles sont mesurées, est infinie participée; ie dis infinie participée, parce qu'elle n'est pas proprement infinie, mais en quelque maniere; ne l'estant qu'à raison de l'eternité posterieure, mais non pas de l'antérieure, puis qu'il est vray que leur durée n'aura point de fin, bien qu'elle ait eu commencement.

La durée des corps est proprement appelée temps, soit parce qu'elle peut estre mesurée par le mouuement du premier mobile, soit parce qu'elle aura vne fin comme elle a eu vn commencement.

I N S T A N T.

Mais parce que parlant ordinairement du temps & des choses qui se font, on a coustume de dire qu'une chose a esté faite en cet instant ou en ce moment, il faut sçauoir ce que c'est qu'instant ou moment.

L'instant ou le moment n'est autre chose que l'extremité d'un temps commensurable; de maniere que l'instant est l'extre-

miré de l'heure, comme le poinct est l'extrémité de la ligne, sans qu'on puisse dire qu'il en fasse partie; car l'extrémité d'une chose luy est tellement intime qu'à parler proprement, ce n'est qu'un mode qui ne peut estre distinct de la chose modifiée, de mesme que la rectitude de vostre doigt, pour luy estre intime; n'en fait pas partie pour cela.

Ainsi donc le moment qui termine une certaine partie de temps, n'est pas pour cela partie de temps, de succession ou de durée.

Il est bien vray que ce terme d'instant & de moment est propre pour determiner l'action qui se fait en quelque difference de temps, mais il n'est pas pour cela partie de la durée ny du temps: aussi ne peut on dire qu'une partie de temps, soit proprement liée à une autre par un instant ou un moment, puisque l'indivisible ne peut faire partie du divisible, & qu'il faudroit pour faire cette fonction qu'il eut en soy deuant & apres.

Par celuy-là il seroit ioint à la partie précédée, par celuy-cy à la succédée; d'où vient qu'il ne seroit plus ce que nous appellons moment, l'estre duquel n'a aucune partie divisible de soy même; autrement il faudroit dire que le temps seroit indivisible, puisque les parties indivisibles

ne peuvent former vn tout diuisible & cōmensurable. Ce qui est faux & semble tenir quelque chose de ce fantasque, qui vouloit que toute la nature n'eut pour principes de son être, que des atomes, c'est à dire des points indiuisibles.

MOVVEMENT.

La Philosophie diēt que le mouuement est l'acte d'vn estre en puiffance, entāt qu'il est en puiffance, cela veut dire que mouuement n'est proprement que le progres d'vn terme à vn autre, du premier au second, de telle sorte que cet escoulement ne soit pas encores au second, autrement ce seroit vn repos & non pas vn mouuement.

Donc comme il n'est pas encores au terme auquel il s'achemine, ce progres est en partie en acte, & en partie en puiffance; en acte, à raison de ce qui se fait, en puiffance, à raison de ce qui est à faire.

Et voila pourquoy dans la definition du mouuement nous faisons vn mēlange d'acte & de puiffance à l'esgard d'vn mēme subiet.

Le mouuement est parfait ou imparfait.

L'imparfait est le mouuement local, comme de se porter d'vn lieu en vn autre,

de vostre chambre en vostre salle.

Le parfaict se fait sans succession, tel est le mouuement de quelques sens, comme la veue & le mouuement de l'ame comme entendre & vouloir.

Le mouuement est simple ou composé.

Le simple est substantiel, comme la generation & la corruption, ou accidentel, comme l'alteration, l'accroissement ou la diminution.

Le composé est celuy qui reçoit en sa constitution deux mouuements simples, par l'un desquels la chose cesse d'estre ce qu'elle estoit, pour deuenir par le moyen de l'autre ce qu'elle n'estoit pas encores.

Celuy-cy est encores substantiel, tel qu'est la conuersion d'une substâce en une autre, qui se faiët par la corruption d'une chose, & par la generation d'une autre en mesme temps.

Ou accidentel, lors que le changement qui arriue au subiet, est vn simple accident, separable sans interest & dommage de sa propre substance.

Et parce que la continuité & la succession sont les proprietéess essentielles du mouuement local & progressif, aussi bien que du temps, il est facile d'employer l'un pour l'autre. D'ailleurs comme le temps est proprement la mesure de toutes choses, & que tout mouuemēt ne se peut faire

que dans le temps, nous ferons pareille difference entre le temps & le mouvement, qu'entre la mesure & la chose mesurée.

Et parce que les actions des esprits sont momentanées, aussi pouvons nous dire que le terme de mouvement ne leur appartient qu'improprement & non pas en sa propre signification.

ALTERATION, ACCRETION ET

MOVVEMENT LOCAL.

Le mouvement en general reconnoist trois principales especes; parce qu'il se porte & s'aduanee ou à la quantité ou à la qualité ou au lieu, c'est à dire vn terme esloigné.

Le mouvement à la quantité, est proprement l'accretion ou l'augmentation par laquelle nostre corps se nourrit par conuersion de substance.

Le mouvement à la qualité n'est autre que l'alteration accidentelle d'une qualité à vne autre contraire; telle est l'alteration par laquelle vne qualité s'introduit dans vn subiet, aux despens & à la ruine d'une qualité opposée, qui y regnoit auparauant. C'est ainsi que la chaleur du feu chasse doucement de nos mains le froid que nous y

sentions auparavant, pour se rendre maistresse de la place,

L'accretion ou l'augmentation est vn mouuement qui regarde la quantité, de telle sorte que par le moyen des aliments cuits & digerez dans l'estomach, conuertis en chyle & en sang, & respandus par toutes les parties du corps viuant, il s'accroist peu à peu par leur suc, iusques à ce qu'il ait acquis le parfaict degré de sa consistance.

Le mouuement local n'est autre que le progres d'un terme à vn autre; ses proprietiez sont la succession & la continuité; la succession, pour marquer le progrès; la continuité pour en descouurir l'vnité; estant vray que s'il y a relache & repos à l'esgard de la chose qui se meut, le mouuement marqué entre le terme de depart & celuy du premier repos où elle arriue, sera autre que celuy qui se renouellera, & qui pour terme de depart reconnoistra ce lieu de repos duquel il desloge, pour s'auancer à vn autre.

Donc comme le mouuement local, ne se peut faire sans quelque succession & sans continuité, ce n'est pas merueille si nous luy donnons ces deux qualitez pour annexes.

De maniere toute fois, que ce flux & ce coulement progressif, soit autre for-

muellement que la succession & la continuité, puisque la ligne qui est vne espece de succession & de continuité, n'est pas pour cela mouuement; & se trouuent aussi differents entre-eux, que la quantité, l'est de la qualité,

Ce mouuement emprunte ses differences essentielles, de la diuersité des termes, qu'il regarde comme causes de son acheminement, & comme centre de son repos & de sa quietude. De là vient que le mouuement du feu; est autre que celuy de la pierre.

Le mouuement direct est encores autre que le spherique; celuy-là n'a iamais qu'un terme, lequel estant atteint par la chose meüe, elle s'y arreste & s'y repose.

Il est simple ou composé. Le simple est bas au respect des choses graues & pesantes, comme le centre de la terre à l'esgard de la pierre; ou esleué, à l'esgard des choses legeres, qui en sont separées & desvnies, comme la plus haute region de l'air, au respect de la flamme du bois qui brulle en vostre foyer.

Le composé est le mouuement reflexchy, qui sans s'arrester à l'obiet qu'il frappe, se rabat & se reflexchit sur soy mesme, il est appellé composé parce qu'il aduance & recule, comme meslangé de

progrez & de retour ; marquant deux termes differents & opposez, l'un dans le progrez à la rencontre de l'obiet, qui le repousse; l'autre dans son retour & sa reflection au lieu où il s'arreste & se repose. Celuy-cy est oppose à celuy-là, parce qu'il semble deffaire aucunement le chemin que celuy-là auoit fait.

Le mouuement spherique se fait sur son propre cêtre (cômme celuy du premier mobile) sans qu'on luy puisse propremēt assigner de terme; soit parce que son centre ne peut estre son terme; soit parce qu'on ne le peut assigner en aucune partie de sa superficie cōuexe, puisque c'est le total & qui se meut ou se repose, & non pas vne seule partie de la Sphère.

Il se peut faire aussi qu'il se donnera vn mouuemēt meslé du spherique & du direct; supposé qu'on roule vn corps spherique, du premier terme d'une ligne droite, iusques à son extremité.

Il resulte de cecy que le mouuement est naturel comme celuy de la pierre, lors qu'elle se porte en bas par son propre poids interieur; ou violent lorsqu'elle est iettée contre mont, par vne force majeure; il peut estre tardif & paresseux; ou vif, prompt & leger, supposé que deux corps mouuans soient considerez en vne mesme carrière.

Ce qui procede soit de la difference de la vertu interieure & force motrice qui se trouue en l'un & en l'autre de ces deux coursiers ; soit de la difference de leur poids s'ils sont inanimés ; soit de la difference du lieu , & moyen dans lequel ils se meuuent ; d'où vient que la pierre chemine bien plus viste dans l'air, que d'as l'eau , selon le plus ou le moins de resistance qu'elle trouue en son chemin.

Que si le mouuement est egal en toutes les parties de la succession & de la continuité, il est appellé regulier ; si inegal, irregulier , & parce que dans la rencontre des matieres suiuanes, nous retomberons encores dans l'occasion d'en dire quelque chose, nous ferons ferme icy.

Pour dire que la generation comme la corruption different de l'alteration & de l'accretion, en ce que la premiere regarde la qualité , la seconde la quantité , & que les deux dont nous auons à parler concernent la substance.

GENERATION ET CORRUPTION.

La generation est le changement d'un tout substantiel en un autre sans qu'il reste aucune chose de la forme precedente & essentielle qui l'animoit. Tel est le serpent qui s'engendre de la graisse de la ter-

re par la chaleur du soleil ; parce que ce changement est tel , que bien que cet animal ait esté formé de la terre ; si est-ce qu'il n'en retient rien que la matiere.

La corruption s'explique par la generation , parce qu'il ne s'engendre aucune chose, que par la corruption d'une autre ; d'où vient qu'il a esté nécessaire que la terre se soit corrompue & qu'elle ait esté priuée de sa propre forme , pour receuoir celle qui luy seruient par la voye de la generation.

La generation est differente de la corruption , en ce que celle-cy destruit la forme qu'elle trouue au subiet ; celle-là au contraire introduit la forme qui arriue au subiet engendré.

La generation est de deux sortes, car elle est actiue ou passiue.

Generation actiue est l'action par laquelle le fils est engendré entant qu'elle est dans le pere.

Generation passiue est l'action du pere entant qu'elle est dans le fils.

La generation est diuine ou naturelle. La diuine est l'emanation d'une chose viuante, procedant d'un principe viuant, auquel elle est ressemblante & conioincte en vnité de nature.

La naturelle est le progres & l'emanation [d'une chose viuante qui fluë d'un

principe vivant, auquel elle est coniointe par ressemblance de nature.

De maniere que la difference de la generation diuine & naturelle consiste en ce que celle-là est en vnité & identité d'essence & de nature; & que celle-cy est en ressemblance seulement, & non pas en identité & moins encores en vnité.

La generation prise en vn sens diffus, ne veut dire autre chose que le progres du non estre à l'estre, soit substantiel, soit accidentel; celuy-là est proprement generation, celuy-cy est proprement alteration.

A le prendre au sens de rigueur, le terme de generation n'est deu qu'aux choses vivantes, dont l'une est uniuoque, comme la generatiō du cheual d'un autre cheual; l'autre equiuoque cōme la generation des animaux de la pourriture de la terre.

La premiere est selon nature par l'accouplement du masle & de la femelle d'une mesme espece, cōme le cheual & la iument.

La seconde pour estre naturelle, n'est pas selon nature, telle est la generation du mulier qui se fait par l'accouplement de l'asne & de la iument.

La generation de l'homme est ordinaire ou extraordinaire.

L'ordinaire est celle qui donne tous les iours des enfans à la Republique.

L'extraordinaire

L'extraordinaire est sans pere & sans mere, comme Adam, & tous ceux qui resusciteront au iour du Jugement. Ou sans femme par l'entremise de l'homme, comme Eve; ou sans pere par l'entremise de la femme, comme le Sauveur du Monde.

D V M O N D E.

Le monde, que tout le monde connoit (ainsi appellé par l'estat de pureté, dans lequel il auoit esté créé de Dieu, auparavant que l'homme l'eust noircy, infecté & corrompu de son crime) meriteroit plus iustement auourd'huy d'estre appellé immonde, que monde.

Nous entendons par ce terme, cette grande masse sensible qui peut estre atteinte par la portée de nos yeux & de nos sens; que si l'ornement, la beauté & l'ordre agreable de toutes ses parties si esclatantes & situées en si beau iour, luy ont donné le nom de monde, aussi bien que la pureté dans laquelle il estoit sorty des mains de Dieu & de l'abyssme du neant.

Le rapport de tant de pieces vnies & conioinctes si artistement, luy a donné le nom de machine;

L'amas & le recueil de tout ce qu'il contient le nom d'vniuers,

De mesme que par la vertu secrette, interieure & seconde dont il est animé il a esté appelé nature & la mere de toute chose viuante. Enfin le monde n'est autre chose que l'ordre general des creatures qui ayant esté formées de la main de Dieu dans vne certaine constitution d'estre, soit permanente, soit passagere, sont conseruées par la mesme puissance chacune en leurs droits & en leurs possessions.

C'est par cette raison que les choses corripibles doibuent perir & que les pierres fondamentales de ce grand bastiment, comme les elements & les Cieux doibuent durer aussi longtemps que les siecles.

Quelques Philosophes Platoniciens le distribuent en trois classes, la premiere est le monde intelligible, c'est à dire Dieu & les substances spirituelles qui l'accompagnent & luy font vn courtaige perpetuel.

La seconde est le monde celeste, comprenant toutes les spheres des Cieux depuis le premier mobile iusques au Ciel de la Lune, avec tous ces corps brillants de feux, & de lumieres qui s'y trouuent compris & enuolopez.

La troisieme est le monde appelé Elementaire, parce qu'il comprend dans son contour les quatre Elements, le feu, l'air,

l'eau & la terre, ensemble tous les animaux & les mixtes contenus dans cette grande masse ; de maniere toutefois que ces trois mondes comme trois grands cercles engagez les vns dans les autres par vn commerce de rapports & d'influences mutuelles du haut au bas, du bas en haut, concourent à vne seule & mesme vnitè generale & vniuerselle.

Vnitè non d'essence & de nature, mais d'ordre & de rapport seulement ; de mesme qu'une grande armée & vne Republique pretend à l'vnitè de communication & de societé, par l'vnitè de la fin qu'elle regarde soit de la victoire soit du repos publique.

Bref le monde n'a pour raison de son vnitè que la volonté de Dieu, lequel s'estant voulu pourtraire, autant que le materiel & l'finy pouuoit estre capable d'estre le modelle du spirituel & de l'infiny, n'a fait qu'un seul monde pour nous faire voir l'vnitè de son essence, & par les trois cercles remarquez en cette grande capacité, nous a voulu ombrager en quelque maniere les trois personnes que la foy decouvre en l'vnitè de cette essence infinie.

Que le monde soit de toute eternité, c'est vne resuerie melancholique qui ne se peut rencontrer dans vne teste bien faite : nous l'auons iustificié assez clairement d'as

nostre Philosophe Chrestien , & pour confirmer nostre sentiment par vne raison nouvelle qui ne peut souffrir de re-partie ; ie dis que s'il est eternal , il le doit estre à l'esgard de toutes ses parties permanentes , comme la terre , le Soleil , la Lune , le Ciel & les autres. Et partant si le monde sublunaire est eternal , il a esté esclairé du Soleil de toute eternité.

Et comme dans l'eternal il n'y a point de partie qui soit ou plus ou moins eternelle que l'autre , (autrement il ne seroit plus eternal) supposé que la terre soit eternelle , il faut qu'elle soit eternelle en l'un & en l'autre de ces hemispheres , n'estant diuisible qu'en deux , à sçauoir en celuy que nous habitons & en celuy qui est habité par les Antipodes.

Si donc il est eternal il faut que l'un & l'autre ait esté esclairé du Soleil de toute eternité , ou s'il ne l'a pas esté qu'il y ait eu commencement à raison de l'un ou de l'autre

Que l'un & l'autre hemisphere aient esté esclairez du Soleil de toute eternité , en mesme temps , il est absurde ; ce que l'experience nous demonstre assez clairement pu sque le Soleil ne peut en l'espace de douze heures , esclairer parfaitement que l'un des deux.

Que si l'un ou l'autre ne l'ont pas esté

en mesme temps , il faut que l'un des deux hemispheres esclairé du Soleil de toute eternité , ait du moins deuanté l'autre de douze heures , & partant supposé ces deux hemispheres eternels, comme ils le doivent estre necessairement , le second esclairé sera moindre que l'autre (dans son eternité) de douze heures , ce qui est absurde & ridicule.

Car de mesme qu'un infiny ne peut estre plus infiny qu'un autre infiny , autrement l'un des deux ne le feroit pas ; tout de mesme aussi entre deux eternels l'un ne peut estre moindre que l'autre , sans dire en mesme temps qu'il n'est pas eternel, il resulte de cette demonstration vive & sans reproche, que le monde ne peut estre eternel. Donc puisque dans le cours des choses créées, tout ce qui a eu commencement, court naturellement à sa fin & à sa propre ruine ; il est certain que le monde perira par la resolution des memes principes qui l'estaient & le composent ; à la reserve des natures intelligentes, créées eternelles d'une eternité posterieure.

Il est vray que les pilotis qui soustienent cette grande machine sont si vifs & si animez , qu'ils semblent avoir assez de vigueur pour durer tousiours ; aussi ne disons nous pas que leur ruine arrive neces-

faiblement de leur foiblesse & caducité, mais de la seule volonté de Dieu qui terminera sa course & clorra le dernier iour des viuants, lors qu'il paroitra à la face de toutes les nations pour les iuger & les salarier d'une eternité de recompenses ou les chastier par une eternité de supplices.

La matiere dont il est formé n'est point autre que celle de ses parties; puisque les Philosophes conuiennent en l'establissement d'une seule matiere; matiere créée dans les temps par la parole de Dieu, & non pas eternelle ainsi que Platon se l'estoit imaginé.

Et comme il n'y a point de tout sans forme, il semble qu'il y ait plus de difficulté de reigler sa forme que sa matiere.

Quelques vns ont estimé qu'il debuoit estre animé d'une seule forme substantielle, capable de regir, gouverner & presider à toutes les autres qui luy sont inferieures de mesme que dans vn tout substantiel, comme dans l'homme, l'ame raisonnable domine par excellence la vegetatiue & sensitiue, les contenant en vertu & en pouuoir.

Mais comme nous auons faict voir que le monde entier considéré avec ses parties est plustost vn tout par aggregation qu'un tout substantiel, aussi ne uy pouuons nous accorder une forme substantielle, mais acci-

dentelle seulement , de mesme qu'une compagnie , une société , une République & un bastiment composé de plusieurs matériaux & departements , ne peuvent pretendre une autre forme que l'accidételle.

Empedocles a bien voulu comparer le monde au phœnix , & comme il n'a pas voulu rendre celui-cy solitaire & un d'unité de nombre ; aussi n'a t'il pû renfermer le monde dans la mesme unité de nombre , estimant qu'il estoit capable de corruption & subiet à la mort , mais qu'il sortoit de son tombeau plus glorieux qu'il n'y estoit entré , & se reproduisoit & renouueloit de ses propres forces & de sa seule vertu.

Democrite n'a pas feint de dire que le monde estoit un d'unité spécifique , de mesme que l'homme , quoy que multiple d'unité de nombre , ce qui reuient à l'opinion de ceux qui ayant posé le Soleil inefbranlable au centre du monde comme le feu naturel , autour duquel tous les autres se meuvent par une certaine sympathie & nécessité de communication reciproque de regards & d'aspects ; ont placé nostre monde sublunaire au rang des astres & constellations , & fait une aussi grande troupe de mondes que nous descouurons d'estoilles dans le vaste Amphitheatre de l'univers.

Et comme ce Philosophe compare l'vnité du monde à celle de l'homme , aussi la soubmet-il à la mesme corruption numerique , s'estant persuadé qu'il perissoit iournellement quelque monde particulier sans que l'espece en souffre de dommage.

Aristote l'a creu vnique , mais d'une telle vnité qu'elle ne put auoir de compagnie,

Les Disciples de l'Euangile qui dès la bauette apprennent à philosopher & rendre compte des choses diuines , sçauent bien que la main de Dieu n'a point esté deseichée , par vne trop grande euacuation de sa vertu , non plus que racourcie ; bref qu'une seule de ses parolles est capable de produire plus de mondes , que celui que nous habitons n'a de parties différentes de nombre. Et que celui-cy encores tout glorieux & superbe qu'il est, tomberoit dans le neant duquel il a esté extraict , si la mesme main souveraine cessoit pour vn moment de l'appuyer & le soustenir par son concours general.

CORPS SIMPLE.

C'est volontiers passer d'une extremité à l'autre , que de se porter du total & du monde entier, à la discussion de ses parties

& mesmes des plus minces. Mais parce que l'ordre de la connoissance demande qu'on descende des choses plus generales & plus simples en la descouverte des corps mixtes & plus composez qui comme les plus lourds & les plus pesants occupent les plus bas degrez de ce grand Amphitheatre.

Quelques vns ont estimé que toute creature estoit corps, que les Anges mesmes estoient corporels & debuoiert estre appellés corps simples à comparaison des autres.

D'autres ont creu que le corps simple estoit proprement celuy lequel en sa nature n'admet aucune composition physique; mais seulement vn assemblage de l'essence & de l'existence, du genre & de la difference, auquel cas la matiere & la forme considerées precises peuuent estre appellées simples.

Le Physicien qui se renferme dans les limites du corps naturel, faiët deux ordres de corps simples. Dans le premier il n'y place que les incorruptibles, comme les Cieux & les astres composez de matiere & de forme.

Au second les corruptibles comme les Elements, soit parce qu'ils ne sont pas composez, soit parce qu'ils ne reçoient proprement en leur composition naturel-

le & primitive que deux qualitez seulement, soit parce qu'ils entrent en la composition de tous les corps sublunaires.

Cette simplicité de nature leur a faict conclurre vne simplicité de mouvement, soit circulairement comme les sphaeres celestes, soit directement, ce qui se faict en deux manieres, en bas, comme les choses pesantes; en haut., comme les choses legeres.

D V C I E L.

L'homme estant nay pour le Ciel, soit par l'excellence de sa forme extérieure, qui au contraire des animaux dōt la veüe est tousiours courbée & panchanté vers la terre, porte les yeux sans peine & les repose sur cet excellent pourpris: soit par la dignité de sa forme intérieure créée de Dieu pour iouyr d'une eternité glorieuse; n'a pas besoing de grands enseignements pour luy apprendre, ce que c'est que le Ciel, puis qu'il doit estre vn iour son heritage & sa patrie.

Mais comme il ne suffit pas de le considerer en cet estat, où l'ame glorieuse estant paruenue se fera vn marche pied du Soleil & des Astres les plus esleuez, il faut l'envisager comme corps naturel que nous auons dit estre simple & non com-

posé, si ce n'est de pieces tres-minces & & tres delicates, i'entends d'essence & d'existence, que nous pouuons plus proprement appeller forme & matiere.

Estant vray d'allieurs qu'il n'y a que les substances spirituelles qui proprement puissent se vendiquer cet aduantage dans la composition & constitution particuliere de leur estre, de n'admettre que le genre & la difference, l'essence & l'existence;

Aussi n'estce que par souffrance & improprement, que le Physicien emprunte ces termes pour expliquer la nature de ces corps simples, & non pas au sens de rigueur.

Le Ciel peut estre desiny vn corps simple, affranchy de toute generation & corruption & de soy muable circulairement. De demander pourquoy il a esté fait, la gloire de Dieu en est la premiere raison; le principal motif & la cause finale; sa main toute-puissante en a esté l'efficiente & creatrice; l'homme & toute la nature sublunaire, sa fin prochaine & moins principale.

Si vous demandez aux Cieux ce qu'ils font, ils vous respondront par la bouche du Prophete qu'ils racontent les louanges de Dieu. Voyla leur employ principal; & parce qu'ils ne peuvent exploiter la gloire de Dieu, qu'ils ne respandent sur nous les

thresors de leurs influences liberales , les voila quant & quant employez à nostre bien & vtilité particuliere , mais ce n'est que du second bon , & par vne espece de reflexion.

Comme la matiere est vne ; sa forme tout de mesme est vne , par laquelle il est ce qu'il est , luit & influe dessus nous.

Aristote en auoit conceu vne si bonne opinion & si aduantageuse qu'il ne se pouuoit persuader qu'il fut de la mesme matiere que tous les autres corps de la nature , estimant que la matiere auoit cela de propre en tout subiet où elle se rencontre, de seruir comme de theatre sur lequel il se fait des combats par le chocq des qualitez contrariantes. D'où vient que tous les subiets qui participent d'une mesme matiere ne peuvent se deffendre d'estre assaillis par les autres ; de mesme qu'ils ont droit d'attaquer leurs voisins, & tous ceux qui portent la l'urée de la matiere.

Donc comme les Cieux ne sont soubmis à aucune alteration , & ne peuvent estre endommagez en la pureté de leur nature , par l'atteinte des Elements, quelque coniuration qu'ils puissent faire entre eux ; il a estimé qu'ils ne peuvent communiquer à l'vnité de matiere. Ce qui a fait conclurre à ce grand Genie , que leur constitution deuoit estre vne quintessen-

ce, c'est à dire vne matiere autre que celle des Elements qui sont au nombre de quatre.

Mais comme il n'est pas necessaire de multiplier les estres sans necessité & qu'on ne peut alleguer aucune raison qui puisse iustifier que la matiere des Elements soit autre essentiellement que celle du Ciel, aussi ne pouuons nous luy accorder vne autre matiere que celle qui fournit tous les corps de l'vniuers.

Ce n'est pas que le Ciel ne puisse estre appellé quintessence, non pas à raison de la matiere qui luy est commune avec les Elements, mais du moins à raison de sa forme essentielle, belle, claire, chrystalline & transparente, exempte de toute corruption, annoblie de tant de rares & eminentes proprietiez, qu'elle ne reconnoist point de main capable de la dissoudre, que celle làmeisme quil'a formé & luy a donné l'estre.

Forme si noble & si remplie d'excellentes vertus, que le Ciel n'a pas besoing, que les Anges fassent des efforts pour rouler de l'Orient à l'Occident, les Masses & Spheres qu'il enuelope, comme s'est persuadé Aristote; ny qu'une autre forme assistente ou substance intelligible soit à l'autre extremité opposée du Ciel du Soleil, pour desfaire peu à peu & dans l'es-

pace d'un an par un effort contraire, la fusée dont celuy-cy s'efforce tous les iours de faire le contour & le cercle parfait.

Enfin les corps celestes ne peuvent estre de pire condition que ces montagnes viuentes, que nous voyons rouler, se promener & se conduire çà & là dans les mers par leurs propres mouuements, ie veux dire les baleines & ces monstres prodigieux que l'Ocean renferme dans son empire.

Mais de grace? la terre a-t'elle besoing d'un Ange pour la souleuer & la suspendre dans le milieu des airs.

La mer a-t'elle demandé un Ange tutelaire pour seruir de rempart à la foiblesse d'un peu de sable qu'elle respecte & qui de part & d'autre la maintient dans ses bornes & ses larges estenduës.

Son flux & reflux a-t'il besoing d'une autre agitation que de cette vertu interieure qui luy dilate les poulmons & les reserre pour se deffendre de la corruption?

Le mouuent des riuieres qui courent avec tant de rapidité du leuant au couchant, ont-elles un Ange au cheuet de leur liët pour leur donner la chasse & la fuite si reiglée.

Pourquoy donc refuser à la nature du Ciel le mouuement circulaire, comme necessaire, puis qu'estant le siege de tant

de feux, & remply de vertus ignées, il faut qu'il meue & qu'il agisse, & que d'ailleurs ayant à se mouuoir, il ne le peut que circulairement.

Enfin comme pourrions nous croire ce mouuement luy estre naturel, s'il procedoit du mouuement & de l'impression d'un agent estranger?

La boule que le ioueur pousse d'un but à un autre, y arriue t'elle par son mouuement naturel? n'estce pas un principe exterieur qui luy communique en ce rencontre, ce qu'elle n'a pas de sa raison interieure & essentielle.

Et partant il y a peu d'apparence à vouloir soustenir l'opinion contraire; & faire de l'Ange placé au premier mobile, comme un espallier de galere occupé continuellement & sans relasche, à rouler cette grande maille sur son propre centre. De se persuader aussi que sa matiere soit dure & solide, c'est une chose peu croyable, veu sa grande simplicité & legereté. Et quand il est dit en la sainte parolle que les Cieux sont solides comme l'airain & le cuiure fondu; ce n'est pas à raison de leur matiere, mais de la durée & perfection de leur estre;

Car de mesme, que pour faire esclatter & durer la memoire des Cefars, il la fallu grauer sur le cuiure, & en faire des me-

dailles ; tout de mesme le Ciel a raison de sa simplicité & incorruptibilité, peut bien estre appelle plus solide & plus ferme en sa durée que le cuire, dont la solidité ne peut résister à la violence du feu ny à la rouille des temps & des siècles.

C'est donc vne matiere tres-subtile & plus encore que la region de l'air la plus pure, ce n'est pas aussi que les Astres qui sont faits & peults de cette mesme matiere, n'ayent vne consistance plus espoussie, qui fait corps capable de soustenir les rayons de la lumiere, comme de les réfléchir, voire mesme de les eclypser quelque fois.

C'est pour lors que la folle curiosité fait courir tout le monde, pour voir tomber le Soleil en syncope & en deffaillance, & que les hommes qui desdaignent de le considerer en ses plus beaux iours, ne l'admirent que dans ses langueurs, ses maladies & ses infirmitéz.

Ce qui arriue quand l'opposition directe & diametrale du corps opaque de la Lune, ne luy fait teste que pour luy faire ombre & le faire paillir & obscurcir honteusement à nostre veüe.

Le mouuement, la lumiere, la chaleur & l'influence sont les principales proprietéz des spheres celestes, aussi bien que des estoilles fixes & errantes, qu'elles con-

tiennent; par le mouvement, elles satisfont à leur appetit naturel, par la chaleur elles rendent tesmoignage de la vigueur de leur actiuité & par leurs influences nous font sentir leurs vertus secretes & occultes dont leur fertilité se soulage en deschargeant sur nous le lait de leurs mammelles secondes.

INFLUENCES CELESTES.

Le mouvement & la lumiere des Astres sont assez connus; pour leurs influences, bien qu'elles soient de mesme datte & mesmes inseparables de l'un & de l'autre, (estant vray de dire que si le mouvement en est le chariot, la lumiere en est comme le vehicule) si est-ce que plusieurs se sont persuadez mal à propos que les astres pour auoir les yeux continuellement ouverts sur nous, sont comme des spectateurs inutiles & sans action, & partant sans influences.

Elles sont si connoissables par les curieux & desormais par les plus stupides, qu'on ne peut plus en doubter, soit parce que selon l'opinion de quelques vns, elles doibuent respendre icy bas ces quatre premieres qualitez que les Philosophes reconnoissent pour les ouurieres principales de tout ce qui s'y opere; soit parce que l'experience enseigne aux plus grossiers,

qu'au decours de la Lune, les os des animaux sont comme euacuez de la moitié de la mouelle qu'ils auoient en la plénitude de cet autre.

Progrès successif ou plustost flux & reflux, qui tesmoigne bien clairement cette verité, & n'est pas vne petite preuve pour le flux & le reflux de la mer.

D'estimer que la chaleur & la lumiere sont capables de supplier & de s'acquiescer dignement de la fonction & de la charge des influences, c'est se méprendre, puisque la chaleur & la lumiere pour produire en tout cas le chaud & le sec, ne peuvent au moins donner leurs contraires, le froid & l'humide.

Mais comme ce lieu estroit & reserré ne me donne pas la liberté de dire mes sentiments, j'aduance icy les opinions d'autrui sans donner ouuerture à la mienne, qui demanderoit plus de temps, plus d'attention & vne plus large carrière. Ce que ie dis afin qu'on ne pretende pas m'assuierir à la loy de toutes ces opinions, qui pour estre plausibles & agreables, ne peuvent satisfaire plainement mon appetit.

DV NOMBRE DES CIEUX.

L'opinion la plus commune establit iusques à dix Spheres celestes, & quelques

autres iusques à vnze. Ils attribuent vn Ciel à chacun des sept Planetes vn à Saturne pour le plus haut, vn à Iupiter, vn autre à Mars, vn au Soleil, vn à Venus, vn à Mercure, & vn autre à la Lune comme la plus basse & plus voisine de la terre.

Planetes qui sont tous differents, soit en leurs irradiations particulieres, soit en leur forme, soit en leur situation, soit parce que le seul corps du Soleil a de sa nature d'estre lumineux;

Tous les autres sont nais aueugles & feroient despourueus de lumiere, s'ils n'estoient allumez du feu du Soleil, ou plustost si comme des glaces luisantes, opposées à la clarté de ce flambeau, ils n'en repoussioient l'image par vn contre-coup, d'où vient qu'ils nous paroissent, aussi bié que toutes les estoilles fixes, en forme de petits Soleils contrefaits.

Le huitiesme Ciel est appellé Firmament à cause des estoilles fixes, dont il est le parterre, ou plustost le siege de tant de feux & tant d'estoilles, dont le nombre & la multitude iette nos yeux dans vne agreable confusion de brillants & de lumieres.

Le neufiesme est appellé Chrystallin.
Le dixiesme, le premier mobile.

Pour en accroistre le nombre quelques

vns se font aduisez de doubler celuy qui est entre le premier mobile & le firmament, peut estre parce qu'ils ne trouuent rien de si beau a leur goust, que le chrystal; & comme les choses qui nous plaisent, ne doibuent iamais estre seules, ny marcher autrement que de compagnie, ils ont voulu doubler le Ciel chrystallin; s'y estant d'ailleurs trouués necessitez par le mouuement de trepidation accordé au neuuesme Ciel; & comme ce balancement est vn vray mouuement d'yurogne, qui chancelle & n'est pas bien certain du lieu ou du degré, sur lequel il veut poser le pied, ny de la desmarche de son corps; ils se sont persuadez qu'il falloit deux grâds cercles, l'vn pour aller auant, pendant que l'autre tire en arriere, & les accorder de sorte que chacun d'eux soit maistre tour à tour de son compagnon.

Adioustez à toutes ces sphaeres le Ciel empyrée, dont tout le monde conuient sans contredit, en voylà iusques au nombre de douze.

Mais ceux qui n'attachent point les planetes ny les estoilles dans le corps & la substance du Ciel, a la mode des nœuds qui se trouuent naturellement dans le bois; & qui leur attribuent a chacun en particulier vne vertu capa le de les conduire selon le sage decret de la diuine pro-

vidence , remedient a ce grand nombre de spheres celestes , les requisant en vn seul & vnique Ciel comme vn grand air vague & spacieux , dans lequel ils roulent & se promeuvent cōme des poissons dans vne grande mer chrystalline.

Ce que ie dis à la referue du Ciel empyrée, dont le nom tesmoigne bien qu'il doit auoir vn priuilege tout particulier. Aussi est-il de nature ignée & de tout autre alloy & qualité que le Ciel des estoilles fixes & errantes.

De maniere qu'au plus on ne peut faire que trois Cieux. L'elementaire est à compter de la superficie concaue du Ciel de la Lune avec tout ce qu'il contient, en son enceinte pour le premier , comprenāt la region de l'air & de la terre;

Le second appellé celeste, est à compter de la superficie superieure du Ciel de la Lune, iusques à la superficie concaue du Ciel empyrée

Le troisieme dit intelligible & la demeure de Dieu , des Anges & des ames bienheureuses est celui que l'opinion cōmune appelle empyrée.

Ce que ie trouue d'autant plus apparent & plausible qu'il est dit en la Saincte parolle que Sainct Paul , fut rauy au troisieme Ciel , ce qui ne peut estre entendu que de celui des ames bienheureuses ; car

de l'eſſeuer iuſques au Ciel de Venus, que nos Philoſophes ſouſtiennent, eſtre la troiſieſme ſphere, il y a plus de ridicule que de verité.

Les leçons d'amour que cet Oracle de dilection & de charité y a apprifes & qu'il nous a dictées, ſont vn peu autres que les chanſons & les cantiques, que ce bel Aſtre inſpire dans le cœur des eſſeminez, au rapport des Aſtologues iudiciaires, que ie ne pretends pas icy condamner ny approuver, le champ eſtant trop eſtroit, ſoit pour les conuaincre d'erreur, ſoit pour expliquer leurs ſentiments & les rendre excuſables en quelque choſe.

MOVVEMENT DES CIEVX.

Pour rentrer en l'opinion commune & le nombre des douze Cieux, obſervés que l'empyrée eſt ſeul immobile.

Le premier mobile c'eſt à dire l'onzième fait ſon tour iournalier & reiglé du leuant au couchant, dans l'eſpace de vingt quatre heures, d'où vient que le Soleil & les Aſtres ſe leuent & ſe couchent tous les iours en noſtre hemisphere. Ceuy-cy entraîne tous les autres qui luy ſont inferieurs d'un mouvement & d'une force violente, parce que chacun d'eux ſe conſerve vn mouvement retrograde & parti-

culier. De mesme que celuy qui est entraîné dans vn batteau du leuant au couchant, ne laisse pas de remonter du bas du nauire en haut, de la prouë à la poupe, par vn mouuement contraire.

La dixiesme Sphere, chancelante comme elle faiët par son mouuement de trepidation, n'aduance gueres de besongne, & a besoing pour faire son tour de trois mil quatre-cens trente & vn an, & de deux-cens trente-neuf iours.

La neuuesiesme est plus diligente, il ne luy faut que mil sept-cens qunze ans & trois-cens deux iours, pour en faire les obseruations bien regulieres, il faudroit auoir lettres de viure vn peu long-temps

Le huiëtiesme appellé firmament, va plus lentement que tout cela; c'est peut estre encores pour cette raison, qu'il est ainsi appellé, parce que son mouuement est si tardif, qu'il est presque imperceptible; Il ne demande pas moins de teps pour acheuer son tour sur son propre centre, i'entends de ce mouuement qui luy est propre & particulier, que de vingt-cinq mil neuf cens quatre-vingt dix-huët ans & six vingt iours; comme si les estoilles qu'il charie d'une extrémité de son cours à l'autre estoient autant de femmes grosses qu'il a peur de blesser ou d'incommoder par trop de precipitation.

Le Ciel de Saturne a pour faite son cours ving-six ans cent cinquante cinq iours & huit heures.

Iupiter vnze ans trois cens treize iours dix-heures.

Mars vn an trois-cens vingt & vn iours vingt-deux heures.

Le Soleil trois cens soixante & cinq iours, cinq heures quarante neuf minutes ou enuiron.

Venus trois cens soixante & cinq iours, cinq heures quarante neuf minutes ou enuiron.

Mercuré tout de mesme trois cens soixante & cinq iours, cinq heures, quarante-neuf minutes ou enuiron.

Et le Ciel de la Lune en vingt-sept iours, sept heures, quarante trois minutes.

DES ESTOILLES

Pour ce qui peut estre des estoilles fixes, l'opinion commune les reduit au nombre de mil vingt-& deux, qu'ils partagent en six classes de grandeur; de la premiere il y en a quinze; de la seconde quarante-cinq; de la troisieme deux cens huit; de la quatrieme, quatre cens septante quatre; en la cinq & en la six quarante-neuf. Ausquelles si vous adiou-
ftez

stez les cinq qu'ils appellent nubileuses, & les autres neuf qui sont encores plus obscures, vous trouuerez le nombre proposé. Mais de sçauoir si ce compte est bien exact, c'est dont ie doubte, estant peut estre bien à craindre que le chapitre d'obmission, n'eualue celuy de la mise & de la recepte.

Nous aurions beau champ de crayonner icy comme sur vne platte peinture, tout ce que cet excellent homme Archimede fit voir autrefois dans vne machine de verre qui representoit si naïuement les Cieux, leurs mouuements, les Astres & les ressorts des Spheres celestes, qu'il n'y auoit rien à desirer, iusques là mesme d'y tonner & d'y contre-faire les dieux.

Iupiter surpris de la beauté & nouveauté de cet ouurage, en conçeur vne ialousie qui luy fit soubçonner d'abord que l'artifice des hommes auoit en quelque chose surpassé l'adresse des Dieux; mais l'ayant considéré plus meurement & reconnu sa fragilité, il changea sa mauuaise humeur, en vne gayeté, qui luy fit faire compliment & ciuilité à ce grand homme pour l'honorer & le congratuler de ce travail ingenieux.

Mais comme nostre chemin estroit ne permet pas de nous estendre ny de déborder hors de ses iustes limites, il faut

en demeurer là , pour passer dans vne region plus connue & plus sensible telle qu'est celle des elements.

Que si la recueüe de la seconde edition de ce petit ouurage , lasse aussi peu que la premiere , il y aura iour d'y reuenir à vne troisieme attaque , & de donner par vn coup de crayon , atteinte à la sphere , à la medecine & à quelques autres curiositez vtils & louables.

ELEMENT EN GENERAL.

Element est ce proprement qui est vn en soy , & vtile à plusieurs , c'est ainsi que la matiere & la forme peuuent passer pour les propres elements des choses substantielles ; mais parce qu'ils meritent mieux le nom de principes que d'Elements.

Nous disons que l'Element est le corps simple , qui entre en la constitution & composition de tout corps physique elementaire , & ce en quoy tous les composez se reduisent quand ils arriuent à leur resolution.

D'ou vient que tous les corps qui passent à leur destruction plus intime , ne peuuent enfin se resoudre en autre chose qu'en eau , qu'en terre , qu'en air & en feu.

On le dit corps pour exclure la matiere & la forme de l'ordre des Elements, & faire voir en mesme temps qu'il est vn composé de l'vn & de l'autre, vn assemblage de matiere & de forme.

Il est appelé corps simple pour le distinguer d'avec tous les autres corps de la nature, en la composition desquels, les quatre qualitez se trouuent meslangées.

On adiouste qu'il est celuy auquel les mixtes se resoluent, pour ne les pas confondre avec le Ciel, qui pour estre vn corps simple, n'entre pas pour cela dans le meslange des choses corruptibles.

Quelques vns se sont persuadez que les premieres qualitez estoient la forme des Elements, que la chaleur au dernier degre estoit proprement la forme substantielle du feu, mais ils se sont mescontez lourdement, parce que tant s'en faut que la chaleur de l'Element du feu, soit sa propre forme, qu'elle est simplement vn acte passager des premieres qualitez propres à l'element du feu, & qui fluent comme proprietiez essent elles de la nature & vertu de sa forme substantielle; aussi seroit ce passer pour ridicule, de vouloir placer au nōbre des substances, quelques qualitez qui au plus ne peuuent pretendre rang & sçeance que dans les accidents & les proprietiez.

Donc comme l'Element est vn tout substantiel , il faut luy adiuuger des principes fixes , permanents & substantiels, pour la constitution de son estre, tels que sont la matiere & la forme, & non pas luy assigner des qualités qui ne peuvent s'estayer & se maintenir à moins d'une substance qui les soustienne.

Trois conditions sont requises pour establir vn Element.

La premiere , qu'il entre en la composition d'un subiet , ou du moins qu'il ait aptitude & disposition à cela.

La seconde, que la resolution d'un composé , se termine & se borne à luy.

La troisieme qu'il ne soit point composé d'un autre corps que du sien propre. D'où vient que pour peu qu'il y ait d'air en l'eau, au feu, ou en la terre , l'eau que nous appellions element simple , ne l'est plus, par cette composition & meslange.

Cecy expliqué , il est bien facile de comprendre pourquoy il se dit communement , qu'il n'y a point d'element pur dans le monde , à raison de leur voisinage , espoisseur & meslange des vns dans les autres.

Meslange qui ayant esté considéré attentiuement par quelques Philosophes leur a faict dire que tout estoit en toutes choses , tant les elements qui sont les

principes des choses , se penetrent radicalement.

La fin des Elements est ou prochaine ou derniere. Celle-là a pour but les ouvrages de la nature sublunaire ; celle-cy Dieu , pour la gloire duquel toutes choses combattent en derniere fin.

Dieu mesme est leur cause efficiente & creatrice ; & si dans le commencement des siecles sa main s'est estenduë en faveur de leur estre total & parfait , ils ne laissent pas toutefois de descheoir par petites parcelles , & se reestablis tout d'un temps , selon le branle des generations & corruptions iournalieres , de mesme sorte à plus prez que le serpent des Philosophes fabuleux qui se nourrit de son sang , & se perpetue dans le mesme temps qu'il se deuore.

Si vous desirez en connoistre la forme substantielle, elle n'est autre que ce principe interieur vif & actif , qui reside en chaque element duquel cōme d'une racine fluent les quatre premieres qualitez sensibles, le sec le chaud , le froid & l'humide , aussi bien que les deux motrices , la legereté & la pesanteur , causes en partie selon leurs degrez , leurs melanges & leur harmonie , soit de la duresté , soit de la mollesse des subiets .

De la duresté & permanence de ceux-là

à raison de leur fixation, ce qui arrive lorsque la nature les accouple avec vn si iuste temperament sous la domination du feu & du sec dans quelque subiet, qu'il semble qu'elle vueille représenter & contre faire le Soleil & les autres planetes dans les productions iournalieres qu'elle fait des pierreries, des metaux & des choses minerales.

De la mollesse & tendresse de ceux-cy, comme dans les animaux & les plantes sousmises aux moindres alterations, & subiettes à vn si grand nombre d'accidens qu'il semble que la nature ne les produise que pour faire voir l'industrie qu'elle a de faire d'une matiere terrestre grossiere & bourbeuse des ouvrages si delicats, qu'il ne faut qu'un serain pris mal à propos une matinée trop fresche, ou vn air vn peu corrompu pour les faner, les seicher & les faire perir en vn inoment.

Le nombre en est reiglé & les Philosophes qui ont assez de peine à s'accorder dans les principes, veulent bien reconnoistre quatre elements, la terre, l'eau, l'air & le feu, soit parce que la definition de l'Element leur est propre, particuliere & conuenable à chacun en particulier; soit par l'experience qui en fait des leçons à tout le monde, & particulièrement aux curieux, sous la discipline

du feu, dont la main a droite sçait artistement en faire les separations.

Non pas que le feu soit actuellement separé & fasse bande à part, & que l'air fasse le semblable, parce que selon tous les sages Spagyriques & Philosophes anciens, plus entendus dans les Mysteres de la nature, il ne paroist iamais que deux elements, l'eau & la terre.

En celuy-là l'air se trouue vny & conioinct, parce qu'il en est comme la matrice, en celuy-cy le feu.

Et bien qu'ils distribuent d'ordinaire les partages & dissections de tout corps naturel composé, par leurs dissolutions & calcinations, en trois ordres qu'ils appellent, sel, souffre & mercure; si est-ce qu'ils se resoluent plus naturellement à deux, s'ils sçauent l'art de passer plus auant; ce qui estant confirmé dans les escripts de plus grands personages de l'antiquité, j'entends ceux qui ont eu la connoissance & la possession de cette heureuse medecine, appelée souueraine & vniuerselle, n'a pas besoing de plus grande preue.

Pource qui peut estre de la region des elements, tous demeurent d'accord de celle de l'air, de l'eau & de la terre; & veritablement nous aurions les sens pour aduersaires & legitimes contradicteurs si

nous parlions au contraire , mais de se figurer vne region ignée entre celle de l'air & la superficie concaue du Ciel de la Lune , c'est vne opinion qui pour auoir eu d'antiens & de nouueaux partisans, ne laisse pas d'estre reprochable , comme de peu d'apparence.

Il est vray que le motif de cette opinion s'est appuyé sur ce que les choses legeres s'esleuent en haut , ainsi que la flamme nous demonstre iournellement en l'usage des flambeaux , dont la figure pyramidale tend en haut pour nous tesmoigner par sa poincte le lieu de sa retraite.

Mais cette consequence ne prouue aucune chose , sinon que dans l'vniuers , il y a deux centres l'un de legereté , l'autre de grauité.

Celuy-cy regarde le centre de l'vniuers quand mesme la terre seroit aneantie , & de là vient qu'en la creation & premiere ordonnance des elements , les choses pesantes s'assemblerent au centre & se iurerent vne amitié inuiolable.

De maniere que la terre pour estre vn poids d'une masse prodigieuse , n'a pas besoing qu'on la soustienne dans le milieu des airs ; & si quelque chose de sa nature , ie veux dire graue & pesante , se trouue escartée de sa Sphere , elle court s'y reioindre & reunir avec tant d'impetuosité

qu'elle faict fracas ; il ne faut que voir tomber vne pierre de taille du haut d'un bastiment.

Celuy-là i'entends le centre de legere-té, est marqué en tous les points de la circonference du Ciel, qui respondent directement à la chose legere, qui fait effort de se separer de la matiere pesante, pour y paruenir, cette remarque est d'autant plus considerable à mon aduis, qu'elle nous fait connoistre par ces deux especes de centre, que l'un ne consiste qu'en un point comme centre veritable, l'autre en tous les points de la circonference concave.

D'où vient que les choses par l'appetit naturel qui leur est imprimé de Dieu, & qu'elles ont d'arriuer au lieu de leur repos, n'auroient iamais manqué de produire vne masse circulaire en la forme qu'est l'univers.

Il ne s'ensuit donc pas que pour mettre le centre des choses legeres dans la region superieure de l'air, il faille se persuader vne grande region de feu au dessus de celle de l'air, sans aucune sorte d'utilité & de necessité;

Quoy, pour rafraischir la froideur des rayons de la Lune, ou eschauffer la partie plus sublime de l'air, à quel fruit?

Quelles generations & nourritures se

peut-on imaginer en cette region ? le feu n'a r'il pas de foy vn estomach deuorant & affamé qui a besoing de pasture, & qui faute d'aliment se consume & se deuore foy mesme.

Dequoy l'abbreuer & appaifer cette faim insatiable qui luy ronge les entrailles s'il manque de materiaux, d'apprests & de nourriture?

Je sçay biē aussi que quelques vns leuulent placer au centre de la terre & le tenir l'a enfermé comme vn forgeron, dont le tranail est necessaire pour secourir la nature en toutes ses productions.

Mais ceux qui hazardent cette opinion semblent marcher sur des espines, ou sur des charbons ardants, tant ils ont peur d'appuyer; & nous font bien voir qu'en disant quelque chose de bon, ils ne l'entendent que confusement & tesmoignent l'auoir emprunté d'autrui.

Nous luy donnerons donc pour demeure la region de l'air, de l'eau & de la terre estant tellement necessaire en ces trois spheres, que sans luy l'air par lequel nous viuons & respirons, ne nous soustiendrait pas, les eaux se corromproient & se rendroient infecondes & inhabiles, d'heureuses & fertiles qu'elles sont à se peupler d'un si grād nombre de poissons; & la terre toute herissée de froid & de seicheresse, de

meureroit percluse & inutile à la production de tant de creatures qui paroissent tous les iours dans les trois grandes familles de l'vniuers , minerale, vegetale, & animale.

Mais comme le panchant de ma plume m'entraîne insensiblement à parler du feu par aduance & me faiët preuenir l'ordre & le lieu dans lequel nous en debuions discourir avec les autres elements en particulier , àcheuons-le , car aussi bien cet element n'ayant point de demeure propre fixe & permanente comme les autres , il n'y a pas grand mal de le recevoir & l'accueillir comme vn estrangier separé de ses compagnons , puis qu'il ne loge que par emprunt.

D V F E V.

La fable qui nous apprend que le feu fut amené du Ciel en terre pour y estre conserué à perpetuité , tesmoigne bien encores que les cōditions sous lesquelles il y fut attiré luy estoient assez aduantageuses pour luy procurer vn regne aussi paisible dans le monde sublunaire que dās le monde celeste.

Adressee prattiquée par le mariage qu'en a faiët la nature en toutes sortes de subiets avec tant de douceur , de liaison & de complaisance qu'il ne souffre aucune inquietude.

Considérez les diamants, les rubis & les opales, estce autre chose qu'un feu glacé dans le milieu de l'eau, aussi jaloux de se conserver cet estre noble & particulier, que l'air, l'eau & la terre qui s'y trouvent subtilement meublées, sont glorieux de posséder en leur sein, la gloire de leur aîné, j'entends ce feu qui jette tant d'esclats & de petits brillants au dehors, que c'est merueille comme il ne consume & ne deuore point l'humidité intérieure de ces petits astres terrestres.

Platon en fait autant de classes différentes, qu'il le rencontre en de différents subiects, D'où vient qu'il le partage en feu qui luit & ne brule point comme celui du Soleil.

Feu qui brule & qui ne luit point tel qu'il se trouue dans l'eau, dans la terre, dans les pierres, & tous les mixtes de la nature,

Feu qui brule & reluit en la flamme, comme l'esprit de vin estant allumé par l'approche de la flamme.

Feu celeste qui est respandu & distribué par les astres.

Feu animal qui viuifie les corps organiques. Feu grossier & elementaire attaché au bois, au flambeau & autres matieres grosses onctueuses & combustibles.

L'opinion cōmune aduouë que le feu est

vn element chaud de sa nature , sec, leger, & diaphane.

Ses proprietiez sont d'eschauffer rarefier , d'assembler les choses qui sont de mesme nature, & separer les contraires , ainsi que le certifient ceux qui trauaillent aux minieres , bref d'amolir les choses grasses & onctueuses , comme la cire , & durcir les corps qui abondent en terrestre comme la bouë.

Tout cela est bien , c'est dire quelque chose, mais d'autres plus subtils & plus versez en la connoissance de la nature, adioustent que le feu est l'element le plus vif comme il est le plus noble , & que dans le corps de la nature, où il habite, comme dans vne cauerne cachée & secrette , il est couuert & retenu par vne certaine onctuosité corrosiue mordicante , penetrante & digerente , visible au dehors par la matiere qu'il m'eut & remuë cōme vn estuid & vne machine , inuisible au dedans ; leger au dehors par l'appetit qu'il a de se porter en la sphere des choses legeres; tres fixe au dedans de soy , quoy que mol , rare & diffus au dehors ; apres tout rempéré par le meslange d'vne terre subtile.

Et parce que le narré & l'entiere deduction de ces particularitez nous engageroit trop auant , il est bien plus à propos de se retenir , & d'appuyer cette veri-

té sur la foy des Sectateurs d'Hermès; que de la porter au dela des bornes que la petite enceinte de ce traité, nous marque & nous prescript.

C'est donc ainsi que les Philosophes curieux qui sçauent l'art de coaguler & d'espoissir l'air, le reduisent en eau par leurs artifices; & que l'ayant rendu sensible & palpable par leurs distillations & sublimations continuées, paruiennent enfin a vne liqueur huyleuse de petite quantité, mais de grande vertu, si ignée & si brulante, que pour peu qu'on en veuille faire l'experience, elle se trouue plus caustique & corrosiue que l'eau forte.

Ils font tous, le semblable des eaux de riuieres, de puits & de fontaines, dont ils tirent vne semblable liqueur vn peu moins pure, mais en bien plus grande quantité; & mesme du sel en telle abondance, que cela n'est pas croyable. Vne douzaine de sceaux versez successiuelement dans vn chaudron sur vn feu doux, en peut faire l'experience & conuaincre les plus obstinez.

Pour la terre il n'y a qu'à voir faire le plaistre & la chaux: & pour peu que les Philosophes naturels, soient entendus & versez en la connoissance des mixtes, ils vous tireront en peu de iours, de l'huile du caillou, mais vne huile si ardente &

si embrazée , qu'elle est toute de feu. Ce qui suffit pour dire que la region du feu est de n'en point auoir proprement, mais de se trouuer en toute region, d'habiter en chaque domicile & de se loger en chacun des subiets de ce monde sublunaire.

Demeurons donc en la force de l'experience, & mettons vn ancre au vol de nos pensées , qui ne troueroient icy que trop de champ & de matiere , pour approfondir les secrets de la nature.

PREMIERES QUALITEZ

SENSIBLES ET MOTRICES.

Pour dire que le chaud , le sec , l'humide & le froid , sont les quatre premieres qualitez , il ne s'ensuit pas que dans l'estat que nous les possedons, elles n'ayent esté precedees de la lumiere , puisque dans l'ordre de la creation, elle a tenu les premiers rangs.

Aussi ne leur donnons nous ce tiltre & cette eminence , qu'à raison des corps sublunaires , en la composition desquels ils concourent diuersement, selon la mesure & la cadence qui leur est marquée par la nature, soit en la fabrique des semences , soit en la constitution des subiets, soit en leur ornements, ie veux dire l'en-

richissement de leurs vertus & proprietéz particulieres.

Et parce qu'entre les qualitez il y en a de quatre classes, nous establissons celles-cy en l'ordre des secondes appellées qualitez patibles & sensibles, de ce qu'elles heurtent les sens & trouuent le moyen de se faire sentir, & comme il. n'est rien si difficile que de bien connoistre les choses qui sont trop vniuerselles, de là vient qu'Aristote a plustost descrit que desiny les premieres qualitez

Le chaud (dit-il) est ce qui proprement conioinct en vn subiect les choses qui sont de mesme nature, & separe les contraires; C'est ainsi que par la violence du feu on separe d'un amalgame ou alliage tous les metaux impurs, pour ne conseruer que le pur or.

Le froid est ce qui conioinct pelse-messe dans vn subiet toutes les parties soit semblables soit dissemblables en nature. d'où vient que la glace sans aucune distinction faiët vn paquet & vn gros de tout ce qu'elle trouue en son chemin.

L'humide est ce proprement qui ne se peut arrester & terminer que par vn terme estranger, d'où vient que l'eau prend telle figure exterieure qu'il vous plaist, selon le vase dans lequel vous la mettez, si quarré quarrée, si rond ronde, si triangulaire triangulaire.

Le sec est ce qui se renferme dans ses propres bornes & limites, & qui difficilement peut se soubmettre sous des bornes & des limites estrangeres. Ce que le fer nous enseigne, aussi-bien que tous les autres corps secs, durs & metalliques qu'on ne peut faire changer de figure qu'avec le feu l'enclume & le marteau.

Entre ces qualitez ils disent qu'il y en a deux actiues, le chaud & le froid; & deux passives, l'humide & le sec: mais cette diuision ne me peut agréer, estant vray qu'en certain degré & selon le plus & le moins, elles sont toutes quatre, tantost actiues & tantost passives.

La legereté & la grauité, dont nous auons desia parlé, sont les qualitez appellées motrices, parce qu'elles meuuent poussent & inclinent les subiets à leur but chacune selon leur appetit propre & particulier, l'vne & l'autre est de deux sortes.

Legereté simple & legereté moins simple. Celle-là est attribuée au feu & aux choses qui sont de nature ignée; celle-cy à l'air & aux choses qui sont de nature aërienne.

La grauité tout de mesme est simple & moins simple; celle là est pour la terre & toutes les choses terrestres; celle-cy pour l'eau & toutes les choses aqueuses.

De ſçauoir ſi les choſes qui par leur grauité tendent au centre de la terre , peſent quand elles y ſont paruenues. Il eſt bien facile de reſpondre avec diſtinction; car ſi on entend parler de cet appetit qui leur eſt interieur , il eſt certain que pour eſtre au centre de la terre, elles ne perdent pas cet appetit; mais ſi de cette peſanteur actuelle qu'elles ont , quand elles en ſont ſeparées; il eſt ſans doute , qu'elles ne ſont point peſantes.

La raiſon procede de ce qu'elles ſont au lieu qui leur eſt propre & conuenable. D'où vient que les muſcles de chair qui ſont au corps humain , & particulierement aux perſonnes groſſes & graſſes , ne leur ſont pas à charge ny incommodes , bref ils ne leurs peſent pas , parce qu'ils ſont en leur lieu & naturelle ſituation.

Ceux qui ſe plōgent dasles riuieres profondes , bien qu'ils ſemblent accablés & enſeuelis ſoubs trois ou quatre picques d'eau qu'ils ont ſur leurs eſpaules; ſi eſtce qu'ils n'en ſont nullement chargez; & neantmoins on ſçait, de quel poids eſt vn ſceau d'eau tiré hors de la riuiere.

La meſme raiſon qui milite pour les choſes peſantes placées dans leur lieu naturel , combat en faueur des choſes legeres , ſuppoſé qu'elles ayent atteint leur dernier periode & le but de leurs pretenſions.

VERTU DES ELEMENTS.

La vertu des Elements est proprement cette force occulte & cachée par laquelle l'element conferue non seulement ses premieres qualitez, mais les separe & les reſtablit en leur premiere vigueur, quand il les a perduës.

C'eſt ainſi que l'eau ayant bouilly longtemps aupres du feu & perdu la froideur qui luy eſt propre, ne laiſſe pas de ſe refroidir peu à peu & reprēdre ſon premier degré de froideur naturelle; cette vertu peut eſtre appellée la forme ſubſtantielle de l'element de l'eau, & ainſi des autres.

SYMPATHIE ET ANTIPATHIE

DES ELEMENTS.

Chacun des Elements dans ſa plus grāde ſimplicité a du moins en ſoy deux des qualitez premieres & ſenſibles par nous remarquées, dont l'vne luy eſt tres intime, propre & particuliere; l'autre luy eſt donnée, comme pour entrer en ſociété & cominerce avec vn tiers.

De là vient cette belle chaîne, qui les enclauē les vns & les autres ſi eſtroitement en chaque ſubieſt; & comme ces anneaux ſont fabriquez artiſtement, or-

donnez & engagez les vns dans les autres; il ne faut pas pretendre les changer, ny mettre au second rang, celuy qui se trouue au troisieme; parce que ce seroit engendrer entre eux la noise & la querelle plustost que de conseruer la paix & l'intelligence.

Raison qui procede de ce que de quatre elements qu'il y a, le premier ne peut s'allier ny iurer societé avec le troisieme, que par l'entremise du second; ny le second avec le quatrieme, qu'à la faueur du troisieme.

Et comme le premier a vne qualité qui luy est propre, & l'autre qui luy est appropriée, il se trouue que par cette qualité appropriée, qui est intime au second il communique avec luy & le tenant comme par vne main amie, & symbolisante qu'ils appellent, celuy cy donne l'autre au troisieme; le troisieme par vne mesme raison, au quatrieme, & parce que ce dernier outre sa qualité propre conserue la naturelle du premier, pour seconde & appropriée; par elle aussi il luy presente la main;

Et voyla vne dange d'importance, & le bal circulaire des elements en chaque subier; de maniere que sans se fatiguer, ils dancent continuellement au son agreable de la flutte de ce Dieu champestre

queles Poëtes ont qualifié du nom de *pan*, c'est à dire Directeur & Moteur de toutes choses. Nous voulant par luy représenter les soins de la Prouidence diuine, & non pas vne diuinité rustique & sauvage comme ces pauvres idolatres.

Donc comme le feu a pour qualité premiere & intime, la chaleur; il a pour qualité appropriée, la seicheresse;

L'air, a l'humidité pour naturelle; & la chaleur pour appropriée, d'où vient qu'on le peut dire vne nature humide, & voila la chaleur establie pour moy de paix & d'vnion entre ces deux, le feu & l'air;

L'eau est froide & humide; froide naturellement, humide par appropriation: par la froideur elle donne la main à la terre, par l'humidité elle tient celle de l'air.

La terre est seiche & froide; par la froideur, elle est vnice à l'eau; par la seicheresse, elle reciproque avec le feu; & s'allient ainsi à perpetuité dans les subiects, dont la nature reuere la durée & l'immuabilité; tel que peut estre l'or, les diamants & les autres qui se trouuent à l'espreuue de toutes sortes d'agents & mesme de la violence du feu.

Les deux premiers symbolisent ensemble, comme font les deux autres; & par

la mesme raison que nous ne rebatterons point, les deux qui se trouuent sur les extremitez, ie veux dire le feu & la terre, sympatisent aussi bien que les deux du milieu, l'eau & l'air.

Pour connoistre ceux qui ne symbolisent pas; de trois que vous compterés de suite, vous estes assuré que si vous enleués celuy du milieu, les deux restants seront en guerre perpetuelle.

D'où vient que le feu & l'eau, ne se peuent accorder que par le moyen de l'air ou de la terre, & que ces deux moyeneurs, n'auroient iamais de commerce & d'intelligence, si l'un ou l'autre de ceux-la, ie veux dire le feu ou l'eau, ne se mesloit de les accorder,

DE L' A I R.

Il est vray que le feu est d'une nature si releué que nous n'auons pas malfaict de le hausser & le placer, deux ou trois degrez par dessus les autres elements, ie veux dire le traiter par aduance, puisque les Dieux de la fable, en ont tant faict d'estat, qu'ils l'ont tousiours voulu conseruer dans le Ciel, & que ce Dieu forgeron pour estre tout contrefaict & boiteux n'a pas esté moins respecté que les autres, parce qu'il presidoit au feu, & en estoit

comme le gardien & le tuteur.

Iupiter mesme n'auroit pas esté redouté dans le Ciel , ny craint sur la terre , si Vulcan ne luy eust mis en main le foudre traouillé dans sa boutique , foudre qui le faisoit bien plus craindre & respecter que son sceptre & sa couronne.

Et d'aillieurs parce que les plus antiens Philosophes ont dit tant de merueilles de la nature de cet element , qu'il semble à leur compte , qu'on en doibue parler cõme d'une matrice , qui enuoloppe toutes les vertus & les raisons seminales des choses , les trois autres elements n'auront point de ialousie / d'estre placez au dessous , quoy que compagnons de fortune , de mesme aage & de mesme naissance les vns que les autres.

L'air donc est appellé chez le Philosophe le premier humide ; & bien que le commun des hommes estime que l'eau est proprement le premier humide , qui abreue le sein de la terre , aussi bien qu'il en humecte toutes les creatures viuantes. Si est-ce que l'air est sans comparaison plus humide.

Ce que nous apprenons , soit par sa grande rarefaction & la grande sphere qu'il occupe tout autrement considerable que celle de l'eau. Soit parce que son humidité est plus subtile , penetrante & plus

necessaire à l'homme , que celle de l'eau , puisqu'elle nourrit ses poulmons de moment à autre , dans vne telle subiection , que sans air il est impossible de viure vne douzaine de moments ; soit aussi parce que l'eau , a la froideur pour souueraine qualité ; & comme vn mesme element ne peut posseder deux qualitez premieres & sensibles , à tiltre de souueraineté ; il s'ensuit , que l'humidité n'appartient à l'eau , que par appropriation & partant qu'elle est naturelle à l'air.

Que cet Element ait la chaleur par appropriation , il est certain. Tout ce qui nourrit vn corps chaleureux , doit estre chaud ; les poulmons & les esprits qui nous soubstiennent se nourrissent de l'air plus que d'autre viande , & partant il doit estre chaud.

Et d'allieurs comme ce seroit troubler l'harmonie & la danse des elements d'oster la chaleur à l'air , pour l'attribuer à vn autre ; aussi luy doibt on conseruer cette qualité non pas comme naturelle , mais comme appropriée.

Et bien que l'air agité semble refroidir & rafraischir l'esté , ceux qui ont trop de chaleur ; si est-ce que cet effect n'est produit que par accident , & procede de ce que l'air qui nous touchoit le visage , eschauffé qu'il est par les esprits insensibles

bles qui s'euaporent continuellement, venant à estre repoussé, par l'agitation de l'esuantail, il en succede vn autre, plus esloigné, & moins chaud, par consequent, que le premier.

Ses proprietiez sont d'estre humide, chaud, léger, diffus & diaphane; s'il est pur, il produit des esprits purs, subtils, vifs & animez.

De là vient que les gens d'estude ou d'affaires, obligez de demeurer dans les villes, s'ils peuvent s'en eschapper & se diuertir à la campagne, quelques mois de l'année; paroissent tous rafraischis à leur retour, & semblent s'estre renouvelles dans le bain d'vn air plus pur & plus subtil, que celuy des villes, & particulièrement de Paris, où l'air est si mauuais & si grossier, que n'estoit la grande quantité de feux, qui le dissipent & le purifient, ce seroit vn cimetiere & vn sepulchre deuorant, & non pas le chef-d'œuvre & la merueille de l'Europe comme il est.

L'air impur & espois est fort d'ange-reux & particulièrement à ceux dont la chair est molle, le cuir d'licat & les esprits du sang bien subtils & bien espurez;

Il cause & produict des obstructions, qui sont les plus occultes & les plus frequentes causes des maladies, comme elles en sont les plus dange-

reuses ; d'où procede la fumée & la suie.

Ce que nous apprenons par l'experience d'un flambeau allumé, lequel estant enfermé sous quelque vase bien bouché, produit premierement de la fumée, de la suie & puis venant à s'espoissir ; s'estouffe soy-mesme par sa lueur & son propre feu.

Les esprits du sang font le mesme effet, s'ils ne trouuent passage, & dequoy s'esuenter ; d'où procede la melancholie, la tristesse, le sang aduste, brulé & noircy, bref vne chaleur estrangere & bastarde, qui nourrie & fortifiée par la malignité de l'air, presse le colet à la chaleur naturelle ; & pensant la faire desloger de son propre domicile, fait comme ceux qui luttent sur le haut d'une montagne, dont le plus fort ayant abbatu le plus foible, roulent tous deux au fonds du precipice, & perdent ensemblement le champ de la victoire.

D E L' E A V.

Si la grande varieté de l'espece des animaux qui peuple cet element, pouuoit emprunter l'usage de la parole pour en descouvrir les vertus & les proprietes occultes, que ne diroient-ils point à son advantage ? n'est-ce pas vne merueille que d'un mesme sein, il parte vne si grande diuersi-

ré de generations , & qu'à vne meſme mammelle , & d'un meſme laiçt , ſe nourriſſent tant d'animaux ſi differents de nature & d'eſpece.

Je ſçay bien que les elements dont nous auons l'vſage ne ſont pas purs, qu'ils ſont tous meſlangez & enclauéz , les vns dans les autres ; mais comme vn chacun les connoit ſenſiblement , il eſt bien aiſé auſſi pendant que nous auons le crayon à la main pour faire voir ce qu'ils ſont en leur ſimplicité , de donner quelque petit traitt , qui face connoiſtre ce qu'ils ſont dans l'eſtat & le poinçt que nous les poſſedons.

Les Platoniciens en faiſoient de deux fortes , l'vne humide & flegmatique, telle que l'eau vulgaire & conneue d'un chacun , laquelle en qualité d'element ſimple , a pour qualité naturelle la froideur ; & l'humidité, pour aſſociée. L'autre eſtoit onctueuſe , graſſe & meſlée d'air, de feu & de terre ſubtile , de laquelle ſe forment les metaux dans le centre de la terre, appellée ſouffre viſ & non bruſlant chez les Chimiſtes.

La ſaincte parolle nous apprend qu'il y a des eaux ſurceleſtes. Ce qui a donné ſubieçt à vn curieux de dire que tous les corps naturels eſtoient partis du ſein de l'eau , comme premier principe vniuerſel,

don: les plus pures ayant esté fixées & rendues solides, c'est à dire permanentes occupent la plus sublime region des Cieux.

Que de la moins pure ont esté produits les Cieux, les Astres & l'air; & de la plus grossiere (comme de son écume & de son rebut) l'eau naturelle & la terre qui pour estre grossieres, contiennent & enveloppent des vertus miraculeuses, qui ne peuvent s'expliquer & se desvoiler, qu'à la faueur des influences celestes, qui pour estre de mesme nature & de mesme paste, se correspondent reciproquement, de sorte que le plus foible dans son besoing, est secouru & fortifié du plus fort, comme plus puissant en action, en credit & en verrus.

Les horloges antiennement se faisoient avec de l'eau, comme nous les faisons aujourd huy avec le sable; d'où vient que pour reprocher à quelqu'un qu'il employoit mal son temps, on luy disoit que son eau estoit perdue.

Qu'elle fasse vn globe avec la terre, il est sans difficulté, puisque les distances & eleuations des poles, sont semblables sur la mer & sur la terre.

Ses proprietéz sont la froideur, l'humidité & la pesanteur. Je ne dis point qu'il y en a de plusieurs sortes; soit de ri-

uiere de fontaine , de pluye de cisterne, soit de distillée, comme l'eau rose & les autres que tout le monde connoist ;

Entre les eaux naturelles , celle de pluyé est la plus legere , par la rarefaction qu'elle a soufferte en sa sublimation , lorsque les rayons du Soleil , l'ont doucement attirée en la moyenne region de l'air , où elle a esté condensée & repris corps , pour se distribuer sur le sein des plantes & des arbres , comme vn laiët que la nature est soigneuse de former , pour les nourrir & fertiliser par cet engrais.

Quelques vns preferent l'eau de fontaine à toutes les autres , lors principalement que le cheuet de son lit repose du costé de l'Orient : mais j'estime l'eau des riuieres plus saine , soit parce que la rapidité de leur course , les atténue , soit parce que le Soleil les purifie ; à condition toutefois de la puiser au dessus de la ville, où elle passe, parce qu'elle trouue tât d'immondices en son chemin, qu'elle fait brisde sa pureté auparauant mesme qu'elle y soit fort aduancée.

Celles des puits ne doiuent estre mises en vsage , qu'au deffaut de celles de riuieres , ou de fontaines, parce qu'elles croupissent , & qu'elles ont trop de froideur & de pesanteur , n'estant point battues du Soleil ; d'où viët qu'elles sont de facile cor-

ruption en moins de deux ou trois heures l'esté ; ce qui accuse vn mélange , mal cuit & mal digéré par la nature ; & parant peu conuenable à la santé.

LA TERRE,

La terre pour estre foulée aux pieds & souffrir tous les iours les outrages qui luy sont faits par l'auarice & l'ambition des hommes , par celle-là en cherchant les thresors aux plus profonds de ses entrailles ; par celle-cy en luy ouurant le sein par la poincte de nos vanitez , pour former des palais superbes & glorieux ; n'en est pas pour cela moins estimable. Esleués tant qu'il vous plaira le comble de vos palais , Apres tout il faut songer à s'abbaïsser & vous reslrouuenir que pendant que les siecles à venir , liront vostre nom & vos armes sur le marbre & la cime de vos bastiments, que la terre triomphera de vostre corps ; & pendant que les vers le deschireront , vostre honneur peut estre sera deschiré & mis en piece, si la vertu & la pieté de vostre vie , n'ont soing de le conseruer & le deffendre.

La Philosophie ordinaire dit que la terre est vn element sec & froid , sec au supreme degré , froid dans vn mediocre.

Sec parce qu'il ne se borne facilémēt que

par ses propres termes , ce qui ne se peut dire de l'air & de l'eau , dont l'humidité fait que l'un & l'autre se bornent & se terminent selon la figure & les termes du corps qu'ils rencontrent.

C'est à dire si vous versez de l'eau dans vn vaisseau de cristall qui soit quarré , l'eau y prend cette forme à l'instant , si rond , ronde.

Ce que ne fait pas la terre que tres difficilement à cause de sa seicheresse , & de sa dureté , si elle n'est concassée & mise en poudre.

Froid par l'experience journaliere , qui nous enseigne que les pierres , qui sont fraichement tirées de ses reins & de ses entrailles , sont fort froides de leur nature , & demeurent en cette froideur , si la chaleur du Soleil ne la combat & ne la surmonte au moins pour vn peu de temps.

Si i'auois à descrire la terre , ie dirois volontiers qu'elle est le tombeau & le cercueil de nos vanitez , aussi bien que l'arsenal d'où nous tirons les armes , les forces & le soustien de nos ambitions.

Cet element est la boutique où trauail-
lent les trois autres à petit bruit sous les influences du Ciel , & la sage conduite des astres , qui sont comme les ouuriers & les artisans employés aux gages de la nature.

Il est fort propre pour le secret, d'où vient qu'il est muet & garde le silence : quelque ouurage qu'y facent iour & nuict, les forgerons qui y trauaillent, ils ne nous incommodent point, par le bruit de leurs marteaux.

Il est poreux comme vne esponge, qualité fort propre pour receuoir, ce qui luy est aduantageux & reietter le nuisible.

Il est le pere nourricier de tous les autres, & depuis que les semences des choses, formées qu'elles sont par le mēlange des autres elements, luy ont esté confiées, il en demeure le gardien & le depositaire à perpetuité.

Nous aurions bien lieu d'en dire des merueilles, mais la loy de l'abregé, sous laquelle nous sommes soubmis, nous impose silence & nous deffend de passer outre.

ANTIPERISTASE.

Antiperistase est proprement le siege & la circomuallation d'une qualité, par son opposée & contraire ; & de mesme que le general d'armée pour assieger vne place l'inuestit par ses forts & ses lignes de communication qu'il pose aux environs ; quand il arriue que le froid & l'humide assiegent dans vne grande nuë les qualitez chaudes

& seiches qui s'y trouuent , celles-cy se referrent dans le cœur de la nuë , pour se deffendre de ceux-là cōme de leurs ennemis.

Et parce qu'elles se trouuent meslangées d'un souffre & d'une onctuosité bien sensible à force de les presser par les assiegeants , elles s'irritent & enflamment ; d'où procedent les foudres, les tonnerres, les esclairs & les esclats de cette bile qui s'est engendrée dans le sein de la nuë.

MIXTION.

Mixtion n'est autre chose que le meslange qui se fait de deux ou de plusieurs corps , de nature differente , tel qu'est le meslange d'eau & de vin , ou l'assemblage des elemens en la composition d'un corps naturel.

Ce n'est pas aussi qu'on ne puisse appeller mixtion, l'assemblage de deux corps semblables en nature , comme l'eau avec l'eau , le vin avec le vin.

MIXTES IMPARFACTS OV

METEORES IGNEES.

L'air ialoux de ce que le Ciel qui rayonne & porte ses influences par son moyen

iufques au centre de la terre pour y former des planetes & vn nombre infiny d'eftoilles minerales, s'efforce de garnir la region de petits aftres contrefaits, qui font comme les mirouers des vns & des autres, des eftoilles & des mineraux.

D'où vient que par fois nous y defcouurons de faux ardents en forme de petites eftoilles qui periffent à nostre veüe, & s'efuanouiffent en tombant comme fi leur force n'auoit plus affez de tenüe pour les affermir en la durée de leur eftre.

Mais parce que cette region n'a pas de confiftance, auffi ne peut elle faire profit, ny garder vn long temps ces aftres & ces metaux contrefaits par vne faulce image & reflemblance.

Les Meteores proprement font les generations qui fe font en la fublime & moyenne region de l'air, quoy que les autres impreffions qui fe font en celle que nous habitons, portent mefme nom & mefme tiltre,

Ils different des elements non feulemēt en ce qu'ils font compofez d'eux, quoy que plus fimples que les autres corps mixtes, mais à raifon de leur forme particuliere, qui eft autre que celle des elements; autrement il faudroit les dire elements, fupposé que par l'vnité de la forme fubftantielle des elements, ils conseruaſſent

leur estre formel , & fussent ce qu'ils son
en leur constitution interieure , ainsi que
quelques vns se sont persuadés.

Le Metcore se fait de la vapeur & de
l'exhalaison qui s'esleuent tant des eaux ,
que de la terre , & particulièrement des
lacqs , estangs , lacunes , voiries , esgouts
& autres lieux humides , gras & onctueux,
d'où vient que les pays qui en sont voisins
sont si souuent visités par les tonnerres &
les orages soudains & si violents , qu'ils
renuersent les maisons , desracinent les
arbres & leur donnent vne entorse , com-
me faicte à dessein & à force de bras, dans
le milieu d'une forest / Ce que ie dis pour
l'auoir veu & obserué.

VAP E V R E T EXHALAISON.

La vapeur & l'exhalaison ne forment
pas seulement dans la region de l'air les
faux feux & ardents , les orages, les vents
& les tonnerres , mais produisent aussi
dans les entrailles de la terre , selon leur
meflange & la matrice pure ou impure
qu'elles y rencontrent , tout ce qu'il y a de
metaux , de pierreries & de mineraux.

Elles sont encores le semblable dans le
petit monde , ie veux dire dans l'homme
selon le lieu ou la vapeur & l'exhalaison ,
qui s'esleuent d'une chaleur intemperée

des viscères & entrailles, se rencontrent soit dans les reins, soit dans le sang, soit dans les esprits, soit dans le cerueau où s'estant fermentées, elles forment des impressions minerales qui sont les causes des plus grandes & occultes maladies qui le puissent assaillir; d'autant plus dangereuses, qu'elles sont aeriennes & se faussissent de la plus noble & plus sublime region de ce petit monde.

De la procedent les pierres, les choliques nefretiques, les gouttes dans les parties terrestres, comme les reins & les iointures des os.

Si dans le sang & les esprits, de là les melancholies, les ennuis, les tristesses, les courtes fureurs, les rages & les phrenesies, & toutes ces maladies si peu conneuës, quoy que frequentes, & si peu guerissables par les remedes communs de la medecine vulgaire.

La vapeur est vne espeece de fumée legere attenuée, & bien rarefiée, chaude & humide prouenant de l'eau, disons plustost selon quelques Naturalistes qu'elle est ce Mercure, dont l'exhalaison est proprement le souffre; aussi en retient elle les qualitez.

Pour definir celle-cy, Aristote ne feint pas de dire qu'elle est vne halcine, vne fumée chaude, seiche & onctueuse, qui

s'esleue de la terre , & parce qu'il peut y auoir du plus ou du moins , si elle abonde en onctuosité , d'elle s'engendrent les cometes , & toutes les impressions ignées qui paroissent dans l'air ; si en seicheresse , les vents , les orages , & agitations de l'air.

Et d'ailleurs comme les degrez de ce meslange de vapeur & d'exhalaison produisent des impressions differentes , quoy qu'elles participent des elements, comme leurs principes interieurs & leur matiere prochaine ; si est-ce qu'ils ont vne forme particuliere , estant vray de dire qu'il n'y a point de vapeur oud'exhalaison pour espurée & subtile qu'elle puisse estre, qui ne participe des quatre elements.

Ce que nous pouuons iustifier par la mesme raison qui nous a fait conclure qu'il n'y a point d'element pur , & qu'un chacun d'eux en l'estat que nous les auons se communiquent sans cesse faisant vn commerce reciproque de substance, de qualitez & de proprietiez.

C'est assez que dans l'eau nous y trouuons l'air le feu & la terre, comme pareillement en chacun de ceux-cy, tous compaignons & associez, amoureusement enchainés les vns dans les autres. Et partant il n'y a point de vapeur ny d'exhalaison, qui n'ait chacune en son particulier le concours de

la rencontre de quatre elements , quoy qu'imperceptibles , d'où vient que les Philosophes ne deburoient pas appeller les Meteores , corps mixtes imparfaits, puis qu'ils sont aussi parfaits que les autres & que leur estre se peut vanter d'avoir la vapeur pour matiere, & l'exhalaison pour forme.

Et bien que de la seule terre , ou de la seule eau de mer se puissent former des impressions & meteores , si est-ce qu'il y a toujours vapeur & exhalaison , parce que la terre estant meslée d'eau (autrement elle ne pourroit dōner d'exhalaisons, non plus que les rochers,) elle fournit son exhalaison attrempée d'une eau subtile, grasse & onctueuse , & voila vapeur & exhalaison de la part de la terre , quoy que sous le nom d'exhalaison, Tout de mesme la mer en donnant sa vapeur, l'a presente meslée d'exhalaison à raison de la terre saline & subtile deslayée dans ses ondes , ce que l'experience vous faict voir par la quantité de sel que vous donne vn sceau d'eau de mer estant euaporée à petit feu.

Qu'on ne pretende donc pas en faire des corps si simples que s'imagine l'opinion commune , puisque l'une & l'autre, la vapeur & l'exhalaison , est vn corps parfait, qui admet en sa constitution le

meſlange des elements & l'vnion d'une matiere & d'une forme, avec des qualitez proprietez & vertus toutes particulieres.

C O M E T E S.

La comete ſe forme d'une exhalaiſon chaude, ſeiche, graille & onctueuſe, en la plus haute region de l'air, de maniere que venant à ſe circuler par l'eſpace de quelques iours, elle ſe ſublime peu à peu, ſe deſchargeant touſiours de ce qu'elle a de plus aqueux, vaporeux ou groſſier; & comme elle ſe reſerre de plus en plus en ſoy meſme par ce reiet, battue qu'elle eſt de la chaleur du Soleil qui contribue à la ſublimier & la purifier; elle parvient enfin à tel point d'onctuoſité viſqueuſe & vaporeuſe, qu'elle fait corps & s'allume aux rayons du Soleil qu'elle repouſſe fortement & dont la repercuſſion luy fait prendre feu, qu'elle conſerue apres autant que la matiere luy dure; que ſi elle en peut attirer d'autre ſemblable par ſa chaleur, elle l'a conuertit en ſoy meſme, & dure en cet eſtat iuſques à ce que ſon propre feu l'ait entierement deuorée.

Les formes & les figures exterieures des cometes dependent de la figure de l'exhalaiſon en l'eſtat qu'elle eſtoit lors qu'elle a eſté embrazée.

Et parce que l'esté la terre ayant esté purgée des eaux qui l'abbreuient, & luy donnoient vn doux temperament; quelque fois elle est par trop deseichée, d'où luy viennent ces grandes rides & fendaces dont elle est toute contrefaite.

C'est pour lors que les vapeurs & exhalaisons qui partent de la boutique des minieres, qui sont dans ses entrailles, trouuant ces passages & ces portes ouuertes; affranchies qu'elles sont de la rencontre des eaux de pluyes, sont facilement esleuees par le Soleil & embrasées par ses rayons.

Et parce qu'une extreme seicheresse rend toute la nature malade, & impuissante, par vne trop grande euacuation de ses vapeurs & exhalaisons, qui recluses dans le sein de la terre, doibuent faire germer & nourrir les bleds, les plantes & les arbres; de là vient que les cometes ne paroissent gueres, qu'elles ne soient signes naturels de famine ou de maladie pestilentielle par l'alteration que les corps ont souffert sous vne canicule trop ardante.

Ils'est trouué des cometes qui ont duré six mois & plus, ce qui procede de l'abondance de la matiere.

Elles ont aussi parfois quelque mouvement de l'Orient à l'Occident, principa-

lement lors qu'elles sont fort hautes & esleuées ;

Ce qui arriue de la communication que ce feu nouuellement embrazé se conserue avec le Soleil.

Et de mesme que le soucy & la fleur du Soleil semblent suiure le cours de cet astre en quelque maniere quoy que fixes. & arrestées par le pied, cette matiere legere qui doibt ce qu'elle est au Soleil, le suit comme son ayant autant qu'il luy est possible.

FOYDRE, TONNERRE,

E S C L A I R.

Ces trois meteoires se tiennent par la main, comme procedants d'une mesme cause, quoy que differents entre eux.

Le foudre est proprement le carreau embrazé sortant du sein de la nuë, qui fracasse, qui rompt, qui met en pieces tout ce qu'il rencontre sans espargner les lieux sacrez nō plus que les profanes, & les palais des Princes non plus que les cabanes des bergers ; encores pouuons nous dire que ces petites retraittes sont en plus grande seureté à cause de leur humilité & bassesse.

Le tonnerre est le bruit que fait ce carreau nouuellement allumé dans la nuë

par vn choq de qualitez contraires, que nous auons appellé antiperistase, qui faict que ce qu'il y a d'onctueux & de brulant dans le grand corps de la nuë, se reserre dans le cœur de la mesme nuë, & venant à prendre feu par vne trop grande condensation & espoussissement, assiégé de froid & d'humide, faict dans la nuë le bruit qu'une barre de fer toute ardente faict dās l'eau lorsqu'elle y est plongée, ce grand bruit est appellé tonnerre.

L'esclair est ce rayon de feu qui semble entr'ouurir le sein de la nuë, & par vne trop grande clarté momentanée (lors principalement qu'elle nous surprend dans vne nuict obscure & voilée de nuages espous) nous esblouit & se rend insupportable à nos yeux. Ce qui arriue lorsque la matiere onctueuse prend feu; & c'est pour lors que le coup de tonnerre se donne.

Que si le foudre abonde en matiere onctueuse, seiche, chaude, & terrestre, elle descend iusques en terre avec des effets merueilleux qui sont si connus que ien'en parleray point.

S'il y a peu de matiere, il se promeine, se pert & s'esuanouyt en l'air, & parfois il y en aura si peu, qu'il se dissipera en mesme temps que l'esclair disparoist, & qu'il n'aura pas mesme assez de force pour nous faire entendre le bruit qu'il faict en

la nuë, lors qu'il s'embraze.

C'est ce que l'experience nous enseigne tous les estez dans les grandes chaleurs, lors qu'apres vne iournée estincelante d'ardeurs, nous voyons le Ciel tout en feu à force d'esclairs frequents & reiterez coup sur coup, qui sont autant de tonnerres dissipez sans peril & sans bruit.

FEUX FOLLETS ET

A R D A N S.

Les feux follets & ardants qui se voient l'esté plus frequemment aux cimetieres qu'aux autres lieux, nous tesmoignent bien que leur matiere acrienne est chaude, onctueuse, grasse & vaporeuse, laquelle par la fraischeur de l'air qui l'environne, recueillant & ramassant toutes ses forces, s'allume par ses esprits sulphurez dont elle est toute remplie, & lors à raison de sa legereté, se tient suspendue dans l'air & danse à la moindre agitation qu'elle rencontre.

Et comme en cheminant nous fendons l'air & luy imprimons vn certain mouuement, qui chasse auant, à plus prez comme la pierre que vous iettez sur la superficie & planure de l'eau, pousse des cercles qui aduançent & gagnent selon l'impres-

sion que la vague a receüe du iet de la pierre, de là il arriue que ce petit corps leger & aerien, obeit facilement & marche deuant nous.

Pour le perdre il faut se coucher contre terre y demeurer quelque temps, & pour lors ce feu follet obeissant au mouuement de l'air pour peu qu'il soit esmeu, se porte d'un costé ou d'un autre, & principalement deuers l'eau, s'il y a quelque estang ou riuere prochaine, dont les vapeurs qui s'esleuent la nuit en abondance, seruent comme d'aimant qui attire cette matiere vaporeuse, onctueuse & aerienne;

De là vient qu'il y a du peril de les suivre la nuit, lorsqu'ils sont un peu escartez de nous, & que leur fausse clarté capable de nous esblouyr, nous faict quelque fois esgarer & perdre nostre chemin, à quoy il faut prendre garde à cause du voisinage de l'eau où ces petits ardants se trouuent pour l'ordinaire.

CASTOR ET POLLUX.

Les Matelots & pelerins de la mer se sont auisez de faire des astres, & de donner à leurs meteores le nom de quelques cōstellations appellées Castor & Pollux.

Ils sont formez d'une vapeur onctueuse & visqueuse, esleuée du sein de la mer,

& embrazée par la même raison que ces feux follets dont nous venons de parler.

Ceci arrive ordinairement apres vne grande tempeste, qui ayant battu l'air & les flots de la mer, en rarefie quelque partie subtile, qui meflée d'onctuosité, de chaleur, de seicheresse & d'un sel bien affiné, s'embraze facilement.

Et parce que bien souuent ces vapeurs & exhalaisons esleuées dans l'air, se separerent en deux pieces qui s'allument toutes deux, les anciens les ont appellées Castor & Pollux, estimant qu'ils estoient ceux dont l'histoire fabuleuse fait mention.

Que s'il n'en paroissoit qu'un a la fois, ils disoient que c'estoit Helene; & voila des fictions dont les noms sont demeurez depuis aux meteoires & impressions qui s'engendrent de la mer, apres quelque grande tempeste.

METEORES OV IMPRESSIONS.

L V C I D E S.

La nuë est vn corps, en partie aqueux, & en partie aerien, qui selon ses diuerses condensations & espoississements opposez au Soleil, ou battus de ses rayons, forme tant de diuerses figures, & quelque fois des impressions claires & lucides, de mes-

me que la glace du verre soustenue par vn corps solide, comme le mercure ou le plomb, repousse la lumiere qui luy est enuoyée & represente l'image de la chose qu'elle reçoit.

De là vient que la couronne qui paroist quelque fois autour du Soleil & bien souvent a tour de la Lune, dans vn temps nuageux, est vne impression claire & lucide des rayons de cet astre qui se trouuent aucunement reflexis par les parties prochaines de la nue à raison de leur espaisseur & condensation.

P A R E L I E S.

Les parelies ne sont autre chose que l'image du Soleil, repoussée & representée par le chrystal de la nue selon la force & la vigueur, que l'espaisseur & la fermeté de son corps opaque, est capable de la figurer; d'où vient que les histoires font mention de trois Soleils, qui furent vus en mesme temps

IRIS OV ARC EN CIEL.

Toutes ces impressions mereoriques, lucides & apparentes se font par le concours de l'astre lumineux & la repercussion des rayons du Soleil, & particuliere-

meut l'Iris ou l'arc en Ciel formé dans vne nue, qui pour estre en partie diaphane & en partie opaque & concaue, repousse vigoureusement les rayons qui la frappent en angle droit, & forme ce grand cercle diuersifié de couleurs si agreables, appellé communement Arc en Ciel.

Que si la lumiere en est vigoureuse, elle dardera ses rayons dans la nue qui luy sera opposée & produira vn autre Iris, mais plus foible que le premier.

Et comme ce meteore reclame la disposition de la nue; Il faict encores le semblable à raison de ses couleurs, formées en partie selon l'angle produit par l'atteinte du rayon qui frappe en ligne directe, & en partie selon la disposition de la matiere de la nue, qui pour auoir vn souffre bien meslé & deslayé dans sa grande capacité, produit vn agreable meslange de couleurs,; comme les bouteilles volantes que font les petits enfans avec vn peu de saumon deslaïé dans l'eau.

Après tout ces couleurs sont fausses, & apparentes seulement, mais non pas solides, veritables & permanentes.

Il y a encores d'autres impressions comme celles que les Philosophes appellent gouffres, ouuertures, hommes armez & autres qui ne sont que des figures passageres imprimées dans le corps de la nue

selon ses différentes dispositions en vne diaphane, en vne partie, opaque autre, se courue de quelque lumere ou clarté voisine ou opposée.

N V E.

La nue pour estre la mere & la cause de tant de meteores, n'est rien autre chose en soy qu'un meteoré, c'est à dire un brouillards esleué par la chaleur du Soleil, attenué & purifié en quelque maniere par cette sublimation.

Ceux que ont passé sur les plus hautes montagnes, sçavent bien qu'en dire, parce qu'ils trauesent quelque fois les nues, comme des brouillards qui les humectent & leur mouillent tous les cheveux.

Cette nue n'est pas vne simple vapeur comme pensent quelques Philosophes, elle est meslée d'exhalaisons, d'où se forment en esté les foudres & les tonnerres, & ces meteores extraordinaires qui s'engendrent quelque fois, comme les grenouilles qu'on void tomber avec la pluye.

Ie ne parle point de ces generations soudaines & extraordinaires que quelques philosophes remarquent comme des monstres & choses prodigieuses en la nature.

L'un des plus curieux & plus subtils nous dit qu'une forte nuée accoucha d'un

veau

veau qui fut porté entier iusques à terre avec la pluye.

Vn autre assure qu'il tomba vne piece metallique d'un poids de plus de cinq ceste liures de tres difficile fusion & extension, gueres moins merueilleuse que ce cuiure de Corinthe qui dans la fonte des metaux, ioyaux & pierreries par l'embrasement de cette Cité riche & pretieuse, ne espees trouua iamais son semblable.

Ils adioustent aussi qu'un Prince curieux fit faire de cette piece metallique des & des armes à son vsage,

Mais comme les sciences ne peuuent s'asseoir ny reposer le pied que tres difficilement sur les euenements particuliers, où la grandeur de Dieu est plus à reuerer qu'à examiner, difficilement peut on rendre compte de ces prodiges; & d'ailleurs nous sommes trop reserrés dans cet abregé pour en dire d'auantage.

BROUILLARDS.

Le brouillards n'est autre chose qu'une nue pesante, terrestre, grossiere & paresseuse; ou vne vapeur meslée d'onctuosité, qui a raison de son espaisseur & des exhalaisons glutineuses, pesantes & sulphurées qu'elle cõtient, ne peut s'esleuer plus haut que la region que nous respirons; d'où se

forment de grandes maladies , parce que respirant cet air impur , il passe en nostre nourriture & putrefie les esprits du sang pour peu qu'il y ait de disposition & de malignité interieure dans l'harmonie de nostre temperament.

Ce meteore est parfois si plein de soufre , qu'il est comme insupportable en sa puanteur & sur tout dommageable à la santé.

L'hyuer dernier duquel à peine sommes nous sortis , ne fournit qu'une trop grande experience de ce que ie dis , par les grands brouillards qui se sont esleuez par tout en si grande abondance que les plus sains & de la meilleure constitution, à peine se sont ils garantis de maladies & d'incommoditez.

La mort a esté si nombreuse par tout , qu'il se dit mesme qu'en de certaines provinces voylines , il est mort iusques à dix ou douze mille personnes en une seule ville.

LA NEIGE, LA PLUYE, LA

G R E S L E.

La neige n'est autre chose que les gouttes de la nue qui venât à se resprendre & se destacher du corps de la nuë par leur pro-

pre pesanteur , se trouuent legerement coagulées par le froid qui les enuironne.

Que si les gouttes qui sortent de là nue que nous appellons pluye, viennent à passer par vn air bien froid & bien gelé, pour lors ces petites gouttes se condensent & s'espoississent d'auantage , d'où se forme la gresle.

Et quelque fois le froid est si grand qu'il condense la nue mesme par gros morceaux , d'où se forment des gresles d'vne, dedeux & de trois liures qui tuent & assomment les animaux qu'ils rencontrent.

FLUX ET REFLUX DE

L A M E R.

Voicy vn des escueils le plus dangereux pour la Philosophie & la sagesse mondaine; tous presque sont bris icy ; de là vient que tous ceux qui tendent leurs voiles dans la mer philosophique ont tous cherchez des chemins particuliers qui n'ont pas esté gueres plus seurs les vns que les autres.

Et pour ne point perdre temps au recit d'vn grand nombre d'opinions de peu de fruit , les plus probables sont celles qui se font le moins escartees de la meilleure.

Quelques vns ont dit que le flux & reflux de la mer qui se faiët de six heures en six heures (& par consequent deux fois le iour que nous entendons de ving-quatre heures) procedoit de la diuerse situation du fonds de la mer , dont les grandes cauitiez panchantes & courbées de part & d'autre , estoient comme de grands bassins couchés sur le costé, opposez de maniere qu'ils balottent tour à tour les eaux de la Mer , & comme la violence du rejet les faiët gagner le haut d'un costé ; l'impression passieue qu'elles reçoient pour auoir esté portées avec trop de violence , leur en imprime vn autre qui les repousse d'une force esgale ; de maniere que de ce chocq reciproque il se produiët vn certain equilibre qui faiët dancier la mer à heures réglées , de mesme que ces petits garçons qui sur vne piece de bois soustenüe par le milieu , se balancent successiuement par vn abbaissement & vne esleuation alternatiue.

Si cette opinion est plausible ie m'en rapporte & d'allieurs le mouuement du flux & reflux a vn progrès si doux & si moderé n'auanceant que vague apres vague, qu'il est bien facile de presumer que cette pensée est vne pure fiction.

Quelques autres en approchent plus près & s'auoisinent d'auantage de la veri-

té , attribuant d'une part aux influences de la lune le surcroist des marées, lors que le Soleil se trouue dans les Equinoxes , dont les regards recens par le corps de la lune , augmentét la vertu au point de concourir aux grandes marées qui arriuent d'ordinaire en cette mesme saison , ce qui est assés apparent.

Et de l'autre le flux & reflux de l'Océan au mouuement journalier de ce mesme astre, partagé en quatre points qui diuisent le Cercle entier en quatre quartes , dont chacun est de six heures , de maniere que le progrès d'un point à l'autre , roule comme par vn aimant secret les ondes de la mer d'un terme à vn autre; & le succésif des faisant ce que le precedent auoit fait produit vn mouuement contraire. Ce qui se perpetue alternatiuement, & entretient à reprises continuelles dans le temps de douze heures , l'aller & le retour de ce grand corps.

D'autres surpris & estonnez de cette merueille ne feignent pas icy de faire comme les payens qui sacrifioient au Dieu incogneu, si tost qu'une cause vn peu cachée & approfondie dans les secrets de la Nature , eschappoit à leur cognoissance.

Entre ces Philosophes ; ceux du second aduis ont bien entamé quelque chose de

la verité , mais ne l'ont pas affés descou-
uverte parce que la lune est veritablement
cause du flux & reflux mais elle n'en est
que la cause partielle & adiutrice , & de
mesme qu'elle n'est dans les animaux que
cause partielle du flux & du reflux de la
mouelle de leurs os, qui se trouuent pleins
dans la pleine lune & vuides à moitié dans
son declin; & que la Nature animale dont
la vigueur & la viuacité interieure corre-
spond de sa part aux mouuemens & impul-
sions de cet Astre , est vne cause interne
& necessaire pour concourir en la produ-
ction de cet effect (estant vray d'aillicurs
que le mouuement de la lune ne faict plus
cette impression dans le corps mort d'un
animal) Aussi disons nous que la mer est
pourueue d'une vertu secrete & interieure
qui se delecte & s'esioyt de se mouuoir
& correspondre aux mouuemens & solli-
citations de la lune.

Et comme cette vertu n'a esté respan-
duë par la Nature dans ces grands corps,
qu'avec vne grande douceur pour en ren-
dre les agitations reiglées modestes & re-
tenues , de là vient que les mers qui se
trouuent de petite estendue, & reserrées
comme en des brassieres ; ont aussi moins
de vertu , d'où procede la paresse de leur
flux & reflux pres qu'insensibles quoy
qu'apparens comme en la mer mediter-

ranée & en quelques autres.

Dont il ne se faut pas estonner , parce que si cette vertu interieure auoit esté communiquée en telle abondance , que la mediterrannée l'eut aussi fort & apparent que l'ocean l'a maintenant , il est certain que par la reigle de proportion le mouuement de l'ocean auroit esté si violent , que ses ondes rauageroient toutes les terres voisines & qu'il seroit vn theatte perpetuel d'orages & de tempestes supposé la force & la violence de ce mouuement excessif

DES GRANDES MAREES

Pour les grandes Marées ce n'est pas assés d'en attribuer la cause à la lune , il faut encores y ioindre l'influence de quelques constellations particulieres qui regnent pour lors, dont la vertu est de condenser l'air & l'espoissir de sorte qu'il se coagule & se conuertit en eau

La terre mesme se trouue abreuuée avec plus d'abondance en cette saison & principalement aux equinoxes de Mars ;

Et comme en ce temps l'air s'espoissit & l'eau s'augmente il se rarifie apres & attire quant & soy (secours qu'il est de la chaleur du Soleil & de l'influence des autres astres) vne grande quantité d'eau

d'où procede la diminution des eaux de la mer, aussy bien que des eaux douces qui abbreuent la terre, d'où il appert que l'air mesme a vn flux & reflux tardif, insensible & semestre par cette conuersion qui ne se marque que de loing à loing.

Ce n'est pas que ie veuille faire passer mes sentiments pour des veritez ny pour des oracles, mais en matiere de raison où il n'y va que de chercher les sentiments plus probables & plausibles; ie ne m'attache à personne, pas mesme à ma propre raison, estant tout prest de la quitter pour vne meilleure; Ce que ie dis pour toutes les questions de la Physique ou malaisement ie m'accorde avec l'opinion commune.

LA SALEVRE DE LA MER

D'vn precipice nous voicy tombez en vn autre, & le meilleur fruit que nous devons recueillir de l'incertitude & foiblesse de nos raisonnemens, est de le soubmettre à Dieu, seul, à ses sainctes reuelations & à son Eglise par vne foy bien ardente & animée de charité; du reste nous en pouons parler & nous entretenir agreablement comme d'une histoire ancienne ou de ce qui se passe dans les païs esloi-

gnez, au bien & à la fortune desquels nous ne prenons aucun interest.

La saleure de la mer, (ont dit quelques vns), estoit la sueur de la terre; plaisante resuerie, comme si quelques artisans faisoient vn grand feu dans le fonds de ses entrailles pour luy faire venir la sueur sur le frond, laquelle se destrempe iournellement avec les eaux de la mer.

Cette opinion est peu supportable & sent sa fiction, quoy qu'à l'examiner de bien prez elle put auoir quelque chose de bon.

D'autres supposent vn embrasement vniuersel; c'est peut estre lors que ce cocher mal à droit, ne sçeut pas bien conduire le chariot du Soleil, dans sa course ordinaire & qu'il signala par sa perte, la temerité de son entreprise. Quoy qu'il en soit la terre ayant esté bruslée, rendit beaucoup de sel, dont les eaux de la mer firent leur profit. Autre fable & fiction.

La plus autorisée & respectée soit par son antiquité soit par son auteur le prince de la Philosophie, a mis en auant que le Soleil attire de la terre & du fonds de la mer des exhalaisons, lesquelles estant paruenues à la superficie de la mer, deuiennent si paresseuses & si pesantes qu'elles ne peuvent s'esleuer plus haut & se delayant avec les ondes, de ce mes-

lange se produit la saleure de la mer.

Mais cette opinion a peu de force, parce que l'exhalaison estant d'une nature chaude & seiche, plus elle s'esleue plus elle a de legereté; que si la terre qui est au fonds de la mer humectée & abreuvée d'une si grâde quantité d'eau qu'elle porte sur son estomach, ne laisse pas de respirer & pousser hors de soy des exhalaisons de cette qualité, qui ont bien la force de percer trois ou quatre voire cinq cent brasses d'eau, pour s'esleuer iusques à la superficie qui est une region aerienne & legere; ie demande pourquoy y estant parvenues & rendues comme plus legeres par leur sublimation, elles ne s'esleueront pas plus haut, & pourquoy le Soleil qui les frappe à plomb & qui a bien eu assez de force pour les tirer du fonds des eaux, n'aura pas assez de vigueur pour esleuer plus haut la matiere des meteores qui s'engendrent & se produisent en la region de l'air.

Ie dis donc que la saleure de la mer ne procede d'autre cause que du temperamēt qu'elle a receu dans son meslange; lors que la main de la Sapiēce eternelle a distribué à chacun de ces grands corps, les vertus, proprietes, & qualitez necessaires aux charges & fonctions où ils estoient appellés.

Et comme nous n'avons point d'Elemēt qui soit pur & ne se trouue meslé des trois autres pour concourir à vne fin, & intention generale, & y contribuer à frais communs; de mesme que la terre a esté meslée d'eau, d'air & de feu, sans lesquels elle auroit esté sterile & incapable de generation.

Il est certain que les eaux qui par le commandement de Dieu se sont retirées en vn canton de la terre, se sont trouuées meslées d'air, de feu & de terre, qui vnis par vne main diuine ont produit la salure, ou le sel.

Sel qui n'est autre chose qu'un meslange bien attrempé d'eau, de terre, d'air & de feu comme vn Lausme propre & conuenable, soit pour conseruer ce grand corps & le deffendre de la putrefaction, soit pour la generation & nourriture des animaux, estât vray de dire que de tous les aliments destinez à la nourriture, il n'y en a point de si vigoureux que ceux qui abondent en sel; d'où vient que le vin est si nourrissant, parce qu'il n'est autre chose qu'un sel fixe & volatil, vnis par vn agreable meslange.

Les viandes qui ont le plus de sel, sont les plus nourrissantes; entre lesquelles celles qui sont rosties nourrissent d'auantage que les autres, qui ayant esté bouil-

lies ont perdu vne bonne partie de leur sel qui s'est dissous & respandu dans le bouillon.

Et bien qu'on nous puisse alleguer que les eaux de riuierre sont douces, on peut respondre que si elles se trouuent douces à comparaisson des eaux de mer, c'est parce qu'elles ont esté comme filtrées passant par les pores de la terre.

D'où vient que pour dessaller l'eau de la mer, il faudroit la filtrer par le sable, comme elle fait tous les iours, pour nous donner des cascades, des fontaines & des sources de riuieres; estant vray que ce qu'il y a de nature espoisse, onctueuse, & saline est retenu en passant, de maniere qu'il ne luy demeure que le sel plus subtil, necessaire à sa conseruation. Tel qu'on le trouue dans l'eau des riuieres quand elle est distillée.

Ce que l'experience nous demonstre estre veritable, comme nous auons dit cy dessus, n'estant rien de si facile que de titer & dextraire du sel de l'eau que vous beuues tous les iours.

Et partant il y a lieu de dire que la sa-
leure de la mer procede de ce que l'esprit
de Dieu qui estoit porté sur les eaux, a
procuré par les ordres de sa diuine Proui-
dence, cette sorte de meslange pour le
bien & l'aduantage de la nature, liant les

elements par vne estreinte amoureuse , & les enclauant les vns dans les autres d'une maniere ineffable & incomprehensible pour les engager à vn mesme party, à vne mesme fin , & les porter à vn mesme but.

NAISSANCE DES FONTAINES

ET RIVIERES.

Il n'est rien de si certain que la terre est poreuse comme vne esponge , & que les astres attirent continuellement à eux les choses legeres & vaporeuses ; de maniere que les vapeurs qui ça & là se promeuvent dans la terre , arriuant à quelque cavit  , où elles s'espoississent & se coagulent , elles se conuertissent en eau, & voila la source des fontaines ; si les vapeurs sont en petite abondance , & des fleuves si en grande quantité. De là vient que nous voyons des sources si frequentes dès les pays montagneux , & ces belles cascades naturelles , que l'artifice & la despen- ce des Princes ne peut imiter ou du moins esgaler.

Et comme ces eaux sont plus esleu es & sublim es que les autres , aussi sont el- les plus legeres & plus aggreables , mais toutefois moins salubres que celles des ri- uieres , par la raison que nous auons dit-

te ailleurs, & que ie ne puis rebattre,

Et parce qu'on pourroit estre en peine d'où procede vne si grande quantité de vapeurs pour fournir à vn si grand nombre de fontaines & de fleues; nous disons que l'eau de la mer se communiquant & se distribuant par les pores de la terre; est attirée en forme de vapeur par la region prochaine de l'air selon la disposition des lieux, du Soleil & du terrain; d'où partent les fontaines.

Et quelque fois encores l'eau se presente avec tant d'abondance, qu'il semble que la terre soit trouée de part en part, & que la mer se conserue vne descharge par cette ouuerture; & parce que pour arriuer à cette extremité il faut faire de grands contours & circuits, & traueser les entrailles de la terre; elle se purifie & se desfalle par ce moyen.

Observés encores l'industrie & l'adresse de la nature qui fait mesnage de tout, & fait profiter la terre de ce dechet; estant vray que le sel qui luy demeure pour droit de peage & de tribut (lors que l'eau de la mer se respand dans ses entrailles) sert à l'engraisser & la rendre fertile, ce qui est d'autant plus vray que pour rendre vne terre sterile pour iamais, il n'y a qu'à luy oster son sel & son baume, ce que les Naturalistes peuvent faire bien facilement.

Qu'on ne s'estonne donc pas de voir en quelques endroits des riuieres presque toutes formées dans leur berceau, s'eschapper comme de dessous terre, avec tant de vigueur qu'elles n'ont pas le loisir de monstrier la teste, qu'elles courent aussi tost entre les bras de leur mere, ie veux dire la mer, à laquelle toutes les riuieres doibuent hommeage, & où elles se portent par vne pente naturelle & vne douce violence, sollicitées qu'elles sont par vn ayment interieur & exterieur à cette course.

Interieur, telle qu'est leur vertu secrette; exterieur le cours des astres d Orient en Ocident & la vertu secrette de la mer qui les appelle à foy par vn langage muet & venerable, pour se remplir & fournir aux grandes charges où la nature l'oblige.

Ie ne parle point icy des eaux minerales sulphurées, bitumineuses, salines ou vitrioliques, dont nous voyons tant de vertus secretes occultes & cachées; vn chacun en sçait la raison, estant vray qu'elles ne sont telles qu'à raison des lieux où elles passent, del'trempées qu'elles sont de vitriol, de souffre, d'alun, d'arsenic ou de quelque autre miniere & d'ont l'experience pour l'ordinaire est perilleuse.

D'où vient qu'on ne les doit ordonner aux malades, qu'après en auoir fait vne exacte discussion; ce qui se peut facilement connoistre par le ministère de la distillation & l'examen des sels & vitriols qui entrent en leur constitution.

DES VENTS.

Nous voicy bien escheus par la qualité du subiet qui nous tombe à la main : les vents doibuent remplir les voiles de ce discours; & Dieu vueille qu'ils ne remplissent point quant & quant le vuide de nos pensées, & celui de nos cœurs.

Que si à raison de leur estre formel, & constitution particuliere, ils sont de si difficile discussion, peut estre ne le seront ils pas moins à raison de leur production quoy que bastardes & illegitimes, puis que la vanité semble en quelque maniere estre vn effect de leur engeance, par la proximité du nom, aussi bien que de nature.

Bref si la connoissance de nostre neant & de nos imperfections nous fait ignorer les causes de nostre vanité, nous pouuons dire que la foiblesse de nos raisonnemens, nous rend bien incertains en la descouuerte de la cause des vents aussi bien que de leur nature.

Chacun parle des vents , quel est celuy qui n'en redoute les violences ? demandés aux Matelots qui ne peuvent rien sans eux, ne les reconnoissent-ils pas pour maistres de leurs nauigations & voyages de long cours.

Ne leur seruent-ils pas comme à leurs maistres ; ne les reuerent-ils pas comme leurs Seigneurs dont ils redoutent la cholere & les soudaines fureurs.

Cependant quel est le Philosophe qui iusques à present nous ait donné vne connoissance bien palpable de leur cause.

Et bien que mon opinion ait quelque chose de tout particulier en ce rencontre comme en la plus part des autres difficultez de la Physique, si est-ce que ie ne pretends pas l'honneur de l'auoir decidée.

Si elle plaist , elle sera receuë , iusques à ce qu'une meilleure la desmonte & luy face quitter la place, en vn mot ie ne pretends point à la gloire de cette descouverte , non plus que du mouuement perpetuel , ou de la quadrature du cercle.

Sans donc nous amuser aux opinions friuoles qui n'ont point de solidité , non plus que de deffense , passons à la principale aussi bien faut-il tirer pays & me ressouuenir que dans le peu de champ que i'ay de traiter les choses , l'entrée & le portique de mon bastiment en a desia consommé vne bonne partie.

Aristote dit que la matiere des vents , n'est rien autre chose , qu'une exhalaison chaude & seiche , dont le mouuement est de se mouuoir sur les costez.

voila l'opinion la plus vigoureuse & celle qui s'est acquis le plus de credit entre les Philosophes , mais il me semble qu'il reste encores beaucoup de choses à connoistre soit à raison de la nature de cette exhalaison, soit de la maniere en laquelle se fait son fracas.

Nous dirons donc que le vent n'est autre chose qu'un meteore esleué de la terre meilé d'exhalaison & de vapeur fort subtile, ou plustost de deux souffres differents , lequel estant paruenue à une certaine esleuation & condensé par le froid qui l'assiege , esguise par consequent les deux souffres qui entrent en la constitution iusques au point d'esclatter , il se creue pour lors & fait violence dans l'air par le grand fracas produit par la contrarieté de ces deux souffres ennemis.

Fracas qui se desploye sur les ailles ; marquant dans son desbris une certaine circonference concaue , estendue & dilatée à proportion de la force & de l'impression de ce meteore. Enfin comme le foudre se forme par cette action que nous auons appellée Antiperistase , le vent fait tout le semblable.

Mais pour rendre compte de ces particularitez bien succinctement & clairemēt, ie n'allegueray pour raison de cette opinion que quelque experience puisée du sein de la nature.

Ie dis donc que ce meteore a deux soulphres contraires en sa composition , autrement il ne se feroit pas vn fracas & vne puissante agitation de l'air comme il se faiēt en son desbris ; si contraires , chaud & froid. D'oū vient que les vents sont proprement des cruditez & indigestions produittes par vne chaleur bastarde, estrāgere & defectueuse , dont nous voyons l'experience dans les estomachs foibles & mal composez.

Et comme le monde est vn grand corps aussi a t'il ses maladies & ses indigestions qui excitent ces agitations promptes , ces dilatations soudaines , qui ne laissent pas d'estre afferentes au bien public & à la grande famille de l'vniuers ; puisque les vents sont employez à la purification de l'air aussi bien qu'à la nauigation.

Nous pouuons encores fournir vn exēple sēsible d'vne me sme chose à plus prez par l'experience qui se faiēt de l'or dit petant ainsi appelle , parce que si vous en mettez deux grains aussi menus que la poincte d'vne esguille sur le bout d'vn cousteau & l'approchez de la chandelle

il esclatte & faißt vn bruit aigu qui incommode l'ouye.

Il n'y a personne qui ne sçache que l'or est vn corps doux , pesant , solide , que le feu & tous les corrosifs de la Chymie ne peuuent perdre ny consommer. Cependant s'il se trouue meslé avec vn certain souffre qui luy est ennemy & qu'ils viennent à se ioindre par la rencontre d'vne chaleur , qui les serre & les estreigne de trop prez, il se faißt vn fracas merueilleux & conneu de peu de gens , par l'antipathie de ces deux souphres qui se creuent ensemble.

Ce qui est encores de plus remarquable est que la violence de cette impression se faißt tout au contraire de la poudre à canon ; celle-cy s'esleue naturellement en haut , mais l'or petant au contraire faißt son impression en bas par l'inclination & l'appetit , qu'il se conserue vers le lieu de son origine.

Cette violence est telle au rapport de quelques curieux que deux ou trois onces d'or reduites en or petant sont capables d'enfoncer les plus grands vaisseaux en pleine mer.

Si donc nous voyons dans la nature qu'vne rencontre de deux souphres differents & ennemis , tous deux pesants ; produit vn meteore capable de faire

vne agitation violente au delà de toute pensée & sans qu'il prenne feu (de mesme que le vent) pourquoy ne diray-ie pas que le vent admet en soy deux souphres ennemis dont l'un est froid & l'autre est chaud , qui sont causes de cette agitation turbulente ? qui par fois luy faict repousser l'air circonuoisin avec tant de rapidité & de violence que les plus fermes ont peine d'y resister.

Et pour monstrier comme la cause qui fait esclatter l'or ainsi preparé procede necessairement de l'antipathie & contrariété de deux souphres, dont l'un est fixe & l'autre volatil , l'un froid & l'autre chaud ; c'est que pour luy oster cette qualité, il n'y a qu'à le mesler avec le souphre cōmun lequel deuore ce souphre froid & volatil , & laisse l'or dans le mesme estat qu'il estoit auparauant , sans qu'il luy reste plus aucune malignité.

Pour ce qui peut estre de son mouuement il est certain que ce meteore estant de nature aërienne, il ne peut se mouuoir du mouuement des corps pesants & solides comme les pierres qui se portent au centre de la terre.

Et d'ailleurs estant battu par le froid de la region de l'air iusques à la concavité de laquelle il s'esleue, il est contraint de se respendre sur les costez & circulaire-

ment, de mesme que l'air se meut circulairement, ne pouuant auoir de mouuement plus conuenable que le spherique.

Ce que nous apprenons par l'experience des tourbillons qui precedent par fois les grandes tempestes, que les Matelots appellent grains de vents, parce que se brisant directement sur leurs testes, dans le point vertical & perpendiculaire de ce fracas qui se respend spheriquement, la chose opposée demeure comme immobile. D'où vient qu'ils tournoient le vaisseau aussi bien que les ondes, sans le pousser ny auant ny arriere, ny à droit ny à gauche.

C'est pour lors qu'il y a grand danger de naufrage si les voiles ne sont promptement abbarus, ce que ie dis pour en auoir veu l'experience.

Que si ces preuues sensibles ne donnent assez de satisfaction, soit pour decouurir la nature des vents, soit pour expliquer leurs impressions violentes, iescray fort aisé d'en receuoir de meilleures, & de changer d'aduis à la rencontre d'une verité plus apparente.

Et parce que le Solcil est la cause de l'esleuation des vapeurs & exhalaisons qui s'esleuent de la terre; de là vient que l'esté il les attire doucement en son leuer lors qu'il est proche de la terre, & que

foibles comme elles sont , elles se dissipent & se resolvent doucement à la premiere attaque, au moindre combat qu'elles souffrent dans l'air ; d'où se forment ces petits vents Ethesiens frais & agreables qui accompagnent le leuer de cet astre.

Ceux dont la matiere est forte & vigoureuse se trouuent froids , secs , chauds, ou humides selon la region d'où ils partent, à raison de l'air qu'ils poussent par leur impetuosité.

Si du Midy , humides, chauds & maldifs ; si du Septentrion froids & secs ; si du Leuant moderement secs & chauds ; si du Couchant tout de mesme , ou vn peu moins.

Enfin s'il arriue que cette matiere qui d'ordinaire s'esleue de la terre (ainsi qu'on le peut apprendre par l'usage des navigations , où il s'observe que les vents viennent tousiours de la coste) se trouue refer  e dans les cautez de la terre , où elle puisse se circuler par vn espace de temps, & que par le froid qui l'environne , elle viene    esclatter , de là procedent les treblemens de terre & quelque fois le renouvellement des citez entieres , ainsi que l'histoire nous le certifie.

Les signes prochains & plus apparens de ces sortes de treblemens de terre se

donnent à connoître , soit par le Soleil qui deuient passé & obscur , soit par vne grande tranquillité d'air ; soit par le trouble & l'agitation des eaux de puits ; soit par des bruits & mugissements sousterrains ; soit enfin par vn mouuement soudain & violent des flots de la mer sans agitation d'air precedente ; ou par vn froid soudain & non ordinaire , si c'est dans le cœur des chaleurs & le plus fort de l'esté.

Comme si la nature nous vouloit aduertir par tant de signals, qu'elle redoute nostre perte , qu'il ne tient pas à elle , que nous n'eussions le dommage de cette prochaine tempeste.

De rendre icy raison de toutes ces particularitez , ce seroit consommer trop de temps & passer au delà des termes que nous nous sommes prescripts.

MIXTES ET METEORES

PARFAICTS.

Il est temps de laisser la region de l'air, pour visiter la moyenne region de la terre en laquelle se forment & se produisent des metcores de sa nature , c'est à dire pesants , sourds & muets comme elle est.

Je dis moyenne parce que les Naturalistes

ffes la diuifent en trois comme celle de l'air , dont la plus haute eft celle qui alimente les plantes & foustient les animaux ; & la plus baffe , celle qui fe trouue entre la fuperficie concaue de fa moyenne region & le centre de la terre.

L'opinion commune appelle ces meteores parfaits, à raifon de la forme qu'ils leur attribuent , autre que celle des elements dont ils font composez ; ce qu'ils ne font pas au refpect des autres meteores , qu'ils appellent imparfaits , quoy qu'avec peu d'apparence & de raifon, comme il a efté dict.

Entre les meteores de la terre il y en a de plufieurs façons & de differentes manieres ; les vns font meflez de beaucoup de terre, dont ils font purgez par le feu ; comme les metaux. Les autres fe liquéfient facilement comme les fels & les vitriols ; les autres difficilement , comme le foupbre, l'arsenic, l'antimoine & beaucoup d'autres ; les autres ne fe peuvent iamais diffoudre , comme les pierres & les carrieres , que l'artifice de nos maifons & **Entrepreneurs** , fçait elaborer fi artiftement & faire refpecter des moins curieux dans l'œconomie de leurs fuperbes bafsiments.

M E T A Y X.

Les Pheniciens pour rendre les statues

Q

de leurs Dieux plus venerables que les autres , s'aduiferent de les faire representer avec vn sac d'argent qu'elles tenoient à la main , comme pour recompenser & salarier leurs adorateurs.

Ils vouloient dire par là que l'auarice des hommes & l'interest particulier, estoit le Dieu veritable des gens du monde.

Et comme nous ne valons gueres mieux aujourd'huy, que ces pauvres abusez & peut estre encores moins , puisque la descouuerte de la verité incarnee si aymable & si adorable , se tourne deuers nous à plus grande confusion ; il n'y a pas grand mal de faire leuer le chapeau & flescir le genouil , sous le seuil & l'entrée des metaux , a ceux qui en font les idolatres, au parauant de les promeiner dans leur palais sousterrain.

Les metaux sont proprement des corps durs , pesants , fusibles & malleables, formez dans les entrailles de la terre par vne espece de veines qui se respendent ça & là comme dans vn grand corps , & dont la vertu est si puissante qu'au rapport de nos nouveaux Historiens , elle pousse quelque fois la miniere hors de la terre haut d'vne pique ou de deux , en forme pyramidale, grosse par le bas comme la cuisse.

Leur matiere est esloignée ou prochaine ; l'esloignée est vne eau grasse & me-

curiale , appelée vapeur , destrempee d'une terre bien subtile , comme d'une exhalaison seiche & chaude , de maniere que l'une & l'autre se regardent en cette premiere vnion , comme forme & matiere, ou principes esloignés de la generation des metaux.

La prochaine est appelée souphre & mercure , de sorte que celuy là fasse office de forme , ce qu'il merite à raison de sa fixation & de sa chaleur ; & celuy-cy de matiere comme plus diffus & plus estendu ; estant certain que les metaux ne different point entre eux par leur mercure , mais seulement par leurs souphres , & les differences du plus & du moins de leurs coctions , comme aussi de leurs meslanges purs ou impurs.

En cette seconde composition les deux parties qui s'y rencontrent different des precedentes , en ce que la vapeur & l'exhalaison remarquées, pour premieres causes de la composition precedente sont bien minces & peu sensibles, & qu'en celles-cy elles ont de l'espaisseur & de la condensation; de maniere qu'elles sont sensibles & visibles , s'il faut croire les maistres de l'art & principalement ces sages & anciens Philosophes , dont la lumiere a penetré les plus profonds secrets de la nature , sans luy avoir fait outrage ny violence.

Et bien que dans la premiere vnion qui se fait de la vapeur & de l'exhalaison, le sens n'y puisse appercevoir ou descouvrir aucune chose, à raison de sa grande simplicité; si est-ce que l'un & l'autre sont desia composez des quatre elements en particulier specifiez & referrez par vne forme propre & specifique, qui fait que l'une est allouée pour matiere premiere metallique, l'autre pour forme de cette matiere, à raison de sa vigueur, chaleur & seicheresse, qui luy communique les proprietiez de cuire & digerer son mercure & le porter enfin par plusieurs rectifications, coctions & sublimations iusques à la derniere perfection qui est l'or, comme le dernier degré où la nature se repose.

Pour definir le metal on peut dire que c'est vn corps malleable, vn mixte parfait inanimé, aqueux, meslé d'une terre subtile, cuit & digeré par la chaleur de la terre & l'humidite propre, secouruë toute-fois de la chaleur & de l'influence des astres, condensé & coagulé par le froid exterieur.

Ce qui est dautant plus croyable qu'estant exposé à la violence du feu, il se reduit en mercure, c'est à dire vne eau fixe & permanente: ce qui procede du iuste temperament du froid & du chaud, du

sec & de l'humide , vnis avec tant de iustesse , qu'ils pourroient estre conseruez en cette fusion iusques à la consommation des siecles sans s'alterer . se destruire ny diminuer de la moindre partie,

Ce qui doibt seulement estre entendu du corps de l'or , qu'on peut dire estre vne salemandre , soit parce que son element, son aliment & sa vie est le feu , soit parce qu'il est encores plus pernicieux que cet animal que les Poetes representent sous la figure d'un serpent volant.

Les voyes obliques par lesquelles on court à sa possession ; & le mauuais vsage auquel d'ordinaire il est employé par les voluptueux , forme vn venin & vn suc qui n'est que trop dommageable au salut de leurs ames,

Il y a six especes de métaux l'or , l'argent , le cuiure , le fer , l'estain , & le plomb ; quelques vns veulent admettre en cet ordre, le mercure ; mais ils se mescontent , car outre que la definition des métaux ne luy conuient pas , n'estant pas malleable ; C'est qu'il est proprement la semence ou plustost la matiere prochaine de laquelle se forment tous les métaux & particulierement le corps de l'or , lequel il imite en son poids ; resmoignant par cette pesanteur , l'union tres-parfaite des quatre elements en sa substance ,

voire mesme en vn bien plus haut degré qu'elle n'est pas dans l'argent , lequel aussi est plus leger.

Que si vous voulez sçauoir pourquoy le mercure n'humecte aucune chose de celles qu'il touche , quoy qu'il paroisse en forme d'eau coulante & chrystalline, c'est à raison de la forte vnion qu'il y a entre l'aqueux & le terrestre subtil qui se trouuent meslez , & fortement vnis en son corps. Donc celuy-cy estât diffus en toutes les parties de celuy là, & celuy là renfermé & enclos en celuy-cy chacun d'eux serrouue tellement borné par son cōpagnon que son eau ne peut outrepasser les bornes de son terrestre pour communiquer son humidité naturelle à quelqu'autre subiet que ce soit ; non plus que la terre subtile pour estre meslée avec son eau par vne trop grande esgalité, a bien la vertu de la retenir & de l'arrester avec elle, mais non pas de la condenser & luy donner vne fermeté permanente, d'où vient qu'il nous paroist en forme d'eau dans vne agitation continuelle.

Les metaux ont pour proprietez la coagulation, la fusion, la malleation, ou l'extension de leur parties & la couleur, quelques vns d'eux ont encores l'adustion; d'où vient qu'à la longue ils s'euaporent au feu, ce qui ne peut estre dict de l'or

lequel seul est parfait entre les metaux;

Et bien que les autres en leurs degrez particuliers soient parfaits, nous disons que cette perfection ne regarde que l'espece, en laquelle ils sont rangés, qui de soy est immuable, & partant tres parfaite, étant vray que l'argenteité, c'est à dire l'espece de l'argent en soy, a toute la perfection; (quoy que les indiuidus qui y sont paruenus, soit par vne longue coction, soit par leurs dispositions, ne sont pas pour cela arriuez au dernier degre de perfection qu'ils estoient capables d'acquérir) mais non pas les indiuidus qui y sont contenus, car s'ils eussent perseueré plus long-temps dans les entrailles de la terre en se perfectionnant, par le surcroist des coctions, ils eussent passé par tous les degrez & arrivés enfin à la perfection de l'or.

Et de mesme que l'enfant nouveau nay ne laisse pas d'estre vne creature raisonnable, parfaite, quoy qu'il ne soit pas homme parfait, ce qu'il ne peut acquérir qu'avec le temps & le cours de quelques années: tout de mesme le plus vil & le plus abiet des metaux, ne laisse pas d'estre vn corps parfait, en son degre, bien qu'en quelque maniere & par comparaison il puisse estre dict & appellé imparfait s'il est mis en parallele avec l'or.

PIERRES ET PIERRERIES.

La nature est d'autant plus admirable en la production de ses creatures , que pour faire tant de diuersitez, & de varietez, elle n'a que quatre elements qui luy seruent de lettres pour former tât de parolles, & nous faire vn discours de si longue haleine & diuersifié d'un si grand nombre de choses. Les pierres & les pierreries sont ses ieux, & ses diuertissemēts , cherissons celles-cy tant qu'il nous plaira , elles ne luy coustent pas plus que les autres tout est de mesme matiere, ie veux dire seconde ou prochaine, les metaux , les pierres & pierreries , voire mesme les vegetaux ; & s'il y a quelque sorte de difference en ces sortes de subiets , c'est à raison de leur forme , & non pas de la matiere commune qu'ils participent.

Et comme la cresse des choses est de mesme nature que le laiët & les serosités du mesme laiët; aussi pouuōs-nous dire que tous ces corps ne different en matiere que par le plus ou le moins de pureté , & de fixation sous la difference des matrices, où ils se rencontrent.

Et parce que cette opinion paroist avec vn visage nouveau , il faut luy esclaircir le rein & la faire paroistre dans son lustre

soubs l'esclaircissement & la desduction du procedé merueilleux de la nature, tant en la production des metaux que des pierres. Les elements fecondés qu'ils sont par les influences celestes & animez en quelque façon de ce feu naturel, dont ils se trouuent pourueus, respandent ce qu'ils ont de vertus secretes dans le centre de la terre qui en est le conseruateur.

Et parce que ce mesme centre est vn ouurier qui n'est iamais oylys à raison de son feu interieur qui correspond avec l'exterieur i'entends celuy du Soleil en la production & generation des choses, si tost qu'il reçoit ces vertus elementaires, subtilement meslangées d'air, d'eau, de feu & de terre, il ne manque pas de les sublimer & les eleuer en haut.

Soit parce que l'action naturelle du feu est de pousser en haut les parties legeres d'un corps fluide ;

Soit parce que le peu de solidité & de condensation que ces choses ont en leur premiere constitution, obeyt volontiers à l'impression qu'elles reçoient & qui les pousse vers la superficie de la terre.

Soit parce que la nature ne pouuoit operer & produire ses ouurages par vne operation continuelle & sans relasche, que parce seul moyen.

Soit aussi parce que le Soleil & les

astres pour estre liberaux & nous combler de leurs biensfaicts par la communication de leurs influences , ne laissent pas d'attirer continuellement comme des ventouses ardantes du plus profond de la terre , les vapeurs, les exhalaisons & toutes les choses legeres capables de paruenir à vne region plus esleuée qu'elles ne sont.

Mais comme la nature de ces choses est grasse & onctueuse quoy que legere , elles se despouillent d'une partie de leur graisse en se sublimant , & pendant que la partie plus subtile & acrienne continue son chemin , ce qui s'est attaché aux parois d'une terre subtile, se cuit & se digere par le temps avec elle , iusques a ce qu'elle acquiert enfin vn peu de solidité, laquelle abreuee des nouvelles vapeurs qui passent auprès d'elle , elle en prend & coagule ce qu'elle est capable de condenser & rien plus , c'est a dire dix parties de mercure contre vne de souffre.

Pour lors comme son estomach est plein , elle ne trauaille plus qu'à cuire & digerer ; sans qu'elle puisse deuorer d'auantage que ce qui la rassasie ; d'où il arriue que par vne longue suite d'années la coction & la solidité de ce premier souphre comme leuain se communique à toutes les parties de son mercure , & voila le metal formé , pur ou impur , selon la

rencontre du lieu & de la terre , avec laquelle il a esté formé ; si aduste & impure ; aduste & impur , comme le fer & le cuiure ; si pure & non brulante , pur & non brulant , comme l'or & l'argent.

Obseruez que pour faire tout ce mesnage , il falloit que la terre fut poreuse ; d'où vient que ces vapeurs qui vont se sublimant si elles se rencontrent en vn lieu où elles aient loisir de se circuler ; elles se condensent , se coagulent & se forment en eau laquelle est capable de produire les metaux selon son meslange & sa qualité ; si sulphurée & mercurialle , autant qu'il en faut pour le metal , se forment les minieres ;

Que si l'eau ou le mercure y abonde dauantage & que le souffre s'y trouue en trop petite quantité , supposé qu'elle se trouue dans vne cavitè de terre qui soit pure & que d'ailleurs elle soit condensée par le froid de sa region , elle se cōfensera & coagulera en forme de chrystal diaphane

Pour lors ce n'est plus vn metal , mais vn autre mixte & voila les diamants , supposé qu'il n'y ait point de souffre , ou le rubis s'il y en a tant soit peu ; ou quelque autre pierre pretieuse , selon le poids & le meslange de ce souffre , & de ce mercure sublimez.

Enfin comme entre ces vapeurs & exhalaisons frequentes , ce qu'il y a de pur se sublime avec l'impur ; les plus nobles productions se forment de ce qu'il y a de pur ; pendant que l'impur est reiecté par la nature du subiect qui se forme , autant qu'il luy est possible.

Et parce qu'il s'en esleue vne bonne partie qui arriue iusques à la superficie de la terre, & mesme qui passe plus loing d'où se forment les meteores ; ce qui se trouue de pur en la superficie de la terre s'vnit & se ioinct à la graisse de la terre , d'où se forment les simples , les plantes & les vegetaux , & sert encores a pourrir, fermenter & multiplier les grains que nostre labourage luy donne en depest.

De là vient qu'ayant faict trauailler la terre l'année presente, nous la laissons reposer l'année prochaine, afin que sa nourriture & son laiët ayant esté consommez, par nostre moisson , le cours d'une année de repos , luy donne loisir de se rafraichir , se renouveler & faire prouision de cette vapeur onctueuse & mercuriale , qui s'esleue du plus profond de cet element , pour se ioindre au sel de la terre , affoibly par vne trop grande euacuation , afin qu'il repreine ses forces & son premier en bompont, par l'engrais & le suc de ce nouuel aliment,

Cependant tout ce qui se trouve d'im-
pur en cette matiere onctueuse & vapo-
reuse , qui s'esleue sans cesse par vn pro-
grez continuel est reietté à quartier; d'où
se forment les pierres , parce que cette
matiere conseruant quelque sorte d'on-
ctuosité, se condense au moindre froid
exterieur qu'elle rencontre , & se durcit
facilement ; d'où viennent la grande quā-
tité des carrieres qui sont comme les
remparts, les fortifications & les bastions
sous la clef & la foy desquels la nature a
logé ses thresors pour les deffendre de l'a-
uarice des hommes.

DE L'AME ET DV CORPS

ANIMÉ.

Les anciens Philosophes n'ont iamais
esté plus empeschez qu'en la recherche &
discussion de l'ame ; leurs pensées plus
ordinaires s'arrestant sur le poids des cho-
ses qui entrent en la constitution du corps
les iugeoient incapables de contribuer à
la vie autre chose qu'une disposition lour-
de & passive ; ce qui leur faisoit conclure
qu'il falloit l'emprunter d'un autre
Sphere que de celle des elements.

Les astres qui leur sembloient si ardens, si agiles & remplis de tant de vigueur, & d'ailleurs si fermes & constants en la durée de leur estre, & de leurs cours, estoient par eux estimez, les peres de la vie & les causes vniuerselles des choses, qui ont mouuement par vn principe interieur appellé ame, qu'ils estimoient estre vne parcelle de ces feux suspendus.

D'autres pour raisonner avec plus de facilité d'une si grande variété d'effets produits & operez dans le sein de la nature, s'aduiscerent de les renfermer dans l'enceinte d'une seule ame qu'ils appellerent vniuerselle; parce qu'elle remplissoit toutes choses de sa vertu quoy que diuirement; à raison des différentes dispositions, qu'elle rencontroit dans les subjets capables & susceptibles de mouuement.

Mais la verité qui a dissipé tous ces nuages & fantasmes d'erreurs, nous apprend que l'ame en general est la forme substantielle du corps naturel & organisé, pourueu d'une puissance prochaine de vie; forme qui se respand par toutes les parties du subiet appellé viuant.

Iesçay bien qu'Aristote luy donne le nom d'acte & non pas de forme, mais il est à obseruer qu'il employe l'effect pour la cause; ce qui est assez souvent permis

aux Philosophes les plus seueres.

Enfin si en peu de mots vous voulez sçauoir ce qu'est l'ame en general , que nous pouuons diuiser en vegetatiue , sensitive, & raisonnable , elle est le principe interieur de mouuement dans les choses viuant,es , c'est à dire principe de vegetation dans les plantes , principe du sentiment dans les animaux , & principe du raisonnement dans les raisonnables , sans qu'on en puisse admettre dauantage parce que les operations produites dans les subiects animez se reduisent à trois points.

Dans le premier sont les operations immanentes au subiet corporel ? ainsi appellées , parce qu'elles y demeurent fixes & ne s'eschappent point au dehors , c'est ainsi que la nourriture & l'accroissement au respect d'une plante sont qualifiées operations fixes & immanentes.

Au second sont contenues les operations legeres & passageres produites par le secours & le ministere des especes intentionnelles , c'est à dire sensibles ; & voila l'operation de l'animal qui se fait par l'entremise des sens , lors qu'il decouure & apperçoit vn obiect qui passe deuant ses yeux ; ou qu'il entend vne volée de canon , ou qu'il sent l'odeur d'une rose.

Celle-cy a cela de particulier que sur les

aisles de l'espece des objets, elle sēble se porter hors de soy & se joindre à vn terme esloigné quoy qu'en effect toutes ses operations se produisent en la sphere & capacité interieure des sens, d'où vient qu'elles peuvent estre appellées immanentes.

Au troisieme sont les operations immanentes produites dans vn subiet spirituel, telles sont le vouloir & l'entendre au respect de l'ame raisonnable, qui sans desplacer se replie sur soy mesme, & produit ces admirables concerts & reflexions que nous appellons raisonnemens.

Il est bien vray qu'Aristote a creu que l'ordre sensitif pouuoit estre diuisé en deux branches, l vn mobile & portatif d'un lieu en vn autre, tels que sont les animaux qui ont progres & mouuement local; l'autre immobile & arresté quoy que sensible; tels que sont les animaux domiciiez, & enclos dans la cavitē & durerē de leurs escailles comme l'huistre.

D'où vient qu'ils sont appelez Zoophytes; c'est à dire plantes, animaux, de ce qu'ils participent de l'un & de l'autre, de la plante l'immobilité du lieu, de l'animal, le sentiment & la vie.

De ce genre sont les huistres, à l'escaille & quelques autres. Mais comme cette remarque est de peu de consideration, nous ne nous departirons point de nostre premiere diuision.

De pretendre qu'un mesme subiet soit animé de trois ames ; parce qu'il vegete, qu'il sent & qu'il raisonne, il y a peu d'apparence ; soit parce qu'un mesme subiet ne peut estre animé de plusieurs formes dans vne bonne Physique ; soit parce qu'il ne peut auoir plus d'une nature specifique

Mais comme les choses inferieures sont virtuellement contenues dans les superieures ; aussi disons nous que l'ame sensitive dans les animaux comprend virtuellement la vegetative ; c'est à dire qu'elle y exerce les operations de la vegetative, de mesme que dans l'homme, la raisonnable comprend en vertu, la sensitive & la vegetative ; aussi il n'est pas necessaire de multiplier les estres sans besoing & sans necessité, lors qu'un seul peut suppleer à la fonction de plusieurs.

Que l'ame soit diuisible ou indiuisible, c'est ce qui demande esclaireissement ; estant vray que la vegetative est diuisible, ainsi que l'experience journaliere des entrees des arbres, nous l'apprend ; voire mesme la sensitive en quelques animaux, comme serpens & poissons, carpes, brochets & autres, dont les parties diuisées se remuent, s'agitent & se meuuent long temps apres leur separation.

Mais quant à la raisonnable elle seule est indiuisible. D'où vient que de mesme

que nous disons que Dieu est indiuifiblement au tout & en chaque partie du tout de l'vniuers; aussi disons-nous que l'ame raisonnable est indiuifiblement au tout & en chaque partie du tout, du corps humain.

Avec certe difference qu'elle y est comme forme, ce que Dieu n'est pas à l'égard de l'vniuers, parce qu'il est en tout & par tout comme fouuerain, eternal & infiny & non pas comme cause informante.

FACVLTEZ DE L'AME EN

G E N E R A L.

Ce n'estoit pas assez à la nature d'animer les subiets terrestres, grossiers & corporels, si elle ne les pouruoioit quant & quant de certaines facultez & puissances d'agir interieurement, & capables de publier & produire au dehors leurs actes interieurs.

Facultez qui sont comme les instrumens & les exploiters des secretes vertus de l'ame, & qui ne sont gueres moins distinctes & differentes de l'ame, que l'officier & le ministre le peuuent estre du Prince.

Elles sont encores differentes de leurs

operations & de leurs actes, de mesme que la cause l'est de ses effets, & que le principe fixe & immanent, se trouue distinct d'une action simple & passagere.

Et comme toutes les operations vitales des choses, se peuvent reduire en cinq classes, aussi n'en faisons-nous que cinq ordres, la vegetation, le sentiment, l'appetit, le mouvement local & le raisonnement.

Aussi doit-il suffire pour iustifier cette partition, qu'entre les corps animez, les uns vegetent seulement comme les plantes; les autres vegetent, sentent & sont pourueus d'appetit, comme les huîtres & les zoophites, les autres vegetent, sentent & outre l'appetit ont encores le progrès & mouvement local pour se joindre à l'obiet qui appelle & sollicite leur instinct; comme le chien & le cheual. Les derniers ont encores le raisonnement, pour comble de toutes ces operations & voila l'homme qui acheue & perfectionne cette harmonie.

CORPS HUMAN.

Qui auroit le loisir de desueloper par la poincte & le rasoir d'une exacte Anatomie, tous les ressorts les mouvements & les pieces miraculeuses, qui entrent en la

composition du corps humain , descou-
vriroit l'une des plus grandes merueilles
de la nature,

Et si ces sortes de gens appesantis dans
la chair , & sous le faix des plaisirs infam-
mes & sordides , qui par la crainte qu'ils
ont du chastiment de leur vie , disent par
fois qu'il n'y a point de Dieu , pour ne
point troubler leur felicité brutale , par
une pensée pour eux si funeste & si affligeante ; si disje quelque autre chose que la vo-
lupté sensuelle estoit capable de les occu-
per , & qu'une honneste curiosité , porta
leurs pensées & leurs desirs à voir & con-
templer les dissections & anatomies qui
se font iournellement par nos Medecins,
dont la main est si adroite qu'on peut di-
re qu'ils excellent & surpassent tous les
siecles passez en cette connoissance. Je
m'assure que leur sens trouueroit une de-
monstration capable de les convaincre &
de les desarmer de leur impiété.

Mais parce qu'il faut faire diligence
nous ferons comme ceux qui courent la
poste , & voyent en courant diuersité de
pays sans mettre pied à terre pour en
considerer les particularitez.

Nous disons donc que le corps humain est
formé de parties dissimilaires, cōme les os,
la chair, le sang, la graisse , la peau & les
autres capables & disposées pour servir de

demeure & de domicile à l'ame raisonna-
ble.

Il a ses bornes & ses limites , de gran-
deur & de petitesse ; que la nature n'ou-
trepasse jamais , que pour faire des Nains
ou des Geants.

Il a sa figure & sa forme extérieure ,
belle , bien-sceante & agreable ; cor-
respondante aux qualitez de son tempera-
ment , lequel plus il est doux, mol & flu-
ide , par le sang & la pituite ; plus il est
beau & bien formé , soit en son coloris ,
soit en la symmetrie & proportion des
parties exterieures.

Si chaud & brulé cholerique & bilieux,
la forme n'en est pas si belle , ny le tein
si agreable.

Le cœur le foye , le poulmon , le cer-
veau en sont les parties interieures plus
considerables & comme les principes.

Les veines , les arteres & les nerfs ; les
vaisseaux destineez aux esprits , dont les
vns sont vitaux , & ainsi appelez , soit par-
ce qu'ils respendent la vie par tout le
corps , soit parce qu'ils se fabriquent dans
le cœur , qui est la fontaine de vie , où se
porte la plus pure portion du sang formé
dans le foye , par vne petite veine , qui se
desrobe de la veine caue ; ainsi ditte à rai-
son de sa cavitè & profondeur , comme
un grand reservoir de cette substance si

bien elaborée , pour la distribuer en suite par tout le corps , de mesme que la lumiere du Soleil , se respand par tout nostre Hemisphere.

Les autres sont dits animaux , parce que de vitaux qu'ils estoient au cœur , ils sont faicts animaux au cerueau , & partant propres pour la fonction des sens.

Estant paruenus en cette regio haute & froide , ils s'espurent dauantage , iusques au point de s'embrazer & deuenir lumineux connoissants & capables d'estre employez à la fabrique des Phanthosmes , (s'ils sont conseruez en cette partie superieure) de sensibles qu'ils estoient en toutes les parties du corps animal , où ils sont respandus & distribués. C'est ainsi que par cette sublimation , de vitaux qu'ils estoient au cœur , ils acquierent la qualité d'esprits animaux au cerueau , c'est à dire connoissants.

La mouëlle , la graisse & le sain ou la suif en sont les parties moyennes. Les autres parties sont ou seminales comme la peau , les membranes , les os , les dents , les cartilages , les veines , les arteres , les nerfs , les ligamens , les tendons & les fibres ; les autres sont sanguines comme la chair.

Les ongles , le poil & les cheueux en sont comme le rebut , le reiet & les excre-

ments , quoy qu'il ne contribuent pas peu à son ornement. Le sang , la pituite , la bile , & la melancholie , en vn mot les quatre humeurs sont comme les quatre elements du corps humain.

Des aliments qui sont employés à la nourriture , la partie la plus succulente & de plus facile conuersion , se faict chile ; la plus terrestre & plus pesante , est euaquée par les vaisseaux que la nature a destiné à cet effect.

Ses facultez sont de trois ordres pour respondre à la dignité de l'ame raisonnable , qui contient virtuellement la vegetatiue & la sensitiue , d'où vient qu'elles sont vegetatiues , sensitiues & raisonnables.

A M E V E G E T A T I V E E T

S E S F A C U L T E Z.

La vegetatiue est assez conneuë par la definition & la nature de l'ame en general , mais parce qu'elle meine vn grand attirail de facultez avec elle , il faut sçauoir qu'il y en a de Princesses & Souueraines ; telle qu'est la nourrissante , l'accroissante & l'engendrante ; & d'autres seruantes & ministerielles à celles-là , comme l'attractive , la retentiue , la digerante & l'expulsive.

Et parce qu'elles sont encores d'assez grande consideration , pour ne pas operer immediatement ; mais seulement par l'entremise d'un tiers qui exploitte leurs vertus ; nous leur donnons pour instrumens , la chaleur naturelle & cette humidité radicale , qui reluit par toutes les parties interieures & exterieures du corps animé, comme le Soleil, de ce petit monde , dont le mouvement & la course continuée d'un terme à un autre & du dedans au dehors , entretient le beau iour de la vie.

HUMIDE RADICAL EN TOUS

LES AGES DE L'HOMME.

Si l'humide radical ou plustost ce baume & cette huile celeste , qui entretient & faict luire la lampe de nostre vie estoit de telle qualité , que son propre feu ne deuora point sa propre substance ; ou que celle-cy fixe & permanente comme une certaine toile , qui se blanchit & se perfectionne dans le feu , plustost que de s'y consumer , fut capable de resister à la pointe deuorante du feu naturel & interne de nostre nature , ou en tout cas , que celui-cy ne fit autre fonction que celle d'esclairer ; il ne seroit point necessaire que la
nature

nature nous eust pourueu d'un cuisinier interieur, capable d'apprester les viandes, de les preparer & les conuertir à nostre vsage..

Mais parce que le flambeau de nostre vie se consomme en esclairant, & qu'il se brulle encores quelque fois par les deux bouts, en la personne de ceux qui s'adonnent aux excez & aux desbauches, la nature nous a munis d'une vertu secrette & adroite, qui sçait faire le precis des choses pour reparer les ruines de cet humide radical & le conuertir en sa nature.

Il est vray que dans le ieune aage, la vigueur en est si entiere qu'elle tourne tout à profit; & trouue l'art de faire de l'vsage du pain, du vin, des viandes, des fructs, & autres aliments, un sang pur & bien temperé, une chair ferme & solide, un tein vif & animé.

Ce qu'elle faiçt iusques à un certain degre de consistance, pourueu que les excez ou l'intemperie de l'air ne trouble point cette œconomie; mais depuis que paruenue au periode de son exaltation, il ne peut monter plus haut, qui est environ l'aage de ving à vingt-cinq ans; pour lors il se repose, non tant pour reprendre haleine que pour tenir teste aux ennemis que cette mesme concoction a introduiçt

avec elle dans la forteresse de l'humide radical.

Et parce qu'en voulant reparer les ruines du baufme de nostre vie, l'aliment estranger qui s'est conuertý, a pris lettres de naturalité; quelque pureté & liurée dont il se puisse parer, il se sent toujours du lieu de sa naissance, & ne s'accorde iamais si bien avec le naturel, dans leur plus iuste balancement, qu'il ne favorise toujours l'entrée aux estrangers, quoy que sous vne enseigne amie en apparence.

Pendant tout ce temps, qui est l'aage viril, il y a force & vigueur dans cette lumiere produitte à commun frais en partie par l'huile naturel, en partie par le subsidiaire ou l'estranger nouveau venu, qui a remply le lieu & la sceance de l'humide naturel consommé.

Et comme tous deux s'efforcent à qui s'acquerrera le plus de credit dans ce petit estat, pour paruenir enfin à la souueraineté; la nature humaine se trouue bien de leurs bons offices & paroist pour lors la plus robuste & plus vigoureuse.

Cependant l'estranger qui faict tous les iours de nouveaux amis, & se fortifie de nouvelles forces, debilité peu à peu le vray baufme naturel, par vne conuersion iournaliere d'aliments, qui pour n'estre

pas parfaitement cuits & digerez, comme ils estoient en l'aage de dix-huict à vingt ans, y introduict semence de noïse, de diuision & de foiblesse.

De là procedent les mauuaises digestions. Et comme cette suif s'accroist & s'augmente de iour à autre, enfin elle s'espoissit, & pour lors elle noircit & trouble de sorte l'huyle de nostre vie, qu'elle ne iette plus qu'un petit feu, qui va tousiours en diminuant, iusques à ce qu'à grand peine & à la longue, elle ne donne plus qu'un iour si obscur & si sombre, qu'il ne sent plus à la fin que la fumée & l'odeur d'une chandelle fraichement esteinte, dont la mesche conserue encores quelques estincelles importunes à autrui & à elle mesme.

Et voila les degrez marquez par lesquels de l'aage viril, nous cheminons à une vieillesse supportable, & de celle-cy à une fascheuse & decrepite.

FACVLTE' NVTRITIVE.

Il est bien facile de conclurre à la suite du discours precedent, que la nature n'a iamais rien fait de si aduantageux pour la conseruation de l'animal, que de le pouruoir d'une vertu nutritiue, capable de reparer les bresches que l'humide radical

souffre tous les iours ; soit par son propre feu , soit par l'atteinte de tant de petits feux estrangers & deuorans que la friandise des cuisiniers , & nostre gourmandise y introduisent iournellement avec vne abondance dommageable.

D'où vient que la bouche est vn des plus grands meurtriers du genre humain, que si l'on en pouuoit condaner les excez, & quant & quant estouffer ces faux Dieux, que nos idolatres sensuels adorent tous les iours , i'entends Bachus & Venus, il est sans doute que l'aage des hommes seroit plus riche , plus pretieux & sans comparaison plus nombreux d'années qu'il n'est pas aujourd'huy.

Cette matiere meriteroit bien vne bonne touche , mais nous trouuerons quelque iour vn lieu propre pour la desdire & en faire voir toutes les particularitez.

Pour reuenir à nostre but , nous disons que cette force secrette ou faculté nutritiue dans le subiet viuant & animé (soit purement vegetatif comme la plante, soit sensitif, comme l'animal , soit raisonnable comme l'homme) n'est autre chose qu'une vertu naturelle , par laquelle l'aliment est changé , & conuertty en la substance de la chose qui se nourrit.

Et par ce que cette operation ne se peut faire, que l'aliment broyé sous la dent, ne

soit précipité dans l'estomach, comme dans vne marmite pour y cuire & digerer & qu'estant par luy préparé & appresté il doit estre attiré par toutes les parties qui ont besoing de nourriture apres sa derniere concoction generale, qui se faict au foye, c'est pour cette raison que la nature les a pourueuës de petites bouches, cōme sangsues, qui attirent & succent de ce laiët vermeil, autant qu'il leur en faut pour leur repas iournalier.

Et comme ce n'estoit pas assez à la faculté d'attirer, si cette vertu n'estoit accompagnée de la puissance de retenir, estant vray que si la chose n'auoit fait que passer & couler sans arrest, la partie seroit demeurée affamée; de là vient la necessité d'une seconde puissance ministerielle appellée retentrice.

Et d'ailleurs comme cet aliment dont la coction est commencée & bien aduancée dans l'estomach, sous la forme du Chile (qui est vne espece de laiët fort espais, il se perfectionne au foye en forme de sang, & se communique en cet estat à toutes les differentes cellules du corps humain, où il se porte par les veines appellées capillaires, parce qu'elles sont desliées comme les cheueux, où estant arriué par ces petits canaux, il se specifie à raison de la matrice & de la partie qu'il arrouse

Aussi pouuons-nous dire qu'il n'acheue de se digerer en dernier ressort qu'en ces petits estomachs; d'où vient qu'ils auoient besoing d'une vertu concoctrice & digerante, pour s'engraisier & conuertir ce suc en leur propre substance.

Et parce qu'il n'y a rien de si pur, qui n'ait en soy quelque sorte d'impureté meflangée. Cette derniere coction faisant bouillir son aliment, en faict evaporer de certaines humeurs & exhalaisons fuligineuses, qui s'eschappent par les pores & se resoluēt en sueurs en la saison de l'esté; & se dissipent l'hyuer par vne transpiration insensible. Et voyla la vertu expulsive establie pour la quatriesme faculté ministerielle de la nutritive.

Enfin c'est elle qui a charge de balayer la maison & d'en chasser toutes les superfluitez & immondices.

Si vous demandez quel est l'obiet de la vertu nutritive on vous dira qu'elle n'en a point d'autre que l'aliment sur lequel elle travaille par l'entremise de ces quatre facultez pour le conuertir en la substance de son subiet.

VERTU ACCROISSANTE ET AUGMENTATIVE.

Puisque la nature ne presente les cho-

ses viuentes que dans le berceau, & qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de les faire sortir du cahos & les produire en vn moment dans la plenitude de leur force & vigueur ; il ne faut pas trouuer estrange que la nature ait communiqué à chaque subiet viuant vne vertu interieure & secrete appellée augmentatiue qui va de iour en iour le fortifiant & l'enrichissant de quelque surcroist de matiere, par la cōuersion des aliments qui se changent en sa substance, insques à ce qu'il ait atteint vne iuste grandeur & mesure.

Mesure que la diuine prouidence a ordonnée à chacune des creatures; de craindre que l'excez des vnes ou des autres ne troubla la belle symmetrie de son espee, & ne fournit des monstres & des choses espouuentables, plustost que des corps bien formez, agreables & reiglez à l'idée & au modele de leur original placé de toute eternité dans les thresors de la sapience.

De là vient que cette vertu seconde & accroissante, n'est autre chose que l'influence de ce principe interieur, par laquelle le subiet viuant, soit plante, soit animal, soit homme, arriue à sa iuste grandeur & repare les ruines, que l'attaque de la maladie y faict quelquefois.

C'est ainsi que de maigre, attenué &

deffleiché qu'il estoit, il reprend son premier embompoint & sa graisse, & paroist en suite dans le mesme estat qu'il possedoit auparavant cette disgrâce.

A le prendre proprement, cette vertu augmentative, regarde le subiet viuant, qui par le moyen des aliments va tous les iours augmentant de matiere & de quantité, iusques à vn certain degré de consistance parfaicte, où estant arriué, bien que le subiet repare tous lesiours quelque chose de son humide radical, par vne espece de conuersion qui en quelque façon peut estre ditte accroissante, si est-ce que ce n'est qu'improprement; parce que pour meriter ce tiltre, il faut plus receuoir qu'on ne perd; d'où vient que les hommes qui deuiennent gros sur l'aage, ne laissent pas de sentir les effets vigoureux de cette vertu augmentative & accroissante; puisque s'ils ne croissent en hauteur comme les cedres, au moins croissent ils en rondeur comme les oignons.

Aristote dit que l'accretion est vn mouuement à la quantité, mais les modernes l'expliquent mieux disant, que c'est vn changement à l'esgard de la quantité, par lequel vn subiet vivant, demeurant tousiours le mesme en nombre, s'achemine d'une moindre & imparfaicte quantité, a vne plus grande, iusques à la perfection de sa consistance naturelle.

Que le subiect viuant demeure tousiours le mesme en nombre quoy qu'il aduance dans l'aage & les siecles aduenir, comme les chesnes; il suffit de dire qu'ils conseruent tousiours la mesme forme, qui les promeine sous des differentes figures & alterations.

Et comme les choses doibuent ce qu'elles sont à la qualité de leur forme, il est sans difficulté, que la forme du chesne perseuerant en l'arbre, depuis le premier iour de sa naissance, iusques au dernier de sa vieillesse chenuë, il demeure tousiours le mesme en nombre.

Que s'il auoit changé de forme, il auroit esté chesne & ne l'auroit pas esté en mesme temps, ce qui enclot vne contradiction, & partant vne impossibilité.

En cette operation vitale le subiect viuant y tient lieu de cause efficiente & principale. L'ame est le principe substantiel de l'action, puisque la forme emporte tousiours l'honneur de toutes les actions qui se produisent par vn subiect, dans lequel elles se rencontrent.

La chaleur naturelle en est la cause instrumentale; son obiet, l'aliment.

La cause finale n'est autre que l'operation parfaite du subiect viuant & animé qui ne peut estre censé, parfait & accompli de tous points, qu'il ne soit arriué

au dernier période de sa consistance.

D'où vient peut estre que nos anciens politiques qui n'ont pas moins excellé en la Philosophie naturelle, qu'en la morale; n'ont voulu admettre les hommes dans les charges publiques, qu'ils n'eussent atteint l'aage de vingt-cinq ans c'est à dire le point de leur consistance parfaite & requise pour la plus noble operation de l'homme, qui est le raisonnement & la connoissance.

Aussi est il à remarquer qu'entre les parties naturelles du corps. Les vnes croissent plus que les autres, & d'autres encores plus tardiement que leurs compagnes; ce qui procede de la vertu spécifique de chaque partie, ordonnée de la prouidence pour conseruer la symmetrie du cops humain; que si le nez d'un enfant croissoit autant que sa cuisse, seroit-ce pas vn monstre à faire peur?

Que cette augmentation se fasse par vn mouuement successif & non pas momentanée, les dispositions precedentes requises en l'aliment, & le nouveau travail de la partie qui le doit employer en sa nourriture, par sa derniere main; font bien voir qu'il faut du temps, soit pour cette coction derniere, soit pour la separation, qu'elle est obligée de faire du pur de l'impur; ce qui ne se peut faire que par

vne operation douce & lente ; adioustez, que le procedé de la nature en faiét d'alterations, n'est iamais violent, & partant n'est point momentanée mais successif.

FACVLTE' GENERATIVE.

Cette vertu estoit autāt necessaire dans le subiet animé, que ses proprietéz & operations sont distinctes & differentes des deux autres ; la nutritiue conserue la partie par vne conuersion de substance, l'augmentatiue l'accroist par ce mesme secours ; mais la generatiue faiét toute autre chose, parce que son but & sa vísée se porte à produire au dehors, vn subiet semblable à celuy dans lequel elle reside.

Celle-cy regarde le general & le public, & la conseruation de l'espece ; les deux autres, le particulier & le seul interest de l'indiuidu qu'elles soustiennent. Et partant la generatiue est d'autant plus noble que sa fin est plus releuée.

Que si vous voulez scauoir pourquoy la nutritiue & l'augmentatiue se pressioiét au commencement avec tant de haste & de promptitude, on vous respondra, que ce n'estoit que pour le seruice de celle-cy, qui d'ordinaire attend la consistance parfaite de son subiet, pour operer meurement & avec plus de vigueur où estant

paruenues , comme elles se reposent en quelque façon (au moins au respect de l'augmentation du propre subiet) elles fournissent de matiere qui est elaborée par la generatiue avec tant d'adresse & d'industrie , que sous vn petit corps fluide & poreux , comme dans les animaux, elle y renferme toutes les Idées du corps animal ; de maniere que la moindre partie les contient routes , comme la plus grande , & ne manque iamais de les faire esclorre & les pousser au dehors par l'esprit qui y preside , pouruen qu'elle soit receuë dans le lieu conuenable qui luy est destiné à cet effect.

Si donc vous voulez sçauoir qu'est-ce que cette vertu generatiue dans le subiet viuant & animé , souuenés vous que ce n'est autre chose que cette faculté par laquelle il produict son semblable en substance , & ce par le moyen d'vne semence , ou d'vne chose qui luy est aucunement proportionnée & luy correspond, comme le surgeon de l'arbre ou de la plante , par lequel nous trouuons l'art de le multiplier & d'en conseruer l'espece.

Entre les choses viuantes il s'en trouue qui se produisent d'elles mesmes & s'eschappent facilement des cellules de leur semence comme les grains & les oignons, que nous voyons germer d'eux mesmes &

arriuer au point de la perfection qui leur est marquée du moins autant qu'il leur est possible à raison des dispositions qui les assiegent & les environnent.

D'autres ne peuvent naistre ny s'eschapper de leurs profonds cahos que par le ministere d'autrui. C'est ainsi que l'homme, le lyon, le cheual & tous les animaux veritablement parfaicts ne peuvent estre produits que par le meslange & l'accouplement du male & de la femelle,

D'autres participent aucunement du premier & du second degré ; du premier, en ce qu'ils s'engendrent parfois d'une matiere corruptible preexistente ; mais comme elle est differente en substance du subiect produit, aussi disons nous que ce n'est qu'improprement. Du second, en ce que d'ordinaire ils sont engendrez comme les autres animaux. En cet ordre nous placerons les souris, & insectes de tout genre, qui tantost par la corruption & le desbris d'une matiere estrangere, tantost par voye de generation naturelle, sont engendrez & se produisent en la famille de l'univers.

TEMPERAMENT.

Le temperament n'est autre chose à vray dire que l'harmonie & le meslange

des quatre premieres qualitez , chaud , froid , sec & humide dans vn subiect viuant & animé.

Si le temperament est de poids , & tel qu'il est requis pour la perfection d'un subiet , nous le disons estre dans vn certain equilibre , lors qu'entre les qualitez , il n'y en a pas vne qui domine plus que l'autre, ny qui se melle de gourmander sa compagne quoy qu'ennemie.

Si de proportion , pour lors il y a quelque empire & domination d'une qualité sur les autres, de maniere pourtant qu'elle n'est pas tousiours vicieuse ; car bien que dans le corps animal , la chaleur qui en est la vie , domine le froid , si est-ce que cette proportion est louable, & cette inégalité est iuste & precieuse.

Le temperament de proportion est simple ou composé ; simple , quand vne seule qualité domine sur les trois autres. Composé lors que deux qualitez s'accordent entre elles pour commander les deux autres , & c'est ainsi que la chaleur secouruë de l'humide , forme cet humide radical en tout subiet viuant , & que dans l'animal, le chaud & l'humide se trouuent avec plus de superiorité & de domination que le froid & le sec.

De là vient que ceux d'entre les hommes qui abondent plus en sang , & en pi-

uite, en bile, ou en melancholie sont appellez sanguins, flegmatiques, cholériques & melancholiques, qui vaut autant à dire que chauds & humides, froids & humides; chauds & secs; froids & secs, bien qu'en effect les quatre humeurs soiēt necessairement meslangées en chacun des ces temperaments en particulier.

Les sanguins sont beaux, agreables, plaisants, facetieux, de bonne compagnie, voluptueux, civils, aimables, mais non pas d'un esprit releué.

Les pituiteux sont endormis, pesants, paresseux, aiment la bonne chere ne s'adonnent qu'à des choses basses & viles; ils sont pour l'ordinaire auaricieux & desfiens, tout leur fait ombrage, en un mot ils sont stupides & de peu d'esprit.

Les bilieux sont choleres, prompts, legers, inconstans, amoureux de tout ce qu'ils voyent, ambitieux, solaires, c'est à dire capables de tout entreprendre, mais difficilement peuuent ils continuer, s'ils ne sont meslez d'un peu de Melancholie, comme d'un Saturne capable d'arrester ce Mercure & luy faire produire les plus belles choses; de ce temperament ainsi meslangé & derrempe dans vne melancholie, non pas terrestre, mais aerienne, partent routes les belles lumieres & les excellences dont l'esprit humain est capable.

Les melancholiques sont solitaires, opiniastres, tristes, auares, paresseux, enuieux, craintifs, timides, serieux, à peine se mettent-ils en cholere, mais depuis qu'ils y sont il est bien difficile de les appaiser, parce que cette terre sulphurée & onctueuse venant vne fois à prendre feu, malaisément se peut elle esteindre. Enfin ils sont de peu d'esprit & bien plus propres aux labourage & à la guerre, qu'à toute autre chose.

Mais bien qu'il n'y ait que ces quatre classes de temperaments, si est-ce que la difference de leurs melanges & de leurs degrez forme autant d'hommes particuliers & differents d'humeurs, d'esprit & d'inclination, que nous voyons de visages dissemblables.

DE LA FAIM ET DE LA SOIF.

Autant de pas que nous faisons en la descouuerte des secrets de la nature, autant de merueilles se desuelopent & se manifestent à nos yeux.

L'animal pour n'estre pas comme la plante tousiours pendu à la mammelle de sa mere nourrice, auoit besoing d'estre aduerty par quelque sentinelle interieure & secrette, lorsque l'aliment vient à manquer & deffaillir à ce grand cuisinier qui

ne fait autre chose que preparer la nourriture , sans qu'il pretende autre gloire que de principal ministre de toutes les parties qui nous paroissent exterieurement si agreables & reuestuës de tant de beautez & de splendeur celeste , soit par vn tein plus doux & mieux temperé que la rose , soit par des yeux plus beaux , plus estincelants & plus animez que les astres. C'est pour cette raison qu'il falloit luy donner la faim pour nous aduertir de luy preparer grossierement dequoy s'employer & se satisfaire par le pain & la viande qui se broient sous les dents.

Et parce que la viande ne peut cuire à propos dans la marmite , qu'elle ne soit abreuvée d'eau, la soif a esté donnée pour compagne à la faim, d'où vient que d'ordinaire elles marchent ensemble.

La faim dit Aristote n'est autre chose que la demande ou l'appetit du sec & du chaud ; & la soif selon le mesme , la necessité & l'exigence du froid & de l'humide ; le sec & le chaud abondent en l'aliment , comme le froid & l'humide dans la boisson.

Mais ce desir de manger , cet appetit qui se forme en nostre estomach , ne se produit pas tout à coup , il garde ses ordres & observe ses mesures . La premiere marche qu'il fait est de laisser yne certai-

ne indigence de l'aliment au fonds de l'estomach ; d'où vient que par la seconde son ventricule qui se reserre par trop ; nous picorte à raison de sa vacuité & de son vuide qui demande à estre remply. La troisieme produit vne certaine poincte de petite douleur , qui par la quatriesme se porte à la fantaisie , pour aduertir les sens & les mettre en alarme & à la queste de ce qui luy est necessaire.

Et comme ils ne trouuent point d'autre remede pour appaiser ce complaignant que l'aliment ; de là vient la cinquiesme & derniere marche, qui est l'appetit qui se forme & s'esueille en la faculté concupiscible , pour appaiser la douleur qui s'excite dans l'estomach & se consomme dans l'appetit , s'il ne fait diligence d'y remedier par les facultez seruantes & soubmises à ses fonctions.

La soif fait le semblable dans le ventricule & quelque chose de plus, comme plus necessaire en quelque façon pour empêcher que la chaleur & la seichetesse ne mettent le feu à la maison ; d'où vient que la gorge desseichée souffre vne si grande incommodité qu'il faut courir au remede , remede plus copieux que celuy de l'aliment , comme il estoit plus necessaire ; C'est pour ce te raison que tant de riuieres , tant de sources & de fontaines sont

exposées à l'usage & bien-séance des animaux

Les plantes sont subiettes à la faim & à la soif, quoy que lente & tardive ; & satisfont à l'une & à l'autre, lors qu'elles sont arroufées, parce que le sel de la terre qui se trouue destrempé, estant rendu fluide, est par ce moyen attiré par les racines, qui sont autant de petits estomachs & de petites bouches qui tettent & succét sans cesse iusques à ce que leur faim & leur soif soit apaisée.

Que s'ils reçoivent trop de nourriture par vne trop grande inondation, outre que le sel se trouue noyé en beaucoup d'eau, comme pour attirer leur aliment elles aualent beaucoup plus d'eau qu'il ne leur en faut, leur humide naturel & radical s'affoiblit & se debilité, d'où se forment des indigestions qui les destruisent, les corrompent & les pourrissent.

Et si d'allieurs le sel de la terre n'est abreuvé & deslayé par la concoction de l'eau, l'aliment n'estant plus communicable à raison de sa dureté, elles demeurent affamées & desséchées ; d'où vient qu'elles se fannent, qu'elles tombent en langueur & meurent enfin si elles ne sont promptement secouruës.

Par ces deux extremitéz il est facile de iuger qu'il n'y a que la voye moyenne ca-

dable de les entretenir , & les engraisser pour conferuer leur embompoint, iusques au periode de leur cheute naturele.

LA SANTE' ET LA MALADIE.

La santé & la maladie sont les deux poles qui balancent les plus beaux de nos iours. Bien heureux ceux qui sont à vne telle eleuation du premier, qu'ils ne s'apperçoient du second que tres rarement. Et plus heureux encores ceux qui sous la domination de celui-cy , vivent comme dans vn regne de souffrances , de douleurs & d'incommoditez , pourueu qu'ils sçachent les appliquer vtilement a la Croix du Sauueur du monde & à la gloire de Dieu.

La santé est proprement l'accord de l'harmonie paisible des quatre qualitez, dans le temperament de l'animal , requis pour toutes les fonctions de la vie , de la sensation & du raisonnement.

De mesme que pour faire vne excellente musique , il faut que toutes les voix soient d'accord , & qu'elles soient regies par vne seule mesure ; aussi faut-il vn grand attirail de causes moyennés & subordonnées , maistresses & ministerielles regies par l'ame pour l'accord de la santé.

Et comme pour troubler cette bonne

musique : vne corde mal touchée, vne seule voix dissonante suffit ; aussi pouuons nous dire que pour passer de l'estat de la santé à celuy de la maladie, il ne faut desmonter qu'une cheuille, & le moindre deffaut ou excez qui trouble ou altere la iustesse d'un bon temperament, produict ce faux accord que les naturalistes appellent maladie.

Et pour suiure encores nostre premiere comparaison, de mesme qu'entre les habitans de la terre, les vns ont l'un des deux poles continuellement esleué sur la teste de leur region, les autres les ont aux points qui marquent le couchant & le leuant de leur horison, & d'autres comme les voyageurs ont tantost l'un pour point vertical & tantost l'autre, selon la diuersité des pays qu'ils courent.

Aussi disons-nous qu'entre les climats des temperaments differents, les vns sont placez aduantageusement par le bon Genie de leur naissance, sous le pole de la santé, les autres sous celuy de la maladie ; d'autres les regardent tous deux & ne sont bonement ny sains ny malades, à le prendre à la rigueur. D'autres encores comme pelerins voyageurs courét tantost de l'un à l'autre, du pole de la santé à celuy de la maladie, comme font la plus part des temperaments humains, & ceux

principalement qui flattez des caresses de la fortune se plaisent & s'entretiennent dans la mollesse des voluptez sensuelles, qui ne connoissent point de mediocrité & ne se peuvent satisfaire qu'ils ne passent à l'excez, ou plustost qui ne se contentent point, que lors qu'ils se trouvent contraints de se mescontenter eux memes & se reprocher le deffaut de leur intemperance.

Et parce que la maladie est d'ordinaire la mere de la douleur, il se peut dire que celle cy n'est rien autre chose qu'une certaine affection ou qualité fascheuse produitte en l'appetit sensitif, procedante de la lezion, blesseure & offence de la nature en quelque partie du subiet animé.

Enfin comme la santé suppose trois choses pour sa perfection, la bonne constitution des parties similaires, la symmetrie & correspondance des dissimilaires, & l'union paisible des vnes & des autres;

La maladie tout de mesme a pour causes principales & maistresses trois grosses sources, d'où s'escoulent un nombre infiny de ruisseaux maladifs & incommodants; l'intemperie des quatre humeurs ou qualitez; la disproportion vitieuse ou la disposition maligne de l'un des membres du corps; & la solution de continuité qui se faict par le glaiue, le fracas ou la des-

union des esprits vitaux en quelque partie que ce soit.

LA VIE ET LA MORT.

Voicy les deux puissances de la terre où tous les mortels doibuent aborder pour rendre leur hommage & payer le tribut; l'Orient & le Couchant de nostre vie, se regardent d'un aspect nécessaire, inévitable & continuel. Que si celui là dans la tendresse de nos iours, nous remplit les yeux de larmes & la bouche de cris & de plaintes; Celui cy bien plus rigoureux, accable nostre pensée de troubles & de frayeurs, nostre conscience d'effrois & de crainte, & nostre cœur de mille douleurs sans remedes, si le iour de la grace & le bel astre de la croix, comme vne heureuse constellation ne dissipe tous ces orages dont les humains sont menacez.

La vie (selon le Philosophe) est la demeure de l'ame vegetative dans la chaleur naturelle de l'humide radical; de maniere que la vie n'est pas l'ame du subiect animé; mais l'operation de l'ame dans le subiect vivant & animé.

Et bien que la vie appartienne proprement à l'ame vegetative & non pas à la sensitive & raisonnable, puisque celle-la est formellement le principe de la sensa-

tion & celle-cy du raisonnement l'une & l'autre toutefois contiennent la premiere virtuellement & par excellence ; mais cette possession n'est pas suffisante pour placer la vie ailleurs que dans l'ame vegetative , estant certain que la sensitive ne vit proprement & formellement que par le degre de la vegetative qu'elle contient.

Le subiect qui abonde en humide radical (que nous pouvons dire estre vne huile & vn baume precieux respendu par tout le corps) est de longue vie , parce qu'il resiste fortement aux attaques de la chaleur , dont il est assiege & battu continuellement ; & d'autant plus qu'il est visqueux , d'autant est il plus robuste.

D'où vient que les animaux de la terre sont d'une plus longue vie que les poissons ; & que les arbres , au moins ceux dont l'humide est plus visqueux , sont d'une durée plus longue que les autres , comme les chesnes qui se maintiennent iusques à trois siecles entiers.

Il ne suffit pas encores que l'humide soit en abondance s'il n'est bien temperé ; car de mesme qu'un grand bucher bien embrazé , se consommera plustost qu'une seule buche exposée à un petit feu ; si la chaleur est trop esleuée au de là de ses iustes mesures , elle produira une vie dont le poux sera haut esleué , & la lumiere bien ardente

ardente, mais de peu de durée, d'où se forment ces grands foyes devorants qui pour consommer beaucoup d'aliments, ne laissent pas d'estre maigres pour l'ordinaire, par l'excez intemperé du feu qui les domine & ne sont pas de longue vie.

Si la sobriété est la plus seure voye pour arriuer à l'heureuse iouissance d'une vie longue & paisible; la vigueur des parties destinées à la coction des aliments & à l'expulsion de leur superfluité ne contribue pas peu à ce bon effect, & comme les contraires s'expliquent & se donnent à connoistre par leurs opposez, il ne faut qu'enuisager les causes d'une longue vie, pour iuger qu'elles sont celles qui sont capables de la racourcir & en diminuer le terme,

La mort n'est autre chose que le deslogement & le depart de l'ame vegetative de son humide radical; ce qui arriue lors que l'harmonie des qualitez, ne la peut plus enchanter ny la retenir par la douceur de leur concert.

Elle est violente ou naturelle. La violente est celle qui preuiet le terme ordinaire de l'aage prescript à la nature de la chose vivante, soit que la cause en soit extérieure, comme d'un coup d'espée, soit intérieure par le poison.

La naturelle proprement est celle qui

arriue iufques au bout de la carrière qui luy eft marquée , & qui fans violence & precipitation, confomme à l'oyfir toutes; les prouifions & les viures qu'elle auoit apprestez pour cette longue traite, ie veux dire fon humide radical ; à plus près comme le flambeau allumé qui fe destruit peu à peu , fans que la force du vent ou de l'agitation de l'air entreprenne de battre la flamme contre la cire pour la faire fondre, & diminuer le temps de fa durée ordinaire.

Toute mort eft proprement momentanée, parce que la feparation de l'ame vegetatiue d'auec l'humide radical fe fait en vn instant ; mais parce qu'il y a des corps qui tombent peu à peu , fous l'effort d'une longue maladie, de là vient que cette mort eft appellée fucceffive ; fi bien qu'à le prendre fur ce pied , il fe pourroit dire en quelque maniere que noltre vie n'eft autre chofe qu'une mort lente, puis-que chaque moment en deftruit & diminue quelque petite partie.

AME SENSITIVE.

Quelques aduantages que nous ayons donné à l'ame vegetatiue , elle n'eft que le foubaftement de la fenfitive ; d'où viét que celle-cy ne pourroit preffider à la fen-

sation & operation des sens, si virtuelle-
ment elle ne contenoit toutes les vertus
& les excellences de celle-là.

Les Stoiciens en ont faict tant d'estat
qu'ils n'ont pas voulu admettre les plan-
tes & les arbres en l'ordre des choses ani-
mées, pour ne point amoindrir ny dimi-
nuer l'honneur que peut pretendre la vie
des animaux.

Et parce que tout animal doit estre
pourueu de sentiment, il est facile de le
comprendre sous vne definition de deux
ou trois termes en le disant vn subiet vi-
uant & sensible.

Et bien que le grand nombre de ses es-
peces semble nous ietter dans vne impos-
sibilité morale d'en faire les remarques;
nous nous arresterons à la plus generale
diuision qui s'en faict d'ordinaire en qua-
tre classes estant vray que tout animal est
terrestre, aquatique, aérien ou amphi-
bie, c'est à dire participant de deux re-
gions comme d'eau & de terre; tels que
sont quelques oyseaux qui naissent en
pleine mer au mas des vaisseaux, qui ne
sont proprement ny chair ny poisson &
dans ce meslange conseruent quelque
chose de la nature de l'un & de l'autre.

LE SENS O V SENSATION.

Le sens en general est vne faculté ex-

terieure ou interieure commune à l'homme & à la beste ; exterieure , la veue , le goust , l'ouye , l'odorat & le toucher , ce dernier d'ordinaire est appellé sentiment comme le plus diffus & le plus respendu de tous.

L'interieure est ce que nous appellons sens commun , parce qu'il est le centre dont les autres partagent la circonferance comme les cinq points principaux du cercle de la sensation , dont toutes les lignes vont aboutir à ce point commun & indivisible. Phantaisie à raison du phantome qui se forme en ce petit point comme vne image de la chose , capable de mouvoir & porter l'appetit vers l'objet present ou absent.

D'en establir dauantage comme d'autres qui adioustent l'estimatiue & la memoire , c'est vne multiplication aucunement superflue ; puisque la phantaisie peut satisfaire à toutes trois , & que pour empêcher la confusion il est plus à propos d'accroistre ses puissances en vertus , que de les multiplier en nombre.

Les sens exterieurs reconnoissent deux ordres l'un de necessité l'autre de dignité. par la necessité le toucher marche à la teste des autres & se trouue suiuy du goust ; de l'odorat , de l'ouye & de la veue.

Par la dignité cet ordre se renuerse ; la

veuë gaigne le premier rang, l'ouye, l'odorat, le goust & le toucher marchent en suite.

Les Philosophes ont bien de la peine à s'accorder sur la question qu'on fait touchant l'action ou la passion des sens, les vns tiennent qu'elle est vne qualité purement active, d'autres au contraire purement passive.

Mais comme la voye du milieu est aussi la voye d'accord, il est plus à propos d'y faire ferme & soustenir que le sens est vne faculté ou puissance active & passive sous diuerses considerations,

Faculté active entant qu'elle concourt à la sensation qui est proprement l'operation du sens, lors qu'il est atteint par l'espece de l'obiet. C'est ainsi que vostre œil agit avec l'espece qui luy est enuoyée de la part du tableau qu'il a present deuant soy, autrement cette action ne seroit pas proprement vitale, puisque pour estre de cette qualité il faut que la faculté comme principe de vie prenne part à l'operation appelée vitale.

C'est pour cette raison que les Theologiens ne peuvent admettre les especes impressées en l'ame bien-heureuse, à la mode des images des choses qui sont représentées dans les mirours, dont la glace reçoit simplement le rayon qui de soy mes-

me se reflexhit , sans qu'elle puisse prendre aucune part à cette action.

Et d'ailleurs comme les choses supérieures en dignité , sont aussi plus nobles que leurs inférieures , il est certain que la végétative ayant l'honneur de participer en l'act ~~de~~ qui s'exploitte par ses facultez, la sensitive a plus forte raison, ne sera pas estimée vne fource sans action.

Faculté passive, soit entant qu'elle reçoit les especes des obiets, soit entant que la sensation est vne action immanente en la partie sensitive ; d'où vient qu'il est appellé sens ; nom qui est proprement de passion , étant vray que les choses empruntent leur titre & leur denomination de la qualité plus apparente & remarquable ;

Ce qui a donné subiect à quelques uns de vouloir mettre en avant que le sens estoit vne faculté purement passive, estimant qu'elle n'estoit employée qu'à souffrir , comme la butte des obiets qui l'assiegent , l'environnent & l'attaquent de toutes parts.

ESPECES INTENTIONNELLES.

De mesme que le Soleil porte les rayons de sa lumiere du point de l'orizon au couchant, par vne action momentanée;

aussi pouuons nous dire que la nature a pourueu tous les obiets sensibles , i'entends ceux qui peuuent estre apperceus par les sens, d'vne certaine vertu capable de pousser & enuoyer au dehors vne qualiré qui est proprement leur image , & que nous appellons espee intentionnelle, c'est à dire espee ou image sensible & de telle vertu qu'elle ne peut estre veüe ny apperceüe , bien qu'elle conserue la force de représenter son obier dans l'organe dignement disposé à la receuoir.

Autrement ne seroit-ce pas vn cahos & vne confusion estrange, de voir en chaque petit point de l'air , pelse mesle toutes les images des obiets qui l'environnent , soit du Ciel soit de la terre , soit à droit, soit à gauche , supposé que d'elles mesmes elles feussent colorées , sensibles & apperceuables.

Ce qui est si facile à verifier qu'il n'y a qu'à mettre vn mirouer en tel point de l'air qu'il vous plaira de choisir , pour y descouurir à diuerses reprises & situations toutes les especes des choses circonuoisines ; de mesme qu'en chaque petit endroit de vostre chambre , l'image de vos superbes tapisseries & de tous vos meubles s'y conserue en vn point.

Point merueilleux , & qui ne souffre en ce ministère aucune diuision de soy

mesme, ny confusion d'especes en la representation des choses qui y sont cōtenuës.

Sans diuision de soy mesme, puis qu'autant de points que vous pouuez vous imaginer, sont autant de centres où aboutissent en mesme temps toutes les images des objets prochains, qui peuuent tous estre apperceus, exposant la glace de vostre miroir diuersement pour en faire l'espreuue, que si en ce petit point toutes les images y sont apperceuës, ie puis dire qu'elles y sont indiuisiblement.

Sans confusion d'especes puis qu'elles sont toutes si saines & si entieres en ce petit point, que par vne penetration insensible (& que nous ne pouuons expliquer) elles habitent les vnes dans les autres, sans s'incommoder ny se troubler en leurs fonctions,

Et quoy que leur operation soit de rendre toutes choses sensibles si estce qu'elles n'acquerēt la force de se rendre sensibles qu'en l'organe proportionné à leur vertu, tant le procédé de la nature est doux, modeste & respectueux en toutes choses.

Cette verité bien examinée est peut estre vne des grandes merueilles du monde, & ceux dont la pensèe temeraire s'esleue iusque dedans le Ciel pour vouloir assuer le mystere de la Trinité, l'Unité d'essence, l'inconfusion des Personnes

reellement distinctes, & toutes les choses Diuines, à la foiblesse & au caprice de leur raisonnement, n'ont qu'à faire ferme sur certe simple consideration naturelle pour y trouuer l'escueil de leur vanité & le desbris de leur sapience mondaine.

Et bien que cette sorte d'espece intentionnelle s'explique & se fasse mieux entendre & conceuoir du sens de la veuë que des autres, si est-ce neantmoins qu'elle se conserue le mesme priuilege au respect de l'ouye & de l'odorat dont la sensation ou l'operation ne se peut faire autrement que par l'entremise de l'espece intentionnelle.

Bref il n'y a point d'obiet extérieur & esloigné qui se puisse cōmuniquer à nous & se rendre sensible, autrement que par son image, que nous appellons espece intentionnelle; laquelle toutefois change bien souuent de nom, selon les organes differents où elle aborde, au respect de l'œil elle est appelée visible; au nez odorable; à l'oreille sonante; dans la phantaisie elle est dite phantôme, parce que les especes qui y sont receuesfont les images & les figures de l'obiet qu'elles representent.

La phantaisie plus espurée que les sens extérieurs reçoit l'espece avec plus d'impression. D'où vient qu'estant esueillée les sens extérieurs se rendent si delicats que

pour peu que les choses qui leur sont en
duerlion les approchent, ils deuiennent
7 p l'honneur que la phantai-
ir.

ormie, il
ou-
nd
foin il e-voic le, . . .
fort mort, si vous en otez la chaleur &
la spianon.

Que si cette mesme espee est présentée
à l'en endement, elle change de nom &
de qua ité, aussi bien que de substance;
puisque de phantastique & sensible qu'elle
e'toit en l'imagination, elle deuiet
intellectuelle; dôt nous auons parlé autre
part.

Enfin pour la definir entant qu'espee
intentionnelle, on peut dire qu'elle c'est un
signe qui represente a la faculté sensitiue,
autre chose que ce qu'il est, sans toute-
fois qu'il se represente soy mesme. Il re-
presente autre chose que ce qu'il est, puis
qu'il represente l'obiet, sans qu'il se figu-
re soy mesme; sa vertu, & son dessein
n'estant pas de se faire appercevoir, quoy
que sensible; mais seulement aurrey, dont
il crayonne la presence.

NECESSITE' DE L'ESPECE I N T E N T I O N N E L L E.

Ce n'est pas sans raison que les Philo-

sophes se sont trouvez obliges de conuenir entre-eux de cette sorte d'espece, que nous apellons intentionnelle. Leur fondement principal est qu'il n'y a point de subiect qui puisse agir sur vne chose distante de soy. Donc il faut que le subiet soit proche de la chose, ou par soy ou par autrui qui sert comme de milieu cōioignant pour vnir ces deux extremittez esloignées.

Ministere de telle necessité que sans son entremise, il ne se feroit point de cōtaët, c'est à dire d'vnion, car quelle apparence dire vny, ce qui seroit necessairement des'vny dans nostre hyppothese & supposition.

Donc comme pour toucher vne chose il faut que ce soit mediatement & par autrui; (comme celuy qui touche vne muraille du bout de son baston) ou immediatement, c'est à dire à main nüe & descouuerte; tout de mesme disons nous les obiets ne nous peuuent toucher que mediatement ou immediatement.

Or est-il que les obiets esloignez comme le Ciel & les astres ne laissent pas d'estre sensibles & visibles, puisque nous les apperceuons; donc comme à raison de leur esloignement, ils ne nous peuuent toucher immediatement par leur propre substance, il faut que cette operation se fasse par vn entremetteur.

Et parce qu'il n'y en peut auoir de plus conuenable que l'espece intentionnelle & sensible, la voila dignement establie & demonstree.

Pour comble de ce raisonnement ad-ioustés que la phantaisie conserue les images des choses, puisqu'elle les resueille en l'absence mesme des obiets; & comment les resueillir si elle ne les auoit receuës? luy arriuet-il quelque marchandise par autre voye & par vne autre porte, que celle des sens? peut-elle estre vnue substantiellement à quelque obiet exterieur? nullement.

Il reste donc que l'obiet produise & pousse hors de soy continuellement son espece intentionnelle par laquelle il se rend sensible.

Mouuement continuel & sans relasche, de mesme que le Soleil par vn acte continu & infatigable porte hors de soy les rayons esclatants de sa lumiere.

Et de mesme que la chaleur qui se communique à quelque corps naturel estant approché du feu, ne se produit pas en vn instant, mais peu à peu & par vn progres ordonné; ainsi, l'espece intentionnelle quoy que momētanée, cōserue vn certain ordre pour se rendre sensible & passer en la phantaisie, lequel s'il n'est de temps au moins est-il de nature & de raison, puisque la

main doit estre touchée , auparavant que la phantaisie , en reçoive la douleur, supposé qu'elle soit impreueüe.

O B I E C T S E N S I B L E.

L'Obiect sensible est propre ou commun. Il est appellé propre , quand il n'affecte qu'un seul sens à la fois & se partage en cinq classes parce qu'il regarde la veüe , l'ouye , le goust , l'odorat ou le toucher.

Le commun est celuy qui affecte deux sens à la fois ; c'est ainsi que la chose que vous tenez à la main & regardés en mesme temps , occupe deux de vos sens tout à la fois , la veüe & le toucher , appellé commun à raison de cet effect.

Aristote le diuise pareillement en cinq ordres , la grandeur , la figure , le nombre , le mouuement & le repos.

Pour faire que la chose soit apperceuë telle qu'elle est , il faut trois choses , la premiere que l'obiet soit dans vne distance proportionnée ; la seconde que la disposition de la faculté soit bonne , saine & vigoureuse ; la derniere que le moyen air de soy les dispositions requises pour ce commerce.

Le sens ne peut vaquer ny s'emanciper hors la sphere de son actiuité. D'où vient que la veue ne peut entédre, l'ouye ne peut voir, & ainsi des autres.

Ce n'est pas que le sens ne puisse se mesconter par fois, l'experience n'en est que trop commune, mais en ce cas il faut qu'il y ait quelque chose à redire en l'une des trois conditions presentement remarquées.

De la vient que les choses extrememēt esloignées quoy que brunes, paroissent noies; que la veuë foible a besoing de grossir & multiplier les especes; & que le verre coloré represente toutes choses de sa liurée.

Que si nous voulons considerer le sensible à l'esgard du sens qui luy est proportionné, il ne constituera qu'une seule & mesme espece; soit à raison de la veuë de l'homme, soit à raison de la veuë de la beste; estant vray que cette faculté sensitive entant que purement sensitive & conjoincte à l'organe n'est point d'autre nature en l'homme qu'en l'animal.

Et comme la chaleur, entant que chaleur produite par le Soleil, en une personne qui sue sous la presse & l'ardeur de ses rayons, n'est pas d'autre nature que celle qui fait fuer le iour d'apres la mesme personne dans une estuue; tout de mesme aussi, bien que la vision de l'homme parte d'un principe different en nature de la vision de la brute, si est-ce que celle-là ne differe point de celle-cy en espece & entant que pure vision.

que de fournir à l'une & à l'autre de ces deux facultez maistressès, les instructions de ce qui se passe au dehors, afin qu'au dedans elles en fassent leur profit à l'avantage de l'ame.

Les parties du corps qu'elle regit, soit interieures comme celles qui sont destinées à la nourriture, à la vie, à la respiration & au mouvement; soit exterieures; telles que la main, le pied, le bras, & les autres appellées chacune à des fonctions différentes, propres & particulieres, sont comme les subiets & la populace qui vivent sous la protection souveraine de l'ame.

Et parce qu'il n'y a point d'estat si paisible dans le monde qui ne trouue en soy mesme ses contradicteurs, ses ennemis, & ses traistres, les passions dont l'humeur & la nature est de ne pouvoir supporter de regles ny de moderations, sont ligue dans les entrailles de ce petit estat, & se declarent ouvertement les ennemis iurés de cette paix, & de ce calme que la raison y procure avec tant de soins, & de travaux.

Nos passions sont d'autant plus dangereuses qu'elles ont assez d'adresse & de ruse pour se faire agréer, car bien qu'elles soient d'humeur à faire noise & querelle pour peu de chose, si est-ce qu'elles se courent

toujours de quelque pretexte apparent, pour ne pas manquer d'excuse, & ne se rendre pas ridicules, d'où vient qu'elles ne s'emeuvent jamais que sur le motif du plaisir, du profit, ou de l'honneur; y courant d'ordinaire avec trop de precipitation pour les posséder, & employant trop d'opiniastreté pour les conserver, depuis que l'un ou l'autre de ces trois biens se trouve dans l'espargne de nos acquisitions.

En fin la Morale tient en main le gouvernail de nos passions, & leur impose des loix si iustes & si equitables, que pour peu que la raison contribuë & travaille à leur execution, ce petit estat, ou plustost ce vaisseau branlant dans le milieu des ondes de cette vie mortelle, s'eschappe des brisans & des escueils, dont elle est toute remplie.

Je sçay bien que la sage conduite qu'employe cette noble connoissance en la direction de nos mœurs, a esté cause que quelques-vns ont voulu confondre la morale avec la prudence; mais ils se sont mescontez, soit parce que la prudence s'occupe principalement en la recherche des moiens propres & conuenables pour paruenir à vne fin; au lieu que la Morale embrasse tout d'un temps la recherche des moyens aussi bien que celle

nombre de veines & d'arteres , qu'elle represente proprement la forme d'un rets.

La troisieme vuee , parce qu'elle est en forme d'un grain de raisin (que les latins appellent *Vua*) ou plustost comme la bourse d'un grain de raisin ; parce qu'elle a un petit trou en la partie anterieure ; par lequel l'humeur chrystalline , c'est à dire la prunelle de l'œil , est apperceuë & descouuerte.

La quatrieme est cornée , parce qu'elle est en forme d'une petite lamine de corne , bien mince & bien delicate , qui environne l'œil.

La cinquiesme est appellée adherente, de ce que par son moyen l'œil est comme enclaué & adherent aux ossements qui luy seruent de siege & de throsne. Celle-cy est blanche & d'une substance grasse & espoisse , d'où vient qu'elle ne couvre pas la prunelle de l'œil , mais qu'elle luy laisse un petit passage pour faire ses fonctions.

Entre les humeurs, celle que nous auons dit estre chrystalline est la plus considerable. C'est un petit astre lumineux & transparent qui en a deux autres , dont l'un le deuance du costé de l'obiet , & l'autre le suit & le talonne,

C'est plustost une Princeesse qui marche entre deux Dames d'honneur , dont celle qui la preuient du costé de l'obiet est ap-

pellée aqueuse par la grande ressemblance qu'elle a avec l'eau d'une claire fontaine; & celle qui la suit, vitrée, parce qu'elle est transparente comme le verre.

Le nerf optique se termine doucement en la tunique de rezueil que nous auons appelée retiforme parce qu'elle est semblable à un rets.

Il se trouue reuestu de deux membranes, dont la plus voisine & plus prochaine qui le couure, est extrêmement mince & delicate, & si celle-cy peut passer pour chemise, l'autre passera pour son vestement, parce qu'elle a plus de corps: d'où vient que de cette membrane se forme & se produit la tunique vuee, plus mince & plus delicate que celle-là.

V I S I O N.

Pour passer à la vision qui est l'acte de cet Organe basty & formé de tant de pieces, il faut obseruer qu'encores qu'un chacun des hommes soit pourueu de deux yeux, qui ouuerts ne nous representent qu'une mesme chose veüe & apperceüe; si est-ce que l'espece intentionnelle de l'object ne laisse pas d'estre double, & de se communiquer à l'un & à l'autre des yeux.

Ce qui se prouue par experience, ay ayant qu'à fermer un œil dans le temps

que vous regardez vne chose ; estant vray d'allieurs , qu'elle ne laisse pas de vous estre presente & partant double espee , celle qui perseuere en vostre œil droit & ouuert par la presence de l'obiet ; & celle qui s'est perdue en l'œil gauche , & fermé.

La raison principale de cette conformité , procede de la ressemblance des especes presentées , & fournies de la part de l'obiet , à l'vn & à l'autre de vos yeux.

Especes si conformes , que l'obiet n'est pas plus semblable à soy mesme , que l'vn ne de ses especes l'est à l'autre.

COMME SE FAICT LA

V I S I O N.

Cette question s'est renduë si celebre dans l'eschole , qu'elle a mis en alarme , cantonné & diuisé les plus grands chefs de party.

Platon s'est persuadé que l'œil estoit vn Soleil , dont la pointe des rayons estoit si vigoureuse , qu'elle portoit facilement de la superficie de la terre , iusques à l'atteinte des Cieux & des Astres mesmes les plus esleuez.

Et comme cette teste est de grand credit ; aussi ar' il esté suiuy de tous les an-

ciens Philosophes à la reserve d'Aristote & de tous ses Sectateurs.

Ceux-la donc ont estimé que la vision se faisoit par l'emission ou l'expulsion des rayons visuels, qui partent de la prunelle de l'œil, & se vont terminer à l'obiet; où estant arriuez, ils se reflexissent vers l'organe, & produisent en cette reflexion la vision; c'est à dire qu'ils rendent la chose visible à l'organe.

Comme si pour descouvrir de puiet vn flambeau esloigné, i'enuoyois par mes yeux vne estincelle, laquelle arriuant à cet obiet esloigné me le rendroit visible à son retour.

Cette opinion a plusieurs raisons pour la maintenir & l'estayer; aussi en a t'elle bon besoing, tant elle est foible & de peu de vigueur.

La premiere si la veüe ne se faict pas par emission, comment est il possible, que la grosseur d'une montagne se place dans nostre œil & soit appetçue telle qu'elle est dans vn si petit lieu que celuy de la prunelle?

Voilà vne belle apparence, mais de peu de fruit, parce qu'il est bien certain que la montagne n'est pas receue (dans l'œil) grossiere, terrestre & pesante comme elle est; mais bien son espeece, qui est aucunement spirituelle en la maniere de représenter les choses.

Ce qui destruit vn bon nombre de leurs arguments, fondez sur cette fausse maxime, qui suppose que la grandeur & capacité materielle d'une chose ne peut estre contenue en vn si petit espace.

La seconde dont ils font grand estat, se puise de l'experience commune, contre laquelle il semble qu'il ne soit pas permis de se deffendre, tant elle a de credit & de lustre.

Les chats & d'autres animaux voient de nuict; & mesme Tybere (si nous croyons Suetone) & Cardan (si nous adions foy à ce qu'il dict de luy mesme dans sa ieunesse) iouyssoient de cette mesme vertu. Or est-il que cette vision ne se peut faire par la reception des especes enuoyées par les obiets, puisqu'elles ont besoin de la lumiere pour vehicule, c'est à dire que l'air soit illuminé. Et partant la veue se faict par l'emission des rayons.

A cela nous disons quela vision des chats, des souris, & autres qui voyent de nuict, arriue de ce qu'ayant la prunelle plus replie d'esprits que les autres animaux; cette quantité d'esprits lucides qui se respand au dehors, faict que les obiets deuiennent visibles; de mesme que l'escaille de quelques poissons, en se rendant visible la nuict, faict voir en mesme tēps les choses plus voisines,

Ce qui arrive de ce que leur lucidité, rend vne partie de l'air qui l'environne lucide ; de maniere qu'estant esclairée, toutes les especes voisines qui s'y récontent sont rendues lucides, apparentes & visibles, ce qui est nécessaire à la vue ; sans pour cela qu'on puisse inferer que cette vision se face par emission des rayons visuels mais seulement par reception de l'espece rendue lucide & par conséquent visible & apperceuable.

Et comme la lueur de la chandelle rend le lieu, où elle est posée, visible, sans qu'on puisse dire que la chandelle void, mais qu'elle est seulement cause extérieure de la vision ; tout de même la lucidité qui part des yeux des animaux qui voyent de nuit, se respand en quelque espace voisin, & rend les especes visibles, comme cause extérieure de la vision, & non pas comme cause intérieure & fondamentale, qui est celle que nous recherchons.

La troisième s'efforce de releuer les ruines de la seconde & comme vn autre Anthée de reprendre force de sa cheute.

Le Basilic est vn animal dont le regard veneneux, donne la mort. Les femmes de mauuaise constitution, chaque mois de l'année pendant quelques iours sont capables de gaster & troubler la glace des mirouers. Et Plin mesme curieux com-

me il est, nous parle à vne ieune fille belle par excellence nourrie de poison qui fut enuoyée au grand Alexandre de la part du Roy des Indiens, afin que de son regard, elle l'empoisonna & le fit mourir. Pourquoy donc resister à toutes ces experiences, ne conuainquent-elles pas les plus opiniaistres?

Mais pour abbatre ce colosse, il ne faut qu'une petite pierre, & suffit de dire que ce n'est point le rayon enuoyé de l'œil qui se mesle de faire ces meurtres & ces assassins, il en est innocent; & si les yeux de cette ieune Indienne, estoient tant à craindre; c'estoit plus à raison de leur beauté estincellante, que de la pointe de leurs rayons esloignez de leur source.

Aussi n'est-ce que de l'air corrompu qui s'exhale de la bouche, que les basilics empoisonnent l'air voisin & que les femmes malades, & d'une constitution malsaine, gastent par fois les plus belles glaces.

Il y a mesme subiet de s'estonner comme les enfans ne sont pas rendus plus souvent malades, par les baisers trop frequents de leur nourrice & principalement à certains iours de la Lune.

Fernelius passe plus outre & ne veut pas que les sorciers puissent fasciner les yeux des enfans, ny troubler la tendre

œconomie de leur santé, que par le venin dont leur corps sont couuerts par leurs frequentes vnctions,

La, quatriesme, demande comment il est possible que la vision se fasse autrement que par l'emission des rayons ; puisque pour voir vne chose, esloignée, au lieu d'ouurer les yeux nous les referrons & fermons à demy, afin de pousser les rayons avec plus de vigueur, de mesme que la fiesche se descoche avec plus d'effort, lors que l'arc & la corde sont à demy courbez.

Enfin pourquoy l'vsage des lunettes, si ce n'est pour fortifier les rayons visuels en les multipliant.

Nous respondons à la premiere difficulté, que les yeux ne se ferment que pour rendre la vertu visive plus vigoureuse en la reception de l'espece se descendant d'une grande lumiere, ou d'un trop grand iour qui l'accableroit tout à coup.

Pour satisfaire à la seconde nous disons que la lunette multiplie l'espece de l'object qu'elle reçoit, & l'ayant espoissie, la rend plus sensible qu'elle n'estoit auparavant à l'esgard d'une veue foible & atténuée.

La seconde opinion & contraire à la premiere est celle d'Aristote qui veut que la vision se fasse dans la prunelle de l'œil

par

par la reception de l'espece enuoyée par l'obiet.

Soit parce qu'il n'y a que deux voyes pour faire la vision, l'une par l'emission des rayons vers l'obiet, l'autre, par la reception de l'espece enuoyée par le mesme obiet & comme celle-là ne se peut soustenir, il reste de s'arrester à celle-cy.

Soit aussi parce que toute sensation, c'est a dire toute operation du sens, se fait en la faculté sensitiue, par l'experience de tous; puisque le goust se fait au palais, l'odorat au nez; l'ouye dans l'oreille; le toucher par tout le corps; l'imagination dans la fantaisie; & partant la vision dans l'œil.

Soit parce que toute operation se fait dans son organe & partant la vision dans l'organe.

Soit parce qu'il faudroit que les rayons visuels, portassent iusques au Ciel & aux astres, parvn acte continu & non interrōpu, depuis la terre iusques à cette haute extremité; & se reflexissent & recourbassent, sur le mesme lieu de leur origine, ce qui est ridicule.

Soit parce que pour voir & descouvrir en vn moment le grand espace qu'occupe nostre orizon, il faudroit vne euacuation odigieuse d'esprits animaux, & plus

copieuse que tous les animaux ensemble ne sçauroient produire ; d'ou procederoit vne mort ineuitable ; ainsi que la ioye a faict en quelques personnes par vne dissipation soudaine & momentanée des esprits vitaux.

Et d'allieurs s'ils sont en telle abondance pédant que nous les tenons clos & fermez, cette abondance & fertilité de rayons, produira t'elle pas quelque lesion & incommodité dans la partie si elle y est retenue & ne trouue sa descharge ?

Et lors qu'ils viennent à se desployer, le moindre vent les fera t'il pas chanceler & marcher de trauers, changera t'il pas les obiers de posture ; sont t'ils aussi durs & aussi fermes que le diamant ?

Quelques vns de ceux de la premiere opinion, ont adiousté à leurs absurditez que la visiõ du Soleil se faict dans le corps du Soleil par la pointe du rayon visuel & n'õ pas en terre dans l'organe & la faculé capables de cette fonction.

Mais ce seroit destruire par ce moyen cette grande maxime de tous les Philosophes qui ne peut souffrir qu'un subiet de quelque qualité qu'il soit, puisse agir sur vne chose distante & esloignée de luy ; j'entends vn esloignement de substance ou de vertu.

Quel sens commun & tant soit peu rai-

sonnable peut accorder toutes ces choses.
L'animal verra dans le Soleil & dans les estoilles, c'est à dire que son action vitale s'exercera la haut, & non pas dans son principe qui en est le fondement & le subiet.

Il faut donc s'arrester à l'opinion d'Aristote que nous pourrions appuyer d'autres raisons, si celles que nous auons alleguées, n'auoient outrepassé la iuste mesure dans laquelle nous nous reserrons.

SI LA VISION SE FAICT

AV NERF, EN L'HUMEUR, OV EN LA

MEMBRANE.

Il y a quelque difficulté pour sçauoir si c'est dans le nerf optique, dans l'humeur chrystalline ou dans la membrane que se faict & se produict la vision.

Il est bien bray que le nerf optique est l'instrument qui communique du cerueau à l'œil les esprits necessaires pour cooperer à la vision.

D'où vient qu'estant fatiguez & atténués par vne trop grande lecture, la veüe s'affoiblit & s'abbat, pour estre le canal de ces esprits ardents, ignées & si bruslats quelque fois, qu'à peine en peut on supporter l'esclat, ce qui se dit d'Alexandre

& ce que l'experience tesmoigne par fois lorsque l'amour se mesle de les embrazer dans les yeux d'une ieune dame, mais il n'est pas pour cela le siege & le domicile regulier de la vision.

Et bien qu'Aristote & tous ses sectateurs iusques à present ayent estimé que la vision se faict dans l'humeur chrystalline, si est-ce que l'experience y est contraire;

Soit parce que tout corps transparent n'est pas capable de repousser & reflexir les rayons de l'espee.

Soit parce que pour produire la vision, il faut que les rayons enuoyez en ligne droite par les objets à l'organe, soient receus par une partie qui ait quelque solidité, pour les repousser; afin que dans cette reflexion ils se rendent visibles, ce qui se faict en la membrane aretine, à laquelle les especes estant paruenues, elles ne peuvent passer outre;

Et comme elles sont contrainctes de se reflexir; & que d'allicurs l'organe y concourt par un principe vital, les especes sont rendues lucides & apparentes, & voyla comme la vision se faict.

Soit aussi parce que l'adresse ingenieuse des optiques a trouué moyen de faire un œil de verre, lequel opposé à la lumiere dans un certain iour & situation, faict voir clairement, que les especes des

objets, ne s'arrestent pas dans l'humeur chrystalline, mais qu'elles vont plus auant & ne se reflexissent que par la rencontre du corps solide, qu'ils posent en la place de la membrane arétine.

Et comme en matiere de choses purement naturelles & occultes, vne experience prouue dauantage, que ne feroit vn amas de foibles demonstrations, i'entends de raisons probables; il n'y a point de peril de s'arrester & se tenir fermes en la preuue de nos optiques; iusques à ce qu'une autre experience contraire & plus sensible, nous fasse perdre les harçons de celle-cy.

L U M I E R E.

La veüe a pour obiet tout ce qui est lumineux & coloré, d'où vient que la lumiere & la couleur, sont les objets plus prochains de la veüe. puisque les autres en sont en quelque maniere plus esloignez n'estant apperceuables que par ces deux premiers.

Et parce que la couleur ne marche qu'apres la lumiere, puisque celle-la sans le secours de celle-cy ne peut estre apperceüe, elle tient encores de plus prez à la veüe que la couleur.

Que la lumiere soit vn corps, cela ne

se peut, dit Aristote, soit parce qu'il est impossible qu'un corps en un moment se porte de l'extrémité d'un espace à un autre, ayant besoin de temps pour marquer son progrès & son acheminement; soit parce qu'il se donneroit une pénétration de corps, ce qui naturellement est contre toute Philosophie.

Qu'elle soit substance cela ne se peut, parce que la substance ne tombe pas sous le sens de la vue, mais son espèce seulement. Il reste donc qu'elle soit une qualité patible & matérielle, mais la plus subtile de toutes,

La lumière est distincte de la lueur en ce que celle-cy est propre au corps lumineux, elle en est le brillant, entant qu'elle luy demeure conjoincte & unie.

La lumière est comme l'effect de la lueur & du brillant, qui se respand dans l'air & se communique usques à nous; si bien que nous pouvons dire la lumière estre proprement l'acte de la lucidité du corps lumineux.

Elle a pour proprietez d'estre celeste (d'où vient que son mouvement est si prompt) d'estre aucunement immatériel, au moins à comparaison des autres; d'estre tantost resschie par la rencontre d'un corps solide, & tantost rompue & brisée par la rencontre d'un corps mol &

fluide cōme l'eau d'auoir vne certaine vertu secrete d'eschauffer, de pouuoir descouurir toutes choses & les mettre à nud aux yeux des animaux, & de ne s'arrester que par la repercussion & resistance d'vn corps opaque, d'ou vient que les nues espoisses nous desrobent si souuent la belle lumiere du Soleil.

La lumiere peut estre considerée en trois manieres ou à l'esgard du corps lumineux d'ou elle part, ou à l'esgard du subiect qu'elle esclaire & illumine; ou à raison de l'air moyen entre le corps lumineux & le subiet esclairé dans lequel elle est diffuse & respandue.

Pour raison du corps lumineux, soit le Soleil ou le subiet par luy esclairé, comme l'arbre ou la statue; il est certain que la lumiere active ou passive (active au Soleil, passive en l'arbre & en la statue) termine nostre vision.

Mais que la lumiere de soy entant qu'elle esclaire l'air & ne se repose sur aucun subiet opaque & coloré, puisse terminer la vision; c'est ce qui ne se peut soustenir parce que de mesme que l'air pour représenter toutes les couleurs, ne doit point estre coloré; aussi disons-nous que la lumiere pour rendre les choses visibles ne doit pas estre proprement visible. Mais par accident seulement & entant que par

son benefice elle rend toutes choses visibles & apperceuables.

C O U L E U R.

Cardan à mon aduis n'a pas mauuaife grace quand il diët que la cause & l'essence des couleurs ne sont pas moins obscures & difficiles à descouurir que les couleurs sont claires, apparentes, & faciles à voir

Mais parce que le corps coloré n'a ce priuilege que par emprunt & le secours de la lumiere; aussi disons nous que l'obiet de la veüe est la couleur d'un corps rendue lucide & apparente par la lumiere.

Le meslange different des quatre qualitez & le temperament des choses opaques brunes ou noires avec les lucides, comme le blanc, le vert & le rouge produisent cette grande varieté de couleurs, qui diuersifient nos parterres & le sein different de toutes les creatures.

L'extremité (comme parle Aristote) c'est à dire la superficie & le dehors des obiets, en est le subiet & le fondement parce que la veue ne pretend pas de passer au delà, ny d'enfoncer la surface des choses visibles.

Et bien que les corps se trouuent interieurement colorez; si est ce que tant

qu'ils demeurent reclus & renfermez dans leurs petites cauernes, ils ne sont proprement colorez & visibles, qu'en puissance & non pas en acte.

De mesme que les obiets representez par le leuer du Soleil n'estoient colorez qu'en puissance pendant les tenebres de la nuit, c'est à dire qu'ils n'estoient apperceuables à nostre esgard qu'en puissance seulement & non pas en effect, bien qu'elles conseruent leurs mesmes qualitez & proprietiez la nuit que le iour.

La lumiere a cela qu'elle ne peut estre apperceue que par soy mesme i'entends à raison de son esclat dans le corps lumineux, ou de ses rayons reflexchis sur vn corps dur & opaque; la couleur au contraire n'est pas visible de soy, mais seulement par la lumiere, ne pouuant communiquer son espece qu'à la faueur d'un moyen lumineux, ie veux dire l'air esclairé.

De plus la lumiere n'a point de contraire; d'où vient qu'elle passe en vn moment d'une extremité à vne autre bien esloignée. Mais les couleurs sont contraires entre elles telles que peuuent estre le blanc & le noir.

Les couleurs sont extremes ou moyennes. Les extremes sont celles hors desquelles on ne peut faire vn pas plus auant, parce qu'elles sont les dernieres &

comme les colonnes qui bornent & renferment toutes les autres & voila le blanc & le noir.

Les moyennes sont celles qui se trouvent dans le mélange different de ces deux extremes, tel que peut estre le rouge, le jaune, le vert & les autres, toutes composées de blanc & de noir, dont les Marchands du Palais sçauent mieux les noms que les Philosophes.

Enfin la couleur est vne certaine lucidité produitte par la rencontre & le temperament des quatre qualitez, si foible & si languide de soy qu'elle a besoing de lumiere pour estre apperceuë & descouuerte.

Que le temperament y contribue beaucoup, nous l'apprenons du corps humain dont la peau a des parties blanches, d'autres rouges, d'autres brunes, quoy qu'une mesme peau; mais attrempee de diuers temperaments en ses parties, qui fait le vein & la couleur differente.

DE L'O V Y E.

Bien que l'ouye soit en quelque sens inferieure à la veue, à raison de la grande viuacité de l'œil; si est-ce qu'elle est plus excellente; non seulement en ce que par son moyen les sciences nous sont com-

muniquées , mais en ce qu'elle est le seul sens propre à recevoir les diuines reuelations , pour les faire passer tout d'un tēps avec merite dans nos cœurs & nos entendements.

Je dis avec merite pour faire voir que la felicité & le merite du Chrestien , ne consiste pas à voir la verité des choses reuelées par la force & la monstre des miracles , mais à la croire par la seule authorité de celui qui nous l'a reuelée.

Cet organe a plusieurs petites pieces qui seruent à sa fonction. Premièrement outre les cartilages extérieurs , il a dans sa concavité sinueuse vne certaine membrane tendre , mince , seiche & tendue comme la peau d'un tambour ; qui traaverse le petit trou de l'oreille ; d'où vient qu'elle porte le nom de tambour.

Elle est affermie de trois petits osselets dont l'un represente la figure d'un enclume , & l'autre d'un marteau.

Cette membrane a receu dans sa constitution vne certaine vertu animée , propre pour recevoir l'espece du son & la porter incontinent au cerueau par l'entremise d'un petit nerf qui sert comme de passage , soit pour y verser les esprits animaux nécessaires à cette fonction , soit pour porter les especes receus au sens commun.

Que si ce nerf reçoit quelque obstruction par la descharge maligne des humeurs du cerueau ; le passage se bouche & ne se faict plus de communication d'esprits animaux ; ou en tout cas elle est si heberée , stupide & endormie , qu'il faut faire grand bruit pour la resueiller & y produire quelque impression .

Et bien que le son se fasse en la membrane que nous auons appellée tambour ; si est-ce qu'il ne se peut faire que par la communication des esprits animaux , lesquels estant retenus par l'obstruction du nerf interieur correspondant d'une part au cerueau & de l'autre à la membrane ; pour lors il ne se peut plus faire de sensation , qu'avec de grandes violences capables d'esbranler ce petit nerf & d'y resueiller les esprits animaux , qui abordent lentement , paresseusement & foiblement à cette membrane.

L E S O N.

Le son est l'obiet de l'ouye , & comme tel n'est autre chose qu'une qualité sensible , qui affecte l'ouye par une espee de mouuement local , c'est à dire par la collision des corps , qui sont moyens entre le son & le sens de l'ouye ; estant vray que l'espee sensible produitte par le heurt du battant de la cloche qui est de l'autre

costé de la riuere, doit passer l'eau, tra-
uerfer l'air moyen & faire tout ce chemin
auparauant d'arriuer à moy.

Pour faire son il faut au moins la colli-
sion de deux corps comme le battant &
la cloche, ou de deux parties d'un mes-
me corps, comme les deux mains qui font
bruit quand on les frappe l'une dans l'au-
tre.

Bref il faut que l'un frappe & l'autre
soit frappé, en toutes choses marteau &
enclume, dans les morales & politiques,
comme dans les naturelles.

Si vous ne vous appuyez sur personne
vn autre s'appesantira sur vos espauls;
d'ordinaire les deux se trouuent à la fois
en vne mesme personne, seruir aux vns,
commander aux autres; marteau & en-
clume tout ensemble, mais sous diffé-
rentes considerations.

De cette collision procede tout le bruit
qui se faict soit dans l'air, soit dans les
estats.

Le son est excité de tout corps soit ani-
mé soit inanimé celui-cy est appelé son
celuy-là voix.

Le son multiplié ou reflexchy est ce que
nous appellons Echo, lequel se produit
par la refraction de l'air, qui se faict dans
vn lieu concaue & opposé, & se rend sen-
sible à l'ouye, de mesme à plus près que

le corps se rend visible tantost par les reflexions des rayons, dans vn miroir, & que fois par la refraction des mesmes rayons comme dans l'eau.

Que s'il y a plusieurs espaces concaues & voisins selon leurs approches ou leurs esloignements le son de la trompette sera entendu à diuerses fois.

La force ou la foiblesse de la partie repoussante ensemble la fatigue & la lassitude de l'espece sensible receue & repoussée, sont causes que cette cavitè ne peut ordinairement rendre que les dernieres syllabes des parolles que nous proferons.

L'echo est plus intelligible en vn endroit qu'en vn autre, selon l'angle produit par la reflexion; si obtus, hebetè, si aigu, picquant; si droit, plus vif & plus naturel.

LA VOIX.

La voix est proprement le son de la bouche de l'animal proféré dans l'air receu & repoussé par les poulmons; & parce qu'elle se dit principalement de l'homme, il faut adiouter en ce cas l'intention qu'elle a de signifier quelque chose.

L'air en est la matiere, l'animal la cause efficiente, le son en est la cause formelle & la signification la cause finale de la voix.

Pour former la voix, il faut qu'il se face dilatation & restriction de poitrine par le diaphragme & les muscles intercostaux ainsi appellés , parce qu'ils sont entre les costes.

Les instrumens necessaires à la voix sont les poulmons, la trachée artère, l'épiglotte, ou plustost vne languette qui est à l'orifice de cette grosse artère, comme vn Suisse qui ferme & ouvre la porte pour faire passage à la voix.

Je ne parle point des autres parties qui en quelque façon luy sont exterieures, quoy que necessaires à sa perfection telles que sont la langue, le palais, les dents & les leures.

O D O R A T.

Les sens ont entre-eux leurs fonctions si réglées & leur empire si limité, qu'ils n'entreprennent iamais d'usurper sur le domaine de leurs compagnons. Et bien qu'en quelque maniere il se puisse dire qu'un sens peut faire office de deux en mesme temps, c'est à dire de l'odorat & de l'attouchement, puisque le nez peut estre heurté, par le corps odoriferant ; si est ce que c'est parler trop improprement, parce qu'en qualité d'odorat, il n'a que le sentir & l'odorer, pour essence, & non pas le toucher.

Que si la nature ne nous auoit pourueu de ce sens , comment distinguer tant d'astres brillants , & tant d'estoilles fleuries dont elle a parsemé le Ciel, aussi bien que nos parterres , n'estoit que l'odeur de celles du prin-temps, nous faict bien voir qu'elles ne sont que pour nous diuertir , pour nous faire compagnie , & qu'elles n'ouurent leur sein que pour remplir l'air de parfums , & nous apprendre que nous ne debuons auoir des yeux que pour la seule gloire de Dieu , & de bouche que pour remplir le Ciel & la terre de nos parfums; c'est à dire de ses louanges, puis-que nous ne sommes autre chose que les fleurs & les reiettons de sa toute puissance sortis du parterre du neant.

Le chemin que nous faisons en la decouuerte des choses naturelles est tout herissé de difficultez , autant de pas , autant d'espines.

Quelques vns se sont persuadez mal à propos que l'odeur estoit vne vapeur ou vne exhalaison substantielle ; mais elle n'est point vne vapeur , parce que l'eau de foy n'a aucune odeur ; si ce n'est par accident & en cas qu'il y ait quelque chose de meffangé avec elle. Or est-il que la premiere vapeur qui s'essleue de quelque corps que ce soit , (à la reserue de l'esprit de vin) n'est qu'un flegme & vne eau

morte & insipide; & partant elle n'a point de goust.

Elle n'est point aussi vne exhalaison fumeuse & substantielle ; car si cela estoit l'evaporation continuelle qui se faict de l'odeur d'une chose ; la desseicherait en moins de rien , par la grande attenuation & deperdition de sa propre substance ; ce qui ne se peut dire, estant vray que le cuir d'Espagne se trouve temperé si parfaitement dans le meslange & l'excellence de ses odeurs , que l'air & le temps ont peine de les separer de leur subiet.

Et d'ailleurs si elle estoit vapeur ou exhalaison , comment seroit-il possible que les corbeaux & tous les oyseaux qui se repaissent de charongne , la peussent sentir de cinquante lieues. Seroit-il vray de dire que cette vapeur ou exhalaison a fait vn cercle de cinquante lieues aux environs , pour aduerxir tous ces oyseaux carnassiers de venir chercher dans vn champ les corps morts restans d'une bataille , par des lignes droites , esgalles & aboutissantes à ce mesme centre.

Donc puisque l'odeur n'est pas vne substance , il reste que ce soit vne qualité patible , produite par la chaleur d'un corps agreablement temperé de sec & d'humide ; de maniere toutefois que le sec y abonde plus que l'humide.

De là vient que les odeurs ne nourrissent pas , parce qu'elles ne sont pas des corps , mais de simples accidents ; bien qu'elles fortifient le cerueau , dont les esprits esputez par vn meſlange parfait des quatre qualitez , (de maniere que le ſec & le feu y preſident , puis qu'ils ſont lumineux eſtant animaux) ſe trouuent extrêmement conſolez à l'abord de cette qualité , par la douceur de ſon harmonie.

Le corps mixte , eſt proprement le ſubiet & le fondement de l'odeur ; & partant les elements entant que ſimples , n'en peuuent eſtre les veritables ſubiets , mais bien entant que meſangez & compoſez.

Elle admet deux cauſes efficientes , mais differentes : l'vne interieure , & l'autre exterieure ;

L'interieure eſt celle qui a ſceu meſnager adroittement le meſlange & le temperament des quatre qualitez dans le ſubjet.

L'exterieure eſt le Soleil , le feu ou la chaleur , qui relaschant les fibres du corps odoriferant , donne quant & quant paſſage à cette qualité.

Les odeurs & les ſaveurs ſe reiglent ſur le pied des couleurs ; & cōme de celles-cy nous en auons remarqué d'extremes & de moyennes ; nous faisons le ſemblable des autres , ſ'il y a doux & amer dans les ſa-

ueurs , blanc & noir dans les couleurs ; il y a bonne ou mauuaise senteur pour les extremes de l'odorat.

Les moyennes sont toutes celles qui se trouuent meslangées de l'une & de l'autre ; soit qu'elles approchent dauantage de la premiere , soit qu'elles voysinent dauantage la secôde, soit qu'elles gardent le milieu.

L'aduantage de la bonne sur la mauuaise , est que celle-là se forme de la resolution d'un corps agreablement temperé de sec & d'humide , qu'elle ne contribue pas moins à la conseruation de la santé , qu'au plaisir & à la delectation ; qu'elle est propre à la restauration des esprits animaux affoiblis & debelitez ; (d'où vient qu'en temps de peste elle combat le mauuais air qui les veut abattre & empoisonner) qu'elle soulage par sa douce seiche-resse , l'interperie froide & humide du cerueau debile , & mesme (si nous voulons croire Scaliger) elle fortifie la memoire & rend de tres bons offices à tous les autres sens interieurs par son simple ministere.

Celle-cy au cōtraire, ie veux dire la mauuaise senteur (que les Latins assez à propos appellent ingrata) se forme de la resolution d'un corps , qui pour estre at- trempé d'humide & de sec , ne laisse pas de produire, à raison de son humide espois

corrompu & mal temperé , vne odeur qui ne peut passer que pour vne mesconnoissante & insupportable ; qui outre cette mauuaise qualité , offense les esprits, blesse le ce ueau , & bien souuent nous laisse des impressions de sa malignité.

Mais bien que les odeurs semblent n'auoir autre employ , que le dessein de satisfaire nostre odorat, si est ce que la nature donne a cette faculté pour fin principale, la conseruation entiere de l'animal ; non seulement en descourant par les odeurs quels aliments luy sont propres mais quels au si luy peuuent estre dangereux & nuisibles , auxquels elle a attaché vne senteur desplaisante pour leur donner aduersion de ce qui pouuoit estre dommageable a leur conseruation.

Prinilege que la nature a estendu avec plus de grace en faueur des bestes brutes , que de l'homme , celles-la ayant plus de besoing de cet enseignement interieur ; que celuy-cy ; lequel ne sort point des mains de la nourrice & de dessous l'aile du pere & de la mere , qu'il ne sçache ce qui luy est vrile ou ce qui luy est dangereux.

De là vien que les hommes ont ce sens infirme & debile , à comparaisson des autres animaux, & principalement du chien, dont l'odorat luy descouure de loing la personne qu'il ne void pas.

Que l'eau puisse servir de moyen à l'odeur, aussi bien que l'air, il est certain, puis que les poissons viennent à l'odeur de l'appas qui leur est ietté par les pescheurs, bien que le mouvement de l'eau qui se fait par la chose qu'on y iette, (soit appas, soit pain ou quelque autre aliment) contribue quelque chose à les appeller dans un grand calme.

Cette qualité donc remplit l'eau où elle passe, aussi bien que l'air, d'une certaine vertu qui a pour terme propre, le sens de l'odorat.

Ce n'est pas qu'il ne se puisse trouver des corps dont l'odeur soit meslée de quelque legere vapeur ou exhalaison, comme les viandes tout chaudement tirées du pot, ou de la broche;

Mais pour celles qui sont interieures au corps sans deperdition de substance, telles que peuvent estre de certaines odeurs empoisonnées & mortelles aux animaux, elles procedent de la seule espece, qui s'eschape du subiet sans vapeur ny exhalaison; dont la vigueur domma-
geable est si penetrante, qu'elle empoisonne les esprits, qui pour se rafraischir & reprendre vie, font effort de se porter à la source, qui est le cœur, pour s'y rallumer; mais à mesure qu'ils aduancent, ils empestent leurs compagnons, qui sur-

pris du mesme mal, courent à vn mesme remede & paruenus qu'ils sont au cœur luy communiquent leur venin, l'empoisonnent, & luy donnent la mort, dans le temps qu'il faict effort de les secourir.

LES PARTIES DV NEZ

Le nez est l'organe par lequel le sens de l'odorat exploitte ses fonctions. Plusieurs parties contourent à sa fabrique, les os, les cartilages, les mébranes, les nerfs; mais principalement deux petites portions de substance charneuse qui sont en la partie supérieure du nez & partent du ventricule du cerueau, appellées communement caruncules mamillaires, soit parce qu'elles sont comme les bouts d'une mammelle, extrêmement poreuses appuyées sur vn os appelé spongieux, soit parce que sa substance comme peu condensée, est plus penetrable que les autres, soit aussi parce qu'il a vn grand nombre de petits trous.

Cet os est partagé en deux, par les deux grandes ouuertures qui respondent aux narines; le tout avec dessein, la nature ayant cela de propre qu'elle ne faict iamais rien qu'il ne soit conuenable à quelque fin.

Quelques nerfs partent du cerueau qu

se respandent sur toute la substance du nez , d'où procede la difficulté de sçauoir en quelle partie de cet organe se faict l'odorat.

EN QVELLE PARTIE SE FAICT L'ODORAT.

Il est bien certain que l'usage des caruncules mammillaires n'est pas seulement pour l'odorat , mais encores pour la respiration & la purgation des excrements froids & humides dont le cerueau se descharge & qu'il reiette comme superfluitez de son aliment ; mais de sçauoir si c'est en cette mesme partie , ou dans l'os criblé , ie veux dire percé comme vn crible , ou dans la partie nerueuse du nés ; que se fait l'odorat c'est ce qui nous met en peine.

Mais parce que de ces trois , la partie remplie d'esprits , doibt estre le lieu, où la faculté doit tenir le siege principal, il faut s'asseurer que ces petites caruncules sont les vrais organes de l'odorat animées qu'elles sont d vn grand nombre d'esprits requis à la sensation.

Et comme elles sont propres à la respiration & attraction de l'air ; aussi ne peuvent elles sentir qu'elles n'aspirent en mesme temps.

Leur sentiment est plus delicat que ce-

luy des ventricules du cerueau ; d'où elles partent, & leur substance toute vaporeuse, qui faict qu'elles s'accordent si bien avec les bonnes odeurs.

Adioustez a cela que la nature les a mis au deuant & sur les aduenues, comme des sentinelles esueillées pour prendre garde que les mauuaises senteurs ne debilitent le cerueau & ne luy portent dommage.

D V G O V S T.

31

Entre les sens dont l'animal est pourueu, les trois precedents sont & de bien-
 sseance & de commodité, mais non pas de simple necessité, tels que sont les deux autres ; qui pour estre inferieurs & les moindres dans l'estat de la nature animale ne laissent pas d'estre les plus considera-
 bles ; de mesme que dans la politique, Les laboureurs, les vigneronns & les boulangers, pour estre des offices bas & mercenaires, & les derniers de l'estat, ne laissent pas de tenir le premier rang dans la necessité de la vie. On se passe bien d'une loy, d'un arrest, d'un beau discours, mais personne ne peut se passer du boire & du manger.

Enfin le goust est vne chose si connue, qu'il semble que ce soit luy faire tort de le vouloir expliquer & principalement a

nos

nos Messieurs qui frequentent les bonnes tables , si sçauants au genre des sauces , qu'ils en sçauent vn peu plus que les Philosophes , dont la sobrieté & l'abstinence doibuent estre les cuisiniers plus friâds & plus delicats ; à plus forte raison des Chrestiens , autant esleuez au dessus des Philosophes par la saincteté de leur profession , que ceux-cy le doibuent estre en gresse sur les gens du monde noyez & enuelis dans la bonne chere & abysmez dans la chair & le sens.

Nous dirons neantmoins que le goust est vn sens exterieur par lequel nous iugeons de la saueur des choses sensibles.

Sauueur qui n'est autre chose qu'une qualité sensible procedante du meslange des quatre premieres qualitez , chaud , sec , humide & froid , qui se communique à la partie ordonnée pour la fonction du goust de maniere que la saueur a de grandes sympathies avec la senteur , d'où vient que nous iugeons facilement du goust d'une chose par son odeur supposé qu'elle soit odoriferante , ce qui n'est pas commun à tous aliments.

De là vient encores que ceux qui ont l'odorat subtil iugeront de la bôté du vin aussi bien à le flairer qu'à le gouter, mais elles different en ce que l'odeur a plus de sec que d'humide en son meslange , & la

saueur au contraire plus d'humide que de sec; & pour rendre celle-cy bien esueillée il faut que la chaleur interieure comme au vin; ou exterieure cōme celle du feu au respect de la viande, ou de la bouche, à l'esgard du pain, du fruiēt & des autres excite l'interieur de l'aliment qui dilate les pores, de sa substance pour la faire euaporer & en communiquer les esprits, quelquefois à l'odorat aussi bien qu'au goust.

La cause formelle de la saueur procede de la vertu interieure & essentielle de cette qualité parible.

L'humide, l'aqueux & le sec terrestre en sont la cause materielle; la chaleur, la cause efficiente; la finale, n'est autre à l'esgard du subiet saoureux, que de se faire goustier & se rendre sensible pour le bien & l'aduantage de l'animal.

Il est bien vray que le goust ne se peut faire sans vn attouchement substantiel du corps à l'organe; mais il ne s'ensuit pas de là que l'attouchement & le goust se confondent & passent pour vn mesme sens, soit parce que leurs obiets sont reellement differents, puis qu'entre les obiets de l'attouchement, il y en a qui sont du tout insipides, comme les cailloux, les pierres, l'air, l'eau; soit parce que les organes sont differents, comme les facultez en sont distinctes.

DIFFERENTES ESPECES

DE SAVEURS.

Galien estime que l'aspre & l'aigre sont les extremes des saveurs,

Aristote range les principales sous huit especes qui dominent toutes les autres ; le doux dans le miel , l'amer dans l'absinthe , le gras dans le beurre , le salé dans l'eau de mer , l'aspre dans l'ail , le vert dans la pomme de bois ou celles qui ne sont pas meures , l'aigu dans les huiles & l'aigre dans le vinaigre.

Cette distribution neantmoins n'est pas d'une observance si religieuse & reguliere , qu'il y eut grand peché dans la Philosophie d'y contrevenir , soit en les retranchant , puisque le doux & le vert semblent differer de degrez & non pas de nature ; & que par la coction , la pomme verte passe de la verneur à la douceur ; soit en y adjoignant quelque autre particuliere , telles que sont les saveurs styptiques & astringentes , qui par fois à raison de leur grande siccité mêlée d'une secrète ardeur dessèchent la bouche & le palais en un moment , comme l'alun.

Que si comme Aristote nous voulons établir le doux & l'amer pour extremes ,

toutes les autres faueurs seront appellées moyennes, c'est à dire composées du mélange de l'vn & de l'autre selon le plus & le moins, & cette diuision sera plus iuste.

QUEL EST L'ORGANE DY

G O U S T.

La langue est l'organe du sens destiné à la faueur; & quoy qu'elle soit si ouuerse par tout, si est-ce que le bout & l'extrémité de la langue est plus delicat & plus vif dans la sensation que n'est pas le gros de la langue, tirant vers la racine; ce qui procede de sa spongiosité & mollesse qui plus ouuerte & vaporeuse en cette partie reçoit les faueurs plus auidement pour les respendre dans la substance de la langue & dans le palais qui est extrêmement sensible par le grand nombre des nerfs minces & délicats, & particulièrement de ceux destinez à la sensation du goust, dont il est tout parsemé.

SYMMETRIE DE CET ORGANE.

La langue (que nous auons dict estre l'organe du goust) est retenue fermement dans les racines du gosier par vn os qui est allés fort & ferme, elle est reuestue

d'une tunique nerveuse qui la couvre par tout , & composée de neuf muscles diuisez par la ligne du milieu , qui en met la moitié à droit & l'autre à gauche , elle est encores pourueue de deux grosses veines, de deux artères & de deux nerfs, dont l'un mol & spongieux est destiné à l'usage des saucurs ; l'autre dur & plus ferme , à la conduite de son mouuement.

COMME SE FAICT LE GOVST.

Si la chose que nous portons à la bouche est humide de soy , elle communique sa saueur à la langue; si seiche, elle est broyée sous les dents & humectée , tant de la salive que de l'humidité de la langue; & pour lors elle communique ce qu'elle a de saoureux , & respand son espee par toute la langue & le palais pour le ressiouyr , ce qui estoit aucunement necessaire afin que la bouche, les dents, la langue & le palais contribuassent leur ministère à la nourriture de l'animal.

D'où vient que lors qu'un rheume, respand vne humeur terrestre & insipide en trop grande abondance sur les nerfs destinez au goust , l'animal refuse de prendre des aliments , par le peu de satisfaction qu'il y trouue, la saueur de la vian-

de ne pouuant se communiquer, ny à la
la langue ny au palais.

DE L'ATTOUCHEMENT.

Nous voicy enfin arriués au sens de
l'attouchement qui pour estre le dernier
de tous & le plus brutal, ne laisse pas d'a-
voir plus de partisans & de mener en triô-
phe le plus grand nombre d'esclaves.

J'ay honte de voir qu'Aristote & les
Philosophes le donnent à l'homme avec
aduantage sur les autres animaux; mais
bien plus encores de voir que les hommes
luy sacrifient leurs pensées, leurs desirs
& leurs affections, & se donnent bien
plus à luy, que la Philosophie ne le don-
ne à l'homme.

Le dessein de celle-cy n'est pas que son
present deuienne l'idole de nos cœurs;
c'est pour nous seruir, nous faire hon-
neur & parer l'autel de nostre raison
qn'elle nous offre cette fleur si suauce & si
douce; & cependant comme si son odeur
nous auoit enyurez, & en nous donnant
le sens nous auoit osté le sentiment, nous
faisons descendre nostre raison de dessus
l'Autel, pour luy mettre l'encensoir à la
main, luy faire flescir le genouil & la
rendre suppliante & idolatre de son escla-
ue,

Le temperament de l'homme beaucoup plus doux & mieux attrempé que celui des autres animaux, luy a donné ce sentiment avec beaucoup plus de delicateſſe & d'aduantage qu'aux autres. Sa peau ſi douce, ſon rein de roses ſi vny & ſi fleury par vn agreable meſlange des quatre qualitez, en fournit vne preuue aſſés certaine & euidente.

Ce ſens ne s'eſt pas cantonné en vne ſeule partie du corps, comme les autres qui ne s'eſchappent iamais de l'eſtendue de leur organe; il ne pouuoit pas eſtre reſſerré en ſi petit lieu, & ſemble que la nature fut obligée de le reſpandre ſur toute la peau, pour le rendre comme la baſe, le fondement & le ſouſtien de tous les autres, afin que par cette grande troupe de ſurueillants, placés au dehors pour le bien & le repos de l'homme interieur, il fut aduerty de l'approche des choſes capables de luy nuire & de le diuertir de la contemplation diuine, à laquelle il eſtoit appellé par la raiſon & l'excellence de ſa condition.

S' I L Y A P L V S I E V R S E S P E C E S

D' A T T O U C H E M E N T.

Aristote auffi bien que les autres Phi-

losophes ont esté en peine de sçauoir si l'atouchement n'auoit point plusieurs branches differentes d'espece. La raison principale qui les a porté dans ce doute est de voir que la sphere des autres est bornée , & ne sont exposez qu'a vne seule contrarieté & repugnance : la veüe se renferme dans l'opposition du blanc & du noir ; l'ouye dans le son graue & aigu ; le goust dans le doux & l'amer ; l'odorat dās la bonne & mauuaise odeur ; par tout il n'y a que deux extremes ; mais comme si l'atouchement estoit la mer , dont les quatre autres ne sont que les ruisseaux , elle abreue toute la terre des viuants animés , & trouue sur ses bords les repugnances du chaud & du froid , du sec & de l'humide , du petant & du leger , du dur & du mol ; bref elle est le theatre de toute qualité patible.

Cette consideration estoit bien capable de mouuoir vn doute de cette importance ; mais quand ils ont examiné que l'eau de toute vne mer , pour se respan dre en differents climats , est tousiours salée & de mesme nature , comme ils n'en ont pû faire de deux sortes , ils ont estimé qu'il ne falloit point multiplier les estres sans besoing , & se sont resolus de renfermer le sens de l'atouchement dans l'vnité de son espece quoy que respan due

& diffuse par tout le globe de ce petit monde.

OBIET DE L'ATTOVCHEMENT.

Nous pouuons iuger de l'estenduë de son obiet, par cela mesme que nous en venons de dire, puisque toute chose sensible luy peut fournir employ & luy donner occupation; mais pour le mieux spécifier encores, nous luy donnerons les qualitez paribles, premieres, le froid & le chaud, le sec & l'humide, secondes, le doux, l'aspre, le dur, le mol, le leger, le pesant, le glissant, l'herissé & beaucoup d'autres.

MILIEV OV MOYEN DE

L'ATTOVCHEMENT.

Quelques-vns ont estimé que l'attouchement supposoit vn milieu par l'entremise duquel il estoit operé. Aristote mesme a fauorisé cette opinion quoy que peu soutenable.

Il est bien vray qu'il y a deux milieux, l'vn interieur duquel conuiennent tous les Philosophes par sa continuité, c'est ainsi que la chair, les muscles & les nerfs interieurs sont le milieu du sentiment

qui se porte au sens commun par vn mouvement momentanée, lorsque la peau est touchée.

L'autre est extérieur, de même que l'air est le milieu extérieur par l'entremise duquel se fait la vision.

Et c'est celui duquel nous ne pouvons convenir : soit parce que l'attouchement ne seroit pas ainsi nommé & qualifié, si le contact ne se faisoit immédiatement, c'est à dire sans milieu ; soit parce que l'air ou l'eau peuvent toucher ma main immédiatement & sans milieu, puisque la tenant nue & découverte à l'air, elle en est touchée en toutes ses parties superficielles ; & que la plongeant dans vne fontaine où l'air n'a point d'accez, elle est immédiatement baignée de l'eau, sans qu'on puisse supposer aucun autre corps extérieur pour entremetteur de cet attouchement.

ORGANE DE L'ATTOU- CHEMENT.

Les Philosophes ne sont pas moins en peine de reigler l'organe de ce sens qu'en la découverte des causes de son operation.

Pour le premier chef il est bien vrai que l'attouchement se fait par les appro-

ches voisines & immediates de l'obiet à la partie sensitive.

Et parce que l'application de l'obiet luy imprime vne qualité patible, comme l'eau chaude, lors qu'elle est versée toute bouillante sur la main, ce contact brulant est appellé attouchement & douleur, lorsque la partie sensitive est affligée, & volupté, lorsque l'obiet approché est doux, mol, temperé, agreable & conforme au sens de l'attouchement.

Mais cela n'empesche pas la diuersité des opinions pour establir la qualité de l'organe.

Aristote maintient qu'il se faict dans les parties similaires du corps comme la chair. Ce qui souffre vne bonne opposition, car si la chair estoit l'organe de l'attouchement, il s'ensuiuroit que les parties destituées de chair seroient insensibles comme les nerfs, les membranes & les tendons où se forment les gouttes, ce qui est faux.

Simplicius a estimé que le cœur estoit le principe de l'attouchement; cela est bon pour principe interieur du sentiment, mais non pas pour l'organe & le principe exterior placé sur toutes les aduenues du corps de l'animal.

Philopponus a dit que l'organe de ce sens estoit l'esprit, mais il s'est trompé,

car bien qu'il soit vray que l'esprit soit necessaire pour la sensation, si est-ce qu'il n'est pas l'organe pour cela, puisque l'organe doit estre materiel, solide & terrestre & non pas de la qualité de l'esprit animal & sanguin.

Alexandre Aphrodisée, Auicenne & Galien nous fournissent le sentiment plus certain, establisant l'organe de l'attouchement en la peau de l'animal, qui n'est autre chose qu'un nerf bien delicat, bien mince & bien estendu sur sa chair; d'où vient qu'il est tres sensible, soit par sa temperature, soit par l'excellente harmonie des quatre premieres qualitez acheminées à un certain degré de perfection & de mediocrité, qui ne se peut bien exprimer; les bouts des doigts sont plus sensibles que les autres parties de la main, parce qu'outre la peau legere qui les couvre, ils recoivent encores le secours d'un grand nombre de nerfs, par l'affluence & le concours qui se fait en cet aboutissement, qui accroist la vertu sensitive de ce petit nerf exterior & superficiel que nous auons dit estre la peau.

SI L'ATTOUCHEMENT SE FAIT PAR ESPECE.

Pour le second chef qui demande si c'est

materiellement ou par espece que se fait la sensation de l'attouchement, nous dirons en peu de mots, qu'il n'est point necessaire d'espece exterieure sensible & intentionnelle, puisque l'application actuelle & materielle de l'obiet à la partie sensitive, espargne les frais de cette espece intentionnelle, qui pour estre necessaire à la vue, à l'ouye & à l'odorat à raison de l'esloignement de l'obiet, ne l'est pas au goust ny au toucher à cause du voisinage immediat de l'obiet & de l'organe, appelé contact & attouchement.

SENS INTERIEVR.

Cen'estoit pas assez à la nature d'auoir fait des aueugles capables de mouuement & d'operation, si elle ne leur auoit donné vn guide en la foy duquel ils peussent deposer & confier le fruit de leurs operations.

Donc comme les sens exterieurs ne sont pas capables de connoistre leurs actions, que l'œil ne sçait pas qu'il void & l'oreille qu'elle entend, il estoit à propos qu'une faculté superieure fit pour eux cette fonction; & d'allicurs comme entre les sens exterieurs il n'y en a pas vn qui puisse appareiller & assembler les obiets differents des vus & des autres, la cou-

leur & le son, la faueur & l'odeur, ny remarquer les differences de l'obiet visible entant que visible, d'auec les autres qualitez sensibles, par lesquelles ce mesme obiet trafique avec les autres sens; il estoit necessaire de les pouruoir d'un iuge & d'un arbitre, lequel aiant receu les especes des vns & des autres, n'eust autre chose à faire qu'à les connoistre, les conferer & les reduire en ordre. Et voila ce que nous appellons sens commun, parce que son operation est commune aux vns & aux autres.

Que si son priuilege est tout particulier sur les autres, par le droit qu'il a de connoistre & de iuger de leur domaine & de leurs actions; aussi pouuons nous dire qu'il est si pauvre d'allieurs que son principal fonds & reuenu ne consiste qu'en ce qui luy est apporté par les sens extérieurs, n'estant pas en sa puissance d'appercevoir aucune chose sensible que par leur ministère.

Bref c'est vn centre sur la circonferen-
ce duquel sont posez les sens extérieurs
comme sur les aduenues de cinq grands
passages qui charient à la phantaisie, toutes
ses prouisions, pour negotier & entre-
tenir le commerce avec les choses ma-
teriellles & connoissables.

COMBIEN IL Y A DE SENS

INTERIEURS DANS L'OPINION

COMMUNE.

Il y a quelque difficulté pour sçauoir si le sens commun est iuge si absolu, qu'il n'ait point de compagnon, pour faire arrest, estant aucunement perilleux de cōmettre toute la fortune de nos connoissances naturelles à la conduite d'un seul, lequel s'il vient à tomber qui le releuera?

C'est pour cette raison que la plus part des Philosophes qui ont fait plus de cas de l'estat politique regi par plusieurs testes, que de la Monarchie, luy ont donné pour compagnons la phantaisie, l'estimatiue & la memoire, afin que par un respect mutuel un chacun de ces Magistrats eut soin de se maintenir en son deuoir, supposé que l'honneur de leurs charges se trouua sollicité de corruption par quelque interest particulier.

La phantaisie, afin que les choses ayant esté receuës & formées dans le sens commun, fussent conseruées quelque temps & soigneusement examinées. Office auquel préside cette faculté selon l'opinion commune & duquel elle emprunte les especes

pour les coppier & en faire de sembables mais vn peu plus polies & mieux acheuées, n'ayant autre chose à faire qu'à se former vne certaine image sur celle que le sens commun auoit pourtraitte, laquelle pour n'estre que passagere, aussi eut-elle esté de peu de durée, si la phantasie comme vn peintre plus ingenieux & dont les couleurs sont plus viues & de plus de tenue, n'eust eu l'adresse de se faire; vne autre espeece qu'ils appellent phantome, dont elle se sert pour iuger distinctement des obiets, lors msme que leur presence s'est esuanouye du sens commun, aussi bien que des yeux.

Quelques vns ont estimé que ce sens interieur estoit estably simplement pour receuoir les especes formées par le sens commun, comme bon mesnager pour les mettre en reserue, sans qu'il se messa de peindre & d'en crayonner vne nouuelle sur le modele de celle du sens commun. Ce que ie dis, afin que les opinions communes soient sçeuës & conneuës & bien expliquées.

Et bien qu'il n'y eut pas grand inconuenient d'establir ces deux puissances distinctes reellement, aussi bien qu'en vertu, si est-ce que ce n'est pas mon opinion, comme ie feray voir cy apres; suivons cependant & acheuons l'ordre que

nous auons commencé , afin que chacun demeure libre de s attacher a tel sentiment qu'il luy plaira , n'ayant pas dessein de soubmettre & d'assuiectir les esprits qu'aux purs sentiments de la raison , laissant à leur liberté de suiure celle qu'ils iugeront pour la meilleure.

La phantaisie donc a pour obiets les especes du sens commun & les phantosmes ou images qu'elle se fabrique sur le modele de celle-la, afin de s'entretenir plus commodement des obiets dans le temps mesme qu'ils sont absents & ne subsistēt plus dans le sens commun ; parce qu'à leur compte , c'est peindre sur l'eau que de crayonner quelque chose sur la toile du sens cōmun, tant elle est fluide & de peu d'arrest , d'où vient que ses images se perdent & se dissipent dans le temps que les obiets cessent d'estre presents aux sens ex-terieurs.

L'estimatiue a esté introduitte & donnée pour compagne à la phantaisie. Ce que les mesmes Philosophes ont estimé aucunement necessaire ; soit parce que ceux dont la phantaisie & l'imaginatiō est belle , n'ont pas tousiours le don de bien iuger & d'ordonner regulierement les especes produittes par l'imaginatiue ou la phantaisie , de maniere que sans s'esgarer ou se mesconter ils puissent tousiours ar-

riuer au but qu'ils ont choisi pour le plus aduantageux. Du quel deffaut vient le reproche si commun entre les hommes blasmez de peu de conduite & de iugement.

Soit aussi parce que les obiets, les operations & les offices de celle-cy, sont distincts de ceux de l'imaginatiue, ainsi qu'on pourra obseruer les comparant l'une avec l'autre.

Cette faculté donc a trois offices qui sont tous particuliers ; le premier est de connoistre & iuger des choses par des especes qui ne sont pas estimées sensibles, comme celles qui ont esté portées ou fabriquées au sens commun.

Et comme il est à propos d'esclaircir l'esprit auparauant d'en dire dauantage, obseruez qu'ils establisent cinq classes de comparaisons qu'ils appellent conferences d'especes non sensibles, la premiere est de comparer l'amy avec l'ennemy, la seconde l'utile avec le dommageable, la troisieme le conneu avec l'inconneu, la quatrieme l'aggreable avec le desplaisant, la cinquiesme l'estranger avec le domestique & familier.

Ces rapports sont appelez insensibles parce qu'ils n'ont point d'obiet au dehors qui les represente pour tel à quelqu'un des sens extérieurs.

Toute la difference donc qu'il y a entre especes sensibles & especes non sensibles , est que les sensibles representent les choses qui nous ont esté communiquées par quelqu'un des sens extérieurs , bref qui leur ont esté familières ; & que les especes non sensibles nous representent quelque chose de sensible sous vne certaine consideration qui n'auoit pas esté obseruée ny marquée par le sens extérieur C'est par cette espece que le chien connoist que celuy qui le touche est estrange ou domestique.

Les especes sensibles ont esté communiquées au cerueau à l'aide des esprits animaux qui les portent de l'une des extremités du nerf qui opere le sentiment , à l'autre qui aboutit au cerueau , où estant arriuées , elles quittent le nom d'especes pour prendre celui de phantosmes , mais les especes non sensibles ont esté fabriquées dans la phantasie & n'ont iamais esté familières aux sens extérieurs.

Donc comme il n'y a rien de sensible que l'espece des choses produites par l'entremise des sens extérieurs , toutes celles qui se formeront au dedans par les combinations & assemblages que fera la phantasie de deux , de trois ou de plusieurs especes , seront dites & appellées especes non sensibles.

C'est ainsi que le sens commun recevant les especes de deux hommes qui se promènent ensemble, fait estat & recepte de deux hōmes, voila vne espece sensible.

La phantaisie fait quelque chose d'antage, elle dit que le plus aagé est pere du plus ieune, & cette espece est dite insensible.

Et parce que l'estimative (ainsi nommée, de ce qu'elle leur donne le prix & les prefer l'une à l'autre) s'occupe & travaille d'ordinaire sur ces especes, les Philosophes luy ont donné pour premier office le droit d'agir & d'operer sur les especes non sensibles ou plustost moins sensibles à comparaison des premieres appelées sensibles.

Pour second office elle a encores le pouuoir de conferer les especes non sensibles avec les especes sensibles; c'est par cette conference que l'animal connoit si celuy qui le touche & qui par cet atouchement produit vne espece sensible, est amy ou ennemy; domestique ou estrangier; connu ou inconnu.

Par le troisieme elle ne se contente pas de conferer les especes non sensibles ensemble, ou de les comparer avec les sensibles, mais elle faict vn pas plus auant & forme son arrest par lequel elle iuge & approuue l'un pour amy, l'autre pour

ennemy, l'un pour plaisant & agreeable, l'autre pour fâcheux & déplaisant.

La memoire enfin passe chez eux pour le quatriesme sens interieur, duquel tout l'employ n'est que d'estre bon mesnager, comme gardien & depositaire de toutes les especes que le sens commun & la phantasie ont formées & produites; mesme de conferuer les arrests & deliberations de l'estimative, afin qu'un autrefois en cas semblable, il ne soit point necessaire de iuger de nouveau, demeurant en la resolution des choses qui ont esté vne fois arrestées & que la memoire est obligée de fournir en cas de necessité, comme des tiltres sans reproches. D'où vient peut estre que Platon l'appelle la mere des Muses.

IL N'Y A QV'VN SENS.

INTERIEUR.

Ces choses expliquées & l'opinion commune estant bien entédue, il faut passer à la nostre qui pour soulager l'esprit de tant de facultez differentes les reduit routes quatre à vne seule, dont les vertus distinctes suppleent aux offices de ces quatre sens interieurs appelez commun, phan-

taïe , estimatiue & memoire ; soit parce que la nature tend à l'vnion de puissance, autant qu'elle peut ; soit parce que de tous les regiments & goudernements il n'y en a point de plus parfaict que la Monarchie ; soit parce qu'elle peut suffire à tous ces quatre debuoirs par autant de vertus particulieres ; soit parce qu'il est superflu de multiplier les estres sans besoing & faire vn grand nombre d'officiers pour exercer vn employ auquel vn seul ministre peut suffire.

Et pour donner tiltre à cet officier, nous l'appellerons sens commun entant qu'il reçoit les especes sensibles des sens extérieurs ; phantaisie entant qu'il les examine ; ou que sur leur modele il s'en forme de plus espurées & de meilleure trempe ; estimatiue soit par les comparaisons qu'il faict des especes non sensibles, soit par les arrests & deliberations qu'il en forme ; & memoire , lors qu'il les range & les conserue dans son magasin, pour y auoir recours dans les necessités.

Bref tout ce qui a esté allegué en faueur de ces quatre facultez , iustifie bien vne distinction & difference de vertus, mais non pas de puissances.

Et de mesme qu'à faire vn pas plus auant , pour considerer l'entendement de l'homme , dont les operations , quoy que

differentes, comme la simple conception d'une chose intellectuelle & le iugement de la mesme chose; l'agir & le patir; ne le peuvent multiplier qu'en vertus & non pas en puissances, puis que veritablement il n'y a qu'un seul entendement en l'homme & non pas deux, aussi pouvons nous dire que dans les animaux, il n'y a qu'un seul sens commun & phantaisie, dont les vertus differentes suppleent & fournissent à tous les offices des quatre facultez establies par l'opinion commune.

Et d'ailleurs comme nostre connoissance chemine bien plus certainement dans la simplicité des notions que dans leur multiplicité; aussi trouue-ie plus à propos de les resserer que de les accroistre.

Si donc nous parlons quelque fois du sens cōmun, de la phantaisie, de l'estimative ou de la memoire, c'est plus pour specifier les fonctions & vertus differentes d'un seul sens interieur que nous pouvons appeller phantaisie, que pour establiir vne difference de facultez & de puissances.

Sa principale charge donc est d'auoir l'œil sur les sens exterieurs, d'en recueillir les especes, d'en former de plus pures, de iuger de la difference des vnes & des autres, les assembler ou les diuiser dans

la nécessité, approuver & iuger en dernier ressort, conseruer les decrets & deliberations, Ce qui ne doit estre entendu qu'improprement, & dans vne maniere de parler diffuse & figurée.

Bref de respandre & communiquer aux sens extérieurs les forces & les esprits nécessaires pour faire leurs fonctions, comme la source & le principe originel & prochain de tout sentiment, d'ou il arrive que les passages & canaux par lesquels cette source distribue les esprits animaux destinez au sentiment, venant à estre bouchez par l'espoisseur des vapeurs qui montent au cerueau & causent le sommeil, les yeux cessent de voir & les autres sens extérieurs demeurent dans vne suspension de leurs charges, iusques a ce qu'estant dissipées & resolues, elles laissent le passage libre aux esprits qui battent la diane & resueillent ces facultez extérieures qui s'estoient endormies par l'assoupissement de leur maistresse & supérieure.

DE LA VEILLE ET DV

S O M M E I L.

La foiblesse de l'animal auoit besoin
du coucher & du leuer des ces deux astres
pour

pour le liurer doucement des mains de la veille en celles du sommeil, & l'homme principalement dont les travaux, les fatigues & les ennuys journaliers, demandoient cette douce surſceance, comme vne retraite ſemblable en quelque maniere à celle de la mort, puisque dans l'eſpace de vingt-quatre heures, elle en deſrobe ſept ou huiſt; pendant lesquelles elle renuerſe & atterre les teſtes plus glorieuſes & plus ſuperbes, auſſi bien que les plus baſſes & les plus humbles, pour les rendre peſle & meſle participantes d'un meſme ſort, changeant par fois les chaiſnes des captifs en des marques de commandemēt, & les couronnes des Princes en des liurées de ſeruitude, iuſques à ce que le Soleil qui par ſon retour rend à toutes choſes la couleur qu'elles auoiēt perduës, reſtitue 'esvns & les autres en la poſſeſſion de leur premier eſtat.

C'eſt pour cette raiſon que la nature pour nous y conuier a fait le iour & la nuit, afin que le repos ſucceda au travail, le ſommeil à la veille, & que l'eſpace de ving-quatre heures ſe trouua par tagé, de ſorte que les plus mal-heureux entre tant de mauuiſes heures, y en trouuaſſent quelques bonnes & ſecourables.

Donc pour paſſer de la nature des ſens à leurs affections, nous diſons que la veil-

le n'est autre chose qu'une liberté & affranchissement des sens extérieurs quant à leur opération ; c'est à dire que par elle ils sont constituez en tel estat qu'ils peuvent s'acquiescer librement de leurs fonctions, comme il arrive, lorsque vous estes bien esueillé.

Le sommeil au contraire est l'intermission de leur exercice actuel, si bien que pour le définir, nous disons que c'est un engagement, un lien de la faculté sensitive, un assoupissement ou suspension d'exercice & de fonction à l'égard des sens extérieurs, instituée de la nature pour le repos de l'animal, le rafraichissement du sang & le renouvellement des esprits vitaux.

Pour bien descouvrir la cause du sommeil, il faut sçavoir que la veille se fait par la communication & le commerce du sens intérieur avec les extérieurs qui leur distribue par les organes, conduits & passages ordinaires destinez par la nature, ce qu'ils ont besoin d'esprits animaux pour faire leurs fonctions accoustumées.

Et parce que l'animal est obligé de prendre des aliments pour reparer le défaut & le vuide des esprits qui se dissipent à tous moments ; lors qu'il a pris son repas & que la digestion se fait par une douce concoction, il s'élève du fonds

de l'estomach des vapeurs douces , benignes & temperees ; c'est à dire froides & humides , qui se portent au cerneau pour le rafraischir , & tout d'un mesme temps bouchent & ferment (à raison de leur espaisseur) les conduits par lesquels les esprits animaux estoient portez au dehors en la region des sens exterieurs. D'où procede cet assoupissement , qui ne nous rend pas seulement semblables aux bestes , mais encores aux choses mortes , stupides & insensibles en quelque maniere.

Considérez Aristote & Platon en cet estat ne sont ce pas des fouches & des troncs d'arbres abbatus & demy morts ; considerés le plus hebeté dans sa veille pendant que ces deux grands personnages sont ensevelis dans le tombeau du sommeil , de combien de degrez d'excellence les deuance t'il ?

Prouidence de Dieu merueilleuse qui pour nous humilier , & nous mettre par consequent en la posture pour nous la plus aduantageuse telle qu'est l'humilité , a voulu que nous fissions tous hommeage au sommeil , & le renouuellassions dans le cercle de vingt-quatre heures.

Soit pour nous apprendre à mourir , puisqu'à force de nous coucher , enfin nous nous couchons vne fois pour n'en plus releuer ;

Soit pour nous apprendre que toutes ces enflures, ces vanités & ces pompes qui charmoient nostre veille ne sont que des fînctes & des fausses vertitez, puisque le pinceau du sommeil est capable de les effacer voire mesme de les changer en des phantomes effroyables & à faire peur aux plus resolus.

Les enfans dorment plus, parce que l'abondance de l'humide naturel tout frais encores & bien réperé enuoie vn bõ nombre de vapeurs au cerueau, qui lient ses fonctions animales & prouoquent le sommeil.

Les vieilles gens dorment peu; parce que les vapeurs ordinaires sont mellangées d'exhalaisons melancholiques, qui pour estre d'une nature seiche l'interrompent à tous moments.

Mais si le mauuais temperament excède en bile, & que l'humour sanguine ou pituiteuse ne l'adoucisse pas; elle enuoie des vapeurs chaudes & seiches, qui picotent les membranes du cerueau & ne peuvent s'accorder avec le sommeil que tres malaisement.

De là vient que dans les fiebvres chaudes, on a tant de peine de concilier le sommeil, & que les potions somniferes font si peu d'effect dans les violentes maladies.

Soit parce qu'une bile bien irritée ne s'appaise pas facilement, iusques à ce qu'elle se soit entièrement euacuée de ces exhalaisons subtiles & aériennes qui ne font que l'inquieter; & pour lors comme lassée & abbatue, ressemble à ces animaux furieux atterrés sous le poids de quelque pesante machine.

Soit aussi parce que ces sortes de remèdes ont trop de sucre, que nous pouvons dire estre l'huile de la bile, comme il est son plus familier & plus naturel aliment.

Pour ce qui peut estre de ceux qui pour s'estre trop chargés l'estomach d'une grande quantité de viandes, n'ont qu'un sommeil troublé & inquieté; l'effect procede, soit de la douleur des parties inferieures qui se trouuent pressées & embarrassées; soit du deffaut de la chaleur naturelle, qui au lieu d'une bonne digestion ne la fait qu'imparfaicte & incōmode; soit parce que toute la nature s'efforceant de contribuer à ce travail, fait un effort universel, qui inquiete toutes les parties; soit enfin parce que le lion qui dormoit; ie veux dire la bile, venant à s'esueiller & porter ses estincelles au cerueau, conioinctemēt avec les vapeurs qui s'y acheminent, trouble la paix que le sommeil demande pour l'exercice de ses fonctions.

L'ame sensitive est la base & le fondement de la veille & du sommeil , d'où vient que celui qui diroit que les astres veillent, parce qu'ils ont les yeux ouverts; & que les arbres dorment , parce que leur repos est continuel , parleroit trop improprement & non pas dans les reigles de la Philosophie d'Aristote.

Outre que la phantaisie ne dort pas toujours dans le temps que nos sens extérieurs prennent leur repos , l'ame raisonnable n'est pas toujours oysive , comme nous pouvons recueillir de la nature des songes qui se trouuent concertez & pressez de quelque ratiocination.

Ce qui a fait penser à Scaliger que le sommeil n'auoit pas moins esté donné à l'homme pour mettre l'ame en liberté & la destacher de la subiection des choses corporelles; que pour luy renouveler les forces du corps par ce doux rafraischissement.

Les causes exterieures qui prouoquent le sommeil sont en nombre ; tel est le travail du corps, lorsque les esprits vitaux attenuez par vne trop grande dissipation ne peuvent plus fournir aux nerfs, qui communiquēt du cerueau aux sens extérieurs, la vertu & la lumiere requise pour la sensation , & que les vapeurs qui montent & descendent continuellement dans le corps

humain , comme dans vn vase où elles se circulent , deuiennent comme stupides par le peu d'esprits vitaux qui les animent.

Telle est la grande chaleur de l'esté soufferte pendant la matinée par le voyageur, qui arriuant en l'hostellerie se trouue tellement attenué par l'euacuation des esprits qui se sont euaporez, qu'il n'a plus de force que ce qu'il luy en faut pour s'abbatre sur vn liét , & en rechercher de nouuelles par le rafraischissement du sommeil , pendant lequel la nature ayant fermé sur soy toutes les aduenues capables de dissiper les esprits animaux travaille soigneusement à les reparer , lors principalement que le repas precedent luy fournit de matiere & d'aliments conuenables pour en faire prouision.

La musique , les tenebres , le chant , le luth sont capables de prouoquer le sommeil, parce que les esprits animaux estant comme retenus & en suspens , pour ne s'attacher qu'au plaisir interieur qu'en reçoit la phantaisie , abandonnent le soing qu'ils ont de fournir le canal des sens extérieurs , d'où procede leur assoupissement.

De là vient qu'on s'endort si facilement au sermon , qu'il semble qu'entre toutes les potions, & les charmes somniferes, il

n'y en ait point de plus puissant que le recit de la parole diuine.

Bref l'arrest, la retenue & la detention des esprits animaux dans le cerueau est la cause veritable du sommeil ; d'où vient que ceux qui sont presséz de quelque affaire d'importance se trouuent assiegez d'une certaine inquietude, qui respand au dehors les esprits animaux, comme si leur veille & leur effort estoit capable d'y remedier, soit en destruisant l'ennemy qu'ils veulent perdre, soit en les garantissant du peril dont ils se trouuent menacez.

Aristote estimoit bien que le sommeil procedoit de l'obstruction des nerfs ordonnez pour la sensation ; mais comme il mettoit le principe des nerfs au cœur & non pas au cerueau ; aussi s'est il trompé quand il a estably le siege du sommeil, dans le cœur & non pas dans le cerueau ; que nous pouuons dire estre la source & l'origine de tous les nerfs, establis soit pour le mouuement, soit pour la communication des esprits animaux.

Scaliger en cecy s'est efforcé de soustenir l'opinion d'Aristote ; mais quelle response donne r'il quand on luy oppose que le sommeil est vn repos, & que le cœur est dans vn mouuement continuel ? mouuement & repos sont ils pas contradictoires ? comment donc lier cet effect à

vne cause si contraire & si ennemie?

Je sçay bien que le mesme Scaliger attribue au cœur trois sortes de vertus, le principe de vie, le principe de mouuement & le principe du sens, & que pour se defendre de nostre attaque il dit qu'il n'y a que le principe du sentiment qui se trouue abbatu par le sommeil, les deux autres demeurants en leur entier.

Mais il debuoit faire parler Aristote comme luy, ou ne le pas soustenir puis qu'Aristote pretend que l'origine des nerfs est au cœur, d'où il infere qu'il est le siege veritable du sommeil.

Trop dormir rend les esprits pesants, stupides & hebetez; le trop peu les eschauffe, les enflamme & se rend perilleux à la santé de l'esprit.

Le plus seur est de garder le milieu entre ces deux extremitez, sur tout de se reigler à mesmes heures.

Quelques curieux sont en peine de sçauoir si Adam sommeilla veritablement dans l'estat d'innocence, lorsque la femme fut formée de l'une de ses costes, par la main de Dieu; auxquels les Theologiens respondent que ce ne fut pas seulement un sommeil capable de resiouyr la nature animale, mais vn extase, pendant laquelle la raison fut esleuée en la contemplation des mysteres de la Diuinité.

DES SONGES.

Ces matieres pour estre frequentes & familiaires à vn chacun , n'en sont pas pour cela mieux connües. Et pour se ressouvenir le matin des songes qu'on a fait en dormant , la cause n'en est pas moins cachée & occulte : mais comme les songes sont de la deppendance du sommeil ; aussi reconnoissent-ils l'ame sensitive pour leur maistresse faculté, & principalement la phantaisie que nous auons dit contenir en vertu le sens commun, l'estimative & la memoire.

Le songe est proprement la representation d'une chose formée par la phantaisie en la personne de ceux qui sommeillent ; ce que nous disons soit pour discerner les pensées raisonnées & intellectuelles, d'auec les operations pures d'une phantaisie capricieuse ; soit pour ne point confondre les songes avec les spectres & les images horribles de sang & de carnage qui animent les furieux & agitent les phrenetiques dans leurs veilles.

Les songes n'arriuent gueres dans le fort du sommeil , parce que le cerueau occupé & remply de vapeurs , abrutit la fantaisie par vne cessation entiere tant des sens interieurs qu'exterieurs ; mais sur le

matin & lors que les vapeurs qui continuent de monter n'ont de l'épaisseur qu'autant qu'il en faut pour retarder l'opération des sens extérieurs, les sens intérieurs sont dessiez & mis en liberté.

D'où vient que la phantasie toute seule, selon qu'elle se trouve esmeuë par la qualité des vapeurs qui se circulent en cette region, sans toutefois l'obscurer, fournit des images & croques qui lui correspondent quelque fois avec suite & ordre, mais d'ordinaire sans liaison, comme des petits fantasmes qui font des entrées brusques & des sorties de balers extravagants sans règle & sans mesure.

Si les vapeurs sont legeres & transparentes (ie dis transparentes, afin qu'elles n'esteignent pas la lucidité des images ou especes appellées phantosmes, requises pour les songes) si dis-je ces vapeurs se trouvent meslées de melancholie noire, elles forment des spectres, des funerailles & des images tristes & affreuses. Si bitumeuses ce ne sont que guerres, que meurtres, qu'assassinats & sang respanu. Si pituiteuses ce ne sont que riuieres, que fleues, que nauigations & autres semblables. Si sanguines ce ne sont qu'amourettes, que ris, que dances, que diuertissemens & bonne chere.

Les songes sont quelque fois excitez

par le maling esprit, à quoy pour parvenir il trouble les especes, & se sert particulièrement des sanguines pour corrompre la pureté des corps, quand il ne peut endommager celle de l'ame; par fois il se sert des melancholiques pour ietter les ames basses & ignorantes dans le scrupule apres leur resueil, pour les faire tomber dans la superstition, & dans l'idolatrie; ce que les payens n'ont expérimenté que trop souuent.

De la vient aussi qu'on ne doit souffrir en la republique Chrestienne, ces sortes de gens qui se meslent d'expliquer les songes n'estants bons qu'à tenir eschole & academie pour les disciples de Sathan, parce que d'ordinaire les gens du commun sont de facile croyance & tournant à leur advantage ce qui leur est malicieusement dit & expliqué par ces imposteurs, se persuadent qu'à moins de participer aux secrets de la Diuinité, on ne peut penetrer dans vne connoissance si occulte. D'où se forme vne espeece d'idolatrie qui desbauche insensiblement l'esprit du sentier de la verité, pour le precipiter peu à peu dans l'abyssme du mensonge.

Les songes sont naturels, sortuits ou diuins. Entre les naturels il y en a qui valent la peine d'estre obseruez (dit Aristote) parce qu'ils sont comme les signes

des choses futures , & principalement des maladies prochaines ; ce qui est d'autant plus vray-semblable , qu'ils demonstrent la qualité du sang , & la temperature du corps , c'est pour cela que quelques Medecins & mesmes les plus sages font profit & mesnage des songes de leurs malades.

Les fortuits & contingents sont ceux qui sans aucune sorte de solidité ou fondement veritable , se trouuent par hasard conformes aux éuenemens qu'ils auoient pronostiquez ; mais quoy qu'il en soit il faut dire avec l'Ecclesiaste , que les songes sont pour l'ordinaire accompagnez de vanitez & de mensonges.

Ce n'est pas aussi qu'il n'y ait eu par fois des songes diuins c'est à dire enuoyez de Dieu. C'est ainsi que Salomon receut en songe d'as vne seule nuit l'instruction & la science de toute chose naturelle , depuis le thin iusques au cedre.

L'histoire sainte reuere quelques songes , tant s'en faut qu'elle les reiette : que ne dit-elle point soit en l'honneur de Ioseph , qui expliqua si heureusémēt les songes de ces pauvres prisonniers & mesme du Roy Pharaon ; soit à l'aduantage de Daniel appellé pour expliquer celuy de Nabuchodonosor. Et le second Ioseph dont le premier n'estoit que l'image en

pureté de vie , ne fut-il pas aduerty en songe de transporter le petit Iesus en Egypte pour parer à la cruauté de ce Roy dont l'ambition craintifue & agitée , repandit tant de sang innocent pour se rassurer.

Enfin le bon Homere voyant qu'entre les songes les vns estoient vrais & les autres faux , s'aduisa de faire deux grandes portes par lesquelles ils seroient obligez de passer pour entrer dans la phantaisie , l'une de corne , l'autre d'yuoire ; & comme par celle-là il ne faisoit entrer que les veritables , par celle-cy passoient tous ceux qui portoient la liurée du mensonge . Ce que Virgile represente bien naïvement dans la douceur & la netteté de ses vers.

Protagoras & apres luy tous les Stoi-ciens faisoient estat de tous les songes , & n'en mesprisoient pas vn. C'estoit là vn beau subiet d'occupation.

Les Epicuriens au contraire les tenoient tous pour des productions ridicules & qui ne meritoient pas la peine d'y faire aucune reflection.

Aristote prenant la voye du milieu est bien demeuré d'accord qu'il s'en trouue quelques vns, dont la force & la vertu signifie quelque chose ; mais decroire qu'il y en ait de diuins, c'est à quoy il ne s'est pu

resoudre , soit parce que les bestes songēt & resuent comme nous, soit parce que les plus hebetez d'entre les hommes font des songes comme les plus sages.

Mais l'une & l'autre de ces raisons ne conclud rien contre ce que nous venons de dire, soit parce que Dieu distribue d'ordinaire ses lumieres aux plus simples , soit parce que l'histoire sacrée destruit le sentiment de ce Philosophe.

MOVVEMENT ANIMAL ET PROGRESSIF.

La descouverte des effets nouveaux en quelque subiet que ce soit, nous faict aussitost reclamer vne nouvelle cause. Et parce que nous voyons le sentiment des animaux accompagné d'amour pour les choses estimées bonnes & de haine contre les mauuaises, se porter à l'acquisition de celles-la , & à la fuite de celles-ci les Philosophes se sont aduisez de donner à la sensitive vne autre faculté pour compagne appelée motrice.

Estant vray que la nature auroit fait quelque chose d'estropié & de defectueux en l'animal , si apres l'auoir pourueu de sens & de connoissance, elle l'auoit abandonné à vne telle impuissance qu'il vit son bien sans le pouoir suivre, & son mal sans

le pouuoir euitier , & partant il le falloit pouuoir d'une faculté motrice , soit pour aduancer soit pour reculer , soit pour aimer , soit pour hair , qu'ils appellent appetitiue.

Et d'ailleurs comme l'amour & la hayne eussent esté superflues en l'animal , si tout d'un temps pour les reduire à effect , la nature ne l'eut mis en estat d'eschapper à l'une par la fuite & de gagner l'autre à la course ; aussi estoit-il à propos d'adiouster à la faculté motrice & appetitiue , une seconde faculté appelée progressive à raison du chemin & du progres qu'elle faict pour le promeiner d'un lieu en un autre, du mesaise en la volupté.

Et parce que nous auons parlé ailleurs de l'appetit, nous n'adiousterons autre chose que deux petites remarques bien particulieres , la premiere est que nous l'auons qualifié mouuement interieur, pour faire iuger qu'il est plustost un effect & une vertu de la fantaisie, qu'une faculté particuliere & distincte de la mesme phantasie.

La seconde se recueille de la premiere comme une consequence qui en s'establisant ne laisse pas de rendre à la premisse & superieure , par un eschâge courtois & civil, les bons offices qu'elle pourroit attendre d'une bonne preuue ; car

puis qu'elle n'est distincte de la phantaisie qu'en vertu, il est bien certain qu'elle n'aura pour siege premier & principal que celuy de la phantaisie & non pas le cœur.

Et bien que ses mouuements soient plus sensibles & plus remuans dans le cœur, dans les entrailles & dans les reins qu'ils ne sont apparemment dans leur propre & naturelle demeure, si est-ce qu'ils n'y resident pas proprement.

Ce sont des simples passagers dans vne hostellerie où ils s'arrestent comme pelerins & estrangers & non pas comme domiciliez.

Le lieu où se desployent & se manifestent les plus grands effets d'une faculté, ne sont pas tousiours le siege principal & plus voyfin de cette mesme faculté.

La plus-part des causes demandent vne certaine estendue pour desployer la roideur de leur bras, & faire leurs plus fortes impressions; mais quand elles ne sont pas bien conneuës nous demeurons en suspens & dans cette incertitude, nostre ignorance sacrifie à l'effet & à la cause sur vn mesme Autel & en vn mesme lieu.

Il est certain que le Soleil porte ses rayons par toutes les regions de l'air aupara-uât de les poser sur le mirouer, sur la glace des eaux, ou sur la terre, & neantmoins ses mesmes rayons ne forment l'image du

Soleil, & ne produisent la chaleur qu'en l'extremité de leurs aboutissements & par leur reflection : la phantaisie tout de mesme est vn Soleil dans le petit monde animal, presidant aux clartez qui se respendent sur les sens extérieurs & portent en vn moment par l'entremise des esprits animaux, comme autant de petits messagers & de Mercurcs, les idées de son desir, ses ordres & les commandements en terre, ie veux dire dans les parties bourbeuses & terrestres de l'animal, ou ces esprits comme artisans industrieux operent viuement les representations, les images & les affections.

Ce que nous apprenons par l'exemple ordinaire des femmes grosses, qui pour n'auoir pas à point nommé les choses souhaitées & imaginées en leur phantaisie, dans le moment qu'elles ont esté fortement desirées, impriment au fœtus la marque de leur douleur, ou plustost de leur appetit affligé, selon la partie du corps où elles portent la main.

Ce qui arriue de ce que l'attouchemēt de cette partie (comme il a esté dit) se porte au sens commun, ou à la phantaisie, qui ayant receu cette espee particuliere la promene par tout le corps & va par le moyen des esprits s'aboutir & se determiner, ainsi que des lignes d'vne circō.

ference, à la partie du fœtus, comme centre, qui correspond en sa nourriture à celle qui a esté touchée par la mere dans l'accez de cette douleur.

Pource qui peut estre des monstres la mesme phantaisie emprainte avec trop d'opiniaftreté & derenuë, par l'impression d'une figure difforme, ne manque pas de faire cette production comme vn cachet qui va imprimer sa laideur sur la cire molle du fœtus qu'elle porte dans ses entrailles ; dont il ne se faut pas estonner parce que les esprits sont les ouuriers & les artisans de la nature qui se representent au naif, & ne se plaissent qu'à peindre leur propre ressemblance.

Si donc toutes ces choses sont produites & operées par la faculté appetitive, animale, connoissante & crayonnante comme vn peintre, dont le pinceau extravagant s'occupe à tant de crottesques, ne dirons nous pas qu'elle est trop clairvoyante pour la placer dans la region des aveugles, ie veux dire dans les cellules & la cauerne profonde de nos reins, dans laquelle les esmotions du sang causées par l'impression de l'appetit font tant de desordres & de rauages.

Et partant bien que les effets de la faculté appetitive soient si remarquables dans le cœur, dans les reins, dans le sang

cela ne fait pas qu'elle soit distincte de la phantaisie , que virtuellement , ny qu'elle ait vn autre siege que la mesme phantaisie.

Que si l'appetitive auoit vne autre demeure reellement distincte de la sensitive, il pourroit arriuer que celle-là , par l'empeschement de son propre organe pourroit estre suspendue en son operation, pendant que celle-cy , c'est à dire la sensitive feroit ses fonctions libres & independantes , ce qui est impossible ; aussi seroit-il plus aisé de separer & distraire la lumiere du corps lumineux , que de faire diuorce entre l'appetitive & la sensitive , ou du moins de faire agir l'une dans l'animal, & tenir l'autre dans l'oyssieté & partant il les faut maintenir toutes deux dans vn mesme siege.

Je sçay bien qu'on me dira que l'homme est capable de produire en luy mesme c'est effet merueilleux , soit par vne vertu masle & enuieillie dans la lutte & les combats , desorte que la veüe des espees , des armes & de ses ennemis acharnez à sa perte ne luy donneront ny crainte ny fureur & n'esbraieront point son appetit , non plus que sa constance.

Mais quelque opinion que nous puissions conceuoir à son aduantage , l'appetitive s'est mise sur ses gardes & travaille

à sa deffense dès le moment que la phantaisie a reconnu le peril imminent.

Il est bien vray que celle-cy ne donne pas vne haute alarme à l'appetitive, mais elle suffit pour confirmer nostre sentiment; estant vray qu'à considerer les choses en l'estat qu'elles sont dans leur propre nature, l'appetitive en tout animal, raisonnable ou irraisonnable se trouue tellement vnue à la sensitive qu'elles ne peuvent agir l'une sans l'autre, bref supposé les sens extérieurs bien esueillez, la phantaisie ne peut recevoir de vive impression, que l'appetitive n'en soit esmeuë au mesme instant, ce qui tesmoigne l'unité de lieu & de domicile, aussi bien que l'unité de puissance & de faculté.

Que si parlant de l'appetit, nous le plaçons dans les parties basses & terrestres, c'est à raison de ses effets & proprietiez, dont l'effort est plus remarquable en cette partie, à raison de son esmotion; qu'à raison de sa cause, de sa retraite permanente & de son veritable domicile qui ne peut estre autre que la phantaisie.

Je ne dis pas le semblable de la faculté motrice & progressive des animaux, estant indubitable que celle-cy doit estre distincte de l'autre; la raison principale de cette difference, est appuyée sur ce que le cœur est le principe de vie & de mouve-

ment ou plustost la source des esprits vitaux, de mesme que le cerueau l'est des esprits animaux, & comme il appartient aux esprits animaux de peindre, de crayonner, de phantasier, d'aimer & de haïr aussi pouuons nous dire que les esprits vitaux ont la vie & le mouuement pour partage

Donc puisque le mouuement local & le progrès d'un lieu à un autre est, deub premierement & prochainement à l'esprit vital entant que mouuât, & subsidiairement à l'esprit animal entant que connoissant, choisissant & cōmandant au vital. Il faut conclurre premierement que les facultez de l'une & de l'autre sont toutes differentes: l'animale comme superieure logée en la phantasie; la vitale comme inferieure & seruante de celle-la, establie dans le cœur principe de vie & de mouuement.

En second lieu que tout le vital sera deub au cœur & l'animal au cerueau, d'où il resulte que l'appetitive qui est vne faculté connoissante & animale sera placée dans le cerueau & non pas dans le cœur sinon improprement & à raison des effets turbulents qu'elle y produit par la force & la promptitude de ses impressions, qui portées sur l'aisle des vents, ie veux dire des esprits animaux qui president au mouuement des nerfs, excitent des tempestes en un moment dans le calme de nostre

sang, & produisent des orages qui ne peuvent s'appaiser que malaisément.

Et d'ailleurs si nous adiouſtons que la faculté motrice est cōmune à l'animal & à la plante en quelque maniere, puis que celle-cy d'un lieu bas & pres de terre, esleue sa pointe peu à peu par vn mouvement lent, mais progressif & local iusques à la hauteur de l'homme, comme le seigle; ne nous serat-il pas permis de dire qu'elles peuvent estre reellement distinctes, puis qu'elles le sont en effect, y a t'il quelque raison plus conuaincante que celle qui nous fournit de preuue & d'experience sensible?

Qu'on ne s'estonne donc pas si ie reduits dans l'enclos de la seule phantaisie toutes les autres facultez connoissantes & animales, telles que sont l'estimatiue, la memoire & l'appetitiue & si ie n'establis autre difference entre elles, que celle qu'on peut remarquer entre les vertus d'une mesme chose & les rayons d'un mesme Soleil entant qu'unis & confondus dans ce mesme corps de lumiere.

Ce qui sera d'autant plus cōmode, qu'il ne doit point occuper & remplir inutilement l'esprit d'une multiplicité importune de notions, les renfermant toutes sous deux facultez maistresses, dont l'une sera sensitive & appetitiue placée dans le

cerveau , l'autre motrice & progressive logée dans le cœur.

De maniere toutefois que nous nous cōseruions la liberté de parler cōme les autres , voire mesme de nous plaindre à toute heure de ce miserable appetit , qui tyrannise nos entrailles , qui doit dans nostre sang , sans qu'on puisse nous blâmer de contradiction , estant vray que s'ils n'y reposent comme dans le lieu de leur cause & naturelle situatiō , du moins y resident-ils comme dans le propre lieu de leurs effets & productions naturelles.

Ce qui suffit pour nous conseruer la dispense & le priuilege d'en discourir à la mode des autres , voire mesme de leur donner par fois le nom de facultez à la charge d'vne signification diffuse & improprie.

La faculté motrice suppose trois choses , la premiere est la fin , c'est à dire l'obiet desiré & connû , lequel , de verité , elle ne connoit pas , n'estant pas son office de connoistre , mais seulement de cheminer iusques à la fin qui luy est prescrite.

La seconde est l'acte & l'impression de la cause interieure & efficiente , c'est à dire de l'appetit qui luy donne le branle par son propre poids.

La troisieme est l'organe necessaire
pour

pour operer le mouuement local , comme le bras & la main pour se moucher , les pieds pour cheminer , & les autres membres du corps pour exploiter les ordres & mandemens de la faculté sensitive.

DE L'AME RAISONNABLE.

Si la sagesse des hommes s'est iamais trouuée empeslée , c'est principalement en la connoissance de l'ame raisonnable , d'où vient que tant d'efforts ont esté faits par les Philosophes soit pour en descouurir la nature , soit pour en expliquer les vertus & les proprietéz.

Platon suiuu d'un bon nombre d'anciens Philosophes s'est persuadé que l'ame estoit dans le corps comme le matelot dans son vaisseau , le cocher sur son carrosse , bref comme vne forme assistante qui presidoit à sa conduite , mais qui ne l'informoit pas,

Epicure, Galien (au rapport de Saint Thomas) & depuis eux quelques heretiques comme Carpocrates & autres rapportez par Theodoret, ne se pouoient imaginer que l'ame fut autre chose qu'un accident , c'est à dire vne temperie , un accord, un son & vne harmonie des quatre qualitez.

Et bien que Galien soit soubçonné de cette fausse opinion, si est-ce que dans ce bel ouvrage qu'il a fait de l'usage des parties, ravy des operations merueilleuses de l'ame, se trouue contraint d'aduouer qu'il ne l'a connoit pas & ne sçait bonnement ce qu'elle est; ce qui suffit pour le iustifier, puisque la cause de ce doute doit expliquer son sentiment en la meilleure part.

Zenon a dit que nostre ame estoit vne parcelle de feu diuin, toute ignée, embrazée & estincellante.

Anaximander, Anaximenes & Anaxagoras ont maintenu qu'elle estoit toute aërienne,

{ Cleanthes, Chrysippus & quantité d'autres Stoiciens ont creu l'ame corporelle, & mesmes quelques Peres de l'Eglise sont tombez dans cet erreur comme Tertulian, qui s'est imaginé qu'elle s'escouloit avec le sang paternel.

Mais ie m'estonne comme vn si bon Philosophe & Philosophe Chrestien s'est pû mesconter si lourdement de croire que l'ame s'eschappoit des reins du pere comme corporelle, & par le mesme passage que la matiere qui a soing de luy dresser son bastiment; estant bien certain qu'il n'y a point de vertu corporelle qui puisse atteindre & arriuer à la production d'vne

chose spirituelle & par consequent à la production de l'ame, l'operation de laquelle il aduouë & reconnoit en tant de lieux pour estre toute surceleste & toute spirituelle.

Les Gnostiques, Manicheens & Priscillianistes chez Sainct Augustin sont tombés dans la resuerie de croire que l'ame raisonnable estoit vne parcelle de la Diuinité & de sa substance mesme, comme si dans l'infiny il y auoit quelque partie moindre que l'infiny. Quelques vns mesmes soubçonnent Philon Juif de cet erreur.

Seleucius & Hermias ont aduancé que l'ame raisonnable estoit vn ouurage des Anges & qu'elle estoit créée par eux & non par la main de Dieu.

Origene qui veut que Dieu ait créé toutes les ames à la fois, veut aussi qu'elles ayent peché auparauant qu'elles informent le corps, n'y estant enuoyées (à son aduis) que comme dans vne prison pour y faire penitence & y souffrir le demerite de leurs fautes.

Auerroes aussi bien que Theophraste & Simplicius a voulu faire croire que le sentiment d'Aristote estoit qu'il n'y auoit en tous les hommes qu'une seule ame, & vn seul entendement, de mesme que dans monde il n'y a qu'un Soleil, la lumiere

duquel suffit à la conduite de toutes les creatures, & se l'est si bien persuadé, qu'il n'a pas feint d'estre de cet aduis.

Mais cette extrauagance ne peut trouuer d'appuy dans le raisonnement d'Aristote, autrement il s'ensuiuroit que tous les hommes auroient mesmes connoissances, mesmes conseils & deliberations, parce qu'Aristote la tient independante des sens & de la matiere, & par consequent des temperaments à la difference desquels on voudroit attribuer la diuersité de ses fonctions, & partant la diuersité des raisonnements.

Cette ame d'ailleurs meriteroit en mesme temps d'estre appelée sçauante en l'un, impertinente & ignorante en l'autre.

Adioustez à cela les sentiments honorables qu'Aristote a eu de l'immortalité de l'ame separée qu'elle est du subiet particulier qu'elle animoit.

Ce qui suffit pour iustifier qu'il a creu l'ame de l'homme particuliere & non pas vniuerselle.

Les Luciferiens se sont persuadez que les ames s'escouloient & se perpetuoient avec la semence, opinion condamnée en leurs personnes avec les autres erreurs dont ils estoient empoisonnez.

Le peu d'espace que nous auons pour nous esgayer en cette matiere ne nous

permet pas d'establiſſir les raiſons de ces fauſſes opinions pour les deſtruire en meſme temps. Nos morales Chreſtiénes nous fourniront plus de champ , & ce ſera pour lors que nous prendrons la liberté de ſatisfaire les plus curieux.

Nous diſons donc que l'ame raiſonnable eſt vne ſubſtance ſpirituelle , créée de Dieu dans le meſme moment , qu'elle eſt vníe au corps pour l'informer , de maniere toute fois qu'elle ſoit intelligente indépendemment des organes du corps.

Nous diſons ſubſtance, ſoit parce qu'elle eſt la perfection , ſoit parce qu'elle eſt le principe fondamental de la vie, du mouvement & de toute autre operation qui s'exploitte par les facultez naturelles de l'animal ; ſoit parce qu'elle eſt le ſouſtien & la baſe des ſciences & des arts, des vertus & des vices ; office qui ne peut appartenir qu'à la ſeule ſubſtance.

Et ſubſtance ſpirituelle , ne pouuant eſtre corps , ſoit parce que deux corps ne peuvent ſe pénétrer , ny occuper vn meſme eſpace comme l'ame & le corps dans vn meſme homme; ſoit parce qu'un corps ne peut eſtre dans vn autre par liaiſon & vnion ſubſtantielle , ainſi que nous l'apprenons d'Ariſtote ; ſoit parce qu'il ſ'enſuiuroit que l'ame ne ſeroit plus capable de comprendre les choſes corporelles ſe-

lon le meſme Philoſophe , non plus que l'air ſ'il eſtoit coloré ne pourroit repreſenter la variété des couleurs , dont la venue du Soleil peint agréablement le ſein des fleurs & des plantes ;

Le gouſt ne doit point auoir de ſauueur qui ſoit propre, autrement il ne ſeroit pas capable de iuger du gouſt & de la ſauueur des viandes qui luy ſont préſentées.

Si donc pour connoiſtre les ſauueurs il ne faut pas que la faculté ſoit teinte & affectée d'aucune ſauueur qui luy ſoit propre, n'eſt il pas vray que la puissance qui doit connoiſtre la matiere , doit eſtre en ſoy deſpouillée de toute matiere ; ſi deſpouillée de matiere n'eſt elle pas incorporelle & partāt l'ame eſt incorporelle & ſpirituelle.

Mais pour trācher ce petit diſcours dōt la pente eſt ſi douce & ſi fluide qu'elle nous ſeroit facilement eſchaper des limites d'un abrégé ; reſſerrons cette doctrine dans l'enclos de quelques reigles & maximes dont la certitude ſe trouuera ailleurs confirmée & appuyée par la force de nos raiſons.

Obſeruez donc qu'en chacun homme il y a vne ame raiſonnable & qu'il y a autant d'ames que de teſtes différentes.

Elle ne deuanee point l'homme de quel que temps, mais dans le temps de ſa creation informe le corps organiſé qui luy eſt

preparé par la nature dans sa dernière disposition.

Bien qu'elle ne soit pas extraite du corps comme les autres formes substantielles ; si est-ce qu'elle est créée dans le corps , & non pas ailleurs , Dieu étant aussi présent & puissant en quelque creature que ce soit , que dans ces voutes éternelles & empyrées , ie dis éternelles d'une éternité postérieure & non antérieure.

Toutes les âmes sont égales entre elles , si elles sont mesurées par leurs perfections essentielles. D'où vient que l'âme d'un pauvre paysan est aussi parfaite essentiellement que celle d'Aristote.

L'âme raisonnable est immortelle & éternelle d'une éternité postérieure ; ce que nous avons prouvé & justifié par raisons naturelles dans notre Philosophe Chrétien.

Elle peut estre considérée en trois estats differents , le premier dans le corps humain , mortel & pelerin de ce monde ; le second lorsque par la mort (qui n'est autre chose qu'une separation du corps & de l'âme) celle-cy acquiert une liberté & franchise qui luy fait iouyr de l'aymable veüe & presence de son Dieu. Le troisieme lorsque par la resurrectiō du corps elle n'habitera plus un domicile mortel & corruptible , comme elle auoit faict la

premiere fois, mais vn corps glorieux, immortel, penetrant, agile, & de nature toute spirituelle en ses proprietéz & perfections.

L'ame est dans le corps humain comme le point mathematique au cube, qui est tout au tout & en toutes les parties du mesme cube. Surquoy la pens  e de Scaliger parlant des merueilles de la forme substantielle n'est pas    negligier. N'estce pas dit-il vne chose toute diuine de voir qu'une substance remplisse vne autre substance de son   stre propre & formel; de maniere que de ces deux il ne resulte qu'un seul tout substantiel.

Et parce qu'elle est incorporelle, aussi ne croist-elle pas avec le corps quelque grandeur & croissance qu'il puisse prendre non plus qu'elle ne peut descroistre, l'ame d'un nain n'estant pas plus petite que celle d'un Gean.

L'ame raisonnable contient emin  ment & par excellence la sensitive & la vegetative; de maniere que ses vertus suppléent aux operations ordinaires des mesmes sensitive & vegetative dans leurs propres subiets, sans qu'on puisse dire qu'en l'homme il y ait plus d'une ame, puis qu'un tout substantiel ne peut être informé que d'une seule forme,    moins de produire un gerion, vne chymere & quelque chose de monstrueux.

Enfin comme le triangle est contenu en vertu dans le carré , & le carré dans le pentagone ; la vegetatiue tout de mesme est comprise dans la sensitiue , & celle-cy dans la raisonnable.

De maniere qu'il ne faut pas faire vne difference spécifique entre la phantaisie , l'estimatiue & la memoire de la brute ; & la phantaisie , l'estimatiue & la memoire de l'homme ; non plus que le carré contenu dans le pentagone n'est pas distinct essentiellement d'un autre carré ; mais comme le carré fait de bois ou de terre , n'est pas si beau ny si luisant que celui de cuiure , d'or ou d'argent , aussi disons nous que la phantaisie , l'estimatiue & la memoire , en vn mot la sensitiue de l'homme , pour estre esclairée & illuminée par l'entendement qui à raison de son voisinage rayonne dessus & luy communique ses influences , est tout autrement belle , qu'elle n'est dans la brute. Apres tout , cette difference n'est qu'accidentelle & extérieure & non pas essentielle & intérieure. Si l'estimatiue ne fait son debuoir , s'il luy arriue de se mesprendre , la raison la redresse , la corrige & ne permet pas qu'elle s'abuse si lourdement.

Et d'ailleurs si la memoire est commune à l'homme & à la beste , au moins pounons nous dire que la reminiscence

est particuliere à l'homme , estant vray que celle-cy n'est autre chose proprement qu'une certaine crespme ou escume qui se forme en nous par le choq de nos raisonnemens , dont l'agitation viue resueille en nostre pensée , des vieilles notions qui y estoient entierement esteintes ; ce qui n'arriue iamais en la brute.

D'où vient que le chien ayant vne fois perdu par la longueur du temps l'idée & l'espece de son maistre , quelque soing que celuy-cy apporte pour se faire reconnoistre & aimer de ce chien , il faut commencer sur nouueaux frais ; & quelque amitié que cette beste conçoie pour luy à l'aduenir , elle est de mesme datte que cette seconde connoissance & n'anticipe iamais rien sur la premiere & plus ancienne.

Au contraire arriuant que deux hommes qui se sont veus enfans & amis autre fois dans les petites estudes , se trouuent tellement changez de visage qu'ils ne se reconnoissent plus ; & que par rencontre & dans la conuersation ciuile ils viennent à resueillir cette ancienne habitude , leurs affectiōs se renouellent pour lors & l'amitié qui se contracte entre eux à l'aduenir , allegue pour titres & pour datte les premiers iours de leurs conuersations enfantines , & pose le pied sur ces anciens

vestiges pour continuer à l'aduenir la
traicte de leurs amitez inuiolables.

L'ame raisonnable a ses deux facultez
princesses l'entendement & la volonté.
Mais comme nous en auons parlé cy des-
sus, nous n'en dirons rien icy dauantage.

Et bien que l'entendement de l'homme
aussi bien que son intelligence nous pût
donner lieu de resoudre quantité de que-
stions curicuses, i'estime qu'il sera plus
à propos de les reseruer pour nos mo-
rales, où à pleines voiles nous voguerons
de tel costé, qu'il nous plaita sans crainte
que le peu d'estendue ou le voisinage trop
prochain de la terre ; nous menace de
desbris ou de naufrage.

Fin des termes de la Physique.





QUATRIESME PARTIE.

DES TERMES

APPARTENANTS A LA

METAPHYSIQUE

De la Metaphysique en general.



LE plus grand effort de l'esprit humain ne peut aller au de là des lumieres qu'il se promet en la Metaphysique, ou s'il veut passer plus auant, il faut poser le pied sur le premier eschelon de la foy.

Et bien que les Anges comme nous auons dit alieurs ne puissent estre connus parfaictement, que sous la mesme discipline de la foy, si est ce qu'ils peuvent estre aucunement contenus en cette scien-

ce entant qu'ils participent à l'estre créé, n'estant point de l'aduis de ceux qui veulent accoupler sous vn mesme genre, quoy qu'auec de grandes inegalitez & disproportions, le créé avec l'incréé; d'où vient qu'ils ne feignent pas de faire parler la Metaphysique des choses diuines, & de Dieu mesme, bref de luy faire tenir vn langage qui à mon aduis ne sied bien qu'en la bouche de la Theologie.

Disons de nos sciences tout le bien qu'on s'en peut imaginer, il est iuste; mais de les diuiniser ou de soubmettre à la portée naturelle de nos entendements, la connoissance des choses diuines, & ranger l'estre créé & l'incréé sous vne commune mesure, bref de les rendre tous deux participants d'vn mesme estre, entant que precis & abstrait du créé & de l'incréé, c'est auoir trop de presumption de nos fictions imaginaires, & parler trop indignement de la grandeur de Dieu, deuant qui toute lumiere n'est que tenebre & confusion.

Quand donc nous donnerons pour limites de cette science transcendente, toute l'estendue de l'estre créé, soit reel, cōme celuy des choses dont le fondement est reel & substantiel, soit de raison tels que sont ceux qui reposent sur l'aisle de nos imaginations & raisonnemens, elle aura

toujours de quoy se contenter & s'employer , sans qu'il soit besoing de la faire anticiper sur le domaine de la Theologie.

Et veritablement la plus part de ceux qui portét si haut les interests de la Metaphysique , font comme ces passionnés qui pour rendre par leurs flatteries l'obiet de leur amour par trop recommandable, le louent indiscrettement & à perte de veüe sans s'appercevoir qu'ils le veulent faire estimer par toutes autres qualitez , que celles qu'il possède veritablement.

Les differents regards dont cette science sublime a esté enuissagée par les Philosophes luy ont acquis de differents tiltres d'honneur , de là vient que quelques vns l'ont appellée purement & simplement Philosophie, pour dire que les autres parties qui pretendoient quelque chose à la dignité de ce nom , se debuoient ranger sous ses ailles pour y participer.

D'autres , premiere Philosophie, soit à raison de l'vniuersalité de son obiet soit à cause de la certitude de ses principes, tel que peut estre celuy-cy , toute chose est ou n'est pas , & les autres semblables dont elle se sert pour establir ses certitudes & demonstrations.

Ceux qui ont considéré la profondeur de ses principes & fondemens l'ont appellée Sapience, disant qu'elle est vne ha-

bitude de iuger des choses par les causes souveraines & les raisons plus réfléchées.

Mais comme le plus grand avantage qu'elle peut pretendre ne consiste qu'en ce qu'elle marche au dessus des notions de la Physique ; il me semble que c'est la traiter bien dignement de luy donner le nom de Metaphysique , qui veut dire autant que surnaturelle , bien qu'elle ne le soit pas en effet ; ny ayant rien de surnaturel proprement , que ce qui est du regne de la grace , & non pas du ressort de la nature , telles que sont toutes les pensées & conceptions que nous pouvons former de l'estre créé.

C'est donc assez de luy donner pour employ l'estenduë de l'estre créé avec ses parties & ses proprietéz , ses principes intérieurs , ses parties subiettes & composantes. Composantes comme l'acte & la puissance qui entrent en la constitution intérieure de l'estre ; subiettes & soubmises , telles que sont toutes les choses contenues sous l'empire de l'estre créé ;

SVPERIORITE' DE LA METAPHYSIQUE SVR LES AVTRES

SCIENCES NATURELLES.

La souveraineté de la Metaphysique sur les autres sciences naturelles procede de trois causes , la premiere de ce qu'elle leur taille les morceaux , d'où vient qu'a-

pres avoir considéré l'estre iusques au degré d'une nature materielle & sensible, elle l'abandonne à la Physique pour en faire son profit, & donne aux Mathématiques pour leur employ l'estre commensurable despoillé de matiere & de toute qualité sensible

La seconde de ce qu'elle leur fournit les termes dont elles font mise & recepte, voire mesmes quelques perfections essentielles, car puisque tout estre a ses parties interieures & essentielles, il faut que celui qu'elle presente au Physicien, ou au Mathematicien, outre le nom propre dont il est reuestu, ait encores ses attriburs essentiels, tels que sont acte & puissance au respect de l'un & de l'autre.

La troisieme de ce qu'elle est toujours en garde pour soustenir & appuyer les sciences qu'elle faiët marcher deuant elle comme la mere ses enfans; car s'il arrive qu'on les presse au point de les resoudre & les enfôcer iusques aux derniers principes qui les establisent, elle est obligée de les soustenir. Et comme les Roys ne doiuent iamais combattre l'espée à la main que dans les extremes necessités, celle-cy tout de mesme ne se commet qu'à l'extrémité & dans le temps que les autres n'en peuvent plus.

C'est pour lors qu'elle employe pour

batteries la certitude de ses principes & demonstrations, à l'effet de reduire les plus opiniaîtres à raison ou à l'impossible. Si donc elle est obligée de prouver que l'estre naturel, qu'elle a donné à la Physique pour son entretien & ses diuertissemens, est vn estre créé; elle parlera de la sorte. Tout ce qui est; est nécessairement créé ou increé, or est-il que l'estre naturel, est, & partant il est créé, ou increé, il n'est pas increé, puis qu'il n'est pas Dieu, il reste donc que l'estre naturel, soit vn estre créé.

E S T R E.

L'estre pris en sa signification plus diffuse, s'estend à tout ce qui est hors le néant; il se diuise en estre reel & estre de raison.

L'estre reel est ce qui de soy possède son existence independemment de l'intellect; il est actuel ou possible; l'actuel est celui qui est en acte & present en quelque lieu: tel est l'arbre qui est dans vostre iardin; soit que vous y pensiez, ou non, il ne laisse pas d'estre quelque chose en soy.

Le reel possible est celui qui peut estre actuellement, & n'est pas encores produit, telle est la rose qui doit esclorre au Printemps prochain.

L'estre de raison est proprement vne fiction & vn ieu de nostre esprit, lequel se forme vn estre, qu'il considere apres &

envisage de la mesme maniere que si l'on le doit vne existence réelle & actuelle: telle est la chymere, ou la montaigne d'or, qui ne fut iamais que dans l'esprit de l'auare.

L'estre est ou absolu & independant, telle est la chose considerée en elle mesme, sans aucun rapport à vne autre. Cet estre selon Platon, est Dieu seul, d'où vient qu'il l'appelle estre par excellence, c'est adire, indepédant, souuerain & absolu.

Ou il est relatif par le panchement & l'inclination qu'il se conserue vers vn autre, par vne necessité de dependance: telle est la creature à l'esgard de Dieu, dont l'estre n'est qu'une dependance perperuelle de cette cause increée.

Tout ce qui est, est hors de nous, & voila l'estre reel; ou en nous, c'est à dire en nostre entendement; comme dans vn mirouer & par representation seulement, Et voila l'espece & l'image des choses que les obiers nous impriment par leur presence; ou de nous, comme production de nostre esprit, & ce dernier est proprement l'estre de raison, parce qu'il est le ieu, l'effect & la production de nostre raison.

Entre les estres qui sont hors de nous les vns sont immateriels & despoillez de toute matiere, comme les substances intellectuelles; les autres sont materiels,

comme les mixtes , les corps , & toutes les choses sensibles.

L'estre de raison a vn certain ordre imperceptible , par lequel nous descouurons comment il se forme , qu'elles sont les voyes de son establissement & de son operation , ensemble quelle est son vtilité.

L'obiet tient le premier lieu, parce que nostre raison le suppose tousiours, ne pouuant rien produire d'elle mesme; car pour faire vne chymere c'est à dire vne fiction qui ne fut iamais en nature, il ne s'ensuit pas qu'elle produise quelque chose du sien sans fondement & sans obiet , au moins sans obiet partial ; elle emprunte d'un cheual les parties de derriere ; d'un lyon elle en prend le deuant; d'un autre animal d'espece differente, le milieu; puis ioignāt ces trois parties ensemble; produit vn effect incōneu à la nature; de maniere que l'imaginatiue suppose tousiours son obiet, & n'y met rien du sien que le ridicule, & l'union monstrueuse.

L'obiet s'estant presenté à nos sens, il passe en la phantaisie par le sens commun , de là en l'imaginatiue , de celle-cy, il est porté en l'entendement , qui l'espure encore dauantage , pour le rendre intelligible & le concevoir plus viuement & à sa mode : & voila l'image de l'obiet que nous appellons notion de l'entende-

ment , ou l'espece expresse que les Theologiens appellent verbe ou parole de l'entendement , parce que c'est par cette espece qu'il s'explique pour s'entendre parler & respondre à soy mesme ; cette espece produicte tient le second lieu en l'ordre remarqué. Et voila l'estre de raison formé en ce second ordre.

Mais parce que ce n'est pas assez d'estre conceu , & qu'il est à propos qu'il se manifeste autant qu'il luy est possible pour produire son effect , & entrer dans le commerce de ses semblables par la parole ; de subtil & bien espuré qu'il estoit , il faut qu'il emprunte vn organe & quelque chose de sensible pour se rendre conneu ; & voila la voix placée au troisieme ordre. Voix organisée & signalée d'un nom particulier institué des hommes appelé terme parce qu'il termine , borne & renferme cette espece ou cet estre de raison sous trois ou quatre syllabes pour l'exprimer & le faire connoistre.

Exéple le lyon a seruy d'obiet à vostre entendement pour luy faire concevoir son espece , que nous appellōs estre de raison ; maintenant pour s'expliquer il se sert du terme de lyon , proferé par l'entremise d'une voix organisée , lequel est proprement la notion grossiere de cette notion mince & delicate conceuë en vostre ca-

tendement, que nous auons appellée estre de raison. Voila son operation.

Son vtilité est assez conneuë , puis que nous sommes par luy distinguez des bestes , qui pour receuoir les especes des obiets en la phantaisie , ne sont pas pour cela raisonnables , ny capables de former vn estre de raison , ou vne notion commune à plusieurs particuliers ; comme faict l'homme , qui apres auoir consideré tous les indiuidus d'une espee, forme vne seule notion, vn seul estre de raison, communicable esgalement à tous les indiuidus; telle est la nature humaine que ie me suis formée en mon entendement à l'égard de tous les hommes , que i'ay considerez.

Enfin le raisonnement n'est autre chose que la conference que nostre entendement fait de deux , de trois ou plusieurs estres de raison , qui entre eux ont quelque ordre & connexité , pour en tirer vne conclusion & consequence capable d'establiir vne verité. Voila donc son vtilité bien establee.

C'est ainsi que les termes par lesquels nous nous expliquons , sont les notions sensibles des notions intellectuelles. Et parce que ces termes & secondes notions que nous appellons sensibles (à comparaison de celles dont elles ne sont que les

images ou les crayons) sont encores trop minces, elles se corporifient & s'espoiffissent par d'autres notions qui leur sont inferieures & sousmises ; telles sont les notions de nostre esprit couchées sur le papier , & reduittes par escrit ; & voila le quatriesme & dernier degré , parce que de passageres qu'elles estoient au premier & second degré, lors qu'elles n'estoient que vocales ; elles deviennent permanentes, fixes & stables.

En effect la pensée que vous avez conceüe presentement , est vn estre de raison qui a besoin d'un terme ou d'un signe pour s'habiller & se grossir , autrement il ne se pourroit iamais produire hors le lieu de sa naissance.

Ce terme est-il trouué & appliqué à vostre pensée comme vn vestement ; elle se manifeste par la voix , comme vn subiet passager , aussi tost dissipé que produit, si par escrit , elle demeure stable & permanente par ce moyen.

Et parce que nostre entendement n'a pas tousiours besoin de la presence de l'obiet ; & qu'il resueille assez souuent les especes qui luy ont esté imprimées à la veüe des obiets ; Cette espece dont il est le gardien , s'appelle espece impressée ou imprimée , parce qu'elle y est grauée comme la figure du cachet sur la cire, pour

luy tenir lieu d'obiet en l'absence de l'obiet originaire, quand il en aura besoing.

PROPRIETEZ DE L'ESTRE.

Les proprietéz, soit à l'esgard de l'estre en general, soit à l'esgard des choses qu'il comprend, se reduisent à trois; unité, verité, bonté, estant certain que tout ce qui est; est necessairement vn, vray & bon;.

Vn par l'essence qui le constituë & le fait estre indiuis en soy & diuisé de tout autre.

Vray à raison de l'idée eternelle sur laquelle il a esté formé; & dont il porte la ressemblance.

Bon parce que Dieu n'a rien créé de mauuais, & par consequent le voila connoissable en soy, sous ces trois rapports differents; unité, verité & bonté.

Et bien qu'aujourd'huy l'excès du mal ou du peché, soit le plus grand subiect de nos entretiens & de nos plaintes; si est-ce, qu'il n'est autre chose formellement, en tant que peché, qu'une pure priuation d'estre, & non pas vn estre veritable; autrement il seroit bon, & pour lors nostre raisonnement tomberoit dans vne contra-

dition tres apparente; car désla que nous le disons mal, il ne peut estre bien, ou bon, sans dire qu'il est mal & ne l'est pas en mesme temps; d'où vient que nous pouuons en quelque maniere le dire inconceuable, côme le rien & le neant, duquel nous formons bien quelques troubles conceptions, mais elles ne le peuuent rendre proprement connoissable.

Enfin tout ce qui est, est necessairement, & c'est cette necessité d'estre qui establit & constitue son essence primitive;

Et parce qu'en cet estat il est conuenable à quelque chose, quand ce ne seroit qu'à soy mesme; de la vient aussi, qu'il est appellé bon; parceque tout ce qui est bon, est conuenable à quelque chose.

Et d'ailleurs comme il ne peut estre diuisé en soy mesme, à peine de tomber dans le non estre, cessant d'estre ce qu'il estoit; nous le disons vn & partant connoissable entant qu'un, & entant que bon; D'où resulte sa verité, puisqu'il n'y a rien de connoissable qui ne soit vray; la verité estant l'obiet de l'entendement;

Si bien que l'vnité, la verité & la bonté qui sont les perfections de l'estre se trouuent tellement liées & enclauées les vnes dans les autres, qu'elles se tiennent toutes par la main, & se donnent vn secours

cours mutuel, & vne aide reciproque. Et parce qu'elles meritent bien d'estre conuues en leur particulier.

Nous disons que l'vnité est vne propriété absolue de l'estre qui le fait estre vn, c'est à dire indiuis en soy & diuisé de tout autre; & parce que tout estre ne peut estre considéré qu'absolument ou par rapport à vn autre; de là vient, qu'estant considéré absolument, nous n'y decouurons point d'autre propriété essentielle que l'vnité; si par rapport à vn autre; la verité & la bonté. Verité, s'il est referé à Dieu ou à l'entendement; bonté, s'il est rapporté à la volonté.

La verité est vne propriété relative, par laquelle l'estre est desnommé vray; parce qu'estant referé à Dieu, il se trouue conforme à l'idée sur laquelle il a esté formé. Que s'il est rapporté à l'entendement créé, il est aussi appelé vray, par la conformité & la ressemblance, qu'il a avec la notion intellectuelle, qui le conçoit, tel qu'il est en soy.

La bonté est vne propriété relative de l'estre, par laquelle il est appelé bon, parce qu'estant referé à la volonté de Dieu, ou de la creature, il s'y trouue entièrement conforme & conuenable.

D'où vient cette grande maxime chez les Philosophes qui dit que le bien est-ce

que toutes choses souhaitent: non pas que les brutes & les choses insensibles ayent vne volonté, mais parce que l'appetit naturel en celles-cy & l'appetit sensitif en celles-la, leur tiennent lieu de volonté, & font à plus prez le mesme debuoir que fait cette noble faculté dans les substances intellectuelles.

CONCEPTION OV CONCEPT

ET OPERATION DE L'ENTENDEMENT.

L'entendement est vne faculté dont l'operation s'appelle conception, parce qu'il conçoit vne chose laquelle auparavant il ne conceuoit & n'entendoit pas. Tel est l'estre de raison dont nous auons parlé allieurs.

Or parce que l'essence ou la nature d'vne chose est le gibier de nostre entendement, bien qu'il ne la connoisse ordinairement que par ses dehors, (c'est à dire par ses accidents & proprietéz) si est-ce que la nature & l'essence du subiet, est toujours son obiet & sa principale visée. C'est pour cette raison que les subtils appellent nostre conception, l'essence de la chose conceüe.

Cette conception est formelle ou objective.

La conception formelle, n'est autre chose que la ressemblance de la chose, ou de l'objet extérieur qui s'est actuellement formée en nostre entendement ; d'où vient qu'on l'appelle formelle, c'est à dire forme peinte & ressemblante. D'autres l'appellent intentionnelle, parce qu'elle est l'intention & l'effort par lequel l'entendement se porte à la connoissance & à la descouverte d'un objet autant qu'il luy est possible.

La conception objective est plustost la chose conçue en l'entendement, tant qu'elle luy tient lieu d'objet, que non pas la conception prise au sens de rigueur telle qu'est la formelle, parce que la formelle est l'acte par lequel l'entendement connoist & conçoit un animal ; mais depuis que cet animal est conçu en nostre entendement, voilà la conception objective, c'est à dire le lieutenant de l'objet extérieur, ou l'intention passive, parce qu'elle a dorénavant à souffrir tous les regards de l'esprit qui l'envisage de tous biaux, & la tourne en toutes postures pour en juger plus sagement.

Cette conception formelle est vne d'unité réelle, ou d'unité de raison ; quand elle se forme sur un seul objet, elle est vne d'unité réelle. Telle est la conception du Phœ-

nix ou du Soleil formée en nostre esprit

La conception formelle appelée vne d'vnité de raison, est celle que nostre entendement recueille & forme de plusieurs subiets, qui sont d'une mesme nature, sous l'enclos d'un seul terme; Exemple, la conception formelle de l'estoille qui demeure en mon entendement apres la venue de toutes les estoilles d'une belle nuit, est vne d'vnité de raison, parce que cette conception est communicable en nature à toutes les estoilles du Ciel, sans qu'elle ait plus d'inclination à l'une qu'à l'autre.

Et parce que la conception obiective respond à la formelle, ce que nous avons dit de celle-cy se peut appliquer à celle-là.

L'une & l'autre de ces conceptions est dictée precise de realité ou de raison.

La premiere, lors que nostre conception est entierement distincte d'une autre conception; Exemple, la notion ou l'idée du Soleil est autre en mon esprit que l'idée d'une estoille. Voila vne conception de realité precise.

La seconde, lors qu'une seule conception enferme plusieurs subiets, differents de nature & de definition. Exemple, la pensée & la conception de l'animal que mon esprit forge, comprend & enveloppe confusement en son unité, la nature de l'homme, du cheval & du lyon; & celle,

cy est appelée précise de raison seulement.

La conception est abstraictive ou intuitiue, L'abstraictive se fait par les especes des choses conceuës en l'absence des objets, comme de songer à la ville de Rome en laquelle vous auez esté autre fois.

L'intuitiue est celle qui se forme sur la veüe & la presence des obiers. Telle est la conception qui se forme sur la veüe actuelle de la ville de Rome.

La conception est simple, purement simple ou composée.

La conception simple est celle qui se renferme dans vne vnitè, quoy qu'elle pût produire plusieurs conceptions. Exemple, l'homme que ie me suis représenté en l'entendement, apres en auoir veu plusieurs; est vne notion simple, & neantmoins rien n'empesche que ie ne forme autant de conceptions particulieres & semblables dans mon esprit, que i'ay veu d'hommes dans vne Cité.

La conception purement simple, est celle qui ne se peut partager en plusieurs conceptions. Exemple, la pensée que vous conceuez de vostre pere, ne peut estre multipliée, puisque vous ne pouuez auoir qu'un pere. Cette conception est dictée chez les Logiciens premiere operation de l'intellect, parce que par elle les cho-

les ne se presentent a nous qu'en detail & en particulier.

La composée est celle qui vnit vne conception à vne autre ; Exemple, de dire quel'homme est , voila l'estre, vny a l'homme, par vostre conception , appelée seconde operation.

Que si vous y adioustez encores vne autre conception , en disant l'homme est bon , vous passez à la troisieme operation , dont l'employ est de comparer les choses , les conferer ensemble , reietter ce qui luy plaist , pour choisir & attribuer au subiet ce que bon luy semble.

La conception est appelée vraye, quand elle est conforme à la chose qu'elle represente ; & fausse quand elle represente son obiet autrement qu'il n'est pas,

ESSENCE.

L'essence est ce qui tient le premier lieu & le plus considerable en quelque subiet que ce soit Elle est proprement la racine de toutes les proprietiez & perfections qui luy arriuent ; de maniere qu'a comparaison de l'essence , toutes les choses qui luy suruiennent , soit existence, subsistence & proprietiez, de quelque qualite qu'elles puissent estre , ne peuuent a son esgard passer que pour des simples ornements.

Elle est au respect de toutes les perfections ce que la Souveraineté est à l'égard des Duchez, Marquisats, Comtés & Baronies, dont elle est accompagnée, auxquels elle communique sa splendeur, mais ne reçoit point de lustre de ses inférieurs que d'une manière tres-impropre. Ainsi nous disons que la nature humaine donne plus d'esclat & d'excellence à l'homme particulier auquel elle est communiquée, que ne font toutes les propriétés & qualités qui sont comme les embellissemens & les dehors de sa nature individuelle.

L'essence dans les choses créées, est proprement la possibilité; c'est à dire, la constitution intérieure d'une chose précise & desnuée de ses modes, propriétés & accidents. Nous ne la pouvons comprendre que par abstraction & par le détachement que nostre imagination fait de l'estre intime d'une chose, d'avec ses accidents, propriétés & perfections adjacentes & inherentes; comme de se figurer une rose sans existence, sans feuille, sans bouton, sans étendue, sans quantité, sans couleur, sans odeur, bref sans aucun accident.

Nous ne pouvons pas dire le même de l'essence de Dieu & de ses perfections; parce qu'il n'y a rien en Dieu qui ne soit Dieu, & les perfections que nous luy attribuons

sont Dieu mesme, & non pas des propriétés ou des accidents.

L'essence se prend quelque fois pour la nature ou la substance d'un subiet, bien que la nature soit quelque chose de plus espouilly & moins diffus que n'est pas l'essence, parce que celle-là indique ordinairement l'estre de la chose reuestue de ses propriétés, ou du moins de quelques vnes à la reserve de la dernière, que nous appellons subsistence; ce que ne fait pas l'essence qui represente seulement la chose à nostre imagination, entant que possible & rien plus. C'est en ce sens que la nature humaine de Iesus-Christ annoblie de toutes ses perfections & vnie à la nature Divine en la personne du Verbe (sans aucun mélange ny confusion de natures) comprend l'essence de l'homme avec toutes ses perfections, à la reserve de sa propre subsistence.

L'essence dans les substances completes ou composées de matiere & de forme signifie quelque fois l'assemblage & l'union de l'une & de l'autre, entant qu'elles composent & constituent un tout essentiel & complet. C'est en ce cas qu'il se peut dire que l'essence de l'homme, est ce qui est formé par l'assemblage du spirituel & materiel, & l'union substantielle de l'ame & du corps.

L'essence se prend encores quelque fois pour la forme interieure d'un subiet, Ainsi les Philosophes disent que la forme donne l'estre à la chose, c'est à dire que par son arriuée, la chose deuient parfaite & accomplie essentiellement.

EXISTENCE.

L'existence d'une chose créée, est le mode, le vestement ou la marque par laquelle l'essence est actüée; c'est à dire que la chose possible & qui n'estoit pas encores, est poussée hors de ses causes internes & passe de la possibilité à l'acte ou de l'estre possible, à l'estre actüel.

Vn exemple familier esclaireira mieux nostre pensée. C'est ainsi que l'essence de la rose que mon esprit s' imagine pendant l'hyuer desnüée de toutes proprietéz & accidens; au poinct qu'elle vient à se produire & s'esclorre par le secours de ses causes externes & internes, acquiert dans ce moment, l'existence actüelle qu'elle ne possedoit pas auparauant.

Quelques subtils se figurent vne existence possible, mais cela est trop Metaphysique; aussi ne peut-elle estre autre chose, que l'essence du subiet, qui n'est pas encores actüellement dans la nature & en l'ordre des choses créées.

L'existence est de deux sortes, la première est celle qu'on attribue à la substance, la seconde est celle de l'accident.

L'existence de la substance est appelée de quelques uns subsistence, de ce qu'elle subsiste par ses propres forces; mais ils se mescontent beaucoup, parce que l'existence est autre chose que la subsistence, puis que la nature humaine vnie à Iesus-Christ, a son existence propre & non pas sa subsistence; donc la subsistence est quelque chose, autre que l'existence de la substance.

L'existence de l'accident a cela qu'elle n'a pas de nom propre & particulier chez les Philosophes. Il est bien vray qu'elle est opposée à celle de la substance, en ce qu'elle ne peut se maintenir qu'à l'ayde d'autrui & non par ses propres forces,

Comme fait la substance. D'où vient que quelques uns ont pretendu l'appeller inherence, parce que naturellement elle demande d'estre appuyée & conioincte à la substance, comme le lierre à la muraille.

Mais il est certain que l'existence à l'esgard de l'accident, est encores autre chose que l'inherence, puis qu'au Saint Sacrement de l'Autel, les accidents du pain & du vin ont leur existence actuelle, sans aucune inherence ny attachement es-

fectif; & partant l'inherence est quelque autre chose que l'existence de l'accident.

Enfin l'existence d'une chose est proprement l'estre de la mesme chose hors de ses causes, quand d'occulte & cachée qu'elle estoit dans la seule possibilité, elle vient à se descouvrir & se rendre manifeste à nos yeux.

Et quand nous disons une chose estre enclose & renfermée dans la cellule de ses propres causes, c'est autant comme si nous disions qu'une chose peut estre quelque iour, bien qu'elle ne soit pas encore presentement.

C'est ainsi que la rose qui nous paroitra au Printemps prochain, demeure pendant tout l'huyver enclose & renfermée dans ses propres causes, ie veux dire dans le rosier. Que si en cet estat elle possède quelque estre, il est purement essentiel & possible, & non pas actuel, c'est à dire qu'elle a de son essence la seule possibilité de l'estre; & de son existence, le privilege de se produire, se publier & se manifester actuellement.

S V B S I S T E N C E

Subsistence est proprement le mode, le degré, ou la dernière perfection par laquelle une substance créée est tellement

acheuée, terminée & accomplie en son estre actuel, qu'elle est rendue incommunicable à toute autre ; en cet estat, elle est appelée subsistence, comme ayant acquis son dernier supplément par l'aduenement de cette perfection dernière.

Pour donner vne explication de ce terme, plus claire & plus intelligible aux moins entendus, faisons vne fiction & supposons l'essence d'une rose, qui de la possibilité fait effort de passer à l'estre actuel; c'est à dire de se produire du sein de ses causes, & se manifester hors du rosier il faudra premierement luy appliquer l'existence comme sa chemise, & voila ce que nous appellons premier mode & maniere d'estre à son esgard.

Mais parce qu'elle est encores trop generale avec cette existence, & qu'elle peut en cet estat estre communicable à plusieurs sortes d'habillemens, n'ayant encores que la chemise, il faut la reserrer sous l'enveloppe d'un mode ou vestement qui la ioigne de plus près, & la tiene plus à l'estroit ; que nous appellons singularité, qui la couurira & luy seruira comme d'habit propre & particulier.

Voila donc la rose existente & singuliere, c'est à dire couuerte & reuestue par deux modes ou par deux enveloppes & perfections (appelez-les comme vous

voudrez , cela est indifferent.)

Entant que singuliere , elle peut encores estre communicable au supposit de l'une ou de l'autre des roses , d'un mesme rosier ; c'est à dire s'emparer du manteau qu'elles peuvent auoir ; & de mesmes que de plusieurs manteaux trouués en la boutique d'un frippier , vous pouuez choisir celuy qui vous plait dauantage ; mais depuis qu'il est achepté , il faut en demeurer à celuy-là , il vous est tellement propre , qu'il ne peut plus appartenir à autre personne , tant que vous en serez le maître & le possesseur legitime ; Aussi disons nous que la nature de la rose qui sous le tiltre de singuliere , peut encores se rendre communicable à plusieurs supposits , c'est à dire prendre le manteau qu'elle voudra choisir pour se determiner & se vestir entierement , demandera qu'on luy donne la subsistence , comme le mode dernier & indiuiduel , qui acheue de l'habiller , & luy donne le manteau qu'elle ne peut plus changer depuis qu'il luy a esté vne fois appliqué,

De maniere que la rose que nous auions dict estre existente , & puis singuliere , est enfin deuenuë subsistente par ce manteau , c'est à dire incommunicable à tout autre subiet . qu'à soy-mesme. Voila comme nous sommes obligez de grossir & corpo-

rifier les notions Metaphysiques , pour les rendre sensibles & connoissables.

S V B S I S T E R.

Vne chose est dictée subsister par soy mesme , quand elle subsiste par sa propre subsistence.

Il peut arriuer quelque fois que le terme de subsister se dira de l'accident ; mais cette signification est si impropre qu'on ne doit s'en seruir que dans vne extreme necessité , & lors que pressé par la sterilité des mots , on ne peut s'eschapper , ny expliquer sa pensée par vn autre terme.

Vne chose est dictée subsister par autrui , quand elle subsiste par vne subsistence estrangere. Exemple , la nature humaine en Iesus-Christ subsiste par la subsistence du Verbe & non par la sienne ; Elle subsiste par vne subsistence diuine & infinie , & non par vne subsistence naturelle & finie. Donc elle subsiste par vne subsistence estrangere & non par la sienne propre.

S V P P O S T, P E R S O N N E, H Y P O S T A S E, P E R S O N N A L I T É.

La subsistence se prend assez souuent pour suppost , personne , hypostase & personnalité. De là vient que parlant de

l'union de la nature humaine faicte en la personne du Verbe, nous l'appellons *personnelle & hypostatique*, qui ne veut dire autre chose, que subsistente par la subsistence du Verbe.

Le terme de *supposit* ou de *personne* se prend quelque fois pour la subsistence & quelquefois aussi pour le subiet entier & subsistent.

Supposit & *personne*, ne different qu'en ce que le premier est attribué indifferemment à toute sorte de subiets ; comme pierre , plante , arbre , cheual , lyon , homme , Ange ; & le second , ne s'attribuë qu'aux natures intellectuelles. D'où vient que parlant de l'homme , nous disons la *personne* plus ordinairement & familièrement , que son *supposit* ou son *hypostase*.

Hypostase ne veut dire autre chose que subsistence. D'où vient que parlant de l'union de la nature humaine en la personne du Verbe , nous l'appellons ordinairement *hypostatique*.

Le terme de *personnalité* , differe de *personne* ; en ce que celui-cy se prend quelque fois pour le subiet entier ; lors que par la *personne* de l'homme , nous entendons l'homme entier ; mais le terme de *personnalité* , se prend seulement pour le mode , par lequel le subiet raisonnable subsiste & est dict *personnel* ; que nous

avons appelé manteau & dernière enveloppe à l'égard du subiet, qui de nud qu'il est dans la possibilité, fait estat de se vestir & s'habiller entièrement.

INHERENCE OV INHESION.

Adherer ou iaherer à quelque chose, est proprement exister en autrui, par une telle dependance & nécessité, que la chose que nous disons adherer au subiet, ne puisse naturellement avoir & conserver son estre actuel, que par cette seule inherence

Exemple, la couleur blanche ou rouge, dépend tellement de la muraille ou d'un autre subiet, que nous disons estre blanc ou rouge, (parce qu'elle le blanchit ou le rougit) qu'elle ne peut conserver & maintenir son existence actuelle, sans le secours & l'appuy de la muraille, ou de l'autre subiet supposé,

L'inherence est potentielle ou actuelle, c'est à dire en puissance ou en acte. La potentielle est l'aptitude, la convenance & la disposition, que l'accident se conserve de s'attacher à un subiet auparavant qu'il y adhère actuellement Exemple, le charbon a l'aptitude & la disposition convenable pour noircir la main de celui qui le veut toucher, auparavant qu'on le touche.

L'actuelle, est le mode & la maniere particuliere, par laquelle la noirceur se trouue au charbon, que nous appellons proprement inherence.

L'inherence potentielle, est de l'essence de l'accident; d'où vient que les especes du pain & du vin dans le saint Sacrement de l'Autel, se conseruent tousiours cette puissance & cette apuitude d'adherer à vn subiet, quoy qu'elles n'ayent point d'inherence actuelle.

D'où il s'ensuit que l'inherence actuelle n'est pas de l'essence del'accident, mais seulement vne propriété de l'inherence, de laquelle estant destitué miraculeusement, il ne lairra pas de se conseruer & se maintenir, faisant en ce rencontre office de substance plustost que d'accident.

V N I O N.

L'vnion est vn assemblage de plusieurs choses, vnies dans vn mesme subiet.

L'vnion essentielle est celle qui se fait de parties distinctes d'essence, interieures & constitutives du subiet qu'elles composent, telle est l'vnion de l'ame & du corps en l'homme; telle encores l'vnion de la matiere & de la forme dans les composez naturels,

L'vnion personnelle, est celle qui se

fait seulement en personne, sans aucune confusion ny mélange de natures, telle est l'union de la nature diuine & humaine en Iesus-Christ.

L'union spirituelle est celle qui se pratique par l'affection & la communication de l'esprit; telle est l'union de l'ame à Dieu par la grace.

L'union artificielle se fait par vn mélange & confusion de deux ou de plusieurs choses, comme la paste qui se faict par l'union de l'eau & de la farine.

Il y a difference entre union & unité, en ce que l'union se dit du composé; & l'unité de l'vne des parties du composé. Exemple, en Iesus-Christ, l'union est commune aux deux extremes, ie veux dire, à la nature diuine & à la nature humaine, mais l'unité est deuë à la personne, d'où vient que nous les disons conioinctes hypostatiquement, c'est à dire en unité de personne.

ACTE ET PVISSANCE.

L'acte & la puissance sont les deux premiers modes ou manieres d'estre de quelque creature que ce soit; parce qu'elle est ou en puissance, c'est à dire possible, comme la rose qui s'escloie au Printemps, estoit l'huyet precedent dans le rosier en puis

sance seulement : ou en acte , lors qu'elle a esté tirée hors de ses causes , c'est à dire hors des racines & de la tige du rosier.

De là vient que l'acte est distinct de la puissance , comme la perfection le peut estre de la chose qu'elle perfectionne ; puis que l'acte de la rose , ou plustost son existence actuelle , luy communique en effet , l'estre & la perfection qu'elle ne possédoit qu'en puissance.

L'acte bien souvent chez le Philosophe , est employé pour l'essence , la forme & la raison interieure d'une chose.

L'acte se prend premierement pour la perfection de la puissance , c'est ainsi que la forme est la perfection de la matiere. Et quand nous disons qu'en Dieu tout est en acte , & non en puissance , c'est à dire que tout y est parfait ; & qu'il n'y a rien capable d'estre qui n'y soit actuellement.

Secondement pour l'estre de la chose qui se manifeste en consequence de la forme qui s'introduit dans vn subiet : Exemple , le viue peut estre appelé l'acte d'une forme animée , soit vegetale , soit sensitive.

Tiercement , pour l'operation premiere d'un subiet tel est l'acte de la vie de l'animal.

L'acte pur est celuy qui n'a aucun mélange d'imperfection & de puissance , c'est

à dire , qui est tellement en acte, qu'il n'a rien en soy qui soit en puissance seulement & ne soit pas en acte. D'où vient que Dieu seul est vn acte tres-pur , parce qu'il n'y a rien en luy en puissance ou qui puisse estre & luy arriuer à l'aduenir, cōme n'estant pas encores, ne pouuant estre & deuenir plus parfait qu'il est.

I D E E.

L'Idée, generalement parlant, est le modele , le tableau, l'original & l'exemplaire sur lequel vn ouurier traueille pour en faire vne coppie & effectuer ce qu'il auoit proietté. D'où vient que le peintre qui traueille sur le dessein qu'il s'est formé en la phantaisie , est dit traueillir & faire vn tableau sur l'idée qu'il en a dans l'esprit & qui luy sert comme d'original.

L'idée , proprement , est la raison de la chose , la forme ou l'original , que les Theologiens admettent en Dieu , sur laquelle le monde a esté coppié lors de sa creation.

L'idée qui est en Dieu tant qu'elle est conuë de Dieu , est proprement l'essence diuine , que nous pouons dire à raison de son excelence estre en Dieu & à Dieu mesme , le principe & l'obiet de toute connoissance.

L'idée peut passer pour principe de l'opération en qualité de modele; car soit que l'esprit increé, soit que l'esprit créé, veuille produire & operer quelque chose, il faut premierement supposer l'idée de son ouurage, & la voila principe de l'opération.

L'idée a cela de particulier, qu'elle ne peut auoir d'existence separée, précise & detachée de l'entendement, soit créé, soit increé.

L'idée est vn estre relatif, dont l'essence est d'estre rapportée à vn autre, comme l'original l'est à la coppie.

L'idée chez le Logicien se prend pour l'espece qui se forme dans nostre esprit, par laquelle vne chose nous est representée; Exemple, l'image qui se forme en mon esprit de la ville de Rome, telle que iel'ay veüe autrefois, est appellée idée ou espece.

Cette espece ou idée est appellée quelque fois estre idéal, qui n'est autre chose que l'estre de la ville de Rome representée dans mon esprit selon l'image & la figure que ie me suis imaginé; image, espece ou idée qui me sert apres comme d'obiet & de tableau pour me faire connoistre la ville de Rome à laquelle ie ne songeois pas auparauant.

Le nom d'idée, chez Platon, se prend

d'ordinaire pour le principe & la cause d'une chose. Ce qu'il a establi plus fortement que les autres Philosophes qui l'avoient précédé, pour iustifier contre quelques extrauagans, que Dieu & la nature, n'operent point par hazard, mais sur des idées certaines & réglées, qui sont les modèles & les exemplaires des choses qui se produisent.

M O D E.

Le mode n'est autre chose qu'une certaine maniere d'estre qui affecte si intimement le subiect modifié, que naturellement il n'en peut estre séparé & distinct. D'où vient que quelques Philosophes identifient le mode avec la chose modifiée.

Exemple, le doigt que vous tenez droit, a une certaine rectitude, qui n'est autre que vostre doigt estendu; de maniere que cette extension intime à vostre doigt, ne peut estre quelque chose hors de vostre doigt. Voila ce qui s'appelle mode.

Le voulez-vous changer, pliez vostre doigt, pour lors il n'est plus droit, mais courbé & plié; ce ply, cette flexion à l'égard de vostre doigt, est vn autre mode que le precedent, & voila vostre doigt différemment modifié.

Il y a des modes accidentels & des modes substantiels.

Les accidentels accompagnent les accidents, & se perdent facilement, comme à l'égard de vostre doigt, d'estre droict ou courbé, ce n'est, qu'un accident qui se perd facilement & importe de peu.

Les modes substantiels sont si intimes aux subiets qu'ils affectent, que naturellement ils n'en peuvent estre detachés reellement & de fait.

C'est en ce sens qu'il se peut dire, que l'entité est un mode qui convient à la substance & à l'accident.

Que l'existence, est encores un autre mode, commun à l'un & à l'autre.

Que la subsistence est le dernier mode de la substance, qui l'a rend incommunicable à tout autre supposit, que celui qu'elle termine.

Et que l'inherence est un mode qui affecte l'accident si intimement, qu'il n'en peut estre distinct reellement, au moins dans le cours de la nature, Mais parce que nous en auons traité cy-dessus, nous ne dirons rien icy d'auantage des uns & des autres en particulier.

Il y a des modes compatibles & incompatibles.

Les modes comparibles sont tous ceux qui modifient la substance, telle est l'en-

ité , l'existence & la subsistence.

Les incompatibles sont ceux qui ont repugnance, comme d'estre droit & courbé en mesme temps , au respect d'une mesme chose. Telle encores est la subsistence & l'inherence, qui ne peuvent naturellement changer de subiet , parce que l'accident ne peut estre subsistent, ny la substance inherente.

Enfin le mode ne fait pas que la chose soit , c'est à dire qu'il n'est pas de l'essence de la chose , mais il fait seulement que la chose est autrement affectée qu'elle n'estoit

C'est ainsi que l'existence fait que la chose qui n'estoit que possible , est renduë par son moyen existente & actuelle, que la singularité, la fait estre singuliere; & que la subsistence, la fait estre subsistente & incommunicable à toute autre.

CONTENIR EMINEMMENT.

Le terme d'eminence, ne dit autre chose qu'excellence ; & parce que les choses peuvent auoir plusieurs degrez de noblesse & de dignité , le plus sublime est appelé Eminence, parce qu'il paroist & esclatere au dessus de tous.

C'est ainsi que Dieu qui dans la simplicité de sa nature , comprend & enuelppe

pe toutes choses , les contient eminemment & par excellence dans le plus haut degré de perfection qu'elles peuuent atteindre; c'est à dire deuestruës & despouillées de tous les deffauts d'õt elles se trouuent accompagnées dans les creatures. Exemple, la iustice en l'hõme peut estre accompagnée de tendresse ou de seuerité; mais en Dieu elle est toute pure , parce qu'elle est la nature de Dieu mesme. Voila comme il faut entendre qu'une chose , en peut contenir vne autre eminemment & par excellence.

Et afin que nos yeux ne s'esblouyssent pas en les portant sur ce Soleil increé de bonté & de iustice , abbaissions les sur les creatures , & nous trouuerons que l'ame raisonnable contient eminemment & par excellence, la sensitiue & la vegetatiue. La Sapiëce tout de mesme qui est vne lumiere vniuerselle des choses , & vne pleine connoissance & possession par leurs premiers principes, contient & enueloppe eminemment & par excellence toutes les sciences qui luy sont inferieures , & auxquelles elle preside souuerainement.

D'où vient que quelques Philosophes ont estimé avec raison , que la Sapiëce ou la Sageste, ne pounoit appartenir proprement qu'à Dieu seul. C'est aussi pour cette mesme raison que les Philosophes

n'ont pas voulu estre appelez Sages, mais seulement amateurs de la Sagesse.

ENTITE.

L'entité se prend quelque fois pour l'essence & la definition d'une chose, d'où vient que la matiere & la forme qui entrent chacune en la composition d'un tiers, ont leur entité particuliere, parce qu'elles ont chacune leur propre definition; & que d'ailleurs l'entité du composé reiallissante de la forme & de la matiere vnies ensemble, est autre que celle des parties composantes, puis que l'entité du composé suppose l'entité des parties qui le constituent.

Quelques vns confondent l'entité avec l'essence, mais il y a pareille difference, que du mode à la chose modifiée.

Quelque fois aussi l'entité se prend pour l'existence actuelle d'une chose; & en ce cas, c'est proprement l'entité du composé, que nous voulons exprimer, qui n'est autre chose que la matiere existente & actuée par sa propre forme; de maniere que l'existence actuelle, qui vous fait estre homme vivant, est ce que vous pouvez appeller vostre propre entité

DISTINCTION REELLE

FORMELLE, VIRTUELLE, MODALE,

ET DE RAISON.

La distinction est proprement opposée à l'identité, en ce que l'identité ne peut souffrir de partition, ny se voir diuisée à raison de soy mesme. Mais la distinction peut estre la diuersité de deux choses qui entre elles n'ont ny combat ny repugnance.

C'est ainsi que les os & la chair d'un animal sont distincts sans combat ny repugnance, parce qu'ils compatissent ensemble.

Si ces choses auoient entre elles de l'antipathie, ce ne seroit pas assez de les dire distinctes, il faudroit les appeller opposées ou contraires; opposées comme le pere & le fils, contraires comme le froid & le chaud.

Vne chose peut estre distincte d'une autre en trois façons, la premiere par une distinction reelle, c'est à dire, telle que les deux choses qui auparauant estoient vnies, estants disioinctes & separées, se puissent conseruer chacune en leur entier. C'est ainsi que la fleur, la fueille & l'o-

range qui se trouuent en mesme temps sur l'orenger, peuuent estre detachées de la branche qui les soustenoit & demeurer entre elles reellement distinctes.

La definition propre & speciale de la distinction, est de dire qu'elle est la diuersité de deux choses, d'ont l'une n'est pas l'autre, quoy qu'elles conuiennent en quelque chose. C'est ainsi que la fleur, la feuille, & l'orange conuiennent en ce qu'elles sont parties d'un mesme tout, & different neantmoins à raison de leur estre particulier.

2. Distinction formelle est celle par laquelle une chose est distincte d'une autre, par sa propre definition, c'est à dire par sa nature; de maniere que sans que nostre entendement se mette en peine de les distinguer par le trenchant de son imagination, elles ne laissent pas d'estre distinctes entre-elles, à raison de leur nature differente

Telle est la vertu de la Prudence & celle de la Iustice en l'homme de bien, qui pour les posséder toutes deux conioinctement, ne peut empescher que chacune de ces vertus, ne conserue formellement sa propre nature & definition; parce que la Prudence n'est pas la Iustice, & que la definition de celle-cy, n'est pas la definition de celle-là, puis que la Prudence est

vne habitude réglée, par laquelle le Sage agit & se comporte avec raison dans la rencontre des choses bonnes & mauuaises; & que la iustice est vne volonté constante & perpetuelle de rendre à chacun ce qui luy appartient.

3. Distinction virtuelle est quand deux choses se trouuent si vnies entre-elles & si intimes dans vn subiet, qu'elles ne peuvent estre distinctes l'vne de l'autre, qu'à raison de leurs vertus seulement. C'est ainsi que l'ame uegetatiue & la sensitive cōtenuës dās l'ame raisonnable, ne peuvent estre distinctes autrement que par leurs plus secretes vertus enuelpées & confuses dans la puissance de la raisonnable, c'est à dire virtuellement.

Distinction de raison, est quand nostre entendement se travaille pour comprendre vne chose tellement simple en soy, qu'elle ne puisse estre distincte autrement que par les feintes de nostre esprit, qui pour conceuoir la simplicité de la chose, se forme deux conceptions distinctes, lesquelles il applique à la chose, qui par ce moyen se trouue double & diuisée de soy-mesme, quoy qu'en effet elle ne le soit pas.

C'est ainsi que le Metaphysicien pour comprendre la nature diuine, luy attribuera vn genre & vne difference, en di-

sant que c'est vn estre increé; & parce que le genre & la difference ne sont pas mesme chose, voila desormais dequoy parler & discourir: Bref dequoy former des distinctions & notions differentes de raison, bien qu'en effect à l'esgard de Dieu l'estre increé, les attributs & perfections, & tout ce qui s'y peut penser à la reserve des relations, soit tellement vn qu'il ne puisse souffrir de distinction en soy mesme sinon celle cy que nous disons estre de raison; ou en tout cas celle que nous auons appellée virtuelle, puis qu'il est la vertu souueraine & la viue source de toutes les beautez qui esclatent si diuersement dans le sein des creatures.

Distinction modale; est celle par laquelle le mode est distinct de la chose qu'il modifie. C'est ainsi que le ply de vostre doigt, est distinct de vostre doigt, tant que vous le tenez plié, parce que ce ply est appellé mode & vostre doigt la chose modifiée.

I D E N T I T E'

L'identité ou mesmeté est la contenance d'une chose à vne autre, par vne estrainte si prochaine, si voisine & si intime, que l'une soit l'autre; bien qu'en quelque sens & maniere de parler on puis-

se y admettre quelque difference.

C'est ainsi que la Justice & la Misericorde en Dieu sont identiques ou identifiées, c'est à dire qu'elles ont vne identité, parce que tout ce qui est en Dieu est Dieu mesme, & partant sont vne seule & mesme chose; Mais à l'esgard des obiets extérieurs, l'une est dite Justice & l'autre Misericorde, à raison des effets differens produits dans les creatures.

L'identité est réelle ou de raison La réelle est celle dont nous venons de parler, parce qu'à l'esgard de Dieu l'un & l'autre de ces attributs, est vne seule & mesme chose réellement & de fait.

L'identité de raison, est celle par laquelle vne chose est identifiée avec vne autre par l'entremise du raisonnement, c'est à dire par la conception de nostre esprit. C'est ainsi que la raison generique de l'animal, au respect de ses especes, peut estre identifiée, supposé qu'on la considere precise en soy & destachée de ses especes.

L'identité est donc autre chose que l'unité, puis que la conception que vous formez de vostre personne, est autre que l'unité substantielle de vostre personne.

Proposition identique, est quand le subiet & l'attribut ont vne mesme voix & signification; Exemple l'homme est homme.

NOTION.

Notion se prend quelque fois pour l'espece ou l'image d'une chose que nous conceuons en nostre esprit.

Quelque fois aussi pour l'acte par lequel nostre entendement forme cette image & conception.

Quelque fois encores pour la connoissance que nous acquerons d'une chose, par le moyen & l'entremise de l'espece produire en nostre entendement.

La notion est simple ou composée.

La simple, est celle qui n'a qu'un terme ; telle est la notion du Soleil formée en nostre entendement.

La composée est celle qui luy attribue quelque chose comme de dire que le Soleil est le plus grand & le plus noble de tous les Planettes,

Le syllogisme notional chez les Logiciens est celui dont la conclusion & les premisses enueloppent quelque verité & maxime de Logique. Exemple, il n'y a point de subiet qui soit genre de la chose, dont il est le subiet. Or est-il que l'action est le subiet du peché, & partant l'action n'est pas gère du peché. Où il est à remarquer que la premiere proposition est une maxime de Logique.

Chez les Theologiens la notion est vne marque par laquelle la chose est designée: d'où vient que la generation active est vne notion par laquelle la puissance generative est designée.

La notion personnelle est celle qui indique (comme vn caractere particulier) la personne ; & par laquelle vne des personnes diuines est reconnue distincte des autres. Exemple , l'innascibilité designe la personne du Pere en la Trinité, parce qu'il n'a point de principe d'origine qui le precede ; la filiation la personne du Fils , & la spiration passive la personne du saint Esprit.

L'acte notional en la Trinité est l'action immanente , soit actiuellement ou passivement considerée , produite au dedans de la Diuinité , par laquelle elle pose ou suppose son terme. Exemple , engendrer est vn acte notional, qui pose le fils & suppose le pere en qualite de principe, posant le fils cōme terme de sa generation ineffable.



CINQVIESME PARTIE.

DES TERMES
PLUS DIFFICILES
APPARTENANTS A LA
THEOLOGIE

D I E U.

DI E U est l'estre Souuerain , Eternel , independant & infiny, Createur du Ciel & de la terre , sanctificateur des ames , le vengeur des meschans & le Glorificateur des Iustes. Comme Souuerain tout depend de luy , comme Eternel il n'a point de commencement d'estre , de succession ny de fin ; cōme independant, il est de luy mesme ; comme immense, il est par tout , il est en tous lieux & en toutes

creatures , par essence , puissance, presence & operation ; dans les Saints par la gloire , dans les iustes par la grace, en Iesus-Christ son Fils vnique incarné dans le ventre de la Vierge par vnion hypostatique.

Il ne peut estre connu de l'hōme mortel que par deux voyes, la premiere est naturelle, qui se faict par la meditatio & reueuē de la beauté de l'ordre & liaison des creatures de l'Vniuers. La secōde est surnaturelle, qui se fait par la reuelatio & par grace.

Qu'on ne s'estonne pas si Dieu ne peut estre conneu parfaictement , puis que la certitude de nostre connoissance à l'égard de quelque estre que ce soit , procede de sa definition ; or est-il que Dieu ne peut estre definy. Donc il ne peut estre conneu demonstratiuement.

S'il pouuoit estre definy , il ne seroit plus infiny , & partant il ne seroit plus Dieu. Parce que la definition n'est autre chose qu'une suite & liaison de quelques termes, qui enuoloppent & terminent l'essence d'un subiet.

Exemple , l'homme est vn animal raisonnable. Voila la definition & toute la nature humaine enclose sous ces quatre termes , par vn genre & vne difference. Par vn genre , c'est à dire par vne nature qui luy est commune avec les indi-

vidus d'une autre espece , puisque le lyon est vn animal comme luy. Et par vne difference qui luy attribuant quelque chose de particulier , le rend en mesme temps different du lyon. Cette difference est le tiltre d'honneur que nous luy donnons , l'appellant raisonnable.

Mais Dieu ne peut estre soumis à vn genre , c'est à dire à vne nature qui luy soit commune avec d'autres subiets , autrement il ne seroit plus Dieu independant , parce qu'il dependroit de cette nature , comme de sa superieure. Et si d'ailleurs il auoit encores vne difference , elle seroit autre que le genre , & partant il ne seroit plus simple , mais composé. Donc il ne seroit plus Dieu , & voila pourquoy il ne peut estre definy.

T R I N I T É.

Trinité ne signifie autre chose chez les Theologiens , que l'vnité d'essence , & la Trinité des personnes en Dieu.

Tout ce qui est en Dieu, est essence, notion ou personne. L'essence est vne.

Il y a cinq notions , l'innascibilité , la paternité , la filiation , la spiration commune ou actiue , & la spiration passiue.

Il y a trois personnes, Pere , Fils & sainct Esprit. Le Pere n'a point de prin-

cipe d'origine qui le precede , le Fils procede du Pere, & le Saint-Esprit procede du Pere & du Fils.

Donc tout ce qui se peut dire de Dieu, doit regarder l'essence, les notions ou les personnes. D'où vient que les noms qui lui sont attribuez, doiuent estre appelez essentiels, personnels ou notionaux.

Les noms attribués à l'essence, sont dits essentiels ; ils sont ou substantiels ou adiectifs. Le substantif est abstraict & precis ; ou concret & enuveloppé dans son subiet.

Le substantif abstraict, signifie l'essence diuine d'une maniere toute noble & absoluë ; comme Diuinité, Sagesse, Bonté, Iustice, Misericorde, &c. Ces noms sont destituez d'action, parce que l'essence diuine qu'ils signifient, n'agit & ne produit point ; c'est la personne diuine qui agit & produit.

Que si nous considerons Dieu agissant hors de soy ; pour lors toutes les operations sont attribuées aux trois personnes ; parce que l'œuvre de la creation, de la conseruation & production des creatures bref tout ce qui se fait au dehors, appartient à la Trinité par indiuis.

Tout nom essentiel substantif abstraict, peut estre attribué au singulier à chacune des personnes, mais non pas aux trois

personnes au pluriel ; Exemple, nous disons que le Pere est la Diuinité, le Fils la Diuinité, mais nous ne disons pas que le Pere & le Fils sont les Diuinitez.

Les noms substantiels sont appelez concrets lors qu'ils semblent contenir & specifier en leur signification la matiere & la forme vnies ensemble, ou du moins quelque chose qui leur ressemble en quelque maniere, comme Dieu qui signifie autant qu'estre increé, dont l'estre semble se rapporter à la matiere & increé à la forme. Ces noms dis-ie, s'attribuent à chacune des personnes en particulier. & à toutes les personnes conioinctement au singulier, non au pluriel ; puis qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & non plusieurs & que les trois personnes sont vn seul Dieu.

Les noms adiectifs signifient quelque fois l'essence, comme Bon, Iuste, Misericordieux. Et ceux-cy posent quelque chose en Dieu, à sçauoir la Bonté, la Iustice, la Misericorde. D'où vient qu'ils sont appelez positifs & absolus.

D'autres sont appelez negatifs, de ce qu'ils ont vne negatiue ioincte avec eux, comme immense, parce qu'il est par tout, & infiny, de ce qu'il ne peut estre limité. Ces noms se disent de chaque personne en particulier, & de trois ensemblement au singulier, parce qu'il est vray de dire que

le Pere est infiny, le Fils est infiny le S. Esprit est infiny & ces trois sont vn seul infiny.

Entre ces noms les vns denotent quelque effect en la creature, comme Iuste & Misericordieux; d'où vient que s'ils sont exprimez comme signifians quelque action, ils peuuent appartenir à Dieu dans le temps, c'est ainsi qu'il se peut dire que Dieu a commencé d'estre Createur, Misericordieux & Iuste, lors qu'il y a eu des creatures.

Et s'ils sont exprimez comme signifians quelque habitude & puissance, ils luy appartiennent de toute eternité, c'est en ce sens que Dieu est Createur, Iuste & Misericordieux de toute eternité, parce que de toute eternité il auoit la puissance de créer l'Vniuers.

Les autres sont relatifs, & entre ceux cy les vns sont referez à la creature, comme Createur & Conseruateur.

Les autres aux personnes diuines reciproquement par vn regard de l'vne à l'autre, comme esgal à l'esgard du Pere, du Fils & du saint-Esprit, qui sont esgaux & consubstantiels.

Obseruez que les noms adiectifs suivent la nature de leurs substantifs, si donc le substantif est essentiel, l'adiectif sera essentiel, si personnel, personnel; si notionnel, notionnel.

Les noms personnels sont ceux qui s'attribuent à la personne divine; de ceux cy les vns ne peuvent appartenir qu'à vne seule personne comme Pere, Fils & S. Esprit; d'autres peuvent en singulier estre attribuez à deux personnes, quoy que differemment, comme le nom de principe, au Pere & au Fils à l'esgard du saint Esprit, procedant de l'un & de l'autre; la difference est que le Fils est principe procedant du Pere, & que le Pere est principe non procedé, puis qu'il ne suppose rien qui le precede d'origine.

Le nom de Trinité appartient aux trois personnes ensemble & non à chaque personne en particulier, car on ne dira pas que le Pere est Trinité.

D'autres peuvent conuenir à chacune en particulier, & aux trois en pluriel, puis que nous pouuons dire l'hypostase & la subsistence du Verbe en singulier, ou les hypostases, subsistences & personnes du Pere, du Fils & du saint-Esprit au pluriel.

Entre les noms notionaux, les vns conuiennent à vne seule personne, comme engendrant au Pere, engendré au Fils; d'autres, à deux personnes, comme le nom de spirateur commun au Pere & au Fils à l'esgard du Saint Esprit; d'autres à vne seule personne, avec distinction des

deux autres, comme Pere Fils & S. Esprit.

Les noms qui sont attribuez à Dieu à raison de ses œuvres, sont propres ; comme Adonai , Iehouï ; ou sont Metaphoriques , comme Pasteur & Medecin de nos ames.

Paternité veut dire autant que principe de filiation , c'est vne propriété par laquelle le pere est opposé au fils.

La filiation est vne procession de la paternité ; c'est vne propriété par laquelle le fils est opposé au Pere.

La spiration proprement se faict dans la nature animale pour le rafraischissement du cœur ; de maniere que le diaphragme, les poulmons, la poitrine & tous les muscles voisins sont employez à cet effet, c'est pour cette raison & sous cette metaphore que les Theologiens l'employent dans les personnes diuines , pour indiquer l'impetuosité de l'amour mutuel & reciproque du Pere & du Fils, en la production du S. Esprit , laquelle est active au Pere & au Fils, & passive au Sainct Esprit qui est tout amour & tout feu.

CIRCVM-INCESSION.

Circum-incession à l'esgard des personnes Diuines est vne certaine maniere d'estre tellement l'vne en l'autre & si

estroittement conioinctes , que sans aucune confusion de subsistances, elles habitent toutes trois vne mesme essence & sont tousiours ensemble. Ce sont trois grands cercles esgaux & sans limites , qui contiennent vne seule essence infinie. Ce qui fait dire au Fils que celuy qui le void, void aussi son Pere.

Emanation ou procession est le flux & l'escoulement d'une chose d'une autre, tel est le progrès du ruisseau de sa source.

DES ANGES.

Si la grandeur de Dieu s'est fait paroistre en la creation des Anges , sa bonté n'a pas receu moins d'esclat, lors qu'ayant abbaisé les yeux sur l'homme & resolu par son decret de luy donner l'estre, l'a quant & quant pourueu d'un Ange tutelaire , pour estre le conseiller & le directeur de ses pas & de ses mouuemens; Merueilles , Dieu traite l'homme comme d'esgal , & de mesmes que les Souverains ne peuuent honorer dauantage les Princes estrangers , ou les personnes qui les visitent de leur part , qu'en les faisant seruir par leurs propres Officiers, & Ministres ; Dieu ne feint pas de nous donner pour Officiers, les mesmes Ministres appelez au seruice & à la gloire de sa Maiesté souueraine.

Enfin comme les Anges ont esté continuellement employés de la part de Dieu pour entretenir vn saint commerce avec nous sous le tiltre & la qualité d'Ambassadeurs perpetuels, leur nom annonce & descouvre bien plus leur office, & leurs saints messages, que leur nature.

Quelques Peres autre fois ont doubté de la nature de leur substance, & cōme pour se rendre sensibles en leurs fonctions & ministeres, ils estoient obligés de prendre des corps & d'emprunter l'usage de la voix & de la parole, ces bonnes gens se sont persuadés qu'ils estoient corporels & materiels. Mais la verité qui ne peut souffrir d'ombrages a donné tant de certitude à l'opinion contraire, & s'est rendue si puissante pour maintenir que les Anges sont immateriels & incorporels, qu'elle n'est plus dans la controuerse.

Qu'ils soient incorruptibles en leur nature, il est sans difficulté; puis qu'ils sont de pures substances spirituelles & affranchies de toute matiere, & partant de toute corruption, estant vray que celle-cy n'a pour l'empire de son estre que le grand Amphitheatre de celle-la.

Qu'ils soient en quelque lieu, qui en doubteroit, puisque tout ce qui est, doit necessairement estre en quelque lieu.

Que ce lieu soit limité il est certain,

puisque l'Ange est vne creature , & partāt limitée , & qu'il n'y a que Dieu seul qui à raison de son Immenfité , occupe tout espace par essence , presence & puissance.

Chaque Ange donc a vne sphere d'activité dans laquelle il peut agir , comme le Souuerain dans son Royaume , lequel pour n'occuper personnellement qu'un Louure ou vne maison de plaisance , ne laisse pas d'estre present par tout le reste de ses prouinces , par son autorité & sa puissance; son pouuoir n'estant pas moindre sur les confins des terres de son obeyssance , qu'il est dans le cœur de son Royaume.

Tout de mesme l'Ange pour n'operer actuellement qu'en quelque lieu de l'espace qui luy est donné pour sphere de son activité ; ne laisse pas d'occuper le reste de ce mesme espace , par sa puissance & sa vertu , dans lequel il est estiné present entant qu'il peut y agir & operer quand il luy plaist. Comme ces matieres demandent plus d'esclaircissement , ie renuoye les curieux à ce que nous en auons dit dās nostre Theologien François.

Que les Anges puissent se mouuoir & se porter d'un lieu à vn autre, les preuues de l'escriture y sont si conformes , qu'il y auroit de l'impieté à soustenir le contraire , & d'allieurs leur substance spi-

rituelle leur donne tant d'agilité, que si les masses de nos corps participent à l'honneur du mouvement, quelle apparence de le desnier à ces diuins Mercurus & Messagers, dont la charge est de negotier continuellement entre Dieu & les hommes.

Pour faire voir qu'ils se meuuent d'un mouvement continu & discontinu, suffit d'observer qu'à raison de leur vertu il y a continuité dans le mouvement, de mesme que le trompette qui peut se faire entendre dans le circuit d'un quart de lieuë, s'il aduance en droite ligne de cinquante pas, comme il gagne du chemin à raison du lieu qu'il approche, il en perd autant à raison du lieu qu'il desempare; & comme il se fait entendre dans l'estendue des cinquante pas nouvellement occupés, il cesse d'estre entendu en la circonference des cinquante pas retranchés de l'une des extremités de l'espace precedent, ce qui suffit pour marquer la continuité de son mouvement.

Mais à raison de leur substance indiuisible il y a discontinuité en la ligne directe de leur mouvement qui marque le terme du depart & celuy du repos; parce que de mesme que le point Mathematique pour estre promené sur vne superficie d'un terme à un autre ne peut à raison de

son indiuisibilité, tracer vne continuité, tout de mesme aussi la substance de l'Ange ne formera qu'une discontinuité, & non pas vne continuité de mouuement.

Je sçay bien que les Mathématiciens parlant de la ligne, disent qu'elle est le flux, le coulement, & la promenade qui se fait d'un point sur un plan, ou sur vne superficie, mais cette maniere de parler est improprie, & n'a esté par eux vsurpée, que pour nous faire conceuoir que la ligne pour estre diuisible en longueur, ne le pouuoit estre en largeur, ce qu'ils ont exprimé en posant de part & d'autre sur les aduenues de cette longueur sans largeur, vn point mathématique & indiuisible, qui est en sentinelle sur chacune de ses extremités.

Encores aurions nous biē mauuaise grace de leur desnier la connoissance des choses, puisque c'est d'eux & par leur entremise que les Patriarches & les Prophetes ont esté instruis des diuines lumieres, qui les ont rendus si recommandables dans les siècles passez, presents & à venir.

Les choses naturelles ne leur peuuent estre inconnues, & comme il n'estoit pas raisonnable qu'ils dependissent des objets materiels, ou du moins de leurs especes; Dieu les a enrichis & ennoblis en leur creation des especes infuses & capables

de les instruire de toutes choses envn moment ; à la reserve des pensées de l'homme , qu'ils ne peuvent appercevoir qu'en Dieu , ou en tout cas , les descouvrir naturellement, par la consequence de quelques signes & presages ; de mesme a plus prez , qu'vn bon Medecin iuge par le dehors & au tein du malade , la qualité des malignes humeurs qui troublent & alterent sa santé. Et comme cette matiere se trouue remplie de quantité de curiositez remarquables , nostre Theologien françois , s'est chargé de vous en donner plus de satisfaction.

A la connoissance des Anges succede le langage & le moyen de se parler entre-eux ; que si celle-la embrasse vn bon nombre de difficultés à nostre esgard , pour l'intelligence du moyen dont ils se seruēt pour connoistre ; celuy-cy est encores embarrassé d'vn plus grand nombre d'es-pines; ce qui a produit vne grande diuersité d'opinions ; la verité de l'histoire sacrée nous ayant appris qu'ils parlent les vns aux autres, & d'allieurs la raison nous iustificiant que cette grande republique de Citoyens cœlestes ne peut & ne doibe estre priuée de conuersation & de commerce. Tous les Scholastiques sont demeurés d'accord sur ce point; mais le moyen par lequel ce saint commerce se

pratique entre eux , est si caché aux plus subtils , qu'à peine s'en peuvent-ils bien desmesler.

Et comme ces matieres n'interessent pas la foy ; ie ne me gescne pas volontiers & ne refuse point au cours de mes pensées vne honnelle liberté ; ce qui m'a fait estimer , que l'Ange pour parler à vn autre, n'a qu'à porter sur luy la direction de sa pensée qui fait a plus prez sur celuy qu'il aborde , le meisme effet que ces glaces de mirouers que les petits enfans exposent au rayon du Soleil pour les porter dans les yeux de telle personne qu'ils veulent choisir dans vne compagnie escartée.

Et parce que cet esclarcissement est fondé sur les especes infuses , qu'ils ont les vns des autres , (ce qui est d'une trop longue suite & deduction , quoy qu'agrecable & curieuse) qui voudra s'en instruire plus particulièrement n'a qu'à consulter nostre Theologie.

Enfin les Anges ayant esté créés en grace , se trouuerent en estat de meriter la gloire , ou de la perdre, par la liberté qui leur mit en main le choix & l'eslectiō de l'un & de l'autre, dans vn tel equilibre & vne telle indifference , que ceux qui l'employèrent à leur proffit , en furent salairiés , d'une eternité de gloire ; & ceux qui tournerent la pointe de leur liberté, à leur

leur perte & à leur ruine, sous le voile trompeur d'une faulce ambition, se trouverent punis & châtiés par une eternité de supplices.

Ce qui travaille le plus la curiosité des Scholastiques, est de descouvrir la raison de l'obstination & opiniastrété des mauvais Anges estant certain entre les Docteurs, que ces miserables suppliciés, ne peuvent iamais reuenir à penitence.

Quelques vns ont dit pour raison de cet endurcissement, que la perte de la Grace estoit à l'esgard de l'Ange maudit, ce qu'est la perte de la vie, à l'esgard de l'homme mortel; & comme celuy-cy ne peut de ses propres forces reprendre vie, depuis qu'il a payé par son deceds le tribut à la nature, l'Ange pareillement estant une fois descheu, ne peut plus reuire à la grace. Mais cette raison est plus morale que conuaincante, n'ayant pour soubstien que l'appuy d'une comparaison de peu de vigueur.

Nous disons donc que la raison de leur inflexibilité procede de la priuation de la grace, sans le secours de laquelle & les hommes & les Anges ne sont pas capables de faire le moindre acte de penitence, & de conceuoir vn repentir amoureux de la faulce qu'ils ont commise contre Dieu.

Que si dans le milieu de leurs penceils

estoyent susceptibles de charité, quelques Peres spirituels n'ont pas feint de dire que cet amour diuin, dont ils se trouueroient espris, seroit capable de changer leurs tenebres en vne lumiere agreable, leur triste demeure aux ioyes de Paradis; & les chaisnes dont la puissance diuine les tient captifs, en des marques d'honneur & de gloire.

L A L O Y.

Les plus sages d'entre les hommes ont tousiours eu des sentiments si honorables de la loy, qu'ils ont creu qu'elle occupoit le mesme rang dans l'Estat politique, que la raison dans la nature humaine; donc comme la raison est le Soleil, ou plustost cette Diuinité, sans laquelle l'homme ne seroit plus vn Dieu mortel (comme l'appelle Philon Iuif) mais vn sepulchre viuant, inuesti de tenebres & de confusion, aussi pouuon-nous dire qu'il n'y a point d'estat, pas mesme de societé, fut elle de voleurs, & de brigands, dit saint Augustin, qui puisse s'establir ny se maintenir autrement que par le lien & la chaîne des loix.

Toute loy se reduit necessairement sous quatre chefs, car elle est ou eternelle, ou naturelle, ou diuine, ou humaine.

La loy eternelle considerée en son propre liét, ie veux dire en Dieu, est Dieu mesme, mais comme pour soulager nos connoissances nous faisons effort de dresser vne notion qui nous la puisse représenter distincte en quelque façon de la diuine; nous disons qu'elle est vn acte de l'entendement diuin, par lequel il a resolu de toute eternité de prescrire des regles & des ordonnances à chacune des creatures, avec obligation tres-estroite de les respecter & garder inuiolablement.

La loy naturelle n'est autre chose qu'une secrette participation de la loy eternelle; estant vray que l'eternelle venant à fondre & aboutir dans le sein de la creature, se naturalise, & change par le terme de cette relation, de nom & de dignité, aussi bien que de nature.

C'est par cette loy naturelle, que nous sommes portez de rendre iustice a nos semblables, & de ne faire à personne en particulier, le tort que nous ne voudrions pas nous estre fait.

C'est par elle que les animaux sont portés à la recherche des choses qui sont nécessaires à la conserua ion de leur estre.

C'est par elle encores que les corps plus legers & les masses pesantes suivent des sentiers differents, pour paruenir au lieu de leur repos & de leur quierude tel-

le qu'est le centre de gravité au respect de celles-cy ; & le centre de legereté , à l'égard de ceux-là.

La loy divine est celle qui nous a'esté présentée de Dieu , non pas immédiatement , mais par l'entremise & le ministère des Anges , des Prophetes , ou de la Sapience incarnée ; pour nous marquer les sentiers qu'il faut tenir pour parvenir à la participation de la grace & de celle-cy à la iouissance de la gloire ,

Pour la deffinir , nous disons qu'elle est proprement vn decret , vn arrest general vne reigle , vne mesure qui prescrit aux hommes les moyens & les voyes , qu'il faut tenir pour parvenir à la gloire eternelle.

Et bien que la loy Mosaique ne nous ait fourny que les premieres dispositions de l'Eglise dont l'Euangile deuoit estre la perfection ; si est-ce qu'elle portoit sa veuë plus auant , & ne la reposoit que sur la naissance du Messie ; afin que par la vertu de ce seul regard , elle pût acheminer ses subiets à la iouissance de la celeste Sion.

Entre les preceptes de cette loy , il y en auoit de moraux , iudiciaires & ceremoniaux.

Les moraux auoient pour but & pour fin le dessein de perfectionner l'homme

interieurement; les iudiciaires , exterieurement & entant que membres de l'Estat Civil ; n'estant pas assez que le particulier sçache les moyens de se conduire, selon les reigles de la raison , si le public ne participe encores à la bonté de ses mœurs; & parce que l'homme est principalement nay pour Dieu , les ceremoniaux auoient la charge & le soing du cultre exterieur , que ce peuple estoit obligé de rendre aux choses diuines.

La loy Euangelique est si conneuë qu'elle n'a quasi pas besoing d'estre definie ; c'est assez que l'Euangile luy donne le nom , & nous apprenne quant & quant que tous les preceptes qu'elle nous donne , sont appellés Euangeliques, & loix de grace , par le priuilege qu'ils ont de nous y acheminer & de nous conduire heureusement au but glorieux qu'ils nous marquent.

La loy humaine n'est autre chose que le decret du Prince , de l'Estat ou des Supérieurs , par lequel les actions exterieures & ciuiles des hommes , se doiuent conformer sur la reigle , que cette loy leur prescript ; n'ayant pour but , que la perfection des Citoyens, & l'vtilité publique de l'estat.

La loy humaine est Ecclesiastique ou ciuile ; celle-la dresse ses canons , c'est à

dire ses ordres & constitutions, auxquelles elle a droit de nous obliger; j'entends l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine fondée en titres legitimes & irrevocables, ce que nostre Theologien françois a suffisamment expliqué.

La Civile est celle que les Souverains & Princes temporels publient dans leurs estats pour le bien de leurs subiets, la conseruation de leur repos, & le maintien de leur couronne.

Celle-cy encores a plusieurs branches & parceque nous nous sommes assez esté-dus sur cette matiere, ceux qui voudront en auoir plus d'esclaircissement, consulteront nostre Theologie, où ils trouueront peut estre de quoy satisfaire leurs curiositez.

D V P E C H E'.

Pecher est agir contre la regle de quelque iustice & rectitude morale, qui regarde la direction de nos mouuements.

Le peché est originel ou actuel. L'originel est celuy qui accompagne l'instât de nostre conception, en consequence du peché du premier homme. Ce peché proprement n'est autre chose en la creature, qu'une tache en l'ame qui suit le manque & le deffaut de la iustice originelle; iustice qui par vne pure liberalité de Dieu,

eut accompagné la nature de l'homme dès le moment de sa conception, suppose qu'Adam n'eut point peché

Le peché actuel, est proprement celui que nous commettons actuellement de maniere que ce qui est en nous peché originel, estoit actuel en Adam, parce que c'estoit son ouvrage.

Le peché actuel est de commission ou d'obmission

Le peché de commission a trois branches, parce que toutes nos actions consistent à penser, à dire, ou à faire. Penser n'est de son prochain; en mesdire; ou luy faire tort par l'enlèvement de son bien sont ces trois branches de ce peché.

Peché d'obmission est lors qu'on ne faict pas ce que le commandement & la loy ordonne de faire. Tel est le peché de celui qui manque d'aller à la Messe un jour de Dimanche.

Le peché est mortel ou veniel. Le mortel est celui qui donne la mort à l'Ame iuste, en la priuant de la grace habituelle, & la soumettant au merite d'une peine eternelle.

Le peché veniel est celui qui blesse la charité, mais ne l'estouffe pas; il obscurcit le jour de la grace, de mesme que la nue ternit & diminue la clarté du Soleil, mais ne l'esteint pas.

Le peché mortel a cela de particulier, qu'il va directement contre la loy. Le veniel n'est pas contre la loy, mais aussi n'est-il pas selon la loy. Exemple la fin de la loy Chrestienne est vne grande pureté de cœur. De maniere que celuy qui promeine ses yeux sur vn beau visage par vne certaine complaisance legere & superficielle, sans vouloir souffrir que ce doux poison, luy passe iusques au cœur, n'agit pas directement contre la loy, tant que son cœur ne sera point de la partie, mais aussi n'agit-il pas selon la fin de la loy, qui ne doit pas seulement combattre le peché, mais destruire encores toutes les occasions qui nous y peuuent acheminer.

Le peché peut estre considéré à raison des personnes, parce qu'il est ou contre Dieu, comme l'athéisme; ou contre le prochain, comme le vol; ou contre nous mesmes, comme le desespoir.

Il peut encores estre considéré à raison des causes d'où il procede, & il y en aura de trois sortes; d'ignorance, d'infirmité & de malice.

D'ignorance, comme celuy qui mange de la viande vn iour des Quatre-temps, pour ne sçauoir pas quel iour il est, faute de ne s'estre trouué à la Messe de paroisse le Dimanche precedent.

D'infirmite , tel est celuy qui gourmande par la violence d'une passion, à laquelle il n'a pas resisté dans son commencement, se trouue aucunement engagé de luy obeyr.

De malice , comme celuy qui sans ignorance & sans aucune violence de passion, se porte de sang froid & par vne deliberation bien concertée, à commettre quelque meschante action. Tel est le voleur qui faict dessein d'attendre vn marchand au coin d'un bois, pour le detrousser & l'assassiner en mesme temps.

Je ne parle point de la diuision ordinaire du peché, qui se faict en sept branches, à sçauoir, la Superbe, l'Auarice, la Luxure, l'Enuie, la Gourmandise, la Cholere & la Pareffe, parce qu'elles ne sont que trop connuës, & l'experience ne les rend que trop familiares à la plus part.

DE LA GRACE.

La grace est ainsi appellée, parce qu'elle se donne gratuitement & non par deuoir.

La grace est employée quelquefois pour exprimer la faueur & la liberalité d'un Prince Souuerain ; Tel est celuy qui par grace conserue la vie au criminel, condamné au supplice de la mort.

Mais à la prendre en sa propre signi-

fication , elle ne comprend que les biens & les aduantages furnaturels , qui ont quelque regard à la gloire eternelle

Entre les graces les vnes sont appellées gratuites , & celles-là sont plus pour l'utilité d'autrui , que pour l'aduantage particulier du subiet qui s'en trouue reuestu.

Telle est la prophetie & la Predication de l'Euangile , qui ne sanctifie pas son subiet , c'est à dire le Prophete & le Predicateur; mais qui ne tendent qu'à faire fructifier les autres en bonnes œuvres.

Les autres graces qui regardent le particulier , dans lesquelles elles se rencontrent se diuisent en deux branches , actuelle & habituelle.

L'actuelle est operante ou cooperante La grace operante consiste en ces illustrations diuines & impulsions de cœur, brusques & momentanées , qui sans aucune deliberation precedente la grace, nous portent à quelque bon dessein pour le bien & le salut de nostre Ame.

La grace cooperante est celle qui coopere avec nous , lors qu'ayant esté esmeus par l'operante , nous contribuons nostre consentement à cette sainte impulsion passagere & momentanée ; & pour lors la cooperante , nous preste la main , parce que sans son secours , nous

ne pouuons rien de nos seules forces naturelles.

La grace operante , que quelques-vns appellent excitante , parce qu'elle nous excite , & d'autres preuenante , vocante ou vocation , parce qu'elle nous preuient & nous appelle ; peut estre diuisee en suffisante & efficace.

La suffisante est celle qui suffit pour operer nostre salut , si nous voulons correspondre au mouuement qu'elle nous donne ; telle est la grace qui dans le milieu de la desbauche & du plaisir , forme vn certain degoust de la volupté , & inspire quant & quant le desir d'vne bonne penitence. La voila en cet estat capable & suffisante de nous mettre en beau chemin , si nous la voulons suivre ; Que si nous la reiettons , la voila suffisante seulement , & inefficace par le rebut que nous en faisons.

L'efficace est celle qui ne porte iamais à faux ; appellée efficace , parce qu'elle ne manque iamais de produire son effect , autrement on ne la pourroit dire efficace.

Quelques-vns estiment que la grace , suffisante est autre que la grace efficace mais ce n'est pas mon sentiment. L'vne & l'autre n'est qu'vne mesme grace considerée diuersement. Celle-là à raison de son principe de suffisance , ie veux dire

par la force & la vertu qu'elle a de produire son effect, pourueu que nous voulions contribuer de nostre part, est appelée suffisante ; mais estant considérée à raison de son effect operé & produit en nous, par le concours actuel de nostre volonté, & la contribution de nostre consentement, elle est dictée & appelée efficace : & partant elle est la mesme en nature ; & la diuersité de son nom, ne procede que de nostre part, & de la difference de ses regards.

La grace habituelle, est cette iustice & sainteté inherente, par laquelle nous sommes rendus agreables à Dieu, & sommes faicts les temples & les domiciles de son saint-Esprit. Telle est la grace du Baptisme à l'esgard des petits enfans.

DV MERITE DE BIENSCEANCE ET DE CONDIGNITÉ.

Meriter vne chose, est proprement s'acquiescer quelque droit sur elle. C'est ainsi que les gens de bien meritent les charges, quoy qu'ils ne les ayent pas toujours.

Le merite de la creature à l'esgard de Dieu, est de deux ordres, le premier est de biensceance ; le second, de condignité.

Merite de biensceance, est proprement

celuy , par lequel ciuilement nous meritions vne chose , sans que pour cela nous ayons droit de rien demander. Tel est le seruiteur qui seruant bien son Maistre, ne faict que ce qu'il doit & ne peut demander plus que ses gages ; mais il est de la bien-sceance , que le Maistre reconnoisse la fidelité de son seruice , par quelque gratification.

C'est par ce merite que nous pouuons meriter de Dieu la perseuerance finale, pourueu que de nostre part nous apportions tous les soins qui nous sont possibles pour la conseruer, soit par les prieres , soit par les bonnes œuures.

Le merite de condignité marche pair à pair de la recompense qui luy est duee. C'est par ce merite que le vigneron qui a trauaillé à vostre vigne & en a faict toutes les façons, demande que vous le payez du prix conneu.

Le merite de condignité à l'esgard de la creature enuers Dieu , suppose deux choses ; la premiere est la grace habituelle , parce que sans elle il ne faut pas pretendre à ce noble merite.

La seconde est la promesse de la part de Dieu. Parce que la gloire est tellement esleuée au dessus de nous , que nous ne la pourrions iamais meriter de condignité, quelque grace que Dieu nous fit, si pour

titre & fondement de ce merite , nous ne produifons la promesse de la part de dieu, engagée aux hommes sous la foy de la parole sacrée.

Pour loiz dit saint Augustin , le iuste a droit de dire à Dieu , Seigneur i'ay accompli ce que vous m'aues commandé, acquittez-vous s'il vous plaist de ce que vous m'auez promis ; de maniere que toute la force & pretention de ce merite, n'est appuyée que sur la seule promesse de Iesus-Christ , supposé que de nostre part , nous ayons satisfait & mérité en estat de grace.

Il faut tenir pour maxime indubitable que nous ne pouuons pas meriter, non pas mesme du merite de bienſeance, la premiere grace, si cela estoit, il s'ensuiuroit que de nos propres & seules forces naturelles, nous pourrions meriter quelque chose pour la gloire, ce qui est faux & heretique; mais supposé en nous la premiere grace, nous pouuons meriter les subsequentes de bienſeance seulement.

Il faut tenir pour autre maxime que nous ne pouuons iamais meriter la grace habituelle du merite de conſignité; parce que pour meriter vne chose de conſignité, il faut auoir la grace habituelle. Or est-il que nous ne l'auons pas en cette hypothese & supposition ; & partant elle ne

peut estre meritée de condignité, mais bien de congruité seulement & de bien-
seance.

Observez pour troisieme maxime, qu'on peut meriter de condignité l'augmentation & l'accroissement de la grace habituelle, depuis que nous l'avons, mais non pas la perseverance finale. La raison principale est, parce qu'il n'y a point de promesse de la part de Dieu pour le faict de la perseverance. Adjoûtez qu'il veut que nous le servions en amour & crainte de cœur. Ce qui ne se practiqueroit pas tousiours, si nous estions asseurez de ne pouvoir descheoir de la grace.

VERTUS THEOLOGALES

LA FOY, L'ESPERANCE ET LA CHARITE.

Les vertus Theologiques, outre le nom d'habitudes qu'elles ont de commun avec les vertus naturelles & acquises; ont cela de particulier, qu'elles sont surnaturelles & infuses. Surnaturelles entant qu'elles se portent à vne fin surnaturelle qui est Dieu. Infuses parce qu'elles viennent d'en haut & que nous ne les pouons acquerir de nos propres forces.

Entre les vertus Theologiques, celle qui sert de fondement & d'appuy aux au-

ties est appelée Foy, elle est la racine & le commencement de toute iustification dit le Concile de Trente, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu; & selon saint Thomas, n'est autre chose qu'une habitude infuse, un don de Dieu, & une lumière, par le moyé de laquelle nous croyons fortement tout ce qui nous est reuelé de la part de Dieu.

Elle est un don de Dieu, parce que nous ne la pouuons auoir de nous mesmes personne ne peut arriuer au Pere; que par le moyen du Fils, dit l'Euangeliste; & saint Paul nous apprend, que d'une pure grace & liberalité de Dieu, nous sommes sauuez par la Foy.

Elle est appelée lumière, parce qu'elle illumine l'entendement pour le rendre capable de connoistre & de croire, tout ce que Dieu nous a reuelé. & de mesme que pour iouir de la vision de Dieu, il faut le secours d'une lumière de gloire, qui sert à fortifier l'entendement de l'ame bienheureuse en cette vision, nostre entendement tout de mesme auoit besoin de la clarté de la Foy pour le secourir, & le rendre susceptible de la grandeur des choses reuelées.

L'esperance est une habitude infuse & surnaturelle par laquelle nous sommes animés à la poursuite d'un bien, qui ex-

cede & surpasse entierement la portée de nos forces naturelles.

Son motif propre & formel se sent vn peu de l'interest particulier de la creature, & ne mesure la grandeur du bien où elle aspire, que sur la portion & la part que ses pretentions s'en peuuent promettre; d'où vient que pour la rendre plus sublime & plus agreable à Dieu, il ne faut esperer la gloire eternelle, qu'entât que cette esperance est agreable à Dieu, & qu'elle contribue à la sienne propre; pour lors elle sera autant par dessus elle mesme, que Dieu l'est au dessus de nous.

La Charité est la Princesse & la Royne des vertus Theologales, & bien qu'elle ait le don d'oubliance, puis qu'elle ne se ressouient iamais de ses propres interests si est-ce qu'elle est toute diuine, & se perd si heureusement dans les rauissemens, & les extases de l'amour & des beautez de son Dieu, que si ce n'est ains pour elle d'auoir perdu le ressouenir des choses de la terre, elle s'oublie soy-mesme & cesse d'estre ce qu'elle estoit, pour entrer en quelque maniere dans l'estroite participation de la Diuinité.

La Charité est proprement vne habitude infuse & surnaturelle, par laquelle nous sommes portés à aymer Dieu, comme auteur de la grace; & ses creatures,

pour l'amour de luy, en ce que participant toutes plus ou moins à ses liberalitez elles contribuent toutes à sa gloire.

Et pour faire voir en quoy consiste sa pureté si recommandée en la sainte parole, chés les Peres & dans l'Eglise, observés que pour la mettre dans son lustre, il faut que le Chrestien se despouille entièrement de son interest, soit temporel, soit eternal; & qu'il se satisfasse de sorte en la gloire de Dieu, que tous ses desseins, ses soins, ses affections & occupations, sattachent totalement au seul aduancement & progrès de sa gloire, sans que par vne reflection interessée, il baillé les yeux sur son propre bien, pas mesme sur son salut, si non entant qu'il est afferant à la gloire de Dieu.

En vn mot c'est aimer Dieu souverainement, parce qu'il est souverainement bon, puissant, eternal, infiny, & que ses perfections sont si aimables, que tous nos interests particuliers à comparaison de cet amour, nous doiuent estre insipides, voir mesme ne nous donner que du degoust.

De là vient que le martyre & les souffrances sont supportées avec tant de gayeté par les fidelles Champions de l'Evangile; & que le feu diuin dont saint Laurent estoit embrasé interieurement,

rendoit celuy qui le brusloit au dehors aucunement insensible, estant tout autre dit vn Pere de l'Eglise, que celuy des charbons allumés, qui le deuoroient à la veüe des Tyrans.

La connoissance de ces matieres est si riche & si pretieuse, que tous les fidelles en deburoient rechercher l'acquisition ; & comme dās le Theologien françois nous nous sommes estendus à plaines voiles en la deduction de ces vertus Theologales, nous nous dispenserons d'endire icy davantage, renuoyant à la source, tous ceux dont la soif nese peut estancher dans les ruisseaux de ce petit abregé, lequel ie soubmets humblement à la censure de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine, n'estimant pas qu'il y ait pour moy de titre plus glorieux, que celuy qui me conserue en la qualité & au nombre de ses plus fidelles subiets.

Soli Deo honor & gloria

F I N.

Fautes suruenues à l'impression

Pag. 25. lin. 21. peut estre glaiue. l. peut estre appelé glaiue pag. 58. le 1. mot de la 4. ligne est au commencement de la 3. & la 1. syllabe de la 3. est au commencement de la 4. pag. 79 lin. 2. la chose. l. à la chose. lin. 3. qui l. que pag. 95. lin. 16. tient le lieu. l. tient lieu pag. 124. lin. 25 ne chemin l. en chemin. p. 183. lin. 24. a l'iuant. l. a l'instant. p. 217. lin. 16. le Nature l. la Nature. pag. 222. lin. 1. n'y en a. l. il ny en a. pag. 325. lin. 25. le Ciel qui rayonne. l. le Ciel rayonne. pag. 329. lin. 13. qu'ils ont. l. qu'elles ont. p. 340. lin. 1. en vne diaphane en vne partie opaque autre. l. en partie diaphane en partie opaque. p. 341. lin 10. ne espee trouua. l. ne trouua lin. 13. des & des armes l. despees & des armes. p. 389. lin. 11. preris l. pressis. p. 437. lin. 20. dans l'organe. l. dans l'œil.

Le lecteur peut supplier a quantité d'autres fautes glissées dans l'impression de ce petit ouurage.



TABLE GENERALE

*des termes & questions expliquées
& contenues en cet abrégé de
Philosophie.*

P hilosophie en general.	pag. 5.
Origine de la Philosophie	pag. 7.
Parties de la Philosophie,	pag. 8.
Ordre des mesmes parties	pag. 10.
<i>Premiere partie des termes appartenants à la Logique.</i>	pag. 16.
Terme	pag. 22.
Signe	pag. 25.
Vniuersel	pag. 27.
Du genre	pag. 29.
De l'espece	pag. 32.
De l'indiuidu	pag. 33.
De la difference	pag. 35.
Du propre	pag. 37.
De l'accident	pag. 39.
Categorie	pag. 40.
De la substance	pag. 47.
De la quantité	pag. 49.
Proportion	pag. 52.
De la qualité	pag. 55.

T A B L E.

De la relation	pag. 61.
De l'action & de la passion	pag. 68.
Ou, quand, situation, habit.	pag. 78.
Des opposés	pag. 80.
Antérieur, postérieur	pag. 82.
Enunciation, ou proposition	pag. 85.
De la définition	pag. 92.
De la description	pag. 97.
De la diuision	pag. 99.
De la demonstration	pag. 101.
Science	pag. 103.
Objet	pag. 105.
Du Syllogisme de ses parties	premières
& conséquences	pag. 107.
de l'enthymeme	pag. 114.
Du Dilemme	pag. 114.
<i>Seconde partie des termes appartenants à la</i>	
<i>Morale.</i>	
De la Morale en general	pag. 117.
Le bien	pag. 122.
La fin	pag. 128.
Le mal	pag. 132.
Felicité	pag. 135.
Entendement	pag. 140.
Volonté	pag. 142.
De l'appetit naturel sensitif &	raisonna-
ble.	pag. 146.
Liberté	pag. 150.
Volontaire, inuolontaire	pag. 159.
Action humaine	pag. 167.
Volonté ou volition, fruition & inten-	

T A B L E.

tion	pag. 68.
Eslection	pag. 117.
Consentement.	pag. 172.
Conseil ou deliberation	pag. 172.
Passions humaines	pag. 173.
De l'amour & de la hayne	pag. 175.
Du desir & de la fuitte	pag. 183.
De la volupté & de la douleur	pag. 184.
De l'esperance & du desespoir	pag. 187.
De l'hardiesse & de la crainte	pag. 189.
De la cholere	pag. 192.
De la vertu	pag. 194.
De la Prudence	pag. 196.
De la iustice	pag. 198.
De la force	pag. 203.
La temperance	pag. 205.
Habitudes louables, continence	pag. 206.
Clemence	pag. 207.
Magnificence	pag. 206.
Religion	pag. 207.
Saincteté	pag. 207.
Pieté	pag. 207.
Deuotion	pag. 208.
Oraison	pag. 208.
Adoration	pag. 209.
Sacrifice	pag. 209.
Obeysance	pag. 209.
Humilité.	pag. 209.
Modestie	pag. 210.
Magnanimité,	pag. 210.
Misericorde	pag. 210.

T A B L E.

Manfuetude	pag. 210.
Affabilité	pag. 211.
Amitié	pag. 211.
Reconnoiffance	pag. 211.
<i>Troisiefme partie des Termes de la Phyfi-</i>	
<i>que.</i>	
De la Phyfique en general	pag. 213.
Corps naturel.	pag. 217.
Principe	pag. 218.
Matiere.	pag. 221.
Forme	pag. 224.
Priuation	pag. 227.
Nature	pag. 229.
Cause	pag. 229.
Creation, Emanation, production.	p. 235.
Cafuel , fortuit	pag. 239.
Destin, fatalité	pag. 241.
Continu , contigu,	pag. 245.
Infiny	pag. 245.
Preſence	pag. 248.
Du Lieu	pag. 249.
Du vuide	pag. 251.
Temps	pag. 255.
Instant	pag. 258.
Mouuement	pag. 260.
Alteration , accretion & mouuement lo-	
cal,	pag. 262.
Generation , Corruption	pag. 266.
Du monde	pag. 269.
Corps ſimple	pag. 276.
du Ciel	pag. 278.

T A B L E.

Influences celestes,	pag. 285.
Du nombre des Cieux	pag. 286.
Mouvement des Cieux	pag. 290.
Des Estoilles	pag. 292.
Element en general	pag. 294.
Du feu	pag. 303.
Premieres qualitez sensibles & motrices,	pag. 307.
Vertu des Elements	pag. 311.
Sympathie & antipathie des Elements,	pag. 311.
De l'air	pag. 314.
De l'eau	pag. 318.
La terre	pag. 322.
Antiperistase	pag. 324.
Mixtion	pag. 325.
Mixtes imparfaits ou meteoires ignées,	pag. 325.
Vapeur & exhalaison	pag. 327.
Cometes	pag. 331.
Foudre, tonnerre, eclair,	pag. 333.
Feux follets & ardants.	pag. 335.
Castor & Pollux	pag. 336.
Meteores ou impressions lucides	pag. 337.
Parelies	pag. 338.
Iris ou arc en Ciel	pag. 338.
Nuë	pag. 340.
Brouillards	pag. 341.
La neige, la pluye, la gresle	pag. 342.
Flux & reflux de la mer	pag. 343.
Des grandes marées	pag. 347.

T A B L E.

La falcure de la mer	pag. 348.
Naissance des fontaines & riuieres	p. 353.
Des vents,	pag. 356.
Mixtes & meteoires parfaits	pag. 364.
Metaux	pag. 365.
Pierres & pierreries.	pag. 372.
De l'ame & du corps	pag. 377.
Facultés de l'ame en general	pag. 381.
Corps humain.	pag. 383.
Ame vegetatiue & ses facultez,	pag. 387.
Humide radical en tous les aages de l'homme	pag. 388.
Faculté nutritiue	pag. 391.
Vertu accroissante & augmentatiue	pag. 394.
Faculté generatiue	pag. 399.
Temperament	pag. 401.
De la faim & de la soif	pag. 404.
La santé & la maladie	pag. 408.
La vie & la mort	pag. 411.
Ame sensitiue	pag. 414.
Le sens ou sensation	pag. 415.
Especies intentionnelles	pag. 418.
Necessité de l'espece intentionnelle	pag. 422.
Objet sensible	pag. 425.
De La veue	pag. 427.
Des parties de l'œil	pag. 428.
Vision	pag. 430.
Comme se fait la vision	pag. 431.
Si la vision se fait au nerf, en l'humeur, ou	

T A B L E.

en la membrane	pag. 439.
Lumiere	pag. 441.
Couleur	pag. 444.
De l'ouye	pag. 446.
Le son	pag. 448.
La voix	pag. 450.
Odorat	pag. 451.
Les parties du nez	pag. 458.
En quelle partie se fait l'odorat.	pa. 459.
Du gouft,	pag. 460.
Differentes especes de faueurs	pag. 463.
Quel est l'organe du gouft	pag. 464.
Symmetrie de cet organe	pa. 464.
Comme se fait le gouft	pag. 465.
De l'attouchement	pag. 466.
S'il y a plusieurs especes d'attouchement,	pag. 467.
Objet de l'attouchement	pag. 469.
Milieu ou moyende l'attouchement,	pag. 469.
Organe de l'attouchement	pag. 470.
Sil'attouchement se fait par espeece,	pag. 472.
Sens interieur	pag. 473.
Combien il y a de sens interieurs dans l'o- pinion commune	pag. 475.
Il n'y a qu'un sens interieur	pag. 481.
De la veille & du sommeil,	pag. 484.
Des songes	pag. 494.
Mouuement animal & progressif	p. 499.
De l'ame raisonnable	pag. 509.

T A B L E.

*Quatriesme partie des termes appartenans
à la Metaphysique, de la Metaphysique
en general* pag. 520

Superiorité de la Metaphysique sur les
autres sciences naturelles pag. 523.

Estre pag. 523.

Propriétés de l'estre, pag. 531.

Conception ou concept & operation de
l'entendement pag. 534.

Essence pag. 538.

Existence pag. 541.

Subsistence, pag. 543.

Subsister pag. 546.

Supposit, pag. 546.

Personne pag. 546.

Hypostase pag. 546.

Personalité pag. 546.

Inherence ou inhesion pag. 548.

Vnion pag. 549.

Acte & puissance, pag. 550.

Idée pag. 552.

Mode pag. 554.

Contenir eminemment pag. 556.

Entité pag. 558.

Distinction réelle, formelle, virtuelle.

& de raison pag. 559.

Identité pag. 562.

Notion pag. 564.

*Cinquiesme partie de termes plus difficiles
appartenans à la Theologie.*

Dieu, pag. 566.

T A B L E.

Trinité	pag. 568.
Circummincession	pag. 573.
Des Anges	pag. 574.
De La loy	pag. 582.
Du peché	pag. 586.
De la grace	pag. 589.
Du merite de bienſceance & de condigni- té	pag. 592.
Verrus Theologales , la foy , l'eſperance: & la charité	pag. 595.





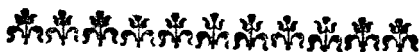
APPROBATIONS.

NOus soubsignèz Docteurs en Theologie de la faculté de Paris, certifions auoir leu vn Ouurage intitulé *Abregé curieux & familier de toute la Philosophie*, composé par le Sieur de *Ma-randé*, où nous n'auons rien trouué de contraire à la doctrine de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, ny aux bonnes mœurs. En foy dequoy nous auons signé la presente : A Paris le douzième iour d'Aoust mil fix cens quarante & vn.

BROVSSE.

DE FLAVIGNY.

F. TOVSSAINCT RICHARD.
Docteur Regent aux Carmes



EXTRAICT DV PRI- uilege du ROY.

PAr grace & priuilege du Roy il est permis au Sieur de Marandé de faire imprimer *le Theologien françois avec la Clef des Philosophes*, pendant le temps de sept ans entiers ainsi qu'il est plus au long contenu audit priuilege. Donné à Paris le 16. iour de Iuin, mil six cens quarante.

Par le Roy en son Conseil.

BEAUGRAND.

Acheué d'imprimer le 8. Ianuier. 1642.







